This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

49552.3.85

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE BEQUEST OF

JAMES WALKER
(Class of 1814)

President of Harvard College

"Preference being given to works in the Intellectual and Moral Sciences"

CHARLES-VICTOR

BONSTETTEN

ÉTUDE

GRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

D'APRÈS

CUMENTS EN PARTIE INÉDITS

PAR

AIMÉ STEINLEN

LAUSANNE
GEORGES BRIDEL, ÉDITEUR
1860

CHARLES-VICTOR

DE BONSTETTEN

Lausanne. — Imprimerie Georges Bridel.

CHARLES-VICTOR

DE BONSTETTEN

ÉTUDE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

D'APRÈS

DES DOCUMENTS EN PARTIE INÉDITS

PAR

AIMÉ STEINLEN

LAUSANNE
GEORGES BRIDEL ÉDITEUR
—
1860

49552.3.5
49552.3.85
HARVARD COLLEGE
APR 3 1920
LIBRARY
Walker fund

AVANT-PROPOS.

En rassemblant les matériaux d'une histoire littéraire de la Suisse, l'auteur du présent volume a rencontré un écrivain qui lui a paru mériter un examen à part. Le nom de Charles-Victor de Bonstetten est, il est vrai, célèbre encore ; on l'a même appelé *l'illustre* de Bonstetten ; mais les titres de cette illustration sont généralement aujourd'hui moins connus qu'ils ne devraient l'être. Il semblait donc justice de les rappeler au public. Une recherche en amène une autre : les renseignements se sont trouvés si nombreux, si intéressants, que ce qui devait d'abord être une esquisse littéraire peu étendue, a

pris peu à peu les proportions d'une étude biographique. Cependant ce n'est point une biographie complète, en ce sens qu'on y pourra regretter l'absence de certains détails privés ou de famille; l'auteur a cherché surtout à faire connaître l'homme, dans le sens général du mot, le politique et l'écrivain.

Les sources principales de ce travail étaient renfermées dans les ouvrages mêmes de Bonstetten, et en premier lieu dans sa volumineuse correspondance publiée. Mais l'obligeance de plusieurs personnes nous a permis d'utiliser un grand nombre de manuscrits, notes et lettres, pour la plupart inédits. M. le baron de Bonstetten a mis la plus grande bienveillance à nous communiquer tous les papiers qu'il possédait de son aïeul: correspondance de famille, lettres à Mme de Staël, lettres de P. A. Stapfer, de Matthisson, des Haller, de l'avoyer de Mulinen, etc., etc. M. Dominicé, de Genève, a bien voulu également nous faire part de la collection précieuse et considérable de manuscrits laissée à sa tante, Mlle Sylvestre, par Charles-Victor de Bonstetten: lettres de jeunesse à sa famille, correspondance avec Jean de Muller, lettres de Ch. Bonnet, de Stapfer, d'Eusèbe Salverte, etc., etc. MM. Prevost-Martin, Le

Fort, ancien conseiller d'Etat, de Genève ; MM. de Mulinen-Gurowski, de Sturler, chancelier, Lauterburg, membre du conseil national, Manuel Dr, Hidber Dr, de Berne, et d'autres personnes encore, nous ont aussi fourni plusieurs lettres ou renseignements intéressants. Qu'il soit permis à l'auteur de leur en témoigner ici sa vive reconnaissance, ainsi qu'à M. le professeur Ch. Le Fort, dont le zèle et l'intérêt dévoué lui ont été d'un grand secours.

Tout sujet a des difficultés particulières. La position militante que Bonstetten avait prise à Berne, ses jugements malins ou sévères sur les personnes et sur les choses, amenaient forcément à toucher plus d'un point délicat, et à raviver des souvenirs encore mal effacés. L'auteur, du moins, s'est efforcé d'être impartial et de faire la part de chacun. S'il a dû critiquer mainte fois, il espère n'avoir point cherché à mettre en relief les côtés fâcheux, mais avoir aussi reconnu le bien partout où il se trouvait. Son désir constant a été de présenter un tableau vrai et fidèle, de laisser, autant que faire se pouvait, parler et agir les personnages eux-mêmes. Cela expliquera peut-être la quantité des détails, le nombre et la longueur des citations. Le sujet, sans doute, eût réclamé des connaissances plus étendues, un coup

d'œil plus vaste, une plume plus habile; mais le public, et surtout le public suisse, voudra bien apporter dans son jugement quelque indulgence; c'est un produit du pays.

Berne, janvier 1860.

CHARLES-VICTOR

DE BONSTETTEN

CHAPITRE PREMIER.

Enfance de C. V. de Bonstetten. Son départ de Berne ; son séjour à Yverdon et ses études solitaires. Bonstetten à Genève. Mme de Vermenon ; Voltaire. Influence de Rousseau sur Bonstetten ; opinions démocratiques du jeune homme. Les étrangers à Genève en 1765 ; les duchesses de la Rochefoucauld. Abauzit ; Bonnet. Ascendant de ce dernier sur Bonstetten ; études de philosophie commencées sous sa direction. Les médiateurs bernois ; Bonstetten rappelé dans sa patrie. Lettre de Bonnet au trésorier de Bonstetten.

Les familles, comme les peuples, ont leur caractère, un trait distinctif et fondamental qui se maintient à travers les âges, se perd, il est vrai, quelquefois ; mais reparaît aussi tout à coup lorsqu'on le croyait effacé. Nulle part, peut-être, ce fait n'est mieux marqué que dans l'an-

cienne Berne, où les familles qui ont figuré sur la scène de l'histoire ont presque toutes leur cachet. Dans les crises les plus difficiles de la république, aux jours du triomphe et du revers, c'est un d'Erlach qui marche à la tête des troupes bernoises; les de Diessbach ont uni la prudence du négociateur à la fermeté du capitaine; le goût des sciences historiques semble un héritage des de Mulinen; et aucun mouvement religieux ne s'est produit dans le pays (à la réforme, plus d'une fois dès-lors,) sans qu'un de Watteville y ait pris une belle et importante part. Les destinées de la famille de Bonstetten paraissent au premier coup d'œil bien diverses. A la fois elle se distingue dans l'Eglise et sous la bannière des Habsbourg: au moment où elle se rattache à la cause des Confédérés et où l'une de ses branches s'établit à Berne, Albert de Bonstetten, doyen du couvent d'Einsiedlen, géographe, chroniqueur, grand seigneur lettré, ecclésiastique fort bien vu des souverains et au courant de grandes affaires, brille comme une vive lumière au milieu des ténèbres intellectuelles de la fin du quinzième siècle. Les temps s'écoulent, le caractère de la famille semble avoir changé avec eux, lorsque trois cents ans plus tard un second écrivain, rappelant sous plusieurs rapports le premier, vient lui donner une illustration nouvelle. C'est celui dont nous désirons maintenant esquisser le caractère et les travaux [1].

Charles-Victor de Bonstetten était né à Berne, le 3 septembre 1745. Son père, le conseiller Charles-Emmanuel de Bonstetten, qui devint plus tard trésorier du pays

[1] Voir sur la famille de Bonstetten, Appendice A.

romand, avait étudié à Marbourg sous le philosophe Wolf, et avait rapporté d'Allemagne des principes larges et éclairés, qu'il s'efforça de bonne heure de faire pénétrer dans le cœur de l'enfant. L'éducation domestique, dans la société bernoise d'alors, était généralement peu de chose. Les mères s'occupaient du ménage et de l'accomplissement de leurs devoirs de société; les pères, tout entiers aux affaires, ne voyaient leur famille qu'aux repas. Une gouvernante dirigeait les jeunes filles, un précepteur les garçons, et dès cinq heures du soir ceux-ci, livrés à eux-mêmes, allaient courir les rues avec leurs camarades. Le vide de ces premières années pesa toujours péniblement sur une âme qui, plus que toute autre, eût été sensible à l'affection. L'influence profonde d'une mère, cette influence qui a été décisive pour tant d'hommes de mérite, Bonstetten ne la connut pas. Bien des choses s'expliquent par là dans son caractère. « Je sens maintenant, écrivait-il longtemps après, le néant d'une éducation qui n'a pas sa base dans la vie et dans les joies de la famille. Une éducation où l'âme trouve du repos, où se développent les pensées et les sentiments, n'est possible que là où des mères cultivées savent créer le bonheur domestique [1]. » Ce qui lui resta, ce furent les instructions toutes pratiques de son père. Il devait se suffire à lui-même, les domestiques ayant ordre de ne pas le servir. Un jour, il avait onze ou douze ans, on lui fit traverser la ville, un panier de cerises sous le bras. Humilié d'abord, il trouva dans sa fierté blessée le pre-

[1] *Erinnerungen aus Bonstetten's Jugendleben* (par lui-même), publié à la suite de sa *Correspondance avec Matthisson*, page 236.

mier sentiment de l'égalité des hommes, et ce sentiment ne l'abandonna jamais, alors même que son père voulut en réprimer l'essor. Tant il est vrai que l'éducation des faits est au-dessus de celle des paroles.

Ce genre de vie eut cependant de bonne heure un terme. A l'âge de quatorze ans environ, conduit avec une douzaine de ses camarades dans un lieu de débauche par un jeune homme plus âgé qu'eux, il fut saisi à cette vue d'une telle horreur, qu'il s'évada par la fenêtre et courut tout en larmes supplier son père de l'éloigner. Celui-ci y consentit, mais ni la distance ni les années ne purent effacer l'impression reçue. Longtemps Bonstetten ne vit Berne qu'à travers une odieuse image; aussi l'on ne doit pas chercher ailleurs l'origine de l'antipathie qu'il éprouva toujours pour sa ville natale. Si plus tard il la poussa jusqu'à l'injustice, il était du moins excusable; quel devait être le mal dans la classe dominante pour porter sitôt de pareils fruits?

Le trésorier de Bonstetten plaça son fils à Yverdon; d'abord chez M. Haldimand, frère du gouverneur du Canada, ensuite chez M. de Treytorrens. Alors commença pour le jeune homme une vie toute nouvelle: vie de famille, de campagne, de liberté et de bonheur. Trois sœurs et un frère, habitant une petite maison tout près de la ville, formaient le cercle aimable dans lequel il se trouvait admis. Ils avaient cette bonté, cette ouverture de cœur qui rend souvent si agréable aux étrangers le séjour dans le pays de Vaud: aussi l'enfant, dégagé de toute contrainte, sentit son cœur s'épanouir à cette bienfaisante influence, et se donna tel qu'il était.

D'abord on le pourvut de maîtres; mais le goût de l'étude l'avait saisi, et l'on vit bientôt que cela était inutile; on le laissa donc travailler seul, sans autre guide que sa bonne volonté. Quelques leçons particulières, prises çà et là, suffirent pour maintenir l'impulsion. Du reste, le jeune de Bonstetten ne rendait compte à personne de l'emploi de son temps. Debout d'ordinaire à cinq heures du matin, il s'était remis avec ardeur à l'étude de la langue latine, déchiffrant ses auteurs sans dictionnaire, apprenant beaucoup par cœur, surtout Horace, qu'il répétait en courant dans la campagne ou perché entre les branches d'un vieux cognassier[1]. Sa bibliothèque était peu fournie, une vingtaine de volumes : le *Spectacle de la nature*, une traduction allemande de la rhétorique de Batteux, la *Henriade*, les *Odes* de J.-B. Rousseau, les poëtes allemands Hagedorn et Kleist. Mais il les lisait et les relisait sans cesse, travaillant en plein air, et, la lecture achevée, joyeux, content, il rentrait dans sa petite chambre, plus souvent encore par la fenêtre que par la porte. A son activité intellectuelle servaient de contrepoids le travail du jardin, les causeries d'intérieur, la vie de société, dont une de ces affections idéales, souvent légères et vaporeuses comme l'imagination de la jeunesse, rehaussait encore l'attrait.

L'heureux temps d'Yverdon demeura toujours profondément gravé dans les souvenirs de Bonstetten, et laissa un doux reflet sur toute sa vie. « Etre roi de son temps,

[1] Dans ses promenades vagabondes, il rencontra plus d'une fois un homme dont l'air pensif, le regard de feu, le frappaient singulièrement. C'était J.-J. Rousseau, à ce qu'il apprit plus tard.

seigneur de ses heures,» ce fut le vers de Hagedorn qu'il retint le plus volontiers, qu'il porta comme un regret au travers des agitations de sa carrière, et qu'il retrouva avec délices dans le repos de ses vieux jours. Tout ne fut pas sans inconvénients, néanmoins, dans son étude spontanée. Bonstetten avait l'âme sensible, pour employer le langage du temps, le caractère doux plutôt que fort, l'imagination heureuse et promptement éveillée, une intelligence toujours active, et le désir ardent du savoir. Une discipline trop sévère l'aurait probablement écrasé; l'oisiveté de Berne aurait étiolé son talent; il fallait pour le développer cette liberté facile. Mais, même en tenant compte de la diversité des natures, il est permis cependant de dire que l'étude absolument solitaire, dans les années de l'adolescence, laisse ordinairement de graves lacunes. Si l'école, avec ses dures et sèches nécessités, rabougrit souvent les jets plantureux de la pensée, elle contribue aussi beaucoup, en forçant à aborder de front les difficultés, à tremper le caractère. Le jeune homme sans guide, en revanche, court grand risque de prendre son imagination pour règle, d'éviter ou d'éluder ce qui lui présente moins d'attrait. Tel fut plus ou moins le cas de Bonstetten, qui vit toujours les choses au travers de ses propres impressions plutôt qu'il ne sut les étudier en elles-mêmes. Sans Yverdon, nous n'aurions pas eu tout le frais coloris de son génie; mais si, dans son éducation, une fermeté conséquente eût tempéré la douceur, il aurait peut-être gagné ce qui lui manqua: la profondeur et la force.

La fin de son séjour fut marquée par un événement

qui exerça sur lui une influence capitale ; nous voulons parler de son instruction religieuse. Le diacre allemand d'Yverdon, jadis à Berne son précepteur, lui donna la théologie de l'époque : les principes essentiels du christianisme amoindris ou effacés, en revanche beaucoup de religion naturelle. Il insistait particulièrement sur la bonté de Dieu envers toutes ses créatures, et sur l'immortalité de l'âme. Ces vérités, présentées avec chaleur, saisirent profondément le cœur du jeune homme. Tout son être moral sembla se transformer ; aucune barrière n'existait plus pour lui entre le temps et l'éternité ; l'espérance du bonheur futur, qu'il embrassa avec toute l'ardeur de son imagination, ne lui paraissait que la continuation et comme la consécration de celui dont il jouissait. Souvent, étendu sur le gazon et contemplant avec ravissement la voûte étoilée, il récitait dans son enthousiasme les odes de Rousseau. « Le jour de sa première communion, écrivait-il plus tard, avait été un des jours les plus joyeux de sa vie [1]. » Ses sentiments religieux étaient fixés. Dès lors la doctrine de l'immortalité devint l'ancre de son espoir et la base de ses croyances. Malheureusement il n'alla pas plus loin.

Bonstetten avait dix-huit ans ; des études plus solides l'appelaient ailleurs. Son père, qui voulait l'exercer au maniement de la langue française et lui faire suivre un cours de droit, le plaça à Genève, chez le ministre Prevost, père de celui qui devint plus tard le célèbre professeur Pierre Prevost. Ce ne fut pas sans un douloureux serrement de cœur que le jeune homme échangea la liberté

[1] *Bonstetten's Erinnerungen*, ouvrage cité, pag. 259.

des champs contre la captivité monotone d'une ville. Adieu le vagabondage; adieu les doux errements de la pensée! à leur place la règle, la contrainte, et pour horizon des murs. L'ardent besoin d'indépendance qu'il portait en lui, refoulé à l'extérieur, se rejeta avec d'autant plus de vivacité dans le domaine de l'esprit. Par obéissance, et guère plus que besoin n'était, il prenait des leçons, mais il se donnait avant tout et tout entier à ses études personnelles. « Il y a des choses que chacun sait, écrivait-il à son père, que chacun dit, que chacun trouve nécessaires, et qu'aucun ne pratique, c'est de lire peu, de bien lire, beaucoup observer et penser encore plus [1]. » Le latin lui était familier; il entreprit et acheva la lecture de toutes les œuvres philosophiques de Cicéron, en la variant par celle de Juvénal et d'autres poëtes. Parmi les auteurs français, Fontenelle et Mme de Sévigné étaient ses favoris. Les cours de droit lui servaient à peu de chose; il étudiait chez lui Burlamaqui, méditait, faisait des remarques, composait parfois lui-même un chapitre avant de connaître les idées de l'auteur, et discutait avec le livre par écrit quand il se trouvait d'un contraire avis.

Son père voulait qu'il fît des exercices de style avec M. Prevost; il ne s'en souciait qu'à demi. « Je crois, lui disait-il, que pour former le goût il faut penser soi-même, et que penser toujours d'après les autres, c'est le gâter [2]. » Aussi composait-il, tantôt des essais poétiques, quel écrivain n'a commencé par là? tantôt des idylles en prose à la façon de Gessner, qu'il ne connais-

[1] Lettre inédite, du 24 février 1763.
[2] 14 décembre 1763.

sait pourtant pas. Ces dernières, dont quelques fragments manuscrits ont été conservés, ne sont point sans valeur. Exubérantes de sentiment et d'imagination, cela va sans dire, mais d'un style coulant, heureux, qu'un auteur moins imberbe n'eût certainement pas désavoué. Il s'exerçait aussi à la traduction. Jean-Jacques Rousseau, qu'il lisait beaucoup, en faisait le texte. Il le traduisait en allemand, puis le transportait de nouveau en français et comparait avec l'original.

Ainsi, par le travail, sa chambrette souterraine (il n'avait pas mieux) ne lui semblait plus une prison, mais une douce retraite où il s'entretenait avec les sages. Une vieille caisse qu'il avait dénichée dans les combles et posée sur l'un de ses flancs lui servait de pupitre ; l'intérieur, de bibliothèque et parfois de cabinet de lecture, d'où il entendait avec bonheur « hurler la bise, mille fois plus agréable que les vents de l'été qui l'appelaient à la campagne, et qui, en lui montrant des plaisirs, lui en faisaient sentir la privation [1]. »

Cependant le jeune Bonstetten ne vivait point en sauvage. Ses recommandations le mettaient en rapport avec les hommes les plus marquants de la république, le procureur-général Tronchin, le syndic Jalabert, qui voulut bien lui donner lui-même des leçons de physique, le syndic Cramer, ami et correspondant de son père [2]. La première fois qu'il visita ce dernier, il le trouva dans sa cuisine, soupant avec sa femme et sa domestique, coiffé

[1] 15 novembre 1763.

[2] La correspondance entre le syndic Jean Cramer et le trésorier de Bonstetten, importante pour l'histoire de Genève au dix-huitième siècle, a été conservée.

d'une perruque magistrale qui lui descendait majestueusement sur la poitrine. Telles étaient les anciennes mœurs.

Alors déjà, comme au terme de sa longue carrière, la société des dames avait pour lui un charme particulier. Sa figure aimable, son œil candide, sa gaîté, la timidité même un peu gauche de ses manières, ce qu'on savait de sa conduite et de son amour pour l'étude, lui ouvraient les portes et les cœurs. Il se voyait accueilli dans les cercles où l'on n'admettait pas volontiers les jeunes gens de son âge. Parfois, durant l'hiver, c'était fête sur fête. Une veuve parisienne fort spirituelle, Mme de Vermenon, réunissait chez elle une société d'hommes de mérite; Bonstetten y fut introduit. Mme de Vermenon, jeune et belle encore, exerça sur lui un magique ascendant. Elle prenait plaisir à le former, à lui enseigner l'usage du monde; il l'écoutait avec la respectueuse docilité d'un fils; chacune de ses paroles était pour lui un oracle. Dans la même maison habitait une Vaudoise, gouvernante des enfants du ministre Moultou, Mlle Curchod, depuis Mme Necker[1]. C'était une grande, belle

[1] Mme de Vermenon conservait les traditions classiques de la politesse française. Lorsque Mlle Curchod eut quitté la famille Moultou pour entrer chez elle en qualité de demoiselle de compagnie et la suivre à Paris, son apprentissage ne fut point facile. Un jour, Bonstetten se trouvait présent, elle entra dans le salon en faisant la révérence: « Sortez, Mademoiselle, lui dit sa maîtresse, et revenez faire une autre révérence; je ne veux pas que vous me fassiez honte à Paris. » M. Necker avait d'abord demandé en mariage Mme de Vermenon; elle ne voulut pas du banquier genevois, alors inconnu, qui se rabattit sur la demoiselle de compagnie. Mme de Vermenon en eut-elle ensuite des regrets? il est probable qu'elle n'en fit pas la confidence.

personne, dit Bonstetten, mais sans beaucoup de grâce et d'un air un peu affecté. Il se plaisait avec elle, quoique sa conversation lui parût ambitieuse; ce fut lui qui la conduisit au premier bal où elle assista. Moulton lui-même, qui prenait feu au premier choc, s'enthousiasma vivement du jeune Bernois. Il l'introduisit à Fernex, chez Voltaire, et Bonstetten s'y rendit pendant un certain temps régulièrement toutes les semaines, en sa compagnie et en celle de l'une ou de l'autre des deux dames.

Quel n'est pas sur la jeunesse le prestige d'un talent supérieur! En face du maigre vieillard qui, de sa retraite, pesait sur son siècle, Bonstetten était subjugué. Tout en Voltaire lui semblait d'un être à part. Ses moindres paroles, ses gestes, et jusqu'au son de sa voix trahissaient l'homme habitué à poser devant le public et à dicter des arrêts à l'opinion. Son influence réelle, toutefois, sauf une nuance dans le tour d'esprit, ne fut guère considérable sur le jeune homme. L'âcre mordant de sa plaisanterie n'était pas de nature à séduire une imagination allemande. Voltaire lisait à la société quelques-uns de ses contes; sachant cependant qu'un ton trop vert [illegible] fait déserter son salon, il retenait en présence des dames ses impertinents sarcasmes sur la religion et la licence de ses propos. Bonstetten intimidé parlait peu, se contentait d'écouter et d'observer. Peut-être à la longue se fût-il plus familiarisé; il s'était déjà laissé engager à jouer la comédie à Fernex, lorsqu'un ordre de son père vint à propos pour l'en empêcher. Plus tard, son admiration, sans s'affaiblir, prit un caractère plus indé-

pendant. « On ne sait, écrivait-il, ce que Voltaire voulait faire des hommes. Quel tyran ! c'est le plus capricieux despote de la raison qu'on ait encore vu ; il prétend commander à toutes les nations et leur prescrire ses caprices pour lois [1]. »

Ce ne fut point sans combat, il est vrai, que Bonstetten échappa au joug du despote. Les commencements avaient été difficiles. Dans le premier souper auquel il assista à Genève, il avait entendu un athée parler avec beaucoup d'esprit contre l'existence de Dieu ; le simple contact de Voltaire, cette action latente qui, même sans paroles, sort d'un homme et révèle sa pensée, avait soulevé dans son cœur des doutes terribles. « Alors, raconte-t-il, après une longue prière et beaucoup de larmes, j'écrivis un traité avec Dieu. Je lui promis de chercher la vérité selon mes forces, et de demeurer toute ma vie fidèle à la vertu, ne doutant pas que la vraie religion de tous les peuples ne fût d'être vertueux. Ainsi mon jeune cœur recouvra la paix [2]. »

Mais une influence contre laquelle Bonstetten était moins en garde, ne tarda pas à se faire sentir sur lui d'une manière bien autrement puissante. Il s'était lié, nous l'avons vu, avec le ministre Moultou. Celui-ci, ardent admirateur de Rousseau, sans partager néanmoins toutes ses idées, homme d'esprit, mais d'un esprit moins juste que vif, gouverné par une imagination toujours passionnée, eut bientôt monté à son diapason l'imagination du jeune Bernois. Il y avait trop de parenté entre

[1] Lettre sans date, de 1766.

[2] *Bonstetten's Erinnerungen*, ouvrage cité, pag. 260.

ces deux natures pour qu'elle ne se gâtassent pas l'une l'autre. D'ailleurs on ne traduit pas impunément Rousseau à dix-neuf ans. Peu à peu Bonstetten passa avec armes et bagages dans le camp des admirateurs et même des adorateurs du philosophe genevois. Tout, il faut en convenir, conspirait à le séduire: la nouveauté des écrits de Rousseau, son génie, son talent à rendre ce que tout le monde sentait, le bruit qui se faisait autour de sa personne et qui commençait à bouleverser Genève.

La condamnation de l'*Emile* et du *Contrat social* par le gouvernement genevois avait en effet réveillé à l'instant des dissensions depuis longtemps assoupies, et cette affaire ne tarda pas à prendre les proportions d'une question politique générale. D'un côté, comme le remarquait ensuite avec raison Bonstetten, une bourgeoisie enrichie par le commerce, dont les prétentions s'accroissaient avec le sentiment de sa force, et qui réclamait une place au pouvoir, les *Représentants ;* de l'autre, une aristocratie d'opinion plus que de naissance, les *Négatifs*, dont l'orgueil ne voulait pas céder à la fortune seule des positions que le temps semblait avoir consacrées entre leurs mains. Faut-il trop s'étonner que le descendant d'une des plus anciennes familles de Berne se soit trouvé du côté des novateurs ? Si les révolutions sont dans l'air, c'est surtout vrai pour la jeunesse. La réflexion plus tard veut des choses et non des mots ; mais quel est le cœur inexpérimenté que le nom seul de liberté n'ait fait tressaillir ? Et malheur à une république où il ne dirait plus rien à la génération nouvelle ! Même sans la lecture de Rousseau, l'indépendance de caractère de Bonstetten devait l'en-

thousiasmer pour une cause soutenue d'ailleurs avec talent, rehaussée alors par l'auréole de noblesse et de grandeur qu'ont souvent à leur début les mouvements populaires.

Tels n'avaient pas toujours été ses sentiments. A son arrivée à Genève, les efforts des Représentants lui paraissaient dictés par l'esprit de chicane et de faction ; il ne mettait rien au-dessus des *Lettres de la campagne*, et leur auteur, le procureur général Tronchin, était pour lui le modèle du grand homme, du sage magistrat, de l'homme éloquent. Tronchin lui-même, il le vénéra toujours; mais au moment où éclata la crise, ses opinions avaient perdu sur lui leur empire. « M. Des Franches (c'était le maître de la maison où logeait M. Prevost), M. Des Franches lève les mains au ciel ; il dit que tout est perdu ; il trouve messieurs les bourgeois très ingrats. Heureux le pays libre où le magistrat crie plutôt que le peuple[1] ! » La querelle s'anime ; le Conseil, inquiet, met à la bourgeoisie le marché à la main ; il prend la résolution de déposer le pouvoir s'il ne jouit plus de la confiance de ses concitoyens ; les Représentants, sans renoncer à leurs griefs, montent à l'hôtel-de-ville pour rassurer le magistrat. Alors le jeune homme ne touche plus terre.

« Les citoyens se sont assemblés jeudi à deux heures aux bastions, écrit-il à son père ; ils étaient plus de mille. Je ne pus résister au plaisir de voir un spectacle si touchant. Je descendis ; je me mêlai avec tous ces citoyens ; je me promenai dans cette foule de rois. Il était

[1] 30 novembre 1764.

beau de voir la liberté animer tous ces cœurs, vivifier toutes les facultés de l'homme. Cette foule agitée semblait des flots émus ; on les voyait s'attrouper autour de quelques hommes éloquents, et un moment après, on les voyait ailleurs. Là, deux citoyens à l'écart parlaient avec plus de chaleur des affaires publiques ; là, un autre lisait les édits à une troupe d'auditeurs.

« A deux heures, ils se séparèrent en deux bandes, l'une montait la Treille, l'autre le Bourg-de-Four. Les quatre syndics les attendaient dans la chambre des festins, qu'on avait choisie à cause de sa grande capacité. La première troupe arrive à travers des flots de spectateurs. M. Chapuis porta la parole ; il assura les syndics de toute la confiance des citoyens ; ceux-ci priaient le magnifique Conseil de vouloir bien avoir égard à leurs représentations, qu'il remit par écrit. Ensuite toute la troupe défila devant les syndics, qui leur donnaient à tous la main. C'était un spectacle touchant que de voir verser à ces hommes libres des larmes de patriotisme, les uns serrer la main à ces syndics, d'autres les embrasser même. J'oubliais de dire que monsieur le premier syndic (notre bon M. Turrettin) fit un discours très éloquent en réponse à celui de M. Chapuis, tant il est vrai que quand le cœur parle, on dit toujours bien. Après cette démarche, on vit la sérénité se répandre sur tous les visages, attristés depuis quelques jours par le danger auquel on se croyait exposé....

» Je vous avoue que ces temps étaient bien intéressants pour moi. Je suis fort aimé de la bourgeoisie. Quelques citoyens m'abordèrent jeudi ; je sentais que

leur cœur me parlait. « Je sais, Monsieur, que vous vous intéressez à ce spectacle et aux affaires de la république, me dit l'un d'eux que je ne connais pas. La cause de la liberté doit toucher tous les hommes. — Oui bien, lui dis-je, si on en trouvait encore ; mais il y a longtemps qu'il n'y en a plus. » Voilà des discours d'hommes ; je n'en eusse jamais été capable si je n'avais été élevé ici. Les riches Genevois seraient les plus vils des hommes s'ils n'étaient libres ; je le leur ai dit cent fois. Oh ! que tout homme qui a des entrailles vienne assister à de pareils spectacles ; malheur à lui, si dans de pareils événements, l'humanité n'échauffe point son cœur ; il faudrait pour cela que l'esclavage eût fait mourir en lui jusqu'aux germes des vertus.

» J'ai vu tous les vrais philosophes charmés de voir la liberté animer leurs concitoyens ; j'ai vu les femmes et les petites âmes trembler. C'est dans ces occasions que le génie se montre et se met à sa place. Les orages de la liberté sont toujours salutaires aux états ; ils sont semblables aux vents qui agitent les flots pour empêcher les eaux de croupir. Le philosophe qui lit l'avenir dans le passé ne s'inquiète pas du moindre changement qui fait trembler les faibles.

» Vous dites que le patriotisme seul peut engager les citoyens à entrer dans la carrière des emplois, et ne comptez-vous l'ambition pour rien ? Non, Genève n'est point parvenue à ce degré de bassesse (que vous supposez). Il y a des hommes qui aimeraient à commander à leurs pareils, parce qu'ils se sentent plus éclairés que

d'autres. Mais on ne s'est pas avili encore au point de chercher les charges par intérêt[1]. »

Si seulement l'influence de Rousseau sur Bonstetten se fût bornée à la politique ! Mais elle allait beaucoup plus loin. Même dans les lettres à son père, où le jeune homme se contient et ne dit pas tout, il en reste plus qu'assez pour laisser voir jusqu'à quel point les idées du philosophe genevois avaient jeté de profondes racines dans son âme. Le terrain, à vrai dire, était bien préparé ; Bonstetten n'avait jamais connu la discipline ; il fallait peu de peine pour transformer en système son ombrageuse indépendance, et Rousseau lui avait présenté comme à souhait tout ce qui flattait les besoins de son cœur. Le nom seul d'autorité le faisait frémir ; des droits sur lui, il n'en reconnaissait qu'à la raison. En même temps disparaissaient sa candeur, sa modestie, pour faire place à une suffisance qui perce partout dans ses lettres. Il n'y avait pas jusqu'à l'étude des langues anciennes à laquelle, grâce aux leçons du maître, il ne devînt infidèle. Et cependant, il lisait le latin avec facilité ; il avait joui de ses lectures, mais le paradoxe l'entraînait.

Une lettre, écrite un peu plus tard, montre quels étaient ses sentiments sur ce point et sur un plus important encore.

« M. Prevost ne me donne plus de leçons, ce dont je lui rends mille grâces. Il m'a donné des leçons de religion aussi ennuyeuses que des sermons. Tant que ces messieurs les théologiens ne prendront pas la peine de trouver quelque chose de meilleur que leurs petits apo-

[1] 11 février 1765.

phthegmes et leurs mauvais raisonnements, je serai leur très humble serviteur. J'ai ce qu'il m'en faut de ce qu'ils pourraient me donner, je suis content de ce que j'en possède; il serait plaisant que j'eusse des juges de mon bonheur qui en décidassent autrement : c'est pourtant ce qui arrive encore, tant la sottise a de droits sur les hommes.

» Après des leçons de religion, M. Prevost m'en a donné de grec, qu'il entend très bien, ou plutôt, je me suis sauvé par le grec de ses leçons. Je n'ai pas continué l'étude de cette langue : la peine et le temps qu'on emploie à apprendre les langues anciennes passent l'agrément et l'utilité que leur connaissance procure. Je possède bien le latin; j'en ai fait depuis longtemps une étude; je jouis donc de tous les plaisirs que cette connaissance donne; je puis vous assurer qu'il n'y a pas un jour que je ne regrette presque avec larmes l'âge précieux de la jeunesse que j'ai consumé à lire des mots et à dévorer l'ennui de les apprendre. L'empire du grec et du latin sur tous les colléges prouve bien combien les préjugés ont des racines profondes dans les cœurs des hommes. A peine ai-je le temps d'ouvrir un livre latin, et s'il fallait ne les ouvrir point, n'aurait-on plus rien à lire? Ne se peut-on passer des Grecs et des Latins, et s'il en faut, n'avons-nous pas des traductions[1] ! »

Ces nouveautés, ce langage devaient sonner étrangement à des oreilles aristocratiques. Dès longtemps le trésorier de Bonstetten avait commencé à s'alarmer de la direction que prenaient les idées de son fils. Il avait

[1] Mars 1766.

même essayé de combattre Rousseau, mais sans porter coup ; le jeune homme savait toujours que répondre. Du reste, en père sage, il cherchait plutôt encore à tourner vers un but positif cette imagination vagabonde. Un des talents de l'aristocratie bernoise était celui des bons mariages ; par là, certainement, plus que par le revenu des emplois, elle avait su maintenir et augmenter les fortunes de ses membres. Ne se trouvait-il pas à Genève de parti avantageux pour Bonstetten? Le père lui en indiqua un ; le jeune homme ne dit pas non ; il étudia, s'informa, discuta longuement et longtemps le pour et le contre, et finit par laisser tomber l'affaire. Son cœur ne parlait pas.

D'autres perspectives s'ouvraient en même temps. Tscharner, gendre du trésorier, aurait voulu placer son beau-frère dans la diplomatie ; il songeait à l'envoyer en Pologne pour travailler sous le Neuchâtelois Vattel, conseiller de l'électeur de Saxe et roi de Pologne, Auguste III. Le mérite de Vattel, auteur du *Droit des gens*, attirait Bonstetten et lui semblait compenser la répugnance qu'il éprouvait à s'enchaîner dans une cour ; mais ces plans étaient vagues ; la mort d'Auguste III, qui changea la situation, contribua sans doute à les renverser. De son côté, le jeune homme faisait aussi des rêves ; il voulait chercher une position à Paris. Moultou, qui devait se rendre dans cette ville, l'encourageait à faire le voyage avec lui ; de hautes protections, dont il l'assurait, ses anciennes connaissances, Mme de Vermenon et Mme Necker, sauraient lui frayer un chemin. Cette fois, ce fut le tour du père de faire la sourde oreille ; il trouvait sans

doute, et avec raison, son fils peu mûr encore pour supporter impunément le séjour de Paris; le jeune homme eut beau revenir maintes fois à la charge, pour le moment il dut y renoncer.

Au milieu de tous ces projets, un sentiment dominait Bonstetten, et lui en faisait tantôt désirer, tantôt ajourner l'exécution, la crainte de devoir retourner à Berne. Plus il vivait éloigné de sa ville natale et se sentait heureux ailleurs, plus aussi les souvenirs fâcheux de son enfance grandissaient dans son imagination, en même temps que ses idées politiques lui peignaient tout en noir dans l'aristocratie. Il s'ouvrit sur ce point franchement à son père, lui demandant des conseils, et lui exposant les raisons qui lui faisaient redouter le séjour de Berne. Le spectacle des vices de sa patrie, lui disait-il, d'un édifice croulant que soutenait à peine la vertu de quelques hommes, était trop pénible pour son cœur. Il avait de l'ambition; cette ambition se tournerait du côté des lettres; mais comment envisageait-on les gens de lettres à Berne? Pour un petit nombre d'hommes de mérite, quelle foule ignorante toujours disposée à traiter d'inutile une vie de cabinet, à appeler pédant quiconque s'écarterait de l'ornière commune et chercherait par ses écrits à éclairer les hommes! Ceux de ses compatriotes qu'il avait vus jusqu'alors, à part quelques exceptions, surtout dans sa famille, n'avaient su que lui inspirer de l'antipathie. D'ailleurs les dangers de Berne n'étaient point passés pour lui. Dans une oisivité forcée, sans émulation, toujours contredit ou grondé, pouvait-il répondre lui-même que l'ennui et le découragement ne le

jetassent dans les distractions du vice? A Genève, l'étude remplissait sa vie ; aurait-on des regrets de le voir employer son temps mieux que la plupart des jeunes gens de son âge? Personne n'aimait plus que lui son père et sa famille; mais il serait malheureux à Berne; il le sentait, et suppliait qu'on ne le forçât pas d'y revenir[1].

Le trésorier de Bonstetten, douloureusement affecté, démêlait bien un grain de vanité dans les paroles de son fils, et l'en grondait; il aurait pu ajouter encore que le jeune homme se trompait singulièrement en se croyant si bon démocrate. S'élever contre les priviléges de la naissance, en parlant sans cesse de la foule ignorante et des petites âmes, n'était-ce pas revenir par un détour au point de départ, et prêcher une autre aristocratie, celle des gens d'esprit, la plus impropre au gouvernement, la plus capable, hélas! de « faire hardiment des sottises? » Mais, en somme, ses raisons renfermaient un assez grand fonds de vérité pour que son père, qui sentait aussi les maux de sa patrie, en fût ébranlé. Il céda, et accorda une prolongation de séjour à Genève. Délivré de ses craintes, Bonstetten sentit doublement les charmes de la liberté.

Rarement Genève avait réuni un monde aussi brillant que dans l'été de 1765. Des Français, des Françaises de distinction, au temps où l'on commençait à sentir la nature pourvu que la société l'animât, avaient apporté sur les bords du Léman leur gaîté vive et légère. De jeunes Anglais, quelques Italiens, beaucoup de Russes, formaient comme l'encadrement du tableau. Presque tou-

[1] Février 1765. Autre lettre sans date, d'un peu plus tard.

jours dans cette société, Bonstetten se croyait transporté au sein de la France. Aucune maison ne l'attirait plus que celle de la duchesse de la Rochefoucauld-d'Enville, amie de Moultou, qui était venue faire un séjour à Genève avec sa belle-fille et sa fille, la jeune duchesse de Rohan-Chabot. La simplicité exquise de cette dame, son amour sans prétention pour les sciences, la grâce de sa conversation, le ravissaient. Ses lettres parlent continuellement des duchesses ; il passait auprès d'elles ses soirées, et parfois les plaisirs étaient fort brillants.

« J'ai été il y a quelques semaines, écrivait-il, à une partie fort belle qu'on donna aux duchesses et à Mme la marquise de Posen. On passa la nuit sur le lac. J'y vis rassemblées toutes les beautés de l'art et de la nature. Le mouvement uniforme de la barque, le profond silence de la nuit, un ciel étoilé dont on voyait étinceler les diamants dans l'abîme des eaux sur lequel nous semblions suspendus, le tapis noir étendu le long du lac, que formaient les montagnes et leurs ombres contiguës, les lumières dont étincelait Genève, qui depuis le lac s'élève en amphithéâtre (tout cela formait un spectacle magnifique). Les sons doux et tendres de la flûte et des violons qui les accompagnaient, n'interrompaient le vaste silence de la nuit que pour augmenter la douce rêverie dont on se sentait pénétré à la vue d'un si beau tableau. On n'en était tiré que par le bruit du canon, les éclats des grenades, le tonnerre des échos et les accents des corps de chasse. Mais toute l'attention fut absorbée par les éclairs des fusées, le feu des soleils et les étincelles des gerbes qui partirent à la fois d'un bateau d'artificiers qui s'était

approché de nous. On voyait par instants tous les environs sortir de la nuit, et la nuit disparaître pour se remontrer l'instant suivant. On soupa dans une maison près du lac, on dansa, et à trois heures on se rembarqua pour voir le majestueux spectacle du lever du soleil. Jamais on ne fit tant d'honneur au soleil ; nous le saluâmes du canon, nous chantâmes une chanson faite à sa louange, et nous dansâmes sur le tillac de la barque [1]. »

D'autres plaisirs plus simples savaient aussi le charmer. Il était allé jusqu'à Rolle accompagner un de ses amis, Bernois qu'il appréciait beaucoup, M. Fellenberg [2]. Resté seul, l'ennui le saisit. « Je m'enferme dans mon auberge, dit-il, fais chercher carrosses, chevaux, bateaux : on n'en trouve point. Je tentai alors d'appliquer mes principes à la pratique : je pensai que pour être indépendant des hommes il fallait commencer par ne pas être esclave des choses. Je fais mon paquet, je paie mon compte, je soupe : le lendemain je pars un livre à la main. Sorti de la ville de Rolle, je vis le soleil s'élever du sein des eaux tranquilles du lac ; je mesurais la route qu'il allait parcourir, tandis que je ramperais d'un point de la terre à l'autre. Content de mon projet, je m'achemine joyeusement vers Genève : la fraîcheur du matin, le bruit des flots qui venaient se heurter contre le rivage, ce coloris frais que le matin répand sur la campagne, tout conspirait à me rendre la route agréable. Fier de mon petit triomphe sur un petit préjugé, j'en voyais l'image dans les ondes qui venaient se briser contre le

[1] Août 1765.

[2] Le professeur Fellenberg, père de Fellenberg de Hofwyl.

grand chemin. Je ne souffris de la chaleur que près de Sacconex; et je ne cessai de lire et de méditer jusqu'au delà de Coppet. J'arrive avant dîner à Sacconex un peu fatigué, mais content de moi. Ennuyeux du monde, j'appris à vous braver, et en ne dépendant plus que de moi je brisais votre joug insupportable[1]. » Certes, à ces lignes, ne fût-ce que pour le sentiment de la nature, Rousseau aurait pu être content de son disciple.

Personne, peut-être, n'a mieux su que Bonstetten allier l'étude solitaire et le goût de la société. Qui ne l'eût cru dissipé, à ne lire que le récit de ses visites, de ses courses et de ses fêtes? Mais la soirée seule appartenait au monde; le jour, il se le réservait pour le travail, et jamais il n'y avait mis autant d'énergie. De nouvelles connaissances, qu'il fit à cette époque, l'avaient comme renouvelé. Il goûtait entre autres beaucoup la société d'un philosophe, l'une des gloires de Genève, quoiqu'il n'eût rien fait pour briller, le savant et modeste Abauzit.

Laissons-le parler lui-même.

« Je visitais souvent le sage Abauzit, dont l'heureuse pauvreté et l'âme sereine me remplissaient d'enthousiasme. Il me semble que je vois encore ce vieillard, fort petit et maigre, se promener tout seul, enveloppé d'un surtout de laine que le temps avait rendu gris comme ses cheveux. Etait-il à la maison sans compagnie et sans lumière, il chantait dans son fauteuil heureux comme un enfant. A sept heures, nous passions de sa chambre à la cuisine, où il soupait avec sa vieille servante. Le sel était placé au milieu de la table dans un fragment de pot cassé.

[1] Même lettre.

Mais si cette espèce de salière est rare sur des tables mieux servies, son sourire philosophique ne l'était pas moins. Il avait trente louis de revenu, ce qui est peu à Genève ; avec cela il vivait plus heureux qu'un roi, vénéré et presque adoré de chacun. Son esprit était de la même trempe que celui de Fontenelle, mais avec plus de naturel [1]. »

Si Bonstetten admirait Abauzit, et venait souvent puiser dans le vaste trésor de son érudition historique, le sentiment que lui inspirait le paisible ermite n'était rien en comparaison de celui qu'il éprouvait pour Charles Bonnet. Un soir, non sans intention peut-être, le syndic Jalabert l'avait invité avec ce dernier. Bonnet, placé à côté de lui, le questionna sur ses goûts, ses occupations, sa manière d'étudier; d'un instant il sut gagner sa confiance et conquérir son cœur. Une chose avait au premier abord frappé le jeune homme chez le philosophe genevois, l'alliance du cœur et de la raison dans sa foi à la religion révélée. « Il est bien rare, quand on a de l'imagination, écrivait-il à son père, qu'on n'ait pas des doutes sur les principes de la religion. Comment percer la surface des idées, sans entrer dans les ténébreuses régions de la métaphysique? M. Bonnet est très grand métaphysicien, et ses sentiments fondés sur la raison fructifient dans son cœur. Il sort de tous ses ouvrages un parfum de vertu qui les rend délicieux. Lui seul peut affermir la religion dans la raison de l'homme. Car la religion qui ne tient qu'au cœur est dans un séjour trop orageux pour y prendre racine; elle fait les fanatiques

[1] *Bonstetten's Erinnerungen*, ouvrage cité, page 261.

et les dévots si la raison ne la rectifie sans cesse. La religion qui ne tient qu'à la raison est un tronc stérile ; autant vaudrait n'en point avoir. Quel bonheur donc d'avoir trouvé un homme, et un grand homme, chez qui la religion tient à la raison la plus sublime, et qui a le cœur pénétré de vertu. Un tel homme pourrait m'éclairer sur la religion révélée si je me trouvais dans l'erreur. [1] » Il n'était donc pas gagné, tant s'en faut ; mais la nouveauté du fait l'étonnait, piquait sa curiosité. D'ailleurs sa passion dominante, preuve en soit le choix de ses amis, fut toujours le culte du génie. Jamais il ne demanda à un homme, avant de se lier avec lui, ce qu'il croyait, ce qu'il pensait ; la seule étincelle du feu sacré suffisait pour le placer sous le charme. Bonnet le traitait en ami ; évitant de parler d'autorité, il s'abaissait jusqu'à lui ; en fallait-il davantage pour le transporter d'enthousiasme ? Bientôt il visita pour ainsi dire journellement la maison du philosophe, eut chez lui une chambre à sa disposition, et le choisit pour son Mentor.

De son côté, Bonnet, dont l'âme chaleureuse sympathisait avec la jeunesse, avait deviné du premier coup d'œil tout le ressort de cette riche nature. Mais plus d'une branche gourmande gâtait une plante de si belle venue ; il fallait doncement essayer de les tailler, ce qui n'était point facile. Il entreprit néanmoins de brider l'ardente imagination du jeune homme, de diriger ses études, et, sans en rompre la variété, nécessaire pour une activité toujours en éveil, de la faire converger vers un seul but.

[1] Eté 1765.

Les occupations de Bonstetten étaient, en effet, très variées; leur seule liaison, comme il le faisait remarquer à son père, se trouvait dans son esprit. Il avait pris goût à l'histoire, ce dont Bonnet n'était point fâché sans doute, car l'étude des réalités venait tout à point pour contre-balancer le penchant à la spéculation, et lui donner un terrain solide. Se sentant peu préparé pour aborder l'histoire moderne, poussé d'ailleurs par son amour de la liberté vers les républiques anciennes, il étudiait l'histoire romaine, trouvant la matière dans Tite-Live, le commentaire dans les considérations de Montesquieu, du *divin Montesquieu*, comme il l'appela bientôt, et dans les *Discours* de Machiavel. L'histoire de la république de Genève, dont il avait sous les yeux le développement et les luttes, l'intéressait aussi vivement. Son projet toujours plus arrêté était de se vouer aux études; parfois même s'élevait dans son cœur le désir d'entreprendre un jour une histoire de la Suisse, qu'il écrirait en français, sachant cette langue un peu mieux que l'allemand. Mais ce qu'il cherchait dans l'histoire, c'étaient moins les faits que l'homme, sa nature, la marche de son esprit et de ses idées : de là à la philosophie il n'y avait qu'un pas.

Sur ce terrain tout particulièrement, Bonnet se réservait de discipliner sa pensée. Il lui fit lire successivement la philosophie morale de Hutcheson, Locke, s'Gravesande, et l'amena ainsi pas à pas jusqu'à son *Essai analytique sur les facultés de l'âme*. Bonstetten lisait, prenait des notes, transcrivait ses réflexions, ses objections, et les soumettait au philosophe, qui les examinait avec lui. Lorsque celui-ci en fut venu à l'étude de ses propres

écrits, il posa des questions auxquelles le jeune homme devait répondre : ces réponses formaient le sujet de nouveaux entretiens. Tout en conduisant le fil des idées, il avait l'air de ne rien décider, et rappelait sans cesse son élève à l'observation intérieure, à la nature, seule règle et seule autorité. Bonstetten, qui croyait voler de ses propres ailes, était ravi. « Mon cher M. Bonnet, disait-il, me conduit par la main dans ces pays si étonnants, si beaux et si dangereux. Lorsque mon âme abattue n'a plus de ressort, son génie m'enflamme et me relève. Il ne me faut que des *guides*, point de *maîtres* dans *aucun sens* [1]. »

Le maître qu'il suivait sans s'en douter lui avait déjà cependant fait faire quelque chemin. Déjà la démocratie orageuse de Rousseau ne le satisfaisait plus entièrement ; déjà Moultou partageait avec un autre la première place dans sa confiance et dans son cœur. « Pour vous donner une idée de mon pyrrhonisme, écrivait-il à son père, c'est que je vis avec les hommes du monde les plus opposés dans leurs caractères, je veux dire MM. Moultou et Bonnet. Le premier est l'homme du monde le plus aimable et surtout avec les femmes ; si vous ne l'avez pas connu, vous ne saurez vous en faire une idée. C'est toujours de l'imagination et une imagination toujours fraîche ; toutes ses idées le gouvernent, et il a toujours pour maîtres les plus agréables idées du monde ; mais ce qui le gouverne constamment et avec despotisme, c'est l'amour de l'humanité et de la vertu. M. Bonnet, avec l'imagination la plus ardente, paraît plus froid ; toutes ses

[1] 30 octobre 1765.

idées paraissent enchaînées par une méthode rigoureuse; son commerce intime est délicieux. Toujours clair, toujours fin, toujours délicat, il fait lever un soleil brillant sur l'horizon de vos idées; il vous montre tous les détails, toutes les facettes, le dehors et le dedans d'une chose; et, si vous le voulez, il étale à vos yeux le monde entier avec le plus beau pinceau qui ait jamais existé. C'est Fontenelle quand vous le voulez, c'est Newton quand vous cherchez Newton; au lieu que Moultou a plus de rapport avec Rousseau [1]. »

Mais Bonnet était encore bien loin d'avoir remporté la dernière victoire. Comme un feu s'anime souvent des premiers efforts que l'on fait pour l'éteindre, jamais Bonstetten n'avait paru plus exalté dans ses sentiments égalitaires, jamais il n'avait poussé plus loin l'horreur de tout ce qui sentait l'aristocratie. « Rien n'est plus détesté ici que l'orgueil, écrivait-il à son père, parce que l'orgueil républicain a enflammé jusqu'au dernier des habitants. Le pauvre y ose braver le riche, et le faible le plus puissant; ou, pour mieux dire, il n'y a de puissance que celle de la multitude, ce qui doit toujours arriver quand il y a une certaine égalité dans les rangs. En quittant Genève, je crois entrer dans ces grands souterrains des Egyptiens dont ils avaient fait les demeures des morts. Il y a une certaine activité ici, qui saisit tous ceux qui l'habitent. Je ne passe qu'en bâillant par les villes du pays de Vaud, je sens mes paupières se fermer au seul aspect de ce pays.....

» J'ai appris à aller en patins. Je vous assure que si

[1] Lettre sans date, été ou automne 1765.

vous m'aviez vu sur les fossés de la ville, vous y auriez cru voir un polisson de douze ans, ou plutôt un jeune républicain. J'ai vu si souvent la sottise et la bêtise en beaux habits et bien frisée, qu'il me semble quelquefois que d'être sans bourse à cheveux, dans un frac grossier, c'est avoir de l'esprit. N'ayez pas peur que je sois singulier ; ne faites pas ce tort à Genève. On y élève les enfants et les jeunes gens dans la plus parfaite liberté ; on leur apprend à ne connaître que la raison, et aucune autorité. On ne les reprend sur rien, afin d'oser les reprendre sur les vices. Les pères qui reprennent leurs enfants sur des niaiseries n'ont aucun droit de les reprendre sur les véritables défauts, car les enfants ont le droit de les regarder comme des niaiseries aussi. C'est ainsi qu'on forme les hommes au vice, à la stupidité et à l'infortune. Les effets des constitutions se font surtout sentir dans l'éducation. Telle législation est-elle bonne? Montrez-moi un enfant de ce pays, et je vous répondrai [1]. »

Pendant ce temps, les dissensions qui travaillaient Genève avaient suivi leur cours. Le gouvernement, incapable de se maintenir seul vis-à-vis de la majorité formidable dont disposait le parti des Représentants, s'était vu réduit à invoquer l'appui des trois Etats médiateurs de la république, la France, et les cantons de Berne et de Zurich. Ceux-ci se préparèrent à envoyer sur les lieux des délégués. Le jeune Bonstetten n'attendait pas sans inquiétude l'arrivée des députés de sa ville natale, parmi lesquels il avait espéré un moment rencontrer son

[1] 1766, janvier ou février.

père. Ses préventions se justifieraient-elles? et, d'un autre côté, comment le jugerait-on? que rapporterait-on à sa famille? Les médiateurs firent leur entrée à Genève au mois de mars 1766. C'étaient, de la part de Berne, le trésorier Ougspourguer et le banneret Sinner, depuis avoyer. La première impression qu'ils produisirent sur le jeune homme ne fut pas en leur faveur; son jugement toutefois, pour être finement touché, fait peu l'éloge de sa modestie. « Messieurs les médiateurs m'ont reçu avec bonté, avec complaisance, dit-il, ils m'ont même distingué de la foule. Mais l'aristocratie perce toujours. De la bonté sans douceur, de la gaîté sans aménité, des principes que n'adoucit jamais un doute philosophique, de la civilité sans complaisance, une sévérité qui, sans la bonté du naturel, serait orgueil, ou du moins cette fierté que donne plutôt le sentiment du rang qu'on occupe que le sentiment de la grandeur de son âme, du savoir sans lumières; voilà les couleurs qu'ils doivent plutôt à leur position qu'à leur caractère. Du reste, je trouve beaucoup de naturel à M. Ougspourguer, beaucoup d'esprit, et je lui crois beaucoup de capacité. M. Sinner est plus sec; mais on aime l'honnêteté de son âme [1]. »

Les médiateurs, en revanche, avaient d'abord été charmés du jeune Bonstetten. « Je suis heureux d'avoir fait la connaissance de Monsieur votre digne fils, écrivait le banneret Sinner au trésorier; je l'ai trouvé tel que je m'y attendais, et que sa réputation me l'avait annoncé [2]. » Lorsqu'ils le virent d'un peu plus près, qu'ils apprirent

[1] Mars 1766.
[2] 29 mars 1766.

à connaître ses opinions, ses goûts, la nature de ses études, leur langage changea promptement. Un Bernois, un de Bonstetten, un futur membre du Conseil souverain, étudier la métaphysique! Avait-on jamais vu pareille nouveauté et énormité pareille? Ils lui pardonnaient presque plus volontiers d'être disciple de Rousseau. Le jeune homme, chargé d'accompagner parfois M. Ougspourguer, les visitait assez souvent; s'il les avait prématurément accusés de roideur, ils semblèrent prendre à tâche de ne pas lui donner tort. Habitués à exprimer leurs pensées comme des oracles qui ne souffraient pas de réplique, ignorant l'art de gouverner doucement les âmes, ils crurent ne pouvoir mieux subjuguer Bonstetten qu'en l'écrasant, et en lui faisant de mille manières sentir leur souveraine désapprobation. Tantôt c'était M. Ougspourguer qui lui reprochait de ne plus savoir l'allemand, tantôt tous deux, et surtout M. Sinner, qui le gourmandaient durement de sa métaphysique. « Ça, ça, lui dit un jour ce dernier en faisant un geste d'aversion, ça ne signifie rien : j'ai aussi fait de la métaphysique, et à quoi cela m'a-t-il servi? » — « C'est-à-dire, mon cher Monsieur, » ajoute dans sa lettre le caustique jeune homme, « qu'il est défendu de faire mieux que vous. Il est vrai que vous êtes banneret et que je ne suis rien. Si jamais je faisais un livre sur les aristocraties, je n'oublierais pas ce trait-là [1]. » On ne pouvait mieux s'y prendre pour renverser en un moment l'édifice que Bonnet avait commencé à élever avec tant de peine. Tout ce que les mé-

[1] Automne 1766.

diateurs gagnèrent, ce fut de décourager Bonstetten, et encore plus de l'irriter.

Le trésorier prenait différemment les choses. On n'avait pas manqué de le tenir au fait des dispositions de son fils; les rapports, naturellement, se grossissaient en route, et s'enrichissaient de commentaires que ne dictait pas la bienveillance. Longtemps il avait fait taire ses alarmes et écouté la voix de la tendresse paternelle en permettant au jeune homme de poursuivre ses études; mais l'opinion de ses collègues, qui était au fond la sienne, une fois formée, il n'eût pu songer à reculer. Une aristocratie est une famille; ce qui intéresse un de ses membres les intéresse tous; et la manière de voir du corps, dans certaines limites, s'impose à chacun. Il se décida donc définitivement à retirer son fils de Genève.

On peut comprendre l'effet que produisit cette nouvelle sur le jeune de Bonstetten. Quitter Genève, Bonnet, ses études chéries, pour aller s'ensevelir vivant dans ce monde bernois qu'il détestait! devoir obéir, sans raisonner l'obéissance, « le plus vil sentiment qui puisse infecter l'âme de l'homme! » tout son être était bouleversé. Néanmoins il sentait trop bien le sérieux de la résolution de son père pour oser donner l'essor à tous ses sentiments. Lettres sur lettres partaient de Genève; il s'y contenait, protestait de son attachement pour sa famille, cherchait seulement à exposer les avantages inappréciables qui résulteraient pour lui d'une prolongation de séjour. Il était heureux, faisait des progrès; Bonnet le conduisait, lui donnait une bonne méthode,

lui conseillait de rester encore; que ferait-il privé de ce guide précieux avant d'avoir acquis la force de marcher seul? Etait-ce oublier son pays que de chercher à « racheter par un mérite supérieur l'injustice d'un rang supérieur? » Sa grande activité avait besoin d'un but; ce but ne pouvait être que les études; mais à Berne, sans appui, sans espérance de faire des progrès, le poursuivrait-il? Ne tomberait-il pas bientôt dans l'ennui et dans le malheur? Plus tard, formé, les choses changeraient: il serait admis dans les cercles d'hommes plus âgés; seulement un peu de patience; en ce moment c'était encore trop tôt.

Peine inutile! Ce qui était écrit à Berne était écrit. La famille ne comprenait rien à ces délais; si peu de désir de retourner au milieu des siens, après une si longue absence, ne pouvait provenir que d'un manque d'affection. Ou bien le jeune homme avait des motifs qu'il ne disait pas. On soupçonnait quelque inclination, on pensait, malgré ses assurances contraires, qu'il nourrissait le dessein de se fixer à Genève, et c'est ce qu'on voulait empêcher à tout prix. Tscharner, dont Bonstetten avait invoqué l'intercession auprès de son père, lui écrivit une lettre où il ne lui ménageait pas les dures vérités. « Je me trouve heureux à Genève, dites-vous, en m'y occupant utilement, donc c'est troubler mon bonheur que de me rappeler. L'homme doit être libre de faire son bonheur; mon père me rappelle auprès de lui; donc je ne suis pas libre. En vérité, mon cher, je ne puis m'empêcher de vous le répéter, si la philosophie ne vous a appris que de tels syllogismes, vous faites bien

de changer de méthode; elle n'a fait de vous qu'un enfant gâté! Je ne toucherai point à la matière si délicate du devoir; je ménage votre sensibilité; (mais) je me crois obligé de vous représenter combien votre impatience ressemble aux murmures que notre caprice se permet trop souvent contre la Providence quand elle nous *nécessite* dans des routes différentes de notre choix; je vous prie seulement d'être en garde contre les dangers d'un égoïsme si séduisant et si ressemblant à la philosophie[1]. »

Tscharner se trompait cependant en traitant de purs caprices les désirs de son beau-frère. La réflexion faisait en lui son œuvre; il jugeait déjà les affaires de Genève d'une manière tout autre qu'il ne le faisait quelques mois plus tôt. Les médiateurs avaient formulé leur avis; ils allaient publier un prononcé qui donnait de tout point raison au Conseil, et qui, pour le dire en passant, fut repoussé par la bourgeoisie. On est étonné de voir avec quelle sagesse Bonstetten s'exprimait sur ce point. « Vous verrez, écrivait-il à son père, cet état de convulsions en convulsions tomber enfin évanoui dans les bras d'un maître. Il fallait dans cette occasion séduire par des apparences d'autorité un peuple inquiet, et surtout ne le choquer pas, ou bien élever une constitution nouvelle qui, détournant les yeux des citoyens de ces objets qui ne sont aujourd'hui que des germes de division et de haines éternelles, leur donnerait un nouveau champ d'idées où ils oublieraient enfin ces haines. Les institutions doivent changer avec les mœurs; la nature nous indique

[1] Fragment de lettre inédit.

ces besoins, nous voyons, à chaque époque dans les mœurs, les nations se tourmenter comme des malades qui cherchent à trouver quelque attitude qui puisse soulager leurs maux[1]. »

Le temps s'écoulait. Plus le moment fatal fixé pour le retour, la fin de l'année, approchait, plus le pauvre Bonstetten se sentait ballotté entre deux sentiments contraires, dont le second, à vrai dire, l'emportait de beaucoup, la joie de revoir ses parents et le chagrin de rentrer à Berne. Il s'étonnait lui-même de ne pas être déjà parti, demandait pardon à son père de l'avoir affligé, s'indignait de paraître ne pas mieux répondre à une affection si touchante; et en même temps il suppliait qu'on lui laissât un mois, trois semaines, quinze jours pour prendre sa course, pour avaler tout seul le verre de rhubarbe, pour achever l'*Essai analytique* de Bonnet; qu'on lui donnât au moins une seule assurance, qu'on lui permît de s'éloigner de Berne s'il y souffrait trop. Enfin le père cède encore; il n'ordonne plus, il désire revoir son fils; alors le jeune homme ne tient plus devant cette nouvelle preuve de tendresse : « Oui, écrit-il, je me livre à vous; commandez, ordonnez, ou plutôt aimez-moi toujours... Berne n'a plus l'aspect effrayant d'une prison, où l'on me meurtrit avec des fers dorés; ma maison n'est plus un cachot, et vous êtes mon père... La dépendance fait de moi un diable, la liberté un ange; jamais de milieu, jamais[2]. » Le lendemain, il avait dit adieu au séjour aimé de sa jeunesse. C'était dans les derniers jours de 1766.

[1] Juillet 1766.
[2] Décembre 1766.

Son départ avait décidé de sa carrière. On peut comprendre le point de vue de la famille et du public bernois; les études auxquelles Bonstetten se livrait en ce moment n'étaient point les meilleures pour former un futur magistrat; les principes qu'il avait puisés à Genève le rendaient encore moins propre à prendre sa place dans le sein d'une aristocratie. Mais à ce point de vue même, le moment de le rappeler ne pouvait être plus malencontreusement choisi. Pour l'empêcher de se nourrir des doctrines de Rousseau, d'aspirer à pleine poitrine l'atmosphère démocratique de Genève, il était beaucoup trop tard; trop tôt pour lui permettre de mûrir ses idées au contact de Bonnet, de prendre un essor à la fois plus élevé et plus sage. Bonstetten se trouvait dans une de ces crises intérieures qu'un dénouement intérieur peut seul mener à bonne fin, et sur lesquelles toute pression du dehors produit l'effet contraire. Peut-être, cela est vrai, eût-il fini par se vouer entièrement aux lettres et par se fixer à Genève; mais au moins, concentrant dans cette carrière toutes les forces de son esprit, il y aurait conquis une place bien autrement distinguée qu'il ne put le faire dans la suite; plus probablement encore, avec la flexibilité de son caractère, son besoin de variété, il serait revenu à Berne, ses études finies, avec moins de préventions, un sens plus pratique, et par là même plus de moyens d'exercer dans sa patrie une certaine influence. On ne froisse pas impunément, quand elles n'ont rien de condamnable, les inclinations trop violentes de la jeunesse. Si c'est une vocation, on la brise; si c'est un goût passager, qu'il ait son temps, il se calmera plus

tard de lui-même. On ne court ainsi pas risque de le voir se reproduire plus tard, à une époque moins favorable, sous la forme d'une passion malheureuse. C'est ce qui arriva à Bonstetten. Il n'est pas besoin d'un long examen de ses idées et de ses ouvrages pour s'apercevoir que son esprit, s'il nous est permis d'employer une expression vulgaire, n'avait pu donner le tour. Du reste, personne n'a mieux résumé la situation que Bonnet, dans une lettre qu'il écrivait quelques mois plus tard au trésorier de Bonstetten.

« Vous plaindre, vous estimer, vous honorer et désirer sincèrement vous être utile, c'est, Monsieur, tout ce que je puis, et probablement tout ce que je pourrai jamais.

» Votre conduite a été celle d'un père sage et tendre ; mais les vues les plus sages sont trop souvent croisées par des circonstances malheureuses qu'on ne peut ni prévoir ni détourner.

» La plume brûlante de l'Erostrate politique a incendié la tête de notre jeune homme, parce qu'elle était très combustible. Son amour pour l'indépendance et l'égalité s'est nourri du fanatisme de nos démagogues, et si le gouvernement le plus paternel lui a paru une tyrannie naissante, l'aristocratie de Berne lui a paru une tyrannie consommée.

» Attaquer à force ouverte de tels préjugés, eût été les enraciner ; j'ai eu recours à la sape ; je les ai minés peu à peu ; mais j'ai rencontré çà et là du roc vif que je n'ai pu encore entamer. J'ai pourtant obtenu de temps en temps des aveux qui me donnaient des espérances.

» Il regardait Rousseau comme un grand philosophe, qui avait plus approfondi que personne l'économie de notre être. Il ne pouvait contenir en ma présence l'admiration que lui inspirait sa sublime philosophie. Je le laissais s'épuiser en éloges. Je voulais que, devenu lui-même meilleur philosophe, il jugeât un jour cet écolier qui lui paraissait un si grand maître. Je l'engageai à lire et à méditer un peu Locke et s'Gravesande. Il me rendait compte de ses pensées. Je m'aperçus bientôt que son enthousiasme pour le persifleur diminuait. Il me demanda ensuite s'il pourrait lire mon *Essai analytique* sur l'âme. C'était où je l'attendais. Je lus avec lui les principes fondamentaux ; je les lui développai. Il était transporté de plaisir. Au milieu de son transport, je lui demandai en riant s'il ne préférait pas son ami Rousseau ? Il l'envoya promener. Je saisis ce moment pour lui faire sentir combien il avait été séduit par les images et les tours de passe-passe de cet adroit charlatan.

» Ce n'était là que la moindre partie de la révolution que je souhaitais d'opérer. La profession du *Vicaire savoyard* était devenue la sienne ou à peu près. Il s'agissait de le rendre à cette religion pure que l'empirique moral a si monstrueusement défigurée. Mes premières tentatives réussirent mal ; ce que je présentais était trop orthodoxe à ses yeux. Il fallut donc donner à la religion le manteau de la philosophie. Elle peut quelquefois le revêtir avec avantage ; mais combien la simplicité majestueuse de son AUGUSTE FONDATEUR lui sied-elle mieux aux yeux de ceux qui la connaissent et qui l'aiment !

» Vous comprenez, Monsieur, qu'il reste beaucoup à détruire et à édifier en ce genre chez notre jeune homme. Il lui manque *un sens* pour apercevoir des beautés et des convenances que l'incrédulité méconnaît.

» Je n'ai pas été moins attentif à redresser ses idées sur le gouvernement de sa patrie. Je lui ai fait sentir que l'infusion de démocratie qu'il voulait y verser vicierait bientôt toute la masse et empoisonnerait toutes les âmes. Ma pauvre patrie m'en offrait une preuve saillante. Nos malheurs ont été en raison directe des progrès de la démocratie et en raison triplée des succès de la démagogie.

» Il m'a été facile de démontrer à notre politique *en herbe* que l'alliage de la démocratie avec l'aristocratie entraînerait la ruine de cette dernière, et par contre-coup celle de l'Etat. Il en revenait toujours à me dire que si cela s'opérait par degrés, la révolution serait presque insensible, et qu'on fixerait la dose précise *du démocratique*. Il me semblait entendre un garçon apothicaire qui dicterait les ingrédiens d'une médecine. Notre jeune homme ne comprenait pas que, lorsqu'on introduit la démocratie dans un gouvernement tel que le nôtre, on y introduit une force toujours agissante, toujours expansive, et dont les plus habiles politiques ne sauraient calculer les effets [1].

[1] Bonnet, on le sait, appartenait au parti négatif et jugeait les choses à ce point de vue. S'il avait raison de prévoir qu'on ne pourrait arrêter les progrès de la démocratie, Bonstetten était plus dans le vrai en pensant que les gouvernements doivent changer avec les mœurs, et que la sagesse de l'homme d'état consiste en bonne partie à savoir préparer l'avenir. Du reste la démocratie de Rousseau et la démocratie véritable sont deux choses bien différentes.

» Je sentais aussi bien que lui les inconvénients et les dangers de votre aristocratie; mais, pour les prévenir, je ne trouvais pas qu'il fût bon d'employer des moyens qui tendraient à détruire l'aristocratie elle-même. Comme *la vertu* devrait être le *principe* des *démocraties*, la *modération* devrait être celui des *aristocraties*. Elle seule peut rendre durable et heureuse une aristocratie assez resserrée. Cette aristocratie subsistera si elle sait se faire oublier ou si elle n'est connue que par ses vertus et par ses bienfaits.

» Je réduisais souvent mon jeune homme au silence; mais je ne le persuadais pas toujours. Sa passion pour *la liberté* le jette hors des limites d'une saine politique; son génie s'échauffe en faveur de ce qu'il nomme *humanité!* Il voudrait égaliser tout, parce que la nature lui paraît avoir tout égalisé. Il ne songe pas que l'égalité extrême produit enfin une inégalité vicieuse.

» L'âge et la réflexion n'ont pas encore fait mûrir ses pensées. Actuellement il n'est encore qu'un simple *sujet* de cette aristocratie qui lui déplaît; quand il fera partie du souverain, il est probable que son point de vue changera.

» Il a du génie, un cœur droit et la passion de la vertu et du savoir. Peut-être même que, si son génie se fût développé plus tard ou moins rapidement, il en aurait été plus heureux. Je le lui ai répété bien des fois, le simple bon sens a des avantages que le génie méprise quelquefois et qu'il ne remplace guère.

» Le voyage de la Suisse ne fera que suspendre les accès de sa mélancolie; Paris le jetterait dans une dis-

cherchait-on à lui rendre sa prison aussi agréable que possible, il ne voyait rien, il n'écoutait rien; l'idée de prison empoisonnait tout. Le moyen d'apprendre à juger Berne avec plus d'impartialité ! Tout ce qui passait sous ses yeux se peignait à l'instant des sombres couleurs de son âme.

Il chercha au moins à s'occuper et fréquenta les leçons du professeur Blauner, qui enseignait la physique. Celui-ci parlait en ce moment des forces d'attraction et de répulsion. « Voyez-vous, disait-il en son allemand bernois, Messieurs les savants, un M. Newton, en Angleterre, et beaucoup d'autres avec lui, font $a + b$ pour prouver la force centrifuge et la force centripète. C'est se donner beaucoup de peine pour rien. Représentez-vous seulement un ours qu'on conduit à la chaîne. L'ours veut partir; mais l'homme le tient ferme. Qu'arrive-t-il ? L'ours décrit un cercle. La chaîne est la force centripète; l'ours qui veut se sauver, la force centrifuge. Ainsi dans tout le ciel. Rien de plus facile à comprendre. Ces Messieurs se donnent une peine terrible pour en savoir davantage [1]. » Quelle chute, au sortir des leçons de Bonnet ! Bonstetten, son maître le disait bien, n'était pas encore arrivé assez loin pour comprendre que le gros bon sens a aussi son mérite.

La vie lui devenait insupportable. Il résolut (était-ce bien sérieux ?) de mettre fin à ses souffrances. Etendu sur le plancher de sa chambre entre deux pistolets chargés, il attendait le moment fatal, lorsqu'un doux

[1] Correspondance de Bonstetten avec Zschokke, insérée dans *Prometheus für Licht und Recht*, 2e partie, pag. 130.

rayon de la lune, *lucidum cœli decus*, vint fort à propos l'éclairer. La lune, la même qui avait lui sur ses joies d'Yverdon et de Genève ! la lune, habitante d'une sphère supérieure ! L'espérance rentra dans son cœur ; le poids énorme de ses chagrins ne lui parut plus qu'une charge légère ; il se releva soulagé[1].

Rien ne pouvait lui rendre un peu de gaîté, ou pour mieux dire un peu de malice, que de gloser encore de loin sur Berne avec les amis dont la jalouse destinée l'avait séparé. Il conservait le plus affectueux souvenir à la famille sous le toit de laquelle il avait vécu, surtout à M^me^ Prevost, femme vive, aimable, qui avait été pour lui une mère, et il lui écrivait quelquefois : « On devait faire ce matin en Deux Cents, lui dit-il un jour, lecture du mémoire qu'on se prépare (depuis le déluge, je crois, car j'en entends parler depuis si longtemps), où en suis-je de ma phrase ?... d'envoyer à Soleure. Et dans ce mémoire l'on détaille les raisons pourquoi les deux cantons ne peuvent juger que sur les deux articles essentiels. Avec quelle lenteur toutes ces têtes à perruques ne se meuvent-elles pas ! Vos magistrats auraient dû savoir au moins la fable du jardinier et du seigneur, ou plutôt celle du pédagogue et de l'écolier[2]. »

Il adressait aussi ses doléances à son ami Haller, le second des fils du grand naturaliste, entré depuis peu dans une maison de commerce à Amsterdam[3]. » On fait ici ce que l'on fait toujours. L'on dort, l'on déjeune, l'on

[1] Ouvrage cité, même page.

[2] Lettre inédite, communiquée par M. Prevost-Martin.

[3] Le même qui fut plus tard commissaire ordonnateur en chef de l'armée d'Italie.

bâille, l'on traîne son existence, l'on fait la digestion. Et puis l'on dîne, et puis l'on s'habille, et puis l'on se quarre dans les arcades, et l'on se dit: « Je suis charmant et spirituel, car les lettres de mon nom ont une combinaison qui me rend capable de gouverner et d'être la lumière de deux cent mille personnes; et puis l'on aborde une jolie taille enveloppée décemment dans un manteau de pelisse; et puis l'on court dans une assemblée où l'on fait la roue autour d'une douzaine de tourterelles; l'on a l'air de dire quelque chose et l'on accouche avec effort d'une bêtise; puis l'on goûte, et se trouvant au bout de son esprit, l'on s'amuse avec de petits morceaux de cartons peints; et puis l'on rit, et puis l'on se sépare avec faste et ennui; et puis l'on soupe, et puis l'on se couche content, car enfin l'on a été charmant [1]. »

Le trésorier de Bonstetten parlait peu à son fils; mais son regard se fixait souvent sur lui avec sollicitude, et son cœur inquiet cherchait les moyens de guérir cette mélancolie obstinée. Il s'en ouvrit à Bonnet, qui, nous l'avons vu, conseilla Genève comme le seul remède. Bonnet aurait vivement désiré qu'on ne brusquât rien; il ajoutait dans une autre lettre: « Ne désespérons point de l'avenir: le fond est très bon; mais la raison n'a pas encore meuri. L'imagination est à présent la faculté dominante. Elle tient beaucoup au feu de l'âge. Ce feu s'amortira peu à peu; la raison prendra insensiblement le dessus. Des principes qui n'ont pu germer germeront, se développeront, fructifieront. La perspective changera

[1] Lettre du 17 mars 1767, publiée par feu M. le professeur Gaullieur, dans la *Revue suisse*, 1858, pag. 496.

alors ; les teintes s'éclairciront, la nature s'embellira autour de lui ; les vérités salutaires lui paraîtront des vérités philosophiques, et cette aristocratie qui lui semble si monstrueuse n'offrira plus à son esprit que des convenances politiques.

» Tout ceci sera l'ouvrage insensible du temps, qui démolit et bâtit en silence. La nature ne va point *par sauts*. L'éducation imite la nature. Elle ne double point le pas ; elle ne précipite point son œuvre. Son grand art est de lever les obstacles, de s'aider des circonstances et de paraître ne tenter rien lorsqu'elle tente les plus grandes choses [1]. »

Un moment, malgré sa répugnance, le père parut goûter des idées si sages ; mais le jeune homme, qui ne savait rien de ces négociations, ne se flattait point de revoir les lieux où il avait laissé son bonheur. « Ma dernière lettre a été fort lugubre, écrivait-il à peu près à la même époque à Mme Prevost. Oh ! j'en écrirais une aussi noire si vous n'étiez pas malade. J'ai cependant la liberté de partir cet été pour la France si je veux. Ma nacelle vogue toujours par le vent qui vient de Berne, et il ne me reste d'autre espérance que dans quelque coup de vent qui ne laissera pas d'être fort dangereux. Vos maudites brouilleries ont tellement noirci le tableau que mon père se faisait de Genève, qu'il ne m'y laissera pas retourner sitôt. Cependant je tâcherai de m'approcher cet été de M. Bonnet, dont mon père est le grand admirateur, et par conséquent de m'approcher de vous aussi. Mon père et tous ses honorés pareils regardent votre pays

[1] Lettre inédite, du 10 avril 1767.

comme le couvercle de la grande chaudière de l'enfer; il ne se fie ni à la chaleur de vos esprits, ni à vos vertus; et vos agitations lui semblent des fureurs de démoniaques qui se démènent sur leur tombe [1]. »

En attendant on essaya des palliatifs. Bonstetten prit-il part au camp d'instruction formé par Berne pour profiter de la présence dans ses murs du général de Lentulus, et fit-il ainsi son premier et unique service militaire? C'est ce qu'on pourrait peut-être inférer d'une lettre de Bonnet. En ce cas, son coup d'essai n'aurait pas été un coup de maître, car voici ce que Bonnet écrivait au trésorier : « Je crois comme vous, Monsieur, que le cher fils est plus fait pour marcher sous les drapeaux de Montesquieu que sous ceux de Lentulus [2]. » Dans le courant de l'été, il accompagna son père à la diète de Frauenfeld, et fit de là, avec son beau-frère Tscharner, une petite excursion jusqu'à Coire. De toutes les contrées qu'il visita, l'Appenzell l'intéressa surtout; il y trouva ce qui parlait à son cœur, le spectacle d'une nature sauvage embellie par la culture, et l'activité que produit la liberté. Saint-Gall lui souriait moins : il n'y voyait que « des habitants qui portent dans leurs vêtements l'enseigne de la maussaderie, et des figures qui depuis aïeux, grand-père, père et fils, n'ont jamais dansé [3].

» A l'approche de l'hiver cependant, le trésorier de Bonstetten éprouva de nouvelles répugnances à placer son fils à Genève. M. Prevost ne pouvait plus le recevoir

[1] Lettre sans date, printemps 1767.
[2] 16 juin 1767.
[3] A son père, sans date, été 1767.

chez lui ; Bonnet alors, après quelques essais inutiles, n'osa plus insister. On finit par choisir Lausanne. Demi-mesure, qui produisit un effet tout contraire à ce qu'on avait attendu. Le jeune homme retomba dans une mélancolie plus profonde encore qu'à Berne. Lausanne lui offrait pourtant des ressources ; il habitait chez un homme instruit, le professeur Clavel de Brenles ; on le comblait de politesses ; la société était aimable, le goût des lettres assez répandu ; mais il y manquait une chose, le souffle viril de la liberté. Et combien cette littérature de salon devait lui paraître futile et légère à côté des études sérieuses de Genève ! Il ne garda guère qu'un souvenir de Lausanne, celui de la laideur de M. et de Mme de Brenles ; tout le reste était mort pour lui. Jamais il n'avait écrit à son père des lettres aussi pleines d'amertume ; il suppliait qu'on prît un parti, qu'on l'envoyât dans quelque université ; qu'on le plaçât, s'il le fallait, aux gardes suisses ; tout, plutôt que cette oisiveté qui tuait son corps et son âme. Enfin, on se décida : son père lui permit de se rendre en Hollande, à l'université de Leyde, mais sous la condition expresse qu'il n'y étudierait point la philosophie.

Le jeune Bonstetten, accompagné d'un domestique de confiance, partit pour sa destination au printemps de 1768, triste encore, mais rendu à lui-même par l'espérance de retrouver des occupations, et le bonheur d'échapper à Berne. Les cours de l'université n'ayant pas encore commencé, il profita de son temps pour faire quelques excursions : à la Haye, où la vie de cour, monotone et sans caractère, l'intéressa peu ; à Amster-

dam, qui lui plaisait davantage, parce qu'il y retrouvait la vieille nationalité hollandaise sans mélange exotique. Il y avait d'ailleurs plusieurs connaissances, entre autres Haller. Une aventure plaisante lui arriva près de cette ville. Etant allé visiter Saardam avec quelques amis, il fut pris pour le roi de Danemark, qui parcourait alors la Hollande. « Dans un moulin à papier, raconte-t-il, je commençai à m'apercevoir de la grande attention que tout le monde avait pour moi. Un ouvrier tira à part M. de Goumoëns et lui dit qu'il savait bien qui nous étions, quoiqu'on se tût dans ces occasions. M. de Goumoëns avait beau lui assurer que je n'étais point roi, l'ouvrier lui répondit qu'il plaisantait, qu'il m'avait vu à Altona. Cet homme alla apparemment décider les doutes du peuple. En revenant des fabriques nous vîmes toutes les rues de cet immense village remplies de monde. L'admiration, le respect et la curiosité se manifestaient en mille façons : l'on dissertait sur ma physionomie et sur tous mes gestes. Mes compagnons, voyant la bévue, se prêtèrent à cette comédie, et marchèrent derrière moi chapeau bas. Je fis l'honneur à un des chefs du lieu de lui adresser la parole ; cet homme laissa glisser à terre un fouet ignoble qu'il tenait, et mettant une main sur son cœur et dans l'autre le chapeau, il me parla avec les expressions ridiculement respectueuses que son air annonçait. J'allais encore lui faire l'honneur de boire son vin du Cap ; mais ces messieurs ne voulurent point profiter de l'occasion, et, las apparemment de leur rôle subalterne, me crièrent à l'oreille de m'embarquer. Tout le port était garni de peuple, on se précipitait les uns

sur les autres ; quand nous fûmes à cent pas du rivage, je fis un salut très majestueux auquel le peuple répondit par des cris de joie et en jetant les chapeaux en l'air [1]. »

Un séjour qu'il fit peu après chez M. Hogguer, patron de Haller, lui fournit l'occasion d'observer la vie privée des riches du pays. « Rien de plus ennuyeux, dit-il, que la vie des campagnes hollandaises pour ceux qui n'ont pas le caractère hollandais. Ceux-ci sont à leur aise entre eux parce qu'ils sont tous sérieux, et ce que la joie de ceux qui se mettent à rire pourrait avoir d'excessif aux regards flegmatiques des autres, est arrêté par cette même indolence générale. Ils aiment bien qu'on soit gai, mais la gaîté a chez eux des règles particulières. La moindre polissonnerie révolte, trop de gaîté les fatigue ; si vous aviez des mouvements de pétulance dans ces belles maisons et parmi ces vases précieux, ces tapis bien tirés, ces lambris luisants de propreté, vous feriez suer de peine le maître de la maison. Il craindrait la poussière pour ses vases, pour toute sa demeure. Et quelle gaîté ne serait pas déconcertée par ces yeux bleus toujours indifférents et toujours observateurs, qui par indolence se fixent sur les objets ! Mais ces yeux bleus entretiennent partout un ordre parfait, règlent tout par l'économie la mieux entendue ; la magnificence y résulte pour ainsi dire de l'ordre ; ce sont des campagnes arrangées avec goût, et qui sont magnifiques par leurs distributions ; vous n'y voyez rien à retrancher et elles ne vous laissent rien à désirer.

[1] Leyde, 7 juillet 1768.

» Le ménage dans ces grandes maisons va comme une horloge ; enfin le Hollandais est l'animal le plus industrieux de la terre, si admirable dans ses ouvrages qu'on serait tenté de les croire l'ouvrage de l'instinct et point de la raison. Il porte cet instinct jusque dans la science : un professeur fait un bon livre comme un ver à soie une belle coque ; la méthode de l'un et de l'autre vous est également cachée [1]. »

Le commencement des cours et l'épuisement de son trésor ramenèrent Bonstetten à Leyde. Malgré la vigilance de son fidèle domestique Jean, qu'il fallait faire capituler pour chaque ducat qui sortait de la bourse, les ducats avaient volé ; il s'agissait de vivre avec économie et de se mettre au travail. L'un et l'autre lui furent faciles ; il se contentait à l'ordinaire d'un repas par jour, prenant le soir des pommes de terre ou quelques fruits, et remplissait ses journées par des occupations diverses de six heures du matin à minuit. Son esprit était calme, parfois un soupir douloureux s'échappait vers Genève ; mais il l'étouffait par l'étude, qui le sortait de lui-même, et il se trouvait tout étonné d'y prendre encore du plaisir, après avoir perdu l'espérance de marquer dans les lettres un jour.

Leyde lui offrait peu de ressources propres à aiguillonner son intelligence. Il y fréquentait les cours de deux seuls professeurs : le Vaudois Allamand, physicien de mérite avec lequel il s'entretenait volontiers, mais peu original ; car ses leçons n'étaient guère, dit-il, « que l'application des principes de s'Gravesande aux

[1] A son père, 14 octobre 1768.

machines de s'Gravesande, » et le professeur de droit Pestel, homme d'une vaste érudition tant soit peu confuse, de peu d'idées en dehors de son sujet. Celui-ci expliquait le droit naturel de Grotius et donnait un cours d'histoire moderne. A ces branches Bonstetten ajoutait les mathématiques, qu'il étudiait seul avec ardeur : il se récréait par l'exercice, les armes et quelques leçons de violon. La société des étudiants ne l'attirait guère; il goûtait peu, « la crapule savante qui l'enfumait, » car le commerce de la bonne compagnie l'avait rendu délicat en fait de plaisirs.

Rarement se rencontrait un étudiant partageant ses goûts; ceux qui l'intéressaient le plus, quoiqu'il ne les connût pas, c'étaient des Russes envoyés à Leyde par l'ordre de l'impératrice Catherine, jeunes gens fort appliqués, qui chaque semaine devaient envoyer leurs cahiers à Saint-Pétersbourg, et, après leur retour, étaient destinés à répandre les lumières acquises dans les lieux les plus reculés du vaste empire moscovite. Déjà le frappait la grandeur naissante de cette puissance, qu'il voyait de loin peser de son poids redoutable sur l'Europe.

Promptement il fut lassé de Leyde. Bonstetten n'était pas une de ces natures dont la solitude retrempe l'énergie; sans le mouvement du monde, les encouragements de l'amitié, il ne trouvait dans les livres qu'une science morte, incapable de réchauffer son intelligence. D'ailleurs le climat de la Hollande et son genre de vie commençaient à exercer une influence fâcheuse sur sa santé. Sentant chaque jour, disait-il, son esprit baisser, retombant dans la tristesse, il pria ses parents de lui

permettre de porter ailleurs ses pas, en Angleterre peut-être, à Berlin, où la vie était moins chère, et où il aurait l'occasion d'apprendre l'allemand. Son père, ayant préféré l'Angleterre, il employa le peu de temps qui lui restait après le commencement des vacances, à parcourir le pays en compagnie d'un jeune homme d'Amsterdam, Van Santen, avec lequel il s'était fort lié à la fin de son séjour.

« Quel grand spectacle que la Hollande ! écrivait-il. Des plaines couvertes de bétail, parsemées d'arbres et de bosquets, entrecoupées de canaux, plus loin l'image de nos Alpes, enfin le majestueux spectacle de l'Océan. Vous voyez des vaisseaux à voile couler sans bruit à travers les bois et les prairies, sans qu'on puisse voir l'eau qui les porte; les grands chemins remplis de paysans, soit à cheval, soit en cabriolet, soit dans de longs chariots peints de différentes couleurs, des carrosses à deux, à quatre et à six chevaux. Ce tableau champêtre est quelquefois varié par de magnifiques maisons de campagne placées de distance en distance. Les villages, plus propres et plus élégants que notre ville, ont néanmoins tous les agréments de la campagne ; des arbres, de l'eau, des bateaux, dans quelques-uns de grands vaisseaux; des pavés meilleurs que ceux de nos arcades, des troupeaux, et partout dans les rues une plus grande propreté que dans nos appartements. A quelques pas de ces villages vous entrerez dans des déserts, où vous ne verrez que des bruyères parsemées sur des rochers de sable, des lapins et de lugubres oiseaux de mer. Le tableau change à chaque moment.

« Entrez dans les maisons des moindres fermiers, vous serez d'abord surpris de voir dans une même *salle* le père, la mère, les enfants, des berceaux, la cuisine, l'écurie, un nombreux troupeau, le chien et le chat. Vous aurez de la peine à me croire si je vous disais qu'il n'y a aucune de nos chambres plus propre, et que dans toute la salle vous ne trouveriez pas de quoi salir un linge blanc comme la neige. Figurez-vous un carré long, la porte au milieu d'un des côtés étroits. Des deux côtés en entrant sont les vaches, la tête tournée vers le milieu de l'appartement. Passez ces rangées de têtes cornues et arrêtez-vous vis-à-vis de la porte d'entrée. D'un côté vous verrez une pompe et un bassin, de l'autre les lits des hommes. Un petit chemin large de deux pieds règne tout autour de la chambre et passe derrière le bétail, qui se trouve dans un lieu plus élevé que le reste et précisément assez large pour soutenir les quatre pieds des vaches. Cette élévation est entourée d'un fossé large d'un pied.... Les vaches passent leurs têtes dans des ouvertures qui donnent sur le sentier du milieu, et leur manger leur est jeté à terre sur ce petit chemin. Il ne faut pas s'étonner de trouver dans cet endroit de la porcelaine et presque toujours de la faïence [1]. »

Le trésorier de Bonstetten avait cherché à détourner son fils de l'observation intérieure pour le rendre attentif aux objets extérieurs. Il dut se convaincre par les lettres de Hollande que le jeune homme savait les regarder aussi. Pensa-t-il alors que les actes d'autorité avaient été pour le moins inutiles, et que le temps aurait

[1] 6 juillet 1769.

amené tout aussi bien, mais plus sûrement le même résultat ?

Après avoir encore visité l'île de Walcheren, et l'une des fameuses digues de la Hollande, Bonstetten s'embarqua à Rotterdam. La navigation fut longue, sinon orageuse, et ce ne fut qu'après plusieurs relâches qu'il put prendre enfin le paquebot d'Angleterre. « Quel tableau que celui d'un embarquement nocturne ! écrit-il à son père. Les cris des matelots lorsqu'ils tirent aux grandes voiles, le mugissement de la mer et des vents, l'agitation des voiles à moitié déployées ; sur le rivage des femmes dans les bras de leurs maris, des enfants qui pleurent, des mères qui donnent leur bénédiction, des passagers qui sifflent, chantent, jurent, rient, d'autres qui fument tranquillement, en attendant que leur tour vienne de passer sur une planche étroite : tout cela éclairé par une ou deux lampes qu'on distingue à peine des étoiles. A la première confusion succède celle de l'arrangement, ensuite tout est gai [1]. »

Le premier aspect de Londres le jeta dans une espèce d'étourdissement. Il ne savait se retrouver au milieu de cette ville immense, de ce mouvement continuel, du luxe des magasins, de la magnificence des palais, qui lui semblaient un monde féérique, et au milieu desquels il s'étonnait de retrouver tout à coup la campagne, un pâturage bordé d'arbres, un large ruisseau, des roseaux, des saules, des chênes, des broussailles, des troupeaux de vaches et de brebis. Mais il était enchanté. « Londres est le premier théâtre du monde pour le génie, et l'An-

[1] 11 août 1769.

gleterre sa première patrie. S'il y a une nation polie sans affectation, libre sans rudesse, enfin, s'il y a un peuple libre et heureux, ce sont les Anglais [1]. »

Les premières personnes qu'il eut l'occasion de voir furent des Suisses, surtout Genevois et Vaudois, établis à Londres. Naturellement ils réveillèrent ses sentiments d'amertume à l'endroit de Berne.

« Quelle haine profonde contre notre gouvernement! écrivait-il. Nous enfonçons mille poignards, et nous vivons au milieu d'hommes offensés et flatteurs sans nous en douter. Mais ce qui fait le bonheur de ma vie, c'est d'entendre vos éloges, mon très cher père, de la bouche de tant de personnes si unanimes contre notre constitution [2]. »« Tous les Suisses du Pays-de-Vaud qui auront de quoi faire le voyage quitteront un pays sans ressources, et se soustrairont au gouvernement du monde le plus accablant pour l'amour-propre. Nous appelons patriotisme à Berne l'orgueil qui nous fait approuver une constitution où tous les avantages sont pour nous; nous croyons alors que tous les défauts sont légitimes pourvu qu'ils soient une suite naturelle de cette belle constitution. Il y a des gens assez faibles pour s'effrayer à la vue du mal, et pour croire que le contentement du vrai sage consiste à approuver bonnement tout ce qui lui est avantageux. Je hais ces digressions qui viennent malgré moi sur mon papier. Mais il m'est impossible de ne voir depuis Genève jusqu'à Londres que des gens offensés, et d'entendre dire gravement à Berne que ces gens

[1] Même lettre.
[2] Même lettre.

ont tort, parce qu'en effet on ne leur a peut-être fait aucune injustice, tandis que la constitution leur en fait une continuelle. Si cela pouvait entrer dans nos têtes, nous tâcherions de racheter par des manières, que nous ignorons encore, l'orgueil de notre rang[1]. »

En été, à cette époque, Londres était abandonné par la société anglaise, dispersée dans ses châteaux. Bonstetten prit le parti d'aller à la campagne chez un *clergyman*, pour apprendre la langue du pays et remettre sa santé altérée. Si l'oisiveté avait ramené sa mélancolie, il la chassa bientôt par beaucoup d'exercice, de nombreuses excursions, et en prenant part à tous les divertissements des petites villes voisines, où il était accueilli avec l'hospitalité anglaise. Le pays, les habitants, les mœurs, lui plaisaient beaucoup. Il se sentait respirer dans le doux climat de l'Angleterre, sous ce ciel toujours couvert, dans cet automne qu'on lui disait perpétuel. Malgré les souvenirs du moyen âge, que son siècle et lui ne comprenaient guère, Oxford, qui n'était pas éloigné du lieu de son séjour, le frappa vivement par le reflet de grandeur qu'il y trouvait partout empreint. Lorsqu'il eut visité la maison de campagne d'un lord anglais, la comparaison avec celles de la Hollande ne fut point à l'avantage de ces dernières. « J'ai été voir la semaine passée le palais de mylord Temple. Vous pouvez vous faire quelque idée de la magnificence des grands de ce pays, quand vous saurez qu'il y en a qui ont jusqu'à deux cents chevaux dans leurs écuries, et près de cent laquais. La chapelle de mylord Temple est bâtie de bois de cèdre et d'or;

[1] 15 août 1769.

d'autres appartements sont de marbre d'Italie, les tapisseries de velours brodé d'or, ou des Gobelins; les jardins sont ornés de temples à l'antique, et la réalité de ce qu'on lit dans les contes de fées ; mais, malgré cette magnificence, tout est d'un goût si exquis que vous vous récriez toujours sur la beauté de la nature sans jamais songer à l'art. Enfin l'Angleterre est le contraste de la Hollande. Un Hollandais vous arrange une campagne comme il fait un livre de comptes. Item : une allée droite de cent pieds ; dito, de cinquante. De plus un canal de cent; et quand tout cela est fait, il l'appelle une maison de campagne ; et sa roide stupidité parcourt avec orgueil les carrés puants de sa retraite. Ce sera toujours mon refrain. Oh ! le bon pays que l'Angleterre ! Qu'il est doux de vivre chez un peuple où les hommes sont généreux, bons, humains, et les femmes belles et modestes ! Oh ! le bon pays que l'Angleterre [1] ! »

Il pensait du reste à mieux qu'à admirer. Une jeune et jolie orpheline, héritière de trente à quarante mille livres sterling, avec laquelle il avait échangé quelques mots en passant, avait frappé ses regards. Et le voilà qui bâtit un projet de mariage ! Ses parents ne disent point non ; tout s'arrange à souhait, la chose paraît facile, lorsqu'au moment de faire des démarches sérieuses, la pensée de la liberté qu'il va perdre se présente tout d'un coup à lui, et le jette dans une frayeur des plus comiques. Dans sa perplexité (il avait alors quitté la campagne pour se rendre à Bath), il songe à s'adresser à un ami de sa famille, M. de Villette, qui avait séjourné jadis

[1] 27 septembre 1769.

à Berne en qualité, paraît-il, de ministre d'Angleterre. Puis, à l'instant décisif, il en a peur aussi.

« J'avais, écrit-il, presque oublié mon message et résolu de ne point parler. J'entre dans le corridor. — Louis, crie M. de Villette depuis l'escalier, conduisez Monsieur dans mon cabinet. J'entrai dans le cabinet la corde au col. Mais j'avais à peine le temps d'être effrayé, quand M. de Villette entra. Voilà une chaise. Je m'assis. Hum ! hum !... *Hé ! ha ! il fait bien mauvais temps, Monsieur*. Que la peste étouffe Jean, qui s'est avisé de dire que j'avais à parler à Monsieur. L'air solide et grave de M. de Villette me faisait envisager toutes mes idées comme creuses et absurdes. Cependant on me regardait des pieds jusqu'à la tête. *Monsieur a de bien beaux livres*, dis-je en regardant la cheminée. Enfin jamais homme ne fut plus embarrassé que je ne le fus; il ouvrait de grands yeux qui me décontenançaient. Bon Dieu ! me disais-je ; il va croire que j'avais à lui faire la confidence de quelque espièglerie ou de quelque sottise. Et de lui dire la chose ! Oui !. . allons. Et puis tout ce que j'allais lui conter d'une fille de vingt-un ans *de par le monde*, à qui à la vérité je n'avais pas dit quatre mots, mais que néanmoins j'allais épouser sans dire gare, me paraissait si ridicule que j'avais beau habiller cette idée de toutes les façons ; elle était toujours absurde à montrer à un ministre du sérieux de M. de Villette.

« Enfin on servit. Je suis si épouvanté de la simple pensée de la possibilité de réussir que vous pouvez compter, mon très cher père, que si on ne se jette pas dans nos bras, jolie, agréable, aimable, et avec quarante mille livres

en poche, je ne pourrai jamais tranquillement me laisser mettre la corde au cou. Un engagement à vie est encore une invention de notre mauvais génie. Je trouve un bonheur inconnu à être seul dans ma chambre avec la pensée que mes craintes sont chimériques, que les gens que j'entends par la maison ne sont point ma femme, que je puis marcher en sûreté sans crainte de rencontrer un fantôme qui ait le droit de me réclamer ou de dire : Vous êtes à moi, je vous tiens, je mets haro sur vous. O mon cher père, je m'en vais désormais être d'une gaîté admirable, et chanter et danser tout le jour, comme un homme qui s'est réveillé d'un mauvais songe et que la présence du soleil et de ses amis rassure contre les fantômes de nuit qui le torturaient. Aussi, mon très cher père, je ne vous en parlerai plus[1]. » Et en effet tout s'arrêta là.

L'une de ses courses le conduisit un jour dans la maison d'un gentilhomme campagnard, grand chasseur, dont il avait jadis fait la connaissance en Suisse. Voici comment il décrit la vie de famille de son hôte :

« M. Poinz a trois enfants de deux, quatre et six ans; ce sont les plus jolies filles du monde. Les deux cadettes sont toujours sans bas et sans souliers, comme c'est l'usage en Angleterre, à courir par la rosée et la pluie; l'aînée a par décence des bas et des souliers. Une robe de toile blanche plissée faite en chemise de femme, nouée à la ceinture avec un ruban fort large, fait le plus élégant habillement du monde. La poitrine et les épaules sont nues été et hiver; les cheveux épars, propres, mais ja-

[1] Bath, 9 novembre 1769.

mais peignés, excepté le toupet qu'on fait descendre sur le front; un chapeau de feutre gris détroussé, voilà leur coiffure

» Les enfants sont polis et respectueux; mais ces enfants sont les amis de leurs parents. Que de leçons pour nous! Ils sont accoutumés à faire toujours une révérence à père et mère en entrant dans la chambre: le soir, le maître de la maison lit une prière avec tous les domestiques et enfants; après cela les enfants viennent les uns après les autres faire la révérence, d'abord à leur père, lui donnent un baiser et un bonsoir, puis mettant un genou en terre et baissant la tête, ils demandent sa bénédiction, ensuite à leur maman. Et tout cela sans gêne et le plus gaîment du monde. Que les devoirs de la nature sont doux à remplir! qu'ils sont respectables! Mon âme était émue jusqu'aux larmes; mais, me suis-je dit, où sont les pères assez vertueux pour recevoir sans rougir des hommages qui les rappelleraient à leurs devoirs? La vie des Anglais campagnards est généralement respectable, et il y a une véritable grandeur dans leurs manières comme dans leurs âmes[1]. »

Bonstetten se trouvait au mieux en Angleterre. La langue lui était devenue familière; il aimait à l'écrire, car elle se prête à tout, disait-il, au lieu qu'en français il faut toujours rejeter dix pensées avant d'en rencontrer une qu'on puisse bien habiller. Les Anglais eux-mêmes le gâtaient; nulle part, aimait-il à dire encore dans sa vieillesse, il n'avait rencontré autant d'affection. A Bath, dans un grand bal, debout sur une table pour voir danser, il

[1] Lettre sans date.

s'était retenu à un jeune homme placé à côté de lui. La connaissance fut bientôt faite, et elle dura toute la vie. Le jeune homme s'appelait Nicholls ; il présenta Bonstetten à ses amis, et ne le laissa partir pour Londres que muni des meilleures recommandations. A peine du reste en eut-il besoin, car Thomas Pitt, frère de lord Chatham, qui l'avait vu dans une société, le prit en amitié, et le mena partout avec lui. Il le présenta aux ministres, aux ambassadeurs, au roi et à la reine ; Bonstetten se trouvait à son aise au milieu de ce monde, comme s'il y avait toujours vécu. Un soir, Pitt le conduisit chez l'ambassadeur de Hollande. On lui présenta une carte ; sans réflexion il s'assit à la table du jeu. « Prenez ceci, lui dit Pitt à voix basse en lui glissant sa bourse dans la poche ; vous serez peut-être content de l'avoir. » Bonstetten gagna ; mais lorsqu'on lui paya les cartes, il sentit à la vue de l'or son étourderie, et le service que lui avait rendu son ami. « Je savais bien, disait Pitt en le ramenant, que vous pourriez vous trouver dans l'embarras ; n'auriez-vous pas plus volontiers pris dans ma bourse que d'avoir à le reconnaître[1] ? »

L'une des lettres que Nicholls lui avait remises était pour le poëte Gray, l'auteur du *Cimetière de campagne*. Gray se trouvait à Londres ; le visiter, s'attacher à lui, le suivre à Cambridge, où il occupait une place de professeur d'histoire, fut pour Bonstetten l'affaire d'un moment. Quel contraste avec le grand monde de Bath et de la capitale ! Une ville sévère et monotone, des couvents

[1] *Correspondance avec Zschokke*, ouvrage cité, page 175.

transformés en colléges sans être plus gais qu'autrefois, des étudiants traversant en longues robes noires des rues solitaires, une société compassée, voilà tout le tableau. « Des traits allongés et roides, écrivait Bonstetten à sa mère, une démarche empesée et mesurée, des saluts avec le chapeau sur la tête, c'est ce que, dans la patrie de Newton, on appelle être décent. L'on ne se voit ici qu'en cérémonie; on fait demander le matin la permission de se voir le soir; ce sont des visites qui ressemblent assez aux nôtres de trois à quatre heures. Vous trouvez quelques dames assises sur des chaises; des hommes en grandes robes noires occupent les canapés et les fauteuils; on entre en tirant le chapeau et en saluant chacun avec un: *Votre serviteur, Monsieur; votre serviteur, Madame.* Tenir le chapeau sous le bras, avoir l'air riant, dire un compliment bien tourné à une dame, croiser les jambes, adresser ce que nous appelons des honnêtetés aux hommes, relever un manchon tombé, prendre la tasse d'une femme, seraient ici les manières du monde les plus ridicules et les plus indécentes; j'avais quelquefois des mouvements de tout cela, mais je les réprimais bien vite, de crainte que l'on ne me prît pour un sapajou bien dressé. En France et chez nous le silence dans un cercle est la chose du monde la plus embarrassante; j'en ai vu quelquefois qui causaient des sueurs froides aux gens de la maison; nous n'avons pas honte de rompre un tel silence par un propos plat, ou par un: *Il fait bien beau temps.* Ce n'est qu'en Angleterre qu'on sait se taire; j'ai vu une quinzaine de personnes, hommes et femmes, assis en cercle, ne se rien dire durant un grand

quart d'heure. L'on n'avait point cet air embarrassé que l'on aurait ailleurs dans une telle situation; on ne rompait point le silence pour le rompre, mais parce que réellement on avait quelque chose à se dire[1]. »

Ce qui du reste, plus que toutes les mœurs à observer, animait Cambridge pour le jeune homme, c'était la société de Gray. Presque tous les jours, à cinq heures du soir, traversant les vastes et silencieux corridors du collége de Pembroke, il arrivait par une cour gazonnée jusqu'au sanctuaire du poëte et s'enfermait avec lui jusqu'à minuit. Gray, âgé, sombre et mélancolique, avait rompu avec le monde et son propre passé. Un nuage passait sur son front et il se taisait, quand on lui parlait de ses poésies. Mais, ce point excepté, il se déridait à la vue de son jeune ami. Il prenait plaisir à lui expliquer les maîtres de la poésie anglaise, Shakespeare, Dryden, Pope, Milton : au contact de cette flamme vive et pure de jeunesse, son âme se réchauffait aussi; une pensée singulièrement forte, grave, élevée, animait ses entretiens, et réveillait en Bonstetten la joie et l'enthousiasme qu'il avait crus éteints depuis longtemps.

Le jeune homme aurait voulu rester longtemps à Cambridge ; mais sa famille, son père surtout, qui, à son âge, se trouvait bien isolé, désirait le revoir. On lui permit encore de s'arrêter à Paris, pour voir les fêtes à l'occasion du mariage du dauphin; après quoi il ne devait plus songer qu'au retour.

De Paris, Bonstetten écrivit peu dans les premiers temps, ou bien ses lettres sont perdues. Au milieu du

[1] Cambridge, 6 février 1770.

tourbillon, toujours courant, toujours en l'air, il avait sans doute peine à se retrouver pour asseoir ses pensées. Les lettres même qu'il envoya plus tard portent l'empreinte du décousu de sa vie, et ne sont point aussi détaillées qu'on aurait pu l'attendre. Il avait à Paris encore plus à voir qu'à Londres, visitait les établissements publics, les cabinets d'histoire naturelle ; mais rien ne le captivait comme les arts, auxquels il commençait à prendre goût. A l'étude attentive des tableaux du Palais-Royal, il joignait celle des ouvrages de peinture ; l'art le ramenait à la littérature, et lui faisait trouver un intérêt nouveau dans les poëtes et les orateurs. La société n'était point oubliée ; il avait revu avec grand plaisir ses anciennes amies de Genève, Mme Necker, les duchesses de La Rochefoucauld ; et fit chez ces dames la connaissance de quelques hommes de lettres, d'Alembert, Mably, dont il avait autrefois lu les ouvrages, l'académicien Thomas, qu'il admirait beaucoup. On pourrait s'étonner que Bonstetten, avec son sens si naturel, eût pu prendre goût à la rhétorique enflée de Thomas, si l'on ne savait qu'en littérature comme en costume, il y a des modes auxquels les meilleurs esprits se soumettent parfois sans s'en douter. La mode alors en était aux déclamations humanitaires, à la sentimentalité de Rousseau ; chacun y passait comme on a passé de nos jours par les hautes couleurs du romantisme.

Toutefois Bonstetten ne se livrait point sans réserve à la séduction de l'esprit français. Ce fut un bonheur pour lui d'avoir vu l'Angleterre avant Paris ; car il garda son indépendance. Ses jugements sur les hommes et les cho-

ses sont empreints d'une rare finesse, et rappellent d'une manière frappante ceux que portait son compatriote de Muralt soixante ans auparavant dans ses *Lettres sur les Anglais et les Français*. Il s'exprimait curieusement entre autres sur l'empire exercé à Paris par les gens de lettres.

« Une nouvelle pièce a-t-elle paru ; l'on va chez Mme Geoffrin, Mme Necker ou Mlle de l'Espinasse ; on retient ce qu'en ont dit Diderot, d'Alembert, Marmontel, Thomas ; on fait des visites ce même soir, on voit au moins soixante personnes, à qui l'on répète la même chose. Ces soixante personnes en font autant de leur côté, de sorte que le lendemain l'arrêt se trouve promulgué dans tout Paris et la pièce jugée. Ces décisions des hommes de goût ne sont dans le fond que la voix publique que les hommes d'un tact supérieur devinent par instinct[1] ; elles se modifient et se perfectionnent en passant de bouche en bouche. La nécessité dans laquelle on se trouve chaque jour de porter un jugement sur ce qui a paru de nouveau dans les arts, oblige chaque maison d'avoir un bel-esprit, c'est-à-dire un homme qui la fournisse de décisions sur tout ce qui se présentera. Ces beaux-esprits font entre eux une aristocratie invisible qui va finir dans le peuple par des gradations imperceptibles. Les chefs ont leurs tribunaux, ... les subalternes ont leurs départements. Rien ne peint mieux ces illustres assemblées qui se tiennent chez Mmes Necker et Geoffrin qu'un mot d'un étranger. Quelqu'un lui proposa d'assister à un

[1] Pas toujours, témoin l'accueil fait à *Paul et Virginie* dans le salon de Mme Necker.

dîner où il trouverait assemblés tous les hommes célèbres dont les noms sont connus en Europe. L'étranger enchanté de cette proposition, y alla ; il trouva un grand cercle établi ; il s'assit, bien résolu de faire son profit dans une société aussi illustre. Il regarda beaucoup, il écouta ; on ne disait rien, on s'entreregardait, ou bien l'on parlait de pluie et de beau temps. Les chefs ne disaient presque mot ; les subalternes approuvaient en silence et selon les personnes qui avaient parlé. Tout le monde avait un air contraint et l'on mourait d'ennui. Enfin l'étranger impatienté de leur maussaderie, tira par la manche celui qui l'avait amené, et lui demanda : « Quand est-ce qu'ils commenceront [1]. »

« Je trouve bien étrange, dit-il sur un autre sujet dans une lettre à sa mère, de parler une demi-heure de suite de moi ; c'est le premier ridicule dont on se défait ici. L'on prend dans ce pays si peu d'intérêt les uns aux autres que l'on devient insupportable dès qu'on a l'air de s'occuper de soi. Il faut sans cesse intéresser l'amour-propre des autres et surtout se souvenir que lorsqu'ils veulent bien s'occuper de nous, ils ne le font que par politesse, et qu'on les gêne beaucoup de ne pas finir très vite cette conversation-là. De là tant de politesse et si peu de vertus, de là tant de femmes aimables, et si peu de mères, si peu de femmes [2]. »

Parfois, dans ses appréciations sur les écrivains, la sévérité de l'esprit anglais lui faisait toucher le faible

[1] Lettre sans date, été 1770.

[2] Lettre sans date, 1770. Comparer les *Lettres sur les Anglais et les Français*, édition de 1725, pag. 222 et suivantes.

même de ceux du grand siècle. « J'admire chaque jour, » dit-il, la finesse d'esprit et le goût de La Bruyère et de La Rochefoucauld ; mais leurs observations ayant été faites en France seulement et étant énoncées comme générales, séduisent les esprits bornés, et inspirent l'esprit de la monarchie. Je suis bien persuadé que Platon, qui voulait bannir les poëtes de sa république, aurait été bien plus soigneux, s'il eût été républicain de nos jours, d'en bannir tous les livres français [1]. »

Il avait encore moins de peine à faire pencher la balance, quand il comparait les auteurs contemporains à ceux qu'il avait connus en Angleterre. « Le plus grand nombre de ces hommes de lettres ont de l'esprit, des connaissances générales de beaucoup d'objets, des idées neuves, quelquefois brillantes, mais peu de méthode. C'est tout le contraire en Angleterre. Aussi ne profite-t-on des hommes de lettres de ce pays, que pour polir, agrandir les idées que l'on devrait aller chercher en Angleterre ou à Genève. Vous rencontrez dans les rues de Paris des Savoyards poudrés et frisés sans chemise, n'ayant que des haillons pour chaussure et du pain noir pour tout repas. En Angleterre un homme frisé et paré est toujours un homme riche, qui, avant de faire venir le perruquier et le tailleur, a arrangé sa maison et garni sa cuisine. Il en est de même des esprits de ces deux nations : les Anglais commencent par se faire un fonds de bon sens ; les gens d'esprit de ce pays finissent par là, et meurent souvent avant d'y parvenir. C'est qu'en Angleterre (quoi qu'on dise) l'on parvient par le mérite ; en

[1] Saint-Oint, près Paris, 19 août 1770.

France jamais que par la faveur; ainsi il faut chez les uns rendre des services à la patrie, chez les autres il ne faut que savoir plaire à quelques âmes corrompues. En Angleterre les abus sont des exceptions; en France ce sont des lois [1]. »

« La société des hommes de lettres anglais, » écrit-il ailleurs, est la même pour l'agrément que celle des Français; mais généralement les savants de Paris ne sont que beaux-esprits, au lieu que les Anglais sont de grands hommes. Les uns vous apprennent à jouir de la vie, les autres à la bien employer; les règles de l'égoïsme sont mieux calculées chez les hommes de lettres français, celles de nos devoirs sont plus connues aux Anglais [2]. »

Mably, et Thomas surtout, pressaient vivement Bonstetten d'entreprendre une histoire de la Suisse; mais le projet lui souriait peu d'abord. Lui! aborder une pareille tâche! Il n'avait plus de langage dont il sût se servir; la perte de ses illusions d'autrefois ne lui avait laissé que le sentiment de son incapacité. Cependant l'atmosphère de Paris le relevait peu à peu; une idée qui frappe souvent les oreilles finit bien par trouver le chemin du cœur; il reprit goût aux lettres; et se promit, du moins pour l'hiver suivant, de se remettre à l'étude.

C'est une chose frappante, à un certain moment du dix-huitième siècle, que l'influence de la Suisse, par le seul fait de son existence, sur une partie des nations voisines, et particulièrement sur les Français. Comme on

[1] 11 septembre 1770. *Lettres sur les Anglais*, etc., pag. 8 et suiv.
[2] 7 juillet. *Lettres sur les Anglais*, etc., pag. 95 et suiv.; pag. 231.

prit feu quelques années plus tard pour l'émancipation des colonies anglaises de l'Amérique, on s'était enthousiasmé pour la patrie de Guillaume Tell. Le mot de liberté, répété par les philosophes, avait fait souvenir qu'à deux pas, au sein même de l'Europe monarchique, se trouvait un peuple libre, sans roi, sans cour, sans impôts, qui jadis avait chassé des tyrans et conquis son indépendance. Et là-dessus chacun de s'étonner, d'être ravi, de débiter force tirades à la louange des austères républicains de la Suisse. Naturellement on n'en savait pas davantage ; l'idée qu'on se faisait de la liberté helvétique ne répondait pas plus à la réalité que les bergeries de Boucher et les pastorales de Florian n'étaient la nature ; croyant sortir d'elle-même, la société fatiguée du dix-huitième siècle rêvait tout à son image. Mais sous cet habit d'emprunt, le désir de la liberté, le sentiment qu'elle était possible, n'en faisaient pas moins leur chemin.

Bonstetten nous peint au naturel cet engouement dans une de ses lettres. Il faisait un séjour à la Rocheguyon, dans le château de ses amies les duchesses. « Ce qui ajoute à l'envie que j'ai de me retrouver chez moi, écrit-il à ses parents, c'est que voilà quatre jours que je me trouve avec l'abbé de Mably. « Et quand verrons-nous cette histoire de la Suisse? et quand commencerez-vous?» Et puis le voilà qui s'échauffe sur ce sujet ; enfin il nous en a tant parlé, que toutes les duchesses sont à épousseter les vieux bouquins et toutes les histoires de Suisse qu'il y a dans la bibliothèque. La duchesse d'Estissac meurt d'envie de faire le voyage des cantons ; Mme d'Enville a

déjà tracé sur sa carte la route qu'elle prendra ; la duchesse de La Rochefoucauld fait rapiécer un château ruiné qu'elle a sur les frontières ; l'abbé se désole de ce qu'il est né français. Quand je dis à Mme d'Estissac qu'on peut se consoler d'être né en France quand on a six ou sept cent mille livres de rentes, elle se met dans une colère terrible. « Ne suis-je pas esclave de mon rang ? ne suis-je pas obligée à faire malgré moi de la dépense ? m'aperçois-je jamais que je suis riche, sinon par la contrainte que ma condition m'impose ? Et puis c'est qu'ils ont du lait délicieux dans leurs montagnes, Monsieur. Combien êtes-vous dans votre conseil ? Vous êtes tous aristocrates, donc ! Oh ! mais voilà qui est infâme... Mme de La Roche, vous avez du tabac qui est le plus noir du monde.... Vous n'êtes donc pas libres dans votre pays ? Portez-vous de l'or chez vous ? » — Ces femmes parlent de notre condition avec autant d'ignorance que ceux d'une condition inférieure parlent de celle d'une duchesse ou d'une princesse [1]. »

La vie de la Rocheguyon ressemblait peu à la vie de campagne de Hollande et d'Angleterre. Bonstetten en donne également la description : « Il y a dans le château tous les amusements imaginables : carrosses, chevaux de selle, chevaux de chasse, chiens, manége, jeu de paume, billard, salle de spectacle, musique, danse ; les duchesses n'exigent de leurs gens que de s'amuser ; le matin je vais causer ou lire avec l'abbé, ou M. de Foucemagne (?) de l'Académie, vieillard de beaucoup d'esprit ; ou bien je vais courir à cheval avec Mme de

[1] 1er octobre 1770.

La Rochefoucauld, son écuyer, ses palefreniers et ses laquais, ou je reste chez moi. Quoiqu'il y ait plus de cent domestiques dans la maison et près de cent chevaux dans les écuries, le château est si grand que je suis dans mes appartements aussi tranquille qu'on peut l'être à Cambridge. Les jeunes duchesses et comtesses sont à faire de la musique ou à lire entre elles dans leurs chambres ; Mme d'Enville fait tous les soirs une lecture avec l'abbé et la duchesse d'Estissac. Il y a une bibliothèque de quinze mille volumes qui a le plus joli vase du monde ; l'on s'y rencontre quelquefois. On attend aux premiers jours M. Tronchin ; le mois prochain l'on jouera la comédie. C'est sans contredit la première maison de France pour la simplicité des manières, la bonté des mœurs et les agréments de l'esprit [1]. »

Cette fois, ce n'était point le cœur oppressé que notre jeune homme reprenait le chemin du foyer paternel. Las de sa vie errante, il soupirait après le repos, se réjouissait de se remettre au travail, appuyé des conseils et de l'exemple de son père ; il envisageait avec plus de sagesse et de calme sa carrière future. La réalité seulement allait-elle répondre à ses bonnes résolutions ? Partout ailleurs qu'à Berne, Bonstetten eût certainement réussi, distingué qu'il était d'extérieur et de manières, d'une culture étendue, intelligence ouverte, talent riche d'avenir. Mais il avait encore des goûts peu pratiques ; s'il écrivait bien le français et l'anglais, il avait presque oublié l'allemand, et tout à fait le dialecte de son pays natal. Ses compatriotes sauraient-ils lui donner ce qui lui

[1] Même lettre.

manquait? ou le repousseraient-ils par ce qu'ils trouvaient en lui d'exotique? Il est temps d'examiner de plus près le monde dans lequel il allait entrer, et que nous n'avons jusqu'ici guère vu que par ses yeux.

CHAPITRE III.

La société de Berne. Influences françaises; salon de Julie Bondeli. Ecrivains bernois en langue française. Esprit national. Haller. Course en Suisse. Mort du trésorier de Bonstetten. La Société helvétique; liaison de Bonstetten avec Muller. Voyage d'Italie; Milan; Venise; Naples; Rome. Influence de l'Italie sur Bonstetten. Développement de son goût pour les arts.

Peu à peu, dans le cours du dix-huitième siècle, l'influence des idées nouvelles avait transformé les mœurs simples et sévères que la Réforme, entée sur l'esprit national, avait léguées à l'ancienne Berne. Longtemps les officiers bernois n'avaient rapporté du service de France que les manières du grand monde; ils les gardaient pour les occasions solennelles: du reste, transportés de nouveau au milieu d'une vie toute patriarcale, ils repre-

naient bien vite le cachet national. A la fin cependant, la goutte d'eau creusa le rocher. Des ameublements somptueux commencèrent à remplacer les antiques bancs de bois fixés à la muraille; les soirées élégantes firent disparaître la monotone simplicité des veillées bourgeoises; de l'extérieur, l'amour du brillant, la futilité, passèrent bientôt dans le domaine de l'esprit. Le changement fut surtout sensible, sous ce rapport, dès 1730 environ [1]. Dans la seconde moitié du siècle, la toute-puissance de l'esprit français, qui s'infiltrait alors par tous les pores dans la civilisation européenne, les relations suivies avec le Pays-de-Vaud, tout imprégné de la France, firent subir à la société de Berne la même révolution qui s'opéra dans les cours de Berlin et de St-Pétersbourg; elle devint française. Le français, dans la classe patricienne, était la langue du bon ton; pour l'éducation des jeunes filles, on choisissait des gouvernantes de la Suisse romande; les salons s'efforçaient de se modeler sur ceux de Paris; en un mot, c'est Bonstetten qui parle, pour tout ce qui tenait à la vie sociale et au domaine de l'esprit, on cherchait à se faire français autant que possible.

Le centre le plus brillant de cette culture étrangère et un peu factice fut le cercle que réunissait autour d'elle une demoiselle bernoise, distinguée par la naissance autant que par l'esprit et le savoir, Julie Bondeli, l'amie du

[1] A cette époque, lorsque Haller, alors jeune médecin, revenait de ses excursions botaniques, chargé de plantes jusque sur le pommeau de sa selle, on se demandait dans la société: M. Haller a-t-il donc acheté une vache, qu'il rapporte tant d'herbe à la maison?

poëte allemand Wieland, pendant son séjour à Berne, et de J.-J. Rousseau. Excellant, par la variété et l'intérêt de sa conversation, à animer une société, elle attirait dans sa maison, pour des entretiens littéraires ou des récréations musicales, non-seulement de jeunes dames, mais quelques-uns des hommes les plus distingués de Berne : Tschifféli, le fondateur de la Société économique ; Samuel Werdt de Toffen ; le bibliothécaire Engel, plus tard bailli d'Echallens et de Nyon, celui qui introduisit la pomme de terre dans le Pays-de-Vaud et indiqua aux Anglais le passage du pôle nord ; l'un de ses successeurs à la bibliothèque, le spirituel Sinner de Ballaigues ; le jeune et savant antiquaire Schmidt de Rossens. Ce fut pendant plusieurs années, *mutatis mutandis*, le véritable hôtel Rambouillet de la cité des Zæringen. Mais le départ de Julie Bondeli, qui, malade, alla finir ses jours chez une amie à Neuchâtel, avait dispersé cette société peu avant le retour de Bonstetten [1].

Quand les Bernois voulaient écrire, ils se servaient aussi à l'ordinaire du français. Les meilleurs vers en cette langue qui aient été composés en Suisse au dix-huitième siècle, pour la correction, la grâce, le charme du tour, [2] sont l'œuvre du professeur de droit Sigismond-Louis Lerber, l'auteur du code civil du canton de Berne [3]. Le conspirateur Samuel Henzi l'avait précédé,

[1] Voir l'excellent petit écrit allemand intitulé : *Julie Bondeli, von J.-J. Schädelin*, Berne 1837.

[2] *La vue d'Anet*, suivi de quelques opuscules. Berne, 1792. Réimprimé en 1832.

[3] Sigismond Wagner, dans son ouvrage manuscrit, *L'âge d'or de Berne*. (Bern's goldenes Zeitalter) cite une anedocte curieuse sur le

mais avec moins de bonheur, dans des essais de poésie française [1]. En prose, sans parler de Béat Louis de Muralt, dont les *Lettres sur les Anglais et les Français* avaient paru au commencement du siècle, May de Romainmôtiers, dans son *Histoire militaire des Suisses*, Sinner de Ballaigues, l'auteur du *Voyage historique et littéraire dans la Suisse occidentale*, avaient un style assez correct, bien que plus d'uue tournure et le manque général de couleur trahissent la langue apprise. Quant à Haller, qui écrivait fort bien le français, et qu'on pourrait s'étonner de ne pas voir mentionné ici, il était plus allemand de na-

professeur Lerber. Voltaire avait dédié sa tragédie de *la Mort de César* au Sénat de Berne. Le gouvernement, qui soupçonnait malice, fut fort embarrassé. On décida de tourner la chose en plaisanterie et on chargea Lerber de la réponse. Celui-ci écrivit à Voltaire une épître en vers qui se terminait ainsi:

Voltaire, voici nos scrupules:
Soit sagesse, soit vanité,
Notre public s'est entêté
De croire que les ridicules
Sont pires que l'obscurité.
Et quand au temple de mémoire,
Comme vous paraissez le croire,
On voudrait bien nous recevoir,
Nous n'aurions pas trop bonne mine,
Si nous venions là nous asseoir,
Avec nos habits de drap noir,
Près de vos rois fourrés d'hermine.
C'est pour Frédrich et pour Louis
Qu'Apollon vous prête sa lyre;
Mais pour des gens de mon pays,
Stoumpf[*], croyez-moi, doit nous suffire.

[1] *La Messagerie du Pinde*, par M. O. L. E. E. B. H. 1747. Voir l'ouvrage de feu M. Gaullieur: *Etudes sur l'histoire littéraire de la Suisse française*, pag. 45.

[*] Chroniqueur Suisse du 16e siècle.

ture. D'ailleurs il avait renoncé aux travaux purement littéraires, et vivait dans sa bibliothèque, assombri et seul.

Par ses relations de famille, non moins que par ses goûts et son éducation, Bonstetten se rattachait naturellement à la Berne francisée. Son beau-frère Tscharner d'Aubonne, dont nous avons déjà parlé, autrefois l'un des habitués du salon de Julie Bondeli, avait été le traducteur français des poésies de Haller ; son oncle, Louis-Alexandre de Watteville de Nidau, était l'auteur d'une *Histoire de la Confédération Suisse*, d'un style bref et précis, et qui ne manque pas de vigueur.

Aux traits que nous venons d'esquisser, il serait assez difficile de reconnaître l'image de Berne telle que Bonstetten se plaisait à la peindre. Qu'on ajoute encore au tableau quelques ouvrages allemands : *l'Histoire des Confédérés*, également de Tscharner, les écrits en prose et surtout les poésies de Haller; certainement la patrie de notre jeune homme ne nous paraîtra plus une Béotie, une cité sans culture et sans activité littéraire. Et malgré tout cela, Bonstetten avait au fond raison ; car le mouvement imprimé du dehors n'allait guère au delà de la surface. Il eût fallu bien autre chose pour rompre la ténacité de l'esprit bernois. La forme était française ; quelques-uns, même au sein du gouvernement, jouaient avec les idées philosophiques de l'époque sans bien en mesurer la portée sociale ; de l'Allemagne, alors plus connue encore par son érudition que par sa littérature, arrivaient ci et là quelques idées scientifiques ; mais le fond restait national, c'est-à-dire rustique et pratique.

Quel que fût le nombre des hommes cultivés qui se trouvaient à Berne, et il n'en manquait pas, c'étaient toujours des exceptions. Dans son ensemble, la classe dominante ne voulait rien des lettres, et son esprit pesait sur tous.

Sans doute on tolérait, on acceptait ce qui dans les sciences avait une application pratique, un résultat matériellement utile et positif. Nous n'en voulons pour preuve que le succès d'une société fondée essentiellement pour l'amélioration de l'agriculture, la Société économique, dont plusieurs travaux sont restés justement célèbres, et qui compta bientôt parmi ses membres plusieurs des grands noms scientifiques de l'Europe. Quant au reste, on en faisait peu de cas. Si l'on pardonnait le goût des études, c'était aux hommes dont l'aptitude aux affaires ne souffrait pas l'ombre d'un doute, encore ne fallait-il pas aller trop loin. Haller le sut assez pour cruellement en souffrir. La littérature, la science même, semblait un amusement de l'esprit, propre tout au plus à donner quelques instants de distraction, jamais à occuper la vie. « A quoi bon? » ce refrain terrible, tombant comme une massue, voilà le seul encouragement qu'on accordait à l'activité désintéressée de l'intelligence. A quoi bon? cela ne mène à rien; ainsi disaient jadis les médiateurs; et l'on avait jugé.

Bonstetten, qui, outre sa naissance, apportait pour seule recommandation son amour des lettres, se trouvait donc assez mal recommandé. Encore s'il fût arrivé à Berne table rase, sans préjugé de sa part et sans exciter de préventions. Mais on n'oubliait point ses études à

Genève, sa façon de penser à l'égard du gouvernement; le piquant de son esprit le faisait craindre ; il n'en fallait pas davantage pour l'isoler. Son âge, ainsi qu'il l'avait prévu autrefois, l'éloignait de la société habituelle des hommes d'expérience; il en était réduit à celle de ses contemporains, pour lesquels il n'éprouvait pas grande sympathie. Un autre peut-être, en se mettant courageusement au travail, aurait cherché à emporter l'opinion par l'éclat de son mérite; mais si Haller dans sa jeunesse, avec tout ce que promettait son génie, avait été impitoyablement repoussé, à quoi Bonstetten devait-il s'attendre? Nature éminemment impressionnable, nul ne subissait plus promptement que lui l'influence du milieu où il se trouvait. Les projets d'études s'évanouirent; il ne lui resta plus qu'à traîner son existence le moins tristement et le moins péniblement possible.

De temps en temps néanmoins un rayon de lumière, la société de quelque homme distingué, venait éclairer les ténèbres. Il aimait à visiter Haller, dont les sentiments politiques et religieux différaient beaucoup des siens, mais qui lui laissa une impression profonde et ineffaçable. Le portrait de l'illustre naturaliste est un des mieux touchés de ses *Souvenirs;* celui qu'il trace dans sa correspondance avec Zschokke n'est pas moins frappant de vérité. « C'était, écrit-il, un homme grand et bien fait. Il avait le regard perçant d'un médecin et d'un homme du monde, qui sait pénétrer à la fois l'âme et le corps; dans son être se lisait quelque chose de la fierté aristocratique, unie à la dignité d'un homme habitué à tout dominer par la pensée. En présence d'une

belle personne, le poëte s'éveillait tout à coup. La bienveillance et la joie brillaient dans le regard profond du sage. Aucune société de Paris, pas même celle de Voltaire, n'était plus attrayante que celle du grand Haller, dès qu'il s'abaissait jusqu'à la simple humanité[1].»

L'année 1772 apporta à Bonstetten quelques distractions. Nicholls, arrivé pour le voir, l'engagea à visiter avec lui l'Oberland bernois et le Valais. Certes, il n'est pas besoin de le dire, une excursion dans les montagnes à cette époque ne ressemblait guère aux courses commodes des touristes d'aujourd'hui. Point d'auberges, peu de chemins battus; en revanche un pays de découvertes, un monde inconnu, des mœurs dans toute leur originalité primitive. Puis on ne voyageait point seulement pour se délasser et admirer; l'instruction devait présider au plaisir. Le botaniste Wyttenbach, le collaborateur de Haller, se chargea du rôle de Mentor de la petite caravane, qui s'achemina par les Scheideck sur le Grimsel, en costumes analogues à la circonstance. Tous chargés de filets et de boîtes; Nicholls en gilet de flanelle avec les poches en dehors, dans l'une un thermomètre, dans l'autre des lunettes; Bonstetten, un parasol de papier ajusté sur le chapeau, un grand livre pendant en écharpe, et à partir du Grimsel dans un accoutrement encore plus pittoresque, nu-pieds (ses souliers le blessant) les habits en haillons, la barbe longue. Ce fut en cet équipage qu'il traversa le Valais. La nature sauvage des Hautes-Alpes fit sur nos voyageurs une impression singulière: étonnés, encore plus que ravis, ils

[1] *Correspondance avec Zschokke*, ouvrage cité, pag. 132.

se sentaient trop petits pour ces sublimes horreurs. Dans le Valais, Bonstetten ne vit que la saleté, le désordre et l'ignorance, malgré le curé d'Obergestelen, qui avait composé un drame en 52 actes sur la vie de St. Antoine. Voyager en ce pays, disait-il, n'est pas une sottise dans laquelle on retombe. Arrivé dans le Pays-de-Vaud, il croyait avoir retrouvé la terre des humains. « J'approuve fort, écrivait-il encore, ceux qui ont inventé le purgatoire pour faire mieux goûter les plaisirs du paradis. Depuis que nous sommes sortis du Valais nous avons trouvé tout délicieux, beau, magnifique. Nous avons mangé à Bex comme si ce qu'on nous présentait était une substance incorporelle ; tous les hommes étaient polis, aimables ; toutes les femmes des champs des Clymènes ou des Chloris.... A la naissance du lac près de Villeneuve, M. Nicholls, qui nous avait devancés, avait mis pied à terre ; son cheval était attaché auprès de lui. Je le trouvai rêvant comme il avait fait dans l'île du petit lac ; ses yeux s'égaraient sur le frémissement argenté de ce cristal liquide ; quelques larmes les humectaient. Nous ne nous dîmes rien : en se levant il me dit en me regardant avec attendrissement: « Cela est bien beau [1]. »

Bonstetten partagea le reste de la belle saison entre Genève, Valeyres et Aubonne, où son beau-frère Tscharner était bailli. Quelle joie de se rapprocher de Bonnet, de reprendre même ses études de philosophie ! Mais ce ne fut que juste assez pour sentir combien le temps perdu avait été fatal à son développement. L'état de santé de son père, qui inspirait de vives inquiétudes, le rappela à

[1] Lettre sans date, commencement de juillet 1772.

Valeyres pour diriger les vendanges. Occupation fort nouvelle pour lui, et qu'on ne lui aurait pas remise sans nécessité, car il inspirait à ses parents sous ce rapport, et avec raison, fort peu de confiance. A peine la récolte était-elle finie, que, laissant tout inachevé, il courait passer quelques jours à Aubonne pour échapper à l'ennui. On aurait eu peine à deviner alors l'homme qui devait prendre plus tard tant d'intérêt à l'agriculture.

Un triste devoir l'attendait à Berne, celui de rendre les derniers soins à son père, qui mourut au commencement de l'année 1773. Au moins celui-ci put-il reconnaître la profonde affection que lui portait son fils, malgré les nuages qui avaient parfois assombri leurs relations. « Nous ne nous sommes pas toujours compris, » lui dit-il un jour en lui serrant la main. Voici en quels termes le jeune homme faisait part de l'événement au syndic Cramer :

« Je n'ai jamais connu une âme plus aimante, plus faite pour tous les sentiments d'un cœur vertueux ; il a su connaître le vôtre, Monsieur, après cela il n'est pas besoin de vous dire qu'il vous aimait. J'hésitais si je vous écrirais ; je suis trop triste pour m'occuper de ces idées ; j'aurais voulu me les cacher à moi-même. Il me semblait que j'étais seul dans le monde, que la terre allait s'entr'ouvrir sous mes pieds. On ne sent ces pertes-là que quand on les a faites. Quel exemple mon père ne me laisse-t-il pas ! Son plus bel éloge, ce sont les regrets qu'il a laissés dans un pays d'inimitiés, d'intrigues, où l'ambition fait taire tous les sentiments subalternes ; cet homme vertueux et aimable a eu le secret de se faire ai-

mer de tous. Il faut connaître ce pays pour entendre cet éloge. Le sénat était en deuil, le Grand Conseil même a permis que M. l'Advoyer fît (contre l'usage) l'éloge du défunt[1]. » Et sa douleur ne fut pas l'affaire d'un moment; car toujours il conserva à la mémoire de son père le plus affectueux et le plus religieux souvenir.

Berne ne lui offrant désormais aucun sérieux intérêt, il chercha ailleurs le mouvement et la vie, entre autres dans les réunions de la Société helvétique à Schinznach. La fondation de cette société avait été le premier réveil de l'esprit public en Suisse. Dans l'isolement complet où vivaient les cantons, au milieu de la torpeur générale que nourrissait l'immobilité invétérée des gouvernements, quelques hommes généreux sentaient que la vie abandonnait ce corps si florissant en apparence, que la forme seule restait, et qu'au premier choc il périrait si l'on n'essayait de le relever. Réunis à Bâle chez l'un d'eux, Isaac Iselin, ils conçurent le projet d'une société qui créerait entre les citoyens des diverses parties de la Suisse des relations d'estime et d'amitié, et s'occuperait des moyens de réveiller l'esprit national. Leur pensée se réalisa pour la première fois à Schinznach, en 1761, et trouva immédiatement partout de l'écho.

Le simple fait de ces réunions disait beaucoup; mais leur caractère surtout fut remarquable. L'Allemagne alors traversait la période enthousiaste de sa littérature; sous l'impression produite par les premiers chefs-d'œuvre du génie poétique, en particulier par ceux de Klopstock, une sorte d'ivresse avait emporté tous les cœurs. Aussi-

[1] Lettre inédite, du 6 février 1773.

tôt dans les cantons du nord, plus rapprochés que Berne de l'Allemagne par la distance et par l'esprit, s'en était fait sentir le contre-coup. Seulement, en Suisse, le mouvement prit une direction différente, en rapport avec le caractère national. Quand, au delà du Rhin, on saluait avec transport un brillant avenir littéraire, quels sentiments ne devaient pas remplir des Suisses, rassemblés pour la première fois à l'appel des anciens souvenirs, au nom magique de patrie? Les jeunes gens mêmes, dans notre époque impuissante et blasée, auraient peut-être peine à comprendre la jeunesse de cœur, la fraîcheur et la naïveté d'enthousiasme qui se montrait alors chez les hommes faits et les vieillards de la Société helvétique. Bientôt Schinznach vit accourir à ses réunions tous les hommes distingués de la Suisse, à l'exception de ceux que tenait à l'écart leur position dans les gouvernements ou la crainte exagérée des innovations. De Berne, plusieurs de ceux que nous avons déjà nommés, Tschifféli, Engel, Tscharner d'Aubonne, de Watteville de Nidau, firent partie de la société dès les premières années. Bonstetten ne pouvait tarder à suivre leur exemple. Il se rendit à Schinznach au mois de mai 1773.

Parmi les nombreux assistants, son attention se porta sur un jeune homme d'une vingtaine d'années, à la démarche gauche et sautillante, au visage enfantin à demi caché dans l'énorme voûte d'une perruque de conseiller toujours placée de travers. Il s'amusait fort de cette figure étrange, singulier composé des traits d'un écolier avec la tenue d'un vieux professeur. Quelqu'un lui dit que ce jeune homme, Muller de Schaffhouse, était l'auteur d'un

écrit latin étonnant de science, *La guerre des Cimbres* (Bellum Cimbricum), qui venait de paraître. Bonstetten avait lu l'ouvrage ; il fit aussitôt la connaissance de Muller. Ce fut pour tous deux comme une étincelle électrique. La figure agréable de Bonstetten, ses connaissances, son imagination brillante, l'aimable abandon et la noblesse de son cœur, entraînèrent d'un instant l'âme ardente du jeune Schaffhousois ; du premier instant aussi, le génie de Muller se révéla aux yeux de Bonstetten. Ils quittèrent la société pour se promener seuls jusqu'aux ruines de l'antique château des ducs d'Autriche. Là, sur les lieux mêmes où les ancêtres de Bonstetten venaient s'asseoir à la table des Habsbourg, se noua cette amitié républicaine qui eut sur le développement de tous deux une si grande influence, et à laquelle peut-être la Suisse doit son historien [1].

Les caractères des deux amis, à côté de ressemblances fondamentales, présentaient les différences nécessaires pour se compléter l'un par l'autre. Muller, avec son imagination de feu, sa fougue au travail, son inexpérience des hommes et des choses, passionné, tourmenté du désir de la gloire, secouait impatiemment toutes les chaînes qui arrêtaient l'essor de son génie ; mais sa grande mobilité d'impression le livrait sans défense à la sensation du moment, tantôt emporté par un élan sublime, tantôt affaissé, vulgaire, et ayant perdu tout ressort. Bonstetten, plus âgé que lui de sept ans, avait souffert aussi du trop plein de son imagination ; mais plus souple, d'une nature mieux équilibrée, con-

[1] *Correspondance de Bonstetten avec Matthisson*, pag. 89.

naissant mieux la vie, il commençait à se rasseoir, à accepter sa position, et à se contenter d'aimer l'étude en grand seigneur plus encore qu'en disciple. Il avait trouvé l'homme capable de nourrir son âme avide du grand et du beau, d'exécuter les travaux qu'un instant il avait osé rêver; tous deux avaient rencontré l'ami dans le cœur duquel ils pouvaient mettre tout en commun : sentiments, pensées, espérances, projets de gloire et d'avenir. Le commerce épistolaire s'ouvrit aussitôt; les deux jeunes gens passèrent ensemble pendant l'automne à Valeyres quelques-uns de ces jours heureux d'épanchements et de liberté, oasis sur le sentier de la vie; puis Bonstetten, qui voulait sortir Muller de la monotone solitude de Schaffhouse, lui procura pour le printemps suivant une place de précepteur à Genève, chez le conseiller Tronchin, tandis que lui-même, désireux d'impressions nouvelles, et cherchant à remplir le temps jusqu'au moment de son entrée probable au Grand Conseil, se rendait en Italie.

Bien des années après il a retracé dans ses *Souvenirs* les impressions que lui laissa ce voyage; elles diffèrent beaucoup de ce que sur les lieux mêmes il écrivait à Muller. On ne doit pas trop s'en étonner; l'aspect d'une montagne, à distance, est tout autre qu'à son pied; les détails échappent, l'ensemble se laisse mieux voir. Nos lecteurs nous dispenseront peut-être de trop puiser dans les *Souvenirs*, qui sont assez connus; nous n'y prendrons que les traits nécessaires pour compléter le tableau, cherchant le reste dans la correspondance avec Muller [1].

[1] Nous devons la communication de cette précieuse correspondance,

Bonstetten commença son voyage par Milan. Le comte Firmian, qui gouvernait la Lombardie sous le nom de l'archiduc, l'accueillit avec une grande bienveillance. Il avait peu auparavant pris en amitié Nicholls, de sorte que le jeune Bernois se trouvait tout recommandé. Firmian était un homme fort instruit, protecteur des lettres et des littérateurs, possédant lui-même une bibliothèque d'une quarantaine de mille volumes; Bonstetten prenait un grand intérêt à sa conversation. Il en aurait joui davantage encore s'il avait pu le voir plus souvent dans l'intimité; mais l'étiquette autrichienne, les visites de cérémonie obligées, gênaient leurs rapports. D'ailleurs il se plaisait à Milan, visitait les bibliothèques, essentiellement en vue de Muller; un nouveau monde s'ouvrait à lui; il était tout étonné de rencontrer chez certaines personnes une culture, une science, un génie qu'il ne s'attendait pas à trouver dans cette nation; en un mot l'Italie commençait à saisir ses sens et son âme. Il aurait voulu y vivre avec Muller; celui-ci, bibliothécaire de Firmian, libre de se consacrer en entier à l'étude, tous deux coulant leurs jours sans se soucier du reste du monde, au sein des arts et de l'amitié.

Milan cependant n'était qu'à demi l'Italie; il fallait porter plus loin ses pas. « Voulez-vous voir les Champs-Elysées, écrivait Bonstetten à son ami, venez en Lombardie. Il n'est pas besoin d'avertir le voyageur de la patrie de Catulle, de Tite-Live, de Virgile. La pureté de l'air, la sérénité du ciel dans les beaux jours, même d'hiver, une terre bien-

inédite à l'exception d'une seule lettre, à l'obligeance de M. Dominicé.

faisante, ombragée de mûriers, de vignes et d'oliviers, des coteaux qui ne présentent point, comme nos moindres collines de Suisse, l'image des ruines du monde, mais celle de son printemps; tout cela vous en dit assez. Ah! mon ami, que de beautés aperçues j'eusse senties délicieusement si j'avais pu en jouir avec vous! Mais savez-vous comment il faudrait faire ce voyage? Comme nous avons fait celui du lac de Joux. Etre trois ou quatre de goûts différents, réunis seulement par la bonne humeur, par le goût du beau, et surtout par l'amitié; un domestique ou deux avec un mulet pour le bagage. Un livre à la main; aller ainsi en pèlerins visiter les tombeaux de Tite-Live et les mânes de Virgile, comme nos *bons* aïeux allaient au sépulcre de la Palestine. Arriver à Padoue, converser avec les gens de lettres; le soir, rapporter au rucher les idées acquises dans la journée, et ne chercher de plaisirs et de bonne humeur que dans la joie de se retrouver ensemble; s'embarquer sur la Brenta par un beau jour, s'abandonner au cours de la rivière qui vous mène entre des palais superbes et sous des ombrages de peupliers ou de vignes, à travers les lagunes jusque dans le golfe de Venise. Là vous distinguez dans le lointain un vaste amas de palais qui n'ont pas achevé de sortir du fond de la mer, un beau tapis d'eau toujours sans orage, un grand chemin marqué dans la mer par des piquets plantés de loin en loin, et plus encore par une foule de bateaux et de gondoles qui vont et viennent comme les chars et les carrosses qui dessinent les rues d'une grande ville. A mesure qu'on approche de Venise, on voit la ville sortir des ondes; la mer

est couverte de navires de toutes les formes et de toutes les grandeurs, entre lesquels vous voyez des gondoles noires courir sur la surface des eaux avec une étonnante vélocité.... Les villes de Hollande ne donnent qu'une idée imparfaite de Venise. Ici les murs des maisons et des palais s'élèvent du fond de la mer, en sorte que le premier pas que vous faites en sortant de votre porte est dans votre gondole. Point de quais, ni de rues sur la mer[1]. »

Bonstetten demeura à Venise le temps nécessaire pour jouir du carnaval, s'amuser des mœurs italiennes, et contempler de près le mystérieux gouvernement de la république. Chose singulière ! une fois le principe admis, Venise lui semblait le modèle des aristocraties. Si les sujets étaient réduits au dernier degré de l'avilissement, les anciennes maximes, l'amour de la gloire, se maintenaient, pensait-il, parmi la noblesse ; le laboureur était heureux et respecté, la justice administrée avec régularité, les grandes usurpations étaient réprimées. Ayant rencontré dans cette ville un compatriote, Schérer, jeune Saint-Gallois dont la famille habitait Lyon, il s'associa à lui pour le reste du voyage. Bientôt ils se dirigèrent ensemble vers le sud, vers Rome, qui ne les arrêta cette fois que peu de jours, et ensuite vers Naples. Tout en passant, Bonstetten ne laissait pas d'observer. « Une chose m'étonne chez les Italiens, écrivait-il, et surtout chez les Romains de la province, c'est de trouver plus d'expression, plus de physionomie, plus de vivacité chez le peuple, et surtout chez le peuple des campagnes, que parmi

[1] Venise, 27 janvier 1774.

les habitants des villes qui sont à leur aise. C'est le contraire dans les autres pays ; un paysan suisse, français, anglais, a une physionomie à lui, et ce ne sont que les habitants des villes qui en savent changer. C'est peut-être parce que les habitants de la campagne éprouvent plus l'influence des causes physiques, et les habitants des villes, plus celle des causes morales. Or le climat de l'Italie porte à la gaîté, à l'amour, aux grandes passions, tandis que la religion et le gouvernement portent à la gravité et à l'affectation [1]. »

Naples le jeta dans l'enchantement. « C'est un monde nouveau, disait-il, tout m'y étonne. Le Styx et les Champs-Elysées, une terre toute poétique, des montagnes sorties de terre comme des champignons, un abyme de feu sous les ruines d'un autre monde. Des plantes nouvelles, un ciel nouveau, une nation qui ne ressemble point aux nations du septentrion, des hommes vifs, passionnés, pleins d'imagination, incapables de la moindre fatigue, de la moindre attention, et faits pour la dépendance ; une populace immense qui jouit de toute la licence imaginable et de la seule liberté dont le climat paraît susceptible [2]. » Poussé par le besoin de tout voir, en particulier ce qui lui rappelait les anciens, il courait partout, d'Herculanum et de Pompeï aux ruines de Pœstum, à Pouzzol, au lac Averne ; ses lettres chatoient comme le tourbillon des mille objets qui lui passaient sous les yeux. A Pouzzol, il fut témoin d'un étrange spectacle. « L'on était au sermon quand je suis entré dans l'église. Il faisait

[1] Rome, 14 février 1774.
[2] Naples, 1er mars.

presque nuit ; tout le peuple était à genoux devant la chaire ; c'est là que j'ai vu ce que l'éloquence peut sur les hommes de ces climats. On était à la fin du sermon. Le moine tenait une image de Christ à la main gauche, de la droite il se frappait la poitrine avec le poing. Que ne puis-je vous peindre l'état des auditeurs? Les uns se roulaient par terre et s'arrachaient les cheveux; d'autres abymés dans leur tristesse poussaient de longs gémissements ; tous se frappaient la poitrine. Mes nerfs sont encore émus de ce spectacle. Quelquefois le moine reprenait le discours, et alors il y avait un silence profond ; de temps en temps seulement il levait le Christ, et tout l'auditoire poussait des hurlements affreux. Dans ces moments, le prédicateur ne faisait que s'écrier en secouant le Christ : Voilà Dieu mourant pour vous, et vous ne vous repentez pas ! Alors il se frappait la poitrine et poussait des cris horribles que tout l'auditoire répétait avec un fanatisme qui m'a fait frémir[1]. »

Bientôt il reprit le chemin de Rome. Là se trouvait réuni tout ce qui parlait à son imagination : la splendeur du passé, la poésie de la nature, les merveilles des arts. Bonstetten s'enivrait de l'Italie ; il aspirait à longs traits ces tièdes haleines qui font porter la vie si molle et si légère, et ne semblent rappeler à l'homme qu'il a une âme que pour lui faire mieux goûter les émotions nouvelles de ses sens. Ecrasé par la sublimité du spectacle, pénétré de la brièveté et de l'impuissance de l'homme en face de l'œuvre des siècles, il en détournait ses regards confondus et ne songeait qu'à laisser couler la vie, s'é-

[1] Naples, 15 mars.

criant, dans une lettre à Muller: « Mon ami, nous ne sommes pas faits pour connaître, nous le sommes pour jouir, et il faut revenir à Horace, qui vous ramène à l'amitié et à l'amour [1]. » Combien il était éloigné en ce moment des grandes pensées qu'il puisait dans le commerce de Bonnet, et de la mâle influence de Gray! Jouir! voilà la première pensée qu'éveillait en lui la vue de Rome; saisir au vol l'heure fugitive des plaisirs, il ne connaissait en ce moment pas d'autre sagesse; aussi jamais il ne s'était trouvé, sous le rapport religieux, dans un état de négation plus complète, jamais il n'avait repoussé de son esprit avec tant de dédain l'idée des devoirs auxquels sa position l'appelait dans sa patrie. Des lettres de Berne suffisaient pour le bouleverser.

« Je suis triste, abattu, écrit-il un jour; j'étais heureux, j'ai cessé de l'être. Tout ce qui vient de ce pays de douleurs me contriste; mes pensées s'agitent; les images les plus brillantes disparaissent comme les songes du matin, et sans l'amitié, mon ami, que serais-je? O Rome! ma chère Rome, tombeaux des Scipions, des Horace, des Raphaël, je vous embrasse. Quel bonheur de voir la terre changée sous mes pas, et Rome exister pour le bonheur de votre ami, tandis que Berne, loin au delà de mon horizon, au delà des nuées les plus éloignées, repose parmi les tristes horreurs des Alpes solitaires.— Que l'association des idées a d'empire sur notre âme! Qu'y a-t-il de changé dans l'univers depuis ce matin, pour troubler si puissamment tout mon être?

» .... Je suis las de vivre. Qu'importe que je traîne

[1] Rome, 14 février.

encore quelques années dans une pénible misère! J'avais du génie, ces gens ont éteint son flambeau; j'étais heureux, ces gens-là ont flétri les roses sous mes pas et ont changé l'univers en une effrayante solitude. Avec quel transport de joie je me dis: Me voilà encore à Rome! Cher et unique ami, brisez les liens qui devaient attacher à jamais ma vie à la vôtre; brisez ces fils de mes jours qui allaient s'ourdir dans la trame des vôtres. Il faut se séparer des malheureux et passer avec un lugubre et morne silence sur ces lieux où le génie s'éteint avec le bonheur. — Vous avez donc pu voir Haller sans larmes; vous avez pu voir sans déchirement s'éteindre un grand homme! La mort d'un homme de génie est le spectacle le plus terrible pour l'homme qui pense. La pensée qui s'éteint dans la matière et rentre dans le ténébreux abîme qu'elle avait sondé en vain. Mon ami, pourquoi l'évoquer de cette nuit profonde? pourquoi gravir péniblement les solitaires rochers du génie, tandis que la nature entraîne si doucement ceux qui n'ont jamais porté leurs profanes regards sur ses éternels mystères?

» Comment voulez-vous que le nom de d'Erlach ou de Watt. se fasse entendre parmi les ombres de Virgile et du Tasse? Comment prétendez-vous qu'il m'importe, sur les ruines de Rome, d'entendre les gothiques rêveries des nations rejetées au delà des Allobroges mêmes?...

» O ma chère Rome! que de sots et tristes discours je vais entendre sur les arts et sur le sentiment par des hommes qui, tout au plus, savent penser! Muller, je ne

suis rien, et ma vue est bornée; mais il me semble que mon cœur ne l'est pas. Unissez les arts aux sciences, et vous ne verrez point de fin au terme de la félicité de l'homme. Vivre avec vous et Trembley[1] à Rome! Quelle distance des bonnets rouges de ce pays aux longues crinières de nos prétendus maîtres. La liberté personnelle est à Rome. Adieu[2]! »

Mais les nuages du passé, les brouillards de l'avenir, se dissipaient bien vite dans « la lumière dorée » du ciel de Rome. Que lui disaient le passé et l'avenir? le présent était pour lui. « Je viens, dit-il à Muller, d'écouter deux poëtes qui, assis chacun sur un tronçon de colonne, s'attaquaient et se répondaient en vers, accompagnés d'une guitare. *Et cantare pares et respondere parati*[3]. C'était au clair de la lune; l'air parfumé par les orangers, une douce fraîcheur, un cercle de spectateurs, deux combattants animés par l'amour de la gloire et de la bouteille. Rien de plus amusant, dans le goût de Virgile: des traits piquants, des énigmes, quelquefois des injures, la mythologie, et puis un épisode sur un abbé qui était inutilement à frapper à une porte qu'on n'ouvrait point[4]. »

« Rome est vraiment un autre univers, dit-il ailleurs,

[1] Trembley, parent de Bonnet, plus tard membre de l'académie de Berlin. Il avait jadis partagé les leçons du philosophe genevois avec Bonstetten; celui-ci, plein d'admiration pour son intelligence, aimait à cette époque à associer son nom à celui de Muller, bien que Trembley fût très froid de caractère.

[2] Rome, 20 juin. *Correspondance avec Zschokke*, ouvrage cité pag. 85.

[3] Egaux de talent et prêts à répondre.

[4] Rome, 20 mai.

l'île de Circé ou d'Alcine n'est pas plus étonnante. Un jour se couche après l'autre, le temps passe sans se faire sentir ; on est arrêté par le charme des beaux-arts, on oublierait tout à Rome, la vertu et la gloire même. Je m'endors au bruit des instruments qui remplissent l'air de la nuit de la plus douce harmonie ; en m'éveillant je vais, un livre à la main, me promener dans quelqu'une de ces villas, parmi les statues des dieux, le chant des oiseaux, le murmure des eaux les plus fraîches, à l'ombre des lauriers ou des orangers, ayant sous les yeux les monuments de tous les siècles, les obélisques des Egyptiens et Saint-Pierre. Ensuite on vit parmi les artistes, c'est-à-dire avec Vénus et Apollon ; on est tenté de se croire transporté dans l'Olympe ; le soir on a du moins dans les sociétés le charme de la variété, de la liberté..... Quelquefois la nuit, travesti en petit bourgeois, je vais courir les bois et les jardins suivi d'une musique divine ;.... là on danse sur le gazon à la douce harmonie des flûtes... Et tandis que je vis parmi les charmes des beaux-arts, mon solitaire ami, égaré dans les forêts de la Savoie avec Locke ou Tacite, évoque les ombres des grands hommes et les siècles passés, et les pensées des génies qui ont rappelé l'homme à lui-même. C'est au génie, à l'imagination, à se créer un monde et à former le milieu à travers lequel on doit voir les objets. Dans la solitude, dans la retraite, l'âme se crée des sens nouveaux ; c'est dans le silence de la méditation qu'elle entend l'harmonie des cieux, dont Bonnet, Newton et Lambert sont les sublimes interprètes.

Dans vos promenades solitaires, n'avez-vous donc ja-

mais rencontré la douce image de l'amitié? ne l'avez-vous pas vue les cheveux épars, et ses beaux yeux mouillés de larmes, vous montrer sur l'écorce des arbres de Bessinge mon nom à moitié effacé, — et puis s'éloigner de vous en soupirant? *Oculisque errantibus alto quæsivit cœlo lucem, ingemuit que repertâ*[1]. Mais pour cela, ma chère amie, vous avez on ne peut pas plus tort de courir après cette petite perruque ; laissez-le se promener sous ses lauriers, et dans sa pensée sublime oublier son ami[2]. »

Si l'Italie, à tout prendre, exerça sur Bonstetten une influence énervante et peu salutaire, elle fit vibrer du moins en lui une corde nouvelle, le sentiment des arts. « J'ai une âme sensible et de l'imagination, écrivait-il à Muller ; j'ai lu les poëtes, et j'ai cru aimer les arts ; je me trompais. Je n'avais jamais connu l'empire de l'imagination. Vous êtes longtemps à Rome avec des yeux qui ne voient point ; peu à peu l'âme s'amollit, se *déglace ;* une statue, un tableau, vous fait frémir ou verser de douces larmes. Ces jouissances vous attendent encore. Ce sont des sensations inconnues à qui ne les a pas éprouvées ; une âme nouvelle échauffe votre sein. Nous ne pouvons juger les anciens par leurs poëtes, parce que nous ne pouvons pas les entendre comme nous entendons une statue. Aussi c'est dans les ouvrages de sculpture qu'il faut lire leur supériorité sur nous. Combien sont douces ces sensations qui tiennent à la fois aux sens

[1] De ses yeux errants elle a cherché la lumière au haut du ciel, et gémit de l'avoir trouvée.

[2] Rome, 23 juin.

et à l'âme et agissent sur l'homme, non comme brute ou comme ange, mais comme homme ! Hors de Rome l'organisation même se déprave. Poussin, le grand Poussin, à peine était-il absent de Rome que son génie semblait le quitter. Cet enthousiasme pour les arts est le seul interprète des anciens. Hommes de génie, venez écouter sur les ruines du Palatin ou sous les cascades de Tivoli les chants d'Horace, de Virgile ou d'Homère. Ce n'est qu'en Italie que vous comprenez la musique italienne.— Mon ami, quelle révolution étonnante a pu détruire cette mythologie charmante, qui semblait attacher par tous les sens à la religion la plus faite pour l'imagination, pour y substituer cet amas bizarre de rêveries gothiques, rejeté aujourd'hui du sein même qui lui a donné naissance? La religion qui paraît se soutenir par les images sera plus tôt détruite dans les sectes qui souffrent ces images que dans celles qui ne les souffrent pas. C'est qu'un mauvais système de métaphysique peut se soutenir plus aisément qu'un conte fort détaillé. Vous ne croyez pas aux pigeons de Mahomet ; mais l'on peut vous embarrasser en métaphysique par la possibilité d'une inspiration divine. Parmi les hommes qui pensent, vous trouverez dix incrédules chez les catholiques pour un chez les protestants, et vous savez pourtant si l'histoire des douze plaies (*sic*) ou de Jonas ne vaut pas toute la légende [1]. »

« J'ai vu ce matin, ajoute-t-il dans une autre lettre, le peintre Fussli, que Soulzer [2] compare dans une note à

[1] Même lettre.

[2] Soulzer, de Winterthour, membre de l'académie de Berlin, auteur d'une *Théorie générale des beaux-arts.*

Michel-Ange. Le pauvre Soulzer, avec la meilleure théorie du monde, n'a jamais eu une idée de la peinture.... C'est un étrange abus de l'analyse que de vouloir la porter dans les choses qui doivent essentiellement être composées et où tout est essentiel. Il faut des analystes comme il faut des tailleurs de pierres : ces gens-là ne jouissent jamais de leurs ouvrages, mais restent à la porte lorsque le palais est fini. Les principes de Soulzer me paraissent bons tant qu'il se tient dans l'abstrait; mais sitôt qu'il en sort, il n'a plus même le sens commun.... Il oublie que les arts s'adressent aux sens, et aux sens seulement, et qu'un homme qui a de l'invention et qui ne sait ni composer, ni dessiner, ni peindre, n'est plus un peintre, n'est rien.

» A considérer la peinture comme langage, je distinguerais le hiéroglyphique du pittoresque. Pour qui n'est pas connaisseur et qui n'a point ce goût, ou cette sensibilité des sens et de l'âme, qui nous fait comprendre le beau, pour ces gens la peinture ne vaut guère mieux que l'art des hiéroglyphes. C'est la première chose qui frappe les yeux des ignares, des signes presque de convention. Peu à peu les sens se dégourdissent, se développent et saisissent les sensations sous de nouveaux rapports. Alors seulement naît l'idée du beau; alors seulement l'âme aperçoit la nature par un milieu qui lui était inconnu; il semble que la matière cesse d'être inanimée, et que l'âme de l'artiste vienne à toucher immédiatement à l'âme de la nature. Alors seulement se développent les rapports les plus intimes entre les sens et l'âme; alors la toile s'échauffe, vit et respire [1]. »

[1] Rome, 3 juillet.

Certains hommes jouissent en tel ou tel point d'un bonheur qui semble être un don particulier de la nature. Celui de Bonstetten fut de se trouver toujours en relation, pendant le cours de sa longue carrière, avec le grand nombre des hommes éminents de son époque, ou de les avoir vus au moins en passant. Ne fallait-il pas que le pape régnant, lors de son voyage, fût précisément Clément XIV, celui qui abolit l'ordre des Jésuites? Il put le voir et s'entretenir avec lui, et n'avait pas encore quitté l'Italie que le pape cessait de vivre. La maison qu'il visitait le plus volontiers à Rome était celle d'une autre grandeur du siècle, étoile filante qui avait brillé un instant pour retomber aussitôt dans l'obscurité, le prétendant Charles-Edouard Stuart. A dire la vérité, ses hommages ne s'adressaient pas au prince, homme grand et sec, à l'air un peu Don-Quichotte, froid comme un Stuart, parlant de ses ennemis sans fiel et de ses amis sans affection, mais à la princesse, jeune et jolie Allemande, que les Anglais appelaient, par une aimable ironie, la *reine des cœurs*. Son regard malin et sensible avait troublé Bonstetten ; on ne le voyait point avec indifférence ; pourtant ni l'un ni l'autre ne parlèrent qu'après leur séparation. La princesse écrivit souvent au jeune Bernois ; ses lettres, dont quelques-unes ont été conservées, pleines de naturel et d'esprit, laissent néanmoins une impression de tristesse ; on peut y lire le vide que le dix-huitième siècle avait laissé dans les âmes [1].

Il fallut s'arracher de Rome. En quittant ce beau ciel,

[1] *Souvenirs de C. V. de Bonstetten*, pag. 61-69.

Bonstetten y laissait sa joie ; il parcourut la Toscane, trouvant riche matière à observation, rien qui parlât à son cœur. Tout lui semblait déjà respirer le froid du nord. Mais si l'idée du retour pesait sur lui comme un cauchemar, le souvenir de l'amitié de Muller lui montrait un baume à côté du mal. Non-seulement l'image de son ami l'avait partout accompagné ; la pensée de l'histoire suisse à laquelle celui-ci travaillait, de cet ouvrage qui était devenu sien par l'intérêt qu'il y portait, ne l'abandonnait pas non plus. Souvent il donnait à Muller dans ses lettres des conseils, l'engageait à écrire en allemand, comme l'instrument le plus naturel à son génie, à éviter les divisions systématiques, pour couler son livre d'un seul jet, et, tout en amassant beaucoup de matériaux, à n'en employer que peu, pour donner de l'effet à l'ensemble. De Florence il lui écrivait plus tard :

« Vous l'avouerai-je ? J'ai peur que dans l'histoire d'un peuple libre que vous allez écrire, vous ne soyez trop préoccupé des inconvénients particuliers de la liberté que vous avez ressentis. Défiez-vous des jugements des Genevois mêmes ; il est impossible à un peuple toujours tourmenté de factions de juger sainement. Ils vous apprendront à sentir la liberté, mais non à la connaître ; ils attaqueront souvent la divinité même qui a daigné les conserver.

« Quand vous connaîtrez à fond les gouvernements dont vous voulez nous donner l'histoire, vous ne serez ni révolté de l'injustice de quelques-uns, ni dégoûté par la stupidité des autres ; mais lisant les effets dans les causes, vous ne serez étonné de rien, et il n'y aura point

de déclamation dans vos écrits. Tout s'y développera de soi-même comme dans la nature, parce que tout y sera lié. Alors seulement vous rendrez justice à la liberté, alors seulement vous serez digne d'en parler. Vous vous laissez trop préoccuper à Genève contre les aristocraties; Dieu sait si je les aime; mais il faut toujours rendre justice à un gouvernement où les lois, quelles qu'elles soient, règnent, et non pas la volonté arbitraire ou les caprices d'un seul. Les peintres exhortent sans cesse les autres peintres à connaître les défauts de leur figure pour ne pas les copier dans leurs ouvrages et leur y dresser des autels. Il faut de même qu'un historien fasse la revue des passions de son cœur, et les fasse taire toutes, hormis celles qui embrassent tous les hommes et tous les temps[1]. »

De Florence, Bonstetten se rendit à Bologne. Voici comment il décrit la traversée des Apennins. « Quel délicieux roman que le voyage de Florence à Bologne! Florence au milieu d'un bassin traversé par l'Arno, et entouré de collines qui élèvent en amphithéâtre leurs oliviers et leurs vignobles, leurs villages et leurs palais. Du côté de la mer les collines semblent se séparer pour faire place à l'Arno; vous voyez ce fleuve rouler quelques filets d'eau dans un large lit de gravier où vous retrouvez partout des marques de sa colère. Du côté du nord vous apercevez une étroite ouverture entre les collines; c'est le chemin de Bologne. A votre droite, sur la pointe d'une pyramide, vous voyez au-dessus de vous l'antique Fiésole, et à deux milles de Florence vous voilà déjà dans

[1] Florence, fin juillet.

les Apennins. Rien ne ressemble moins à nos Alpes que ces Apennins ; aucune chaîne de montagnes, des précipices qui s'élèvent les uns au-dessus des autres, qui s'entrecoupent ou se rejoignent de mille manières. Quelquefois le chemin serpente sur le dos d'une colline qui n'a que l'épaisseur de ce chemin ; à droite et à gauche vous voyez paraître et disparaître sans cesse des pays nouveaux et des vallées nouvelles. Et cependant vous vous élevez sans cesse avec les montagnes jusqu'à Piétra mala, où trois rochers presque à égale distance semblent dominer ces vastes pays. Vous ne voyez s'ouvrir aucune plaine ; à peine les pieds des collines laissent-ils passer quelques rivières ou quelque torrent. Les villages sont suspendus sur le penchant des montagnes ou placés sur leurs sommités. Le pays semble absolument impraticable.

» Au premier coup d'œil il a l'air stérile ; c'est que vous n'y voyez aucune verdure. Les pâturages sont brûlés ; de grands bois de châtaigniers et quelques bois de hêtres ou de chênes semblent tacheter de vert les grandes masses de blanc que vous voyez partout. Mais ce terrain brûlé n'est point stérile ; on ensemence les terres jusqu'au sommet des rochers, et vous cueillez d'excellents fruits dans les lieux les plus élevés. Rien de plus honnête, de plus doux que les habitants de ces montagnes ; ils sont industrieux ; pauvres, mais sans misère. Ils se nourrissent de pain de châtaignes, dont ils font des gâteaux appelés *polenta*. — J'ai vu de grands troupeaux de vaches sauvages qu'on tient pour la race. Les pâtres les chassent l'hiver dans les marais de Sienne, et l'été ces

mêmes pâtres, toujours à cheval, les rechassent dans les Apennins. On apprivoise les génisses; les vaches qu'on veut engraisser, on les chasse avec de gros chiens; elles se laissent approcher, mais pas toucher, elles sont d'un blanc gris, assez petites.

» Chaque quart d'heure vous voyez un pays nouveau; à Pianoro le chemin serpente auprès du lit d'un torrent entre deux collines qui s'abaissent sans cesse. Enfin vous n'apercevez plus que dans le lointain les montagnes que vous venez de traverser; une immense plaine qui embrasse Venise et Turin s'étend à vos regards, et vous voilà à Bologne. Ces vastes plaines dans leur lointain offrent l'image de l'Océan ; c'est que l'horizon est arrondi comme celui de la mer. A les voir en détail du haut de la tour d'Asinelli il semble que vous êtes dans une vaste forêt; vous ne voyez que des arbres, à travers lesquels s'élèvent des clochers, des villages et des villes[1]. »

Encore quelques jouissances d'Italie, un peu de lecture à Bologne, à Parme les tableaux du Corrège, et Bonstetten reprit tristement le chemin de la Suisse. Milan, qu'il toucha sur la route, avait perdu pour lui ses charmes, car il n'y voyait plus que le portique du Nord. A chaque pas qu'il faisait la terre lui semblait se *froncer* davantage. Le domestique trouvait le pays « *rude aux yeux !* » l'approche des Alpes annonçait au maître l'hiver, la solitude et la mort. Ce fut avec ces sentiments qu'il rentra dans sa ville natale pour y commencer sa carrière active.

[1] Bologne, septembre 1774.

CHAPITRE IV.

Débuts politiques de Bonstetten. Son entrée au Grand-Conseil. Le gouvernement de Berne. Position de Bonstetten dans sa patrie. Son mariage. Son amitié avec Muller; voyages en Suisse. Bonstetten vice-bailli à Gessenay; *Lettres sur une contrée pastorale de la Suisse.* Activité de Bonstetten dans le domaine de l'instruction publique; *Lettres sur l'éducation des patriciens de Berne.*

Quelques mois de séjour à Genève, auprès de Bonnet et de Muller, eussent été bien nécessaires à notre jeune homme pour calmer la fièvre où l'avait jeté son voyage. Entre le pays de l'harmonie et celui où tout était angle vif, une douce transition aurait pu atténuer la brusquerie du contraste. Mais le temps pressait; Bonstetten devait préparer sa candidature. Il arriva donc avec ses impressions encore toutes brûlantes, et débuta en véritable hé-

ritier présomptif, c'est-à-dire par une opposition fort vive. Replongé en plein dans ses théories et dans sa tristesse d'autrefois, il n'épargnait à ses compatriotes ni les critiques amères, ni des railleries qu'on ne lui pardonna jamais. Ses amis en étaient vivement peinés. Bonnet lui adressa à ce sujet des représentations amicales.

« Votre imagination, lui disait-il, est d'un genre bien singulier. Les images qu'elle vous retrace sont les objets eux-mêmes, et les associations qu'elle reproduit sont aussi fidèles que nombreuses. Vous ne voulez pas que je parle à votre raison? et comment votre imagination qui l'obsède lui permettrait-elle de m'entendre? Vous ne sauriez empêcher que le physique ne produise sur vous ces impressions qui vous désolent : mais vous pouvez amortir ces impressions par des impressions différentes. Occupez votre esprit de ces choses pour lesquelles il est fait, et devant lesquelles fuient les idées sensibles. Soyez votre propre médecin. Vous seul pouvez vous connaître. Je n'oserais entreprendre de vous guérir, parce que je ne serais jamais assez sûr de l'appropriation du remède. Un homme que la rencontre d'un certain mot, d'une certaine image, affecte aussi fortement que la rencontre d'un crapaud ou d'un ennuyeux, n'est pas fait pour être guéri par l'analyste, bien moins encore par le palingénésiste. Mais l'un et l'autre l'aimeront toujours[1]...

Muller, de son côté, le tançait plus rudement. « Le savoir superficiel, lui écrivait-il, a produit chez la nation où il est le plus à la mode une foule de déclamateurs prodigues de paroles insignifiantes, dont le vain bruit

[1] 1er novembre 1774.

s'appelle *chaleur*. Je sais qu'il s'en trouve de tels à Berne, même parmi la portion la plus estimable de votre jeunesse, et c'est pour cela, mon ami, que je vous invite à vous défier de votre sensibilité, de votre imagination, et même de votre conviction intérieure ; à ne pas vous laisser entraîner par cette éloquence verbeuse qui échauffe l'esprit, mais ne le féconde pas[1].... » « Ce que vous me dites, continue-t-il plus tard, des avantages d'un état où tous seraient égaux, est une chimère fanatique que Rousseau vous a mise en tête. Un semblable état n'a jamais existé. Nulle part l'injustice n'est plus grande ni plus choquante que dans les démocraties. Une démocratie parfaite n'a jamais duré plus de cinq minutes. Votre métaphysique me tourmente;.... ne peut-on vous persuader de rester dans notre monde sublunaire, et de vous contenter d'apprendre à parler, à écrire et à agir comme nous l'enseignent Cicéron et Machiavel[2]. » « Que dites-vous? ajoute-t-il enfin. *Avec un esprit supérieur on a beaucoup de peine à être bon homme?* Vous qui connaissez Bonnet! Ne dites pas non plus que *l'étude gâte le caractère ;* mais dites, et vous direz bien : Les éloquents auteurs de rêveries philosophiques ou politiques rendent la société insupportable à leurs disciples, qui n'y trouvent pas ce

[1] 1er décembre 1774. Les lettres de Muller à Bonstetten sont contenues dans les volumes XIII, XIV et XV de ses œuvres complètes (1re édition). Elles avaient déjà été publiées auparavant, en grande partie du moins, sous le titre de *Lettres d'un jeune savant à son ami.* Tubingue, 1802. Il parut de cette première édition une fort bonne traduction française (Zurich 1810), qui avait pour auteur une dame de Berne, Mme Steck-Guichelin. C'est à cet ouvrage que nous avons emprunté la plupart de nos citations.

[2] 20 décembre.

qu'ils en attendent, et rendent par contre-coup ceux-ci insupportables à la société, qui ne sait guère ce qu'elle doit faire d'eux [1]. »

La leçon, certainement, était méritée. Toutefois, malgré ses préventions, Bonstetten envisageait en face sa carrière future, et si les lois de son pays lui paraissaient barbares et compliquées, il ne les étudiait pas moins avec courage. Sa naissance [2], encore plus que ses talents, l'appelait à faire partie de l'autorité souveraine; le peu de réserve de ses débuts ne suffisait pas pour l'en écarter. Il fut élu au Grand-Conseil au printemps de 1775, quelques mois avant d'avoir atteint l'âge requis pour y parvenir, celui de trente ans.

La vie politique de Berne, alors, était ce qu'elle peut être dans les gouvernements qui ne savent pas à temps faire couler dans leurs veines un sang et un esprit nouveaux. L'immutabilité de la routine, des idées bornées, rétrécies encore par l'habitude de minutieux détails, s'y mêlaient avec une sagesse administrative modèle, la tradition des affaires, une dignité parfaite et de nobles restes d'une antique grandeur. Quelques traits, quoique d'une date un peu postérieure au moment où nous sommes parvenus, serviront à faire connaître le revers et le beau côté de la médaille. Les premiers se rapportent à un parent de Bonstetten, l'avoyer Albert Frédéric d'Erlach, qui régna de 1750 à 1786.

[1] 26 décembre.

[2] Six familles, au sein de l'aristocratie bernoise, jouissaient d'une sorte de préséance : c'étaient celles d'Erlach, de Diesbach, de Watteville, de Bonstetten, de Mulinen et de Luternau.

Bonstetten habitait une maison située à peu près vis-à-vis de l'hôtel construit par l'avoyer, hôtel qui porte encore aujourd'hui le nom de la famille, et où a siégé quelque temps le nouveau gouvernement fédéral de la Suisse. « Un jour, dit-il, l'avoyer me fit appeler. Nous avions alors des affaires sérieuses sur les bras. Le vieux cousin était aimable et gai ; dans les manières l'ancienne courtoisie française, un fin sourire sur les lèvres ; il vivait toujours dans les pensées et les opinions de ceux avec lesquels il parlait. La vie de cour l'avait enrichi des idées d'autrui, de là son habileté dans les affaires. Je le trouvai seul. Il fut amical. Quel mystère, pensai-je, quel secret d'état va s'échapper des lèvres du grand homme ? — Mon cousin, vous avez au troisième étage sur la fenêtre une grande bouteille. Je suis curieux de savoir ce qu'elle contient. — J'aurai l'honneur de le faire savoir à votre Excellence. C'était du vinaigre, qu'on avait mis au soleil. Quand des républicains rient de la cour et des rois, et se vantent de leurs âmes romaines, je pense à la bouteille de vinaigre [1]. »

Mais le vieil esprit ne sommeillait pas toujours. Une fois, en 1781, le Grand-Conseil est convoqué subitement à trois heures du matin. C'était le moment des plus longs jours. Le soleil, se levant derrière le Bantiger, effleurait à peine de quelques rayons l'antique salle, lorsque déjà les conseillers, rangés sur leurs bancs, se demandaient quel pouvait être le motif d'une convocation aussi inusitée. On lit une dépêche du gouvernement de Fribourg ; des milliers de paysans insurgés se dirigeaient sur cette

[1] *Bonstetten's Erinnerungen*, ouvrage cité, pag. 229.

ville. L'avoyer d'Erlach se lève alors de son trône : « Très honorés seigneurs, vous avez entendu ce dont il s'agit. Dans les temps ordinaires nous avons tout le loisir de délibérer ; mais aujourd'hui nos Confédérés sont dans le péril ; un prompt secours seul peut les sauver. Que tous ceux qui veulent donner des pleins-pouvoirs au conseil de guerre se lèvent. » L'assemblée entière se leva ; immédiatement toutes les troupes disponibles se mirent en marche, et à midi, leur arrivée, leur attitude résolue, avaient rendu le courage au gouvernement de Fribourg[1].

Un dernier trait, rapporté par un témoin oculaire, mérite également d'être cité. Le 12 septembre 1787, au milieu de la nuit, le feu avait pris à l'hôtel de ville. En moins d'une heure, tous les conseillers, même ceux qui habitaient à la campagne, se trouvaient réunis en costume dans la salle du Petit-Conseil. Le bâtiment adjacent, la Monnaie, avait déjà été consumé, et les flammes atteignaient au coin du toit de l'édifice principal, lorsqu'un homme se précipite dans la salle en criant : Fuyez, fuyez, gracieux seigneurs, ou la maison s'écroule sur vos têtes et vous ensevelit tous. Les conseillers demeurent tranquilles à leurs places ; l'avoyer Steiguer se lève seul et dit : « Nous sommes où nous devons être. Si le danger est aussi grand que vous le prétendez, des experts, préposés à cela, nous le feront savoir. » Le danger ne se présenta pas ; le Conseil resta réuni ; l'avoyer se retira le dernier, donnant ses ordres avec le plus grand sang-froid, quoiqu'il fût très malade[2]. »

[1] *Bonstetten's Erinnerungen*, ouvrage cité, pag. 228.
[2] Wagner, *Bern's goldenes Zeitalter*.

L'impression du respect était au reste la première produite par la vue de l'autorité souveraine de Berne, sur les nouveaux membres qui s'y trouvaient introduits. En y entrant, dit Bonstetten, on se sentait devenir meilleur[1]. Plus d'un jeune homme oisif et léger data de son entrée au Grand Conseil son retour à une vie utile et à des occupations sérieuses. Ce moment fut aussi pour Bonstetten celui d'une révolution intérieure, mais assez différente. Transporté tout-à-coup des hauteurs de la spéculation au sein de la vie pratique, il commença à s'apercevoir que les états ne se gouvernent pas par des théories, à sentir son ignorance des affaires et le besoin qu'il avait de reprendre une foule de choses à nouveau. « J'avais passé, dit-il, plus de dix ans de ma jeunesse à apprendre le latin, le grec, puis l'anglais et l'italien, et je ne savais pas la langue que je devais parler, l'allemand ; j'ignorais encore plus complétement ce que c'est que l'administration d'une campagne et le maniement de mes capitaux[2]. »

Dès cette époque ses travaux prirent une autre direction. Ainsi que l'avait prévu Bonnet, une fois membre du souverain, son point de vue changea. Cessant de s'absorber dans des considérations métaphysiques, il porta son attention sur les réalités, et apprit à peser les institutions, non plus à leur valeur absolue, mais d'après leurs rapports avec l'état actuel et les besoins de la société. Toutefois le changement, pour être grand, ne fut ni soudain, ni complet. On n'efface pas à volonté les

[1] *Souvenirs de C. V. de Bonstetten*, pag. 26.
[2] *Ibid.*, pag. 27.

premières impressions de jeunesse. L'esprit de Bonstetten avait reçu de Rousseau une empreinte trop forte pour ne pas en garder la marque toute sa vie. A mesure que ses idées se modifièrent, il se décida toujours plus fermement pour une aristocratie éclairée et prit en dégoût la démocratie ; mais il conserva toujours un sentiment profond de l'égalité naturelle des hommes. L'expérience lui donna des vues justes et saines, véritablement pratiques, et cependant le goût pour l'abstraction s'y glissa le plus souvent pour les gâter. Tout en convenant que les lois doivent tenir compte des faiblesses de ceux auxquels elles s'appliquent, il garda une confiance à peu près absolue dans la perfectibilité indéfinie de l'homme, cherchant tout le bonheur d'un peuple dans le progrès des lumières : en un mot, il ne crut jamais à l'existence réelle du mal dans l'humanité.

Au fond, Bonstetten n'avait pas le caractère bernois ; voilà pourquoi il fut toujours dépaysé au sein même de sa patrie. Deux choses surtout contribuaient à l'isoler. Après une éducation faite presque tout entière à l'étranger, ce qui certainement était un bonheur, puisque Berne sous ce rapport ne pouvait rien lui offrir, il ne sut se refondre au moule national. Bonstetten avait oublié le dialecte de son pays ; il ne le rapprit jamais complètement, il ne l'aimait pas : de là une barrière entre lui et le monde au milieu duquel il était appelé à vivre, dans une ville où le cachet du terroir est si fortement prononcé. « Rien ne va plus avant dans l'âme d'une nation que la langue nationale, » dit-il lui-même quelque part[1] ;

[1] *Neue Schriften von C. V. de Bonstetten.* Vol. II, pag. 5.

et, en effet, le langage n'est pas seulement le porteur des idées, il l'est avant tout des sentiments. Un homme d'état républicain qui n'a pas ses racines dans le sol, qui ne partage pas la manière de voir et de sentir de son peuple, nous dirons même jusqu'à un certain point ses préjugés, n'a pas chance d'exercer sur lui une action bien profonde. En second lieu, l'éducation de Bonstetten avait été trop exclusivement studieuse. Pour l'achever, dans un état militaire comme Berne, il aurait peut-être eu besoin de passer quelque temps sous les drapeaux. Le service étranger, il est vrai, avait ses grandes ombres; souvent, et surtout à cette époque, il servait d'école à l'oisiveté plus qu'à toute autre chose; mais à ceux qui le prenaient au sérieux, il donnait un coup d'œil sûr et rapide, la décision, l'esprit d'action, toutes qualités qui de nature manquaient à Bonstetten. Si les derniers grands hommes de l'ancienne Berne ne furent pas tous des soldats, ceux-là seuls furent grands qui surent s'inspirer de l'esprit tout guerrier de la république. Bonstetten, lui, fut toujours trop littérateur pour un homme d'état.

Au premier moment il sentit peu les épines de sa nouvelle carrière. Quelques petits emplois éveillaient son intérêt pour les affaires publiques; et l'année qui suivit son entrée au Grand Conseil, il se maria avec M^lle^ de Watteville, fille d'une amie de Julie Bondeli. On a conservé la lettre qu'il écrivit à cette occasion à M^me^ Prevost:

.... «Je me suis défendu comme un tigre, ou plutôt comme Protée: quand j'eus fait toutes mes métamor-

phoses de tigre, de lion, d'ours, de serpent, je suis devenu doux comme un mouton. Le cœur l'a emporté sur l'imagination, et je me suis laissé prendre, enchaîner, garrotter, et chaque instant m'a rendu plus heureux. N'est-ce que cela ? ces chaînes sont de fleurs ; elles ont fait tomber celles de fer. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'avant de m'engager je n'ai pas eu un brin d'amour ; mais j'ai *tant vu* de mérite que cela crevait les yeux. Depuis que je suis engagé je ne *vois* plus de mérite, mais je ne puis que *sentir* l'amour le plus tendre.

» Ce n'est pas l'unique chaîne qui m'attache ici. Une place de juge qui est fort honorable, m'occupe doucement. Je me fais une sphère toute petite dont je ne veux pas sortir. La plupart des gens font avec le bonheur comme quelqu'un qui aurait bien chaud, et qui se dirait un beau jour d'été : Il n'y a qu'à courir de toutes mes forces pour fuir ce soleil qui brûle. Il court et sue : que ne s'asseyait-il dans quelque coin à l'ombre ? — Bonjour[1]. »

Mais la lune de miel politique ne dura pas longtemps. La manière de voir de Bonstetten différait trop de celle de ses compatriotes ; et s'il y avait un domaine où se montrât particulièrement l'horreur des Bernois pour les innovations, c'était celui des affaires publiques. La tentative violente de Henzi, les représentations modérées, les propositions timides, étaient venues se heurter en vain contre cette immobilité parfaite, cet instinct exagéré de conservation qui semblait alors l'idéal d'un gouvernement, et qui fut une des grandes causes de la chute de

[1] 9 mars 1776. Lettre inédite, communiquée par M. Prevost-Martin.

Berne. Bonstetten voulait parvenir: sa position, l'influence de sa famille, ses talents, lui en faisaient légitimement concevoir l'espérance ; mais à chaque pas il essuyait de nouvelles contrariétés. L'envie et l'esprit de dénigrement sont une plaie des républiques, des aristocraties aussi bien que des démocraties, et cette disposition était enracinée à Berne plus que partout ailleurs. «Lorsqu'ici un homme monte sur une feuille de papier, disait Tschiffféli, vingt autres se présentent avec des perches pour l'en faire descendre[1]. » Au lieu d'encourager les jeunes hommes qui avaient dans le caractère quelque chose d'indépendant et d'original, et de les former en adoucissant leurs angles trop vifs, on cherchait de toutes façons à les refouler, à les écraser. Les années où Bonstetten, après son entrée au Grand Conseil, chercha à obtenir un emploi actif dans le gouvernement, furent certainement au nombre des plus pénibles de sa vie.

Sa consolation dans ses ennuis, c'était Muller. Les difficultés contre lesquelles l'un et l'autre avaient à combattre, en les rapprochant davantage, firent des mêmes années le plus beau moment de cette amitié que la correspondance de Muller a rendue célèbre, et qu'elle eût suffi à elle seule à immortaliser[2].

[1] Stapfer. Mélanges. Vol. I, pag. 431.

[2] Bonnet écrivait déjà à Bonstetten avant cette époque: « Notre jeune Phocion vous aime comme on aime sa maîtresse. Il faudrait remonter à l'âge d'or pour trouver une pareille amitié. Vous êtes trop nécessaire à son bonheur; et je crois que je vous servirais tous deux en le rendant un peu plus indépendant de votre présence.... C'est un excellent garçon, qu'on ne peut pas ne pas aimer. J'y découvre un Montesquieu, je ne dis pas en herbe, mais qui monte en tuyau, et dont l'Allemagne et la Suisse se glorifieront un jour. » 1er novembre 1774.

Bonstetten servait d'appui matériel et moral à son ami. Quand Muller s'était placé par son inconstance dans une position difficile, il ne manquait jamais de recourir à Bonstetten, et celui-ci, quoique dans une position bien moins brillante que celle qu'il eut plus tard, s'empressait de partager avec lui ses ressources. Muller éprouvait-il le besoin de quelques mois de solitude et de travail, Valeyres lui ouvrait toujours sa porte hospitalière. Bonstetten ne négligeait rien pour l'aider dans ses travaux historiques, et lui faciliter l'accès des matériaux; il parcourait la Suisse avec lui, afin de lui faire connaître le pays, et de lui permettre la consultation des archives et des bibliothèques. Ces voyages, entre autres celui de 1777, leur laissèrent d'impérissables souvenirs. Des aventures de plus d'un genre s'y mêlèrent.

Arrivés à Zurich, ils avaient d'abord loué une maison de campagne, puis se décidèrent à revenir habiter la ville. Bonstetten pria son ami Fussli de lui chercher une pension. Celui-ci les conduisit chez M. Hofmeister. Bonstetten se croyant chez lui, ordonna comme à l'auberge, invita, tint bonne table. A son départ, il pria Fussli de régler le compte. La réponse fut qu'ils avaient logé chez un riche particulier, et qu'on l'offenserait en parlant de paiement[1]. Telle était encore alors l'hospitalité suisse.

Le vieil esprit patriarcal, chez les paysans, prenait pourtant parfois une autre forme. «Nous étions à Etiswyl, dans le canton de Lucerne, raconte Bonstetten, un jour de grande fête chez les capucins du voisinage. Assis

[1] *Briefe von C. V. v. Bonstetten an Friederike Brun.* Vol. I, pag. 145, note.

tous deux sous des arbres près de l'auberge, je lisais Tacite à haute voix à mon ami. Peu à peu nous voyons les paysans s'attrouper autour de nous, au point qu'il y avait du monde jusque sur les toits. Bientôt j'entendis dans l'auberge des vociférations; l'on parlait de nous arrêter. J'entre dans la maison. Une jeune fille, à qui je demandai ce qui se passait, me dit qu'on allait nous mettre en prison. Elle n'osait parler librement. Enfin elle m'avoua que ces paysans avaient perdu la tête, qu'ils prétendaient que nous étions arrivés cinq, et que nous n'étions plus que quatre, que le cinquième était un homme blanc qui avait disparu.

» Bientôt un homme, armé d'une vieille hallebarde, vint à nous pour nous arrêter. On voulut saisir mon domestique, jeune homme adroit et robuste. Il osa se défendre au milieu de la foule, et je le vis terrasser trois ou quatre paysans. Mais, bientôt accablé par le nombre, il tomba étendu par terre, couvert de son sang et foulé aux pieds sur le gazon. Heureusement, un monsieur à cheval vint à passer près de là. Je courus à lui, je le suppliai de parler à ces fanatiques. Il demanda ce qu'on avait contre nous. Je ne compris pas la réponse des paysans; mais j'entendis qu'il leur criait qu'ils étaient des fous, et qu'ils n'avaient qu'à nous laisser partir.

Sur cela la foule nous quitta, pour délibérer sur ce qu'il fallait faire. Mon domestique se releva à demi-couvert de sa longue chevelure pleine de sang ; nous partîmes tous à pied.

« Nous avions une demi-lieue à faire jusqu'à la résidence du bailli. Comme nous étions à moitié chemin,

nous vîmes la foule venir à nous. Nous doublâmes le pas. Près de la porte de Willisau, nous voyant sur le point d'être atteints par des hommes armés de massues, nous nous mîmes peu à peu à courir, et nous entrâmes en pleine course dans la ville, poursuivis par une centaine de furieux tous armés. Arrivé au château, je me nommai au bailli, qui demanda aux paysans ce qu'ils avaient contre nous. Leur réponse fut que nous étions des hommes *gelés (gfroren)* [1]. Je ne sais ce que ce mot veut dire en langage de sorcier. Plusieurs de ces fous furent mis en prison.

» De tout cela il résulta une procédure dont le sénat de Lucerne prit connaissance. Il eut la bonté de m'envoyer à Berne les plus coupables de la troupe. Je les traitai de mon mieux, et les priai de me dire ce qu'ils avaient eu contre nous. Ils m'avouèrent que les capucins avaient monté leur zèle religieux, et je compris qu'ils nous avaient crus un peu alliés du diable. Sans doute qu'ils avaient pris la lecture de Tacite, faite à haute voix, pour des paroles magiques [2]. »

L'affection de Bonstetten pour Muller ne se bornait pas seulement à des services extérieurs. C'était lui surtout qui le relevait dans ses moments si fréquents de tristesse et de prostration morale, lui révélait sa vocation, et l'encourageait à poursuivre son but sans se laisser abattre. « J'étais, dit-il, son ancre de salut qu'il n'oubliait jamais dans les jours de malheur. Je lui avais, dans sa jeunesse, appris à croire à son génie, dans le

[1] C'est-à-dire *charmés*, en particulier contre les blessures.
[2] *Pensées sur divers objets de bien public*, pag. 230.

temps où personne ne voulait imprimer son histoire, dans le temps où l'on disait autour de lui que le pauvre homme ne savait pas écrire. Nous nous soutenions l'un l'autre dans cette foule de contrariétés et de chagrins qui ont pesé sur nos jeunes ans [1]. »

A son tour, Muller enrichissait Bonstetten des trésors de sa science et de son imagination, il fécondait sa pensée, le ramenait des abstractions aux faits positifs, cherchait à enraciner son esprit dans le sol de la patrie; il l'aiguillonnait au travail, quand il le voyait se laisser aller à la dérive ou gaspiller ses forces dans une foule de petites affaires; il l'encourageait maintefois, le reprenait plus souvent encore.

Un point séparait les deux amis. Muller, ne voyant

[1] *La Scandinavie et les Alpes.* Préface, pag. XVII. Bonstetten était secondé dans ses efforts par Bonnet, qui lui écrivait un jour ces remarquables paroles :

« J'avais fort appuyé à ce projet d'enseigner l'histoire (il s'agit du cours d'histoire universelle donné par Muller à Genève); et j'avais dit qu'elle serait toute vivante. Comptez que le pécule ne serait pas médiocre. Mais il faut une certaine tenacité dans les projets, que n'a point notre jeune homme. Ah ! combien cette âme est-elle versatile ! et pourtant souvent très près des extrêmes les plus extrêmes. C'est que l'individu a peu d'expérience, et sa machine bien du ressort. Un moment hostile suffit à mettre tout en combustion dans son cervelet.

» Vous avez raison, mon digne ami : il n'est bon que pour enseigner les jeunes gens qui savent déjà beaucoup ou qui ont une grande capacité de penser. Tout ce qui ne l'intéresse pas lui-même l'ennuie ou le dépite. Il veut toujours s'instruire ou se rappeler ce qu'il a su. Il songe plus à lui-même qu'à l'écolier. J'ai eu cent occasions de remarquer cela. Que vous dirais-je encore? C'est un franc gourmet littéraire, qui vous jette au nez du cuisinier tout ce qui ne lui agrée pas. Il a une certaine impatience qui met tous ses petits membres en convulsion. J'ai vu son âme vibrer comme une lame d'acier. Vous seul possédez le coton dans lequel il faut la mettre. » *Lettre inédite*, du 31 octobre 1778.

rien au-dessus de la gloire littéraire, aurait voulu attirer Bonstetten dans cette voie, et l'arracher à ces préoccupations, mesquines selon lui, auxquelles il donnait les plus belles années de sa vie.

« Pourquoi, mon ami, lui écrivait-il, vous consumer dans une oisiveté pleine de fatigues? Vous avez en vous un trésor de connaissances, vous avez un ami; pourquoi ne pas jouir d'un bonheur qui est en votre puissance, au lieu de passer votre vie dans des intrigues sans intérêt, auxquelles nous sommes, vous et moi, moins propres que personne au monde; rechercher des dignités qui dépendent de mille hasards et ne vous empêcheraient pas de mourir d'ennui. Tout cela pour être utile dans trente ans d'ici, quand vous et moi n'existerons peut-être plus, à un fils qui ne naîtra peut-être jamais, qui peut-être mourra jeune, ou qui probablement, grâce à un mariage ou à un parent *Seizenier*, rendra superflues toutes les peines de son père? Et de plus, il y a tout lieu de croire, si l'on considère les progrès de la raison, que dans trente ans d'ici, ce même fils trouvera vos sollicitudes bien ridicules. Et cependant, toi, l'ami et l'élève éclairé des sciences, toi, mon ami, tu cherches avec plus d'ardeur à te faire confondre dans la foule des *grands* d'un petit état, qu'à obtenir par tes travaux l'estime et l'amitié des véritables grands de la terre! Toi, le concitoyen et l'ami d'un Haller, un bonnet de conseiller flatte plus ton orgueil que les larmes de la patrie versées sur ta tombe et les monuments honorables que t'élèverait ta postérité!

« Eveille-toi, mon ami! rappelle-toi nos anciens amis,

les grands hommes que nous avons lus, que nous avons adorés ensemble, le siècle où nous vivons, tes premiers penchants, le caractère de ton esprit, et l'espèce de bonheur qui était l'objet de tes désirs. Choisis ! car en vérité je suis las de ta demi-existence. Veux-tu être M. le conseiller, M. le trésorier, son Excellence de Berne, et comme son Excellence S. mourir d'ennui toute l'année et subir mille mortifications ? Alors encore notre amitié sera éternelle ; mais il y aura quelques hommes que j'estimerai autant que toi, parce qu'ils sauront non-seulement suivre le même plan avec une habileté très supérieure, mais encore le concilier avec leur bonheur personnel. Si au contraire, au lieu de te traîner lentement sur la route du bonheur et de la gloire, chargé d'un lourd costume d'avoyer, et escorté d'une troupe d'huissiers à baguette, tu veux, dans toute la vigueur de ton esprit, *cursu contingere metam* (atteindre le but à la course), cesse de regarder derrière toi, à droite, à gauche, en haut, en bas, et tiens constamment les yeux fixés sur le but qui t'est offert [1]. »

La thèse de Muller en général était discutable. Pourquoi, par l'attrait d'une indépendance plus ou moins égoïste, vouloir soustraire l'homme à la tâche que la Providence place devant lui ? Une occupation positive est souvent la résistance qui soutient le levier du génie, et ce fut précisément le malheur de Muller, de ne jamais savoir accepter les devoirs de la vie. Mais, dans le cas particulier, il avait pressenti la vocation véritable de son ami. Ses exhortations, il est vrai, trouvèrent en ce me-

[1] 30 juin 1778.

ment porte close; car l'ambition littéraire de Bonstetten n'avait pas résisté à la pression du dehors. Vivant dans un milieu politique, il en avait adopté les préoccupations, malgré tous les ennuis qui formaient leur cortége, et ne songeait à rien moins qu'à éclairer les hommes par ses écrits. Il aspirait à un bailliage: après un premier échec pour celui de Nyon, qui l'aurait rapproché de Genève, la mort de son beau-père, le bailli de Watteville, ayant laissé vacante la préfecture de Gessenay, il fut désigné pour ce poste à la fin de l'année 1778 [1].

La position n'offrait pas tous les agréments désirables. Partir à l'entrée de l'hiver, pour aller habiter une contrée sauvage, dans une solitude profonde, au milieu d'une population de bergers, eût effrayé plus d'un citadin. Bonstetten l'accepta avec sa facilité d'humeur naturelle. Tout lui était nouveau: la nature, le peuple, les mœurs, et cette nouveauté le charma. Dans sa résidence de Rougemont, entouré de neiges épaisses, il jouissait avec délices d'un calme qu'il ne connaissait

[1] On connaît les conseils que donna l'avoyer d'Erlach à Bonstetten, au moment du départ de celui-ci. Il l'avait fait appeler; et le nouveau bailli, en attendant l'audience, repassait dans sa tête son Montesquieu et son Machiavel. « Ah! bonjour, mon cousin, lui dit l'avoyer en le faisant asseoir, vous voilà donc bailli. Je ne sais si vous connaissez les usages. On vous enverra les notes. On donne par an un fromage à chaque conseiller, et, retenez bien ceci, tant à l'avoyer. Votre prédécesseur était un sot; il ne m'envoyait que de petits fromages, qui ne valent pas les grands. Souvenez-vous, mon cousin, de m'en envoyer de grands. Adieu, mon cher cousin, je vous souhaite un bon voyage. Ma cousine se porte bien? » ajouta-t-il en se levant. Pour faire honneur à de pareilles instructions, pensa Bonstetten, je n'avais guère besoin de Montesquieu et de Machiavel. *Bonstetten's Erinnerungen*, ouvrage cité, pag. 227.

plus depuis longtemps, d'une liberté qui le restaurait de toutes les tracasseries de Berne. En l'absence de toute distraction, le loisir ramena les lettres. La vue du peuple simple, heureux et pauvre qu'il était appelé à administrer, fit naître en son esprit l'idée de prendre la plume pour le décrire, lui qui tout à l'heure y songeait si peu. S'entourant des renseignements que sa position lui donnait la facilité de recueillir, il se mit aussitôt à l'œuvre, et acheva en peu de mois la plus grande partie de son petit travail. Des excursions dans les vallées et sur les montagnes, que Muller et lui firent ensemble pendant l'été, lui fournirent la matière de la description du pays. Du reste Bonstetten séjourna peu de temps à Rougemont. A la fin d'août 1779, il prenait congé des habitants allemands et français de la contrée par deux discours pleins de simplicité et de cordialité, dans lesquels il leur rappelait leur bonheur, leur liberté, acquise sous la domination pacifique des comtes de Gruyère, maintenue sous le sceptre juste et humain de Berne, et les exhortait à conserver les anciennes mœurs, qui en étaient le garant.

Muller, en quittant l'année suivante Genève pour l'Allemagne, avait emporté avec lui le manuscrit de son ami, qu'il trouvait intéressant. Ce travail était en français, Bonstetten n'osant encore se hasarder à écrire en allemand. Muller le traduisit, le rédigea, et l'inséra en 1781 dans le *Mercure allemand*, que dirigeait Wieland. L'ouvrage, qui avait pour titre : *Lettres sur une contrée pastorale de la Suisse* (Briefe über ein schweizerisches Hirtenland), fit aussitôt sensation. Non sans raison, le

public croyait y retrouver le style de Muller, dont le premier volume de l'*Histoire de la Confédération* venait de paraître. En relisant aujourd'hui le petit écrit de Bonstetten, on aurait peut-être peine à comprendre l'intérêt qui s'y rattacha. C'est une suite de lettres fort simples, contenant la description du pays, du climat, un exposé de la culture du sol, des occupations du peuple, l'examen des causes qui favorisent sa prospérité, de celles qui l'entravent, comme la défense d'exportation du beurre, enfin quelques détails sur les mœurs. Le principal mérite en fut la nouveauté (on connaissait alors si peu la Suisse, surtout celle des montagnes), l'exactitude, et le cachet de douce sérénité qu'y avait empreint la disposition d'esprit de Bonstetten. Ajoutons-y la vigueur et la poésie du style de Muller, que n'avait point affaiblies la petitesse du sujet, la lettre qu'il composa lui-même sur l'histoire de la Gruyère, et qui n'est pas la moins intéressante, et l'on ne s'étonnera plus de l'accueil que rencontra ce travail, œuvre commune des deux amis, témoignage vivant de leur affection. D'ailleurs on retrouve déjà dans la partie descriptive du livre la vivacité, la fraîcheur d'impression qui est le caractère le plus frappant des écrits de Bonstetten. Une citation, surtout comme point de comparaison, nous sera bien permise :

« Souvent, par un ciel clair, une fumée s'élève du sein de la vallée, nous enveloppe, disparaît, et se retrouve tout à coup comme un blanc nuage au-dessus de nos têtes. Souvent de longues nuées se traînent lentement dans l'air, pour couvrir peu à peu d'un voile quelques pointes de rochers; un brillant et vaste horizon se plonge

en un instant dans une sombre et triste obscurité. Une fois, de la cime d'une des Alpes les plus avancées, je vis toute la Suisse jusqu'au Jura changée en un océan de nuages. Il brillait comme de la neige, et cependant avait quelque chose de la couleur douce de la laine; la surface en était unie et colorée, comme la mer par une tranquille soirée d'été. A l'ouest, la chaîne uniforme du Jura ressemblait à des côtes écartées; ci et là des montagnes élevaient leurs cimes comme des îles. Quelques-unes étaient couronnées de troupeaux, qui paraissaient tantôt descendre dans la mer, tantôt en sortir, d'autres îles semblaient désertes, d'autres encore inhospitalières comme celle d'Obéron [1]. Le soleil couchant versa peu à peu sur cette mer toutes les couleurs de l'aurore; des ombres imperceptibles en adoucissaient le trop grand éclat. Chaque nuage qui était chassé de la montagne par le vent, s'abaissait comme du sable et se rangeait à sa place. Ce spectacle dura une demi-heure par le ciel le plus clair, lorsque tout à coup la mer s'ouvrit en plusieurs endroits, et au lieu de monstres et de prodiges nous montra une multitude de châteaux, de villes, de bourgs et de campagnes [2]. »

Après son retour de Rougemont, Bonstetten passa la plus grande partie de son temps à Berne. Il était membre des tribunaux et de diverses commissions, entre autres de la commission d'éducation, où l'appelaient ses connaissances, et où son activité ne fut point inutile. Les questions d'instruction publique, nous le savons, l'inté-

[1] Poëme de Wieland.

[2] *Bonstetten's Schriften*, 2e édition, pag. 29.

ressaient vivement. Dans l'une des réunions de la Société helvétique, vers cette époque, il avait ouvert un concours et offert des prix pour les meilleurs travaux sur l'état de l'éducation dans l'un ou l'autre des cantons. Mais il était surtout frappé de l'oisiveté dans laquelle végétaient la plupart des jeunes patriciens de sa ville natale, et qu'il n'avait évitée qu'en fuyant Berne.

Depuis que l'esprit de la Réformation, en effet, s'[illegible] affaibli, et qu'on sentait moins le besoin de fortes é[illegible]s littéraires, les familles de l'aristocratie n'envoyaient plus leurs fils aux écoles publiques. On les confiait aux soins d'un précepteur. Celui-ci, ordinairement étudiant en théologie, obtenait par une place de cette espèce puissante protection pour l'avenir, et l'espoir d'une bonne cure. Dans la maison, on le voyait souvent l'aide du père à la cave et au grenier, le comptable et le copiste de la mère, plutôt que l'éducateur du fils. Celui-ci apprenait quelques bribes de latin, faisait ses examens à l'aide d'un souffleur, et cette sorte d'éducation cessait à l'âge de douze ou quinze ans, au moment où l'ardente activité de la jeunesse avait surtout besoin d'aliment[1]. Puis le jeune homme se rendait au service, ou restait à Berne, et entrait au Grand-Conseil à l'âge voulu, souven[illegible]ans aucune préparation convenable aux fonctions qu'il allait remplir. Bonstetten savait par ses souvenirs[2] quels étaient les dangers de l'inaction à l'époque de l'adolescence; son expérience lui apprenait d'ailleurs les tristes résulta[illegible]

[1] Bonstetten. *Souvenirs*, pag. 9 et suivantes. *Lebensbeschreibu[illegible] Johannes Justinger[illegible] eines bernrischen Patrizii.* Berlin (Berne), 178[illegible].

[2] Voir pag. 12.

d'une manière d'agir qui éloignait forcément de leur patrie les jeunes gens désireux de savoir, et dont il était lui-même la victime. Pourquoi, se demandait-il, les théologiens seuls reçoivent-ils une instruction appropriée à leur mission future, tandis que la classe appelée à gouverner se trouve abandonnée à l'éducation du hasard, privée dans son pays de tout moyen de culture spéciale? Pénétré de cette pensée, il écrivit dans le *Musée suisse* de Zurich deux lettres *sur l'Education des patriciens de Berne* (Ueber die Erziehung der bernerschen Patrizier). Elles parurent dans les mois de mai et de juin 1785.

La première de ces deux lettres compte au nombre des meilleurs écrits de Bonstetten. Inspiré par son sujet, et comme par l'esprit de l'ancienne Berne, il s'élève à une hauteur qui ne lui est pas ordinaire. Son langage est rude, il est vrai, un peu déclamatoire; on sent l'homme encore peu habitué à manier la langue allemande; mais il a de la dignité, de la chaleur, du nerf, et touche parfois à l'éloquence. Un reflet de la pensée de Muller a coloré ce travail.

Partant de l'idée qu'une aristocratie ne peut se soutenir, si elle n'est moralement et intellectuellement supérieure au peuple qu'elle est appelée à conduire, Bonstetten démontre en traits énergiques la nécessité de la création d'un établissement où les jeunes patriciens puissent être mis en état de remplir avec honneur leur destination future. Dans cette école, les jeunes gens devraient d'abord apprendre à connaître les auteurs anciens, plutôt dans leur esprit que selon la méthode d'une sèche philologie. « Je ne voudrais pas, dit-il, exposer toutes les

règles à propos de chaque phrase, mais en réserver pour le jour suivant, et dans l'interprétation, mettre de grammaire juste ce qu'il faut pour faire comprendre, évitant d'obscurcir le sens par la longueur des explications, et de faire perdre ainsi l'intérêt du tout.[1] » Les élèves étudieraient ensuite l'histoire de la patrie, l'art de la guerre dans ses principes, les mathématiques, et dans ses applications; enfin l'allemand et le français, à l'exclusion de l'allemand bernois, de cette langue « où manquent absolument toutes les idées d'une nation éclairée, et qu'on ne peut écrire, conséquemment pas perfectionner. » Du reste, les jeunes gens ne seraient pas astreints à suivre toutes les leçons : à l'exception d'une branche spéciale, nécessaire pour la carrière qu'ils voudraient embrasser, ils seraient libres dans leur choix. Comme une seule science bien apprise suffit pour apprendre à bien penser, on suivrait la méthode anglaise, d'après laquelle les élèves apprennent peu, mais bien, et ne font jamais un pas inutile dans les études. « Pas de demi-science, ajoute-t-il avec une justesse parfaite, pas de demi-science, qui ôte au caractère son énergie. »

Après avoir ainsi développé ses idées et ses propositions, l'auteur conclut de la manière suivante : « J'ai suffisamment indiqué les principes d'après lesquels on devrait entreprendre la grande œuvre de former la jeunesse patricienne de Berne aux vertus du législateur. Vous, mes concitoyens, que votre naissance appelle à gouverner les autres, pensez à chaque instant que de votre mérite dépend la dignité de l'Etat, le bien de plu-

[1] *Schweizerisches Museum*, 1785, pag. 914.

sieurs centaines de mille âmes, l'honneur de vos familles. De nobles chevaliers, de grands hommes d'état, par leurs vertus et par leur vaillance, ont élevé une pauvre petite ville de quelques mauvaises rues et de maisons en bois, à la grandeur d'une république, du second rang par l'étendue, pour le bien-être la première de l'Europe. Vous, leurs descendants, songez que par ces vertus seules, par la sagesse et la bravoure, vous pouvez maintenir la gloire qui, dans la sombre nuit de vos annales, a frappé même un Montesquieu ! Songez qu'une aristocratie sans armée permanente ne peut se conserver que par ses vertus, qu'elle ne peut avoir d'action efficace que par l'élévation de ses idées, l'étendue de ses lumières, et par une éducation convenable à des Bernois, qui sentent les priviléges de leur naissance et les devoirs de leur destination future. Sans cette éducation, sans le maintien de vos mœurs, vous retomberiez aux yeux des nations civilisées dans le néant dont la vertu seule peut vous préserver. La faiblesse primitive de votre république rappellera pendant des milliers d'années les exploits de vos pères, qui n'ont agrandi votre état que par de grandes actions ; mais la faiblesse de vos neveux montrerait seulement à l'Europe éclairée que les descendants, endormis sur les vertus de leurs pères, en ont perdu le fruit par leur nullité personnelle. Leurs dignités les condamneraient à la honte de se sentir grands par la naissance, petits par le mérite, à se voir sans considération et sans puissance au milieu de sujets riches et instruits, méprisés par les hommes de cœur et de lumières. Ce seraient les suites inévitables d'une ignorance générale, où germent tous

les vices, où meurent toutes les vertus, où la chute est si insensible que la république est déjà perdue avant qu'on s'aperçoive de sa décadence.

» Nobles patriciens, vous avez encore à choisir entre la gloire et le déshonneur. Je n'ai remarqué chez aucun peuple des facultés naturelles plus grandes que chez vous; votre cœur est presque à l'égal de celui de ces nations qui sont devenues illustres et puissantes par la liberté et les lumières. Depuis plus de dix ans que je siége dans le gouvernement, je n'ai jamais remarqué que là où le bien général était reconnu, il dût céder le pas à l'intérêt personnel. Pères de l'état, donnez à vos fils l'éducation qui convient à votre noble race. Vous leur devez de perpétuer en eux les vertus qui ont rendu grande votre patrie au temps de vos pères et la rendent heureuse encore aujourd'hui. L'ignorance veut régner à côté de vous: laissez-lui couvrir de ses ténèbres les nations despotiques. Vous êtes dignes de garder la lumière de la vérité à côté du trône de la liberté, pour l'honneur de votre gouvernement et l'affermissement de votre puissance. Si le feu sacré de la vertu et de la science venait jamais à s'éteindre dans vos cœurs, oubliez alors que vous êtes des Bernois. [1] »

A ses vues justes et éminemment pratiques, Bonstetten mêlait cependant ci et là certains détails qui trahissaient le théoricien. La partie faible de son projet était surtout le plan d'organisation de l'établissement, la position qu'il voulait lui donner dans la république. Bonstetten proposait d'en confier la direction à une chambre ou com-

[1] *Schweizerisches Museum*, 1785, pag. 953.

mission, composée essentiellement de pères de famille, et où cependant les jeunes gens auraient aussi une place. La chambre aurait un droit de proposition au Grand-Conseil, parmi les anciens élèves qui, après leur sortie de l'institut, seraient restés sous sa direction et auraient subi chaque année un examen. Cet examen était nécessaire pour ceux d'entre eux qui voulaient parvenir aux emplois; mais les jeunes gens qui n'appartenaient pas à la chambre pourraient être promus quand même. Là, en effet, se trouvait la difficulté; Bonstetten l'éludait sans la résoudre, ou plutôt cette adjonction renversait son projet par la base. De deux choses l'une: ou il fallait soumettre à un examen tous les candidats aux charges; mais cet essai de fonder une aristocratie savante était incompatible avec le génie de Berne; ou l'institut devait emporter l'estime par sa propre valeur, laissant le reste à l'opinion publique.

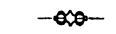
La seconde lettre de Bonstetten est bien inférieure pour le fond et pour la forme. A défaut d'un établissement spécial pour les jeunes patriciens, dans le cas où ce projet ne serait pas accueilli, il propose divers changements à l'organisation de l'académie de Berne, la création de quelques chaires nouvelles, en échange de la suppression d'une ou deux autres dans la faculté de théologie. On peut regretter que pour justifier ces changements, d'ailleurs admissibles, Bonstetten se soit laissé aller à son antipathie contre les institutions du seizième siècle, qu'il appelle ailleurs le siècle des prédicants, et que tous ses jugements ne soient pas marqués au coin de la plus parfaite impartialité.

Il est rare qu'un homme politique doué de quelque talent n'arrive pas à faire prévaloir ses vues, au moins sur un point spécial, qui est devenu son affaire de cœur. Bonstetten parlait au bon moment : depuis 1780 environ, un retour à des idées plus sérieuses se faisait remarquer à Berne, et l'on sentait en particulier la nécessité d'une réforme dans l'éducation de la classe dominante. Mais, s'il vit cette fois ses efforts couronnés de succès, l'honneur du résultat ne devait pas lui appartenir. On l'accusa d'exagération dans ses tableaux ; on attaqua, ce qui était facile, la partie pratique de son projet. Peu après, un homme de mérite, le professeur de philosophie Ith, publia un nouveau plan d'organisation, sur des bases plus restreintes, il est vrai, mais aussi plus réalisables ; et en 1787 le conseil, sur les propositions des professeurs Ith et Tscharner, créa l'institut politique, école spécialement destinée aux jeunes patriciens qui voulaient entrer dans les bureaux.

Avec un homme distingué à sa tête, le nouvel établissement aurait sans doute en peu de temps acquis une grande importance. Bonstetten, tout le monde, avait pensé d'abord à Muller, qui, sinon par son caractère, du moins par ses talents, pouvait en devenir l'âme. Mais celui-ci n'était plus là. Après avoir passé à Valeyres une bonne partie de l'année 1785, et donné l'hiver suivant à la jeunesse de Berne un cours d'histoire ancienne qui transporta d'enthousiasme ses auditeurs, il semblait toucher au moment de passer sa vie auprès de son ami, lorsque tout à coup, par une circonstance qu'il n'explique pas suffisamment, il accepta les propositions de

l'archevêque-électeur de Mayence, et quitta définitivement la Suisse. Des démarches personnelles de Bonstetten pour le rappeler furent sans succès. Ce fut la fin de leur intime liaison. Pendant assez longtemps, sans cesser d'être affectueuses, les relations de Bonstetten avec Muller se ralentirent; celui-ci n'écrivit plus qu'à de rares intervalles, et Bonstetten passa sous d'autres influences.

CHAPITRE V.



Voyage à Spire ; Matthisson. Bonstetten bailli à Nyon. Caractère de son administration ; vie de société. Muller et Matthisson. Frédérique Broun. Bonstetten publie un premier volume. Mouvements révolutionnaires dans le pays de Vaud ; Bonstetten en opposition de vues avec son gouvernement ; sa conduite dans les moments difficiles. Syndicature dans les bailliages italiens ; le pays et les mœurs. Excursion à la villa de Pline. Valeyres. La révolution helvétique ; attitude hésitante de Bonstetten.

« On peut être léger sans être volage, » écrivait un jour Bonstetten. Il éprouvait le besoin de se le dire à lui-même. De nouvelles amitiés devaient de temps en temps rafraîchir les anciennes, qui ne s'oubliaient pourtant pas. A l'affection qui l'unissait à Muller, il avait ajouté depuis quelques années une autre affection non moins intime, qui grandit à mesure que la première

passait au second plan, et dura jusqu'à la fin de ses jours.

En 1782, Bonstetten, alors à Berne, avait rencontré un de ses cousins qui s'en allait en Hollande rejoindre son régiment. Le temps était superbe; il monte dans la voiture, part, se laisse entraîner, et de poste en poste, le voilà comme en un songe emporté jusqu'à Spire. Un auteur allemand fort goûté alors, Sophie Laroche [1], qu'il connaissait, habitait cette ville. Il va la visiter; on l'accueille avec la cordialité allemande, et on le retient pour quelques jours. Sur la table se trouvaient les vers d'un débutant dans la carrière des lettres, Matthisson, qui séjournait en ce moment à Heidelberg. Cette lecture séduit Bonstetten. Un poëte ! il faut faire sa connaissance, et à son départ, accompagné de toute la société, il se rend à sa recherche. Bonstetten approchait de ses quarante ans; Matthisson, jeune précepteur, dépassait à peine les vingt; la grande différence d'âge ne les empêcha pas de se comprendre et de se lier aussitôt d'une étroite amitié.

Plusieurs années néanmoins se passèrent sans que les relations fussent bien nourries. Bonstetten, nommé au bailliage de Nyon, en 1787, faisait ses préparatifs de départ; il habitait une petite maison près de l'Enge, aux

[1] Sophie De Laroche, née Guttermann, s'était fait un nom dans la littérature par quelques romans et d'autres productions de mérite, dans le genre sentimental d'alors. Elle avait été l'amie de Julie Bondeli, dont elle publia en partie la correspondance. Feu M. le professeur Gaullieur a donné dans la *Revue suisse* de 1858 des extraits intéressants d'un de ses ouvrages (*Erinnerungen aus meiner dritten Schweizerreise*, Offenbach, 1793), où elle décrit une visite à Nyon et la société de la Suisse française.

portes de Berne, en face des Alpes et des glaciers. Un jour, de fort bonne heure, on annonce quelqu'un : c'était Matthisson, qui, malade et fatigué du précepteurat, sur une invitation avait tout laissé, et venait s'établir chez son ami. L'imprévu, la nouveauté, avait toujours des charmes pour Bonstetten ; il fut enchanté de cette simplicité tout allemande. Bientôt bailli, famille, poëte et bagage partaient ensemble pour Nyon.

« L'antique château de Nyon, dit Bonstetten dans ses *Souvenirs*, avec ses vieilles tours qui de tous les côtés regardent la plus brillante nature, semblait le douzième siècle venu pour contempler le dix-huitième. Le plus beau coin du château, c'était le cabinet solitaire de Matthisson, placé au bout d'une longue galerie. Toute la beauté du lac, le mouvement d'un port et d'une ville, un horizon immense, terminé par la vaste étendue des Alpes, tout cela était au service de sa poésie. J'aime à me rappeler le bonheur de mon ami, qui éprouvait à la fois le sentiment de la liberté au sein de l'amitié, en présence de la nature la plus belle et la plus animée [1]. »

Les fonctions d'un bailli bernois n'étaient pas en général fort pénibles : leur étendue variait du plus au moins, suivant l'activité ou la molle quiétude de celui qui les remplissait. Grâce aux procédés sommaires en administration et en justice, on pouvait sans peine expédier promptement le nécessaire et se reposer le reste du jour ; mais l'autorité considérable dont disposait le bailli, ses rapports directs avec une foule de personnes, lui permettaient également, s'il en éprouvait le besoin,

[1] *Souvenirs*, pag. 110.

de faire beaucoup pour le bien de ses administrés. L'ordre et la ponctualité dans les affaires, l'œil vigilant, la main ferme, rude au besoin, pour maintenir intacte et faire sentir partout l'autorité de leurs Excellences, telles étaient les qualités que Berne exigeait de ses lieutenants; pour le reste, ils avaient le champ assez libre.

Malheureusement, sous ces divers rapports, Bonstetten laissait à désirer, et des qualités qu'il possédait, on lui en tenait peu de compte. Sans manquer d'idées pratiques, il en avait certainement, il faisait comme les hommes qui n'ont pas acquis de bonne heure l'habitude de mettre eux-mêmes la main aux affaires, c'est-à-dire de la pratique en théorie, ou, si l'on veut, un peu en artiste. Ami de l'agriculture, dont il connaissait assez bien les principes, il encourageait, plus que nombre de ses collègues, les améliorations : ici songeant à faire dessécher un marais, là à tracer une route, écrivant dans le *Journal de Lausanne* sur la pneumonie du bétail, ou bien encore s'occupant à fonder des écoles; mais il était moins propre à se plier aux détails d'exécution et de l'ornière administrative, pour lesquels il se trouvait heureux d'avoir des subordonnés. Le don de l'autorité, il ne le possédait guère davantage. Vivant par la sympathie, il se souciait bien plus de se concilier la bienveillance de chacun que de commander la crainte, et si la facilité de son abord, son amabilité sans prétention, qui contrastait vivement avec la raideur de la plupart des baillis bernois, avait réussi à lui gagner l'affection générale, on pouvait dire de lui comme du roi constitutionnel, qu'il régnait et ne gouvernait pas.

Le rôle de Mécène était encore celui qui répondait le mieux à ses goûts. Entre Fernex et Coppet, ces deux foyers d'où ont jailli de si vives étincelles, on suit dans Genthod, la retraite de Bonnet, et dans le château de Nyon, comme une sorte de transition modeste, avec moins de brillant, mais plus de simplicité, et plus aussi de cordiale bonhomie. Bonstetten avait su s'entourer d'une société intéressante, à laquelle Nyon, Rolle, les maisons de campagne éparses sur les pentes de la Côte, fournissaient leur contingent d'esprits cultivés, parfois distingués. C'étaient Reverdil, ancien gouverneur et conseiller du roi de Danemark; un ami de jeunesse de Bonstetten, le fils du syndic Jalabert, vivant pour la science dans sa maison de Begnins; l'Allemand Rentz, établi à Prangins; plus tard aussi des émigrés français, la famille de Varicourt, du Pays-de-Gex; Lenoir, ancien lieutenant de police à Paris, et d'autres encore. Toujours gai et animé, le petit cercle prenait un intérêt nouveau lorsque venait s'y asseoir quelque célébrité étrangère, Sophie Laroche, par exemple, ou Frédérique Broun, que nous apprendrons bientôt à connaître. Ne nous figurons point sans doute un salon à la française: grâce aux goûts du maître en ce moment, la couleur en était passablement allemande; et comme toujours en Suisse, le rustique, c'est-à-dire les intérêts de tous les jours, les préoccupations agricoles, maintenaient leur droit inviolable à côté des questions les plus relevées. Par son esprit fin et délicat, son entrain, la variété de ses connaissances, Bonstetten y tenait facilement la première place. Il eût cependant manqué quelque chose à l'agrément de sa maison sans

sa femme et sa belle-mère, personnes de mérite, vraies Bernoises, c'est-à-dire moins pressées de faire valoir leurs talents que d'accomplir sans bruit leurs devoirs domestiques, et lui permettant, par leur activité, de ne songer guère qu'à jouir de ses hôtes [1].

Les deux années que Matthisson passa sous le toit de son ami furent les plus tranquilles de l'administration de Bonstetten. Le poëte jouissait de tout son temps; pour la société, il n'y comptait pas. Parfois, absorbé dans le feu de la composition, des journées se passaient sans qu'on pût lui arracher une parole; plus souvent il ménageait à son hôte quelques instants, le faisant sortir « de la prose de la vie pour entrer dans la poésie de l'enfance qu'il avait si bien su chanter. » L'heure qui précédait le dîner était ordinairement celle de leurs entretiens. « Dans nos promenades solitaires, écrit Bonstetten, nous allions quelquefois courir après les eaux d'un ruisseau, où nous nous plaisions à lire nos destinées futures. Vois-tu là le calme des eaux, lui disais-je; est-ce bonheur ou ennui? — Oh! là-bas, disait Matthisson, c'est mieux encore; un cours paisible suivi d'un vif entraînement. — Ce sera joli, lui dis-je; et plus loin, vois-tu ces chutes d'eau sur de durs cailloux? c'est du malheur; mais cela passera, et tout là-bas est le beau lac, où les ondes des torrents auront de plus nobles destinées [2]. »

Ce genre de distractions dit assez quelles étaient les

[1] Voir les articles cités de M. Gaullieur. *Revue suisse*, 1858, pag. 263-267, 324-336.

[2] *Souvenirs*, pag. 112.

préoccupations des deux amis. Nous doutons qu'un homme politique de nos jours, même dans les heures de parfait loisir, dirigeât du même côté le cours de ses pensées. Bonstetten subissait en cela l'influence de Matthisson, dont la tournure d'esprit répondait encore plus à son caractère que celle de Muller. Dans l'âme de tous deux brillait, non l'éclair lumineux de la grande poésie, mais plutôt ce doux rayon qui embellit la réalité et en voile les parties sombres : esprits aimables, restant à mi-hauteur et prenant la vie par le beau côté.

L'amitié de Muller et celle de Matthisson marquent en effet deux phases différentes dans le développement de Bonstetten. Muller, bien qu'homme d'étude, avait les yeux tournés vers le monde réel. Ennemi des théories, Suisse de part en part, il pénétrait les choses avec la profondeur de son coup d'œil d'historien, les jugeait toujours par leur côté moral. Malgré les inconséquences déplorables d'une conduite souvent en désaccord avec son meilleur *moi*, il exerçait sur Bonstetten l'ascendant de son mâle génie, le secouait dans ses rêves (nous l'avons vu), le poussait à vouloir et à agir, et le reprenait souvent avec une franchise toute républicaine. Matthisson, au contraire, âme féminine, songeur comme un Allemand, abstrait comme son siècle, se souciait peu du monde extérieur, auquel il ne demandait que du loisir. Le caractère de sa poésie toute descriptive, sans action, sentimentale et étudiée à la fois, chargée d'images, d'une mélodie un peu énervée dans la forme, peignait le fond de sa nature. Il était plus propre à détourner Bonstetten de la réalité qu'à l'y ramener. Sans prétendre qu'il fût

courtisan, nous ne voudrions pas affirmer qu'il n'eût pour son ami un peu de cette facile complaisance que les étrangers venus de pays monarchiques, et les Allemands en particulier, montrent souvent en Suisse vis-à-vis des puissants du jour. En tout cas, sous le rapport littéraire, tandis que Muller critiquait sans pitié, Bonstetten eût gagné à trouver en Matthisson un censeur moins indulgent.

Le repos lasse, même les poëtes. A la fin Matthisson désira une vie plus active. Son séjour sur les rives du Léman lui avait inspiré une de ses poésies les plus remarquées, *le Lac de Genève*. Il l'acheva à Lyon, où Bonstetten l'avait placé comme précepteur chez son ami Schérer. Ce fut dans cette ville, en 1791, qu'il fit la connaissance de Frédérique Broun, qui y passait avec son mari et ses enfants. Cette dame, sœur du savant évêque Munter, de Copenhague, connue elle-même plus tard comme auteur de poésies et d'autres écrits en allemand, surtout de voyages, avait une tendance d'esprit analogue à la sienne. Ils se lièrent, et, Mme Broun se rendant à Genève, Matthisson voulut lui faire faire la connaissance de Bonstetten. Quelques jours passés au château de Nyon suffirent pour cimenter cette nouvelle amitié, et pour donner à la littérature, sinon au premier rang, du moins à une place honorable, trois noms qui ne doivent pas être séparés, Matthisson, Bonstetten et Frédérique Broun.

Mme Broun possédait toutes les qualités propres à charmer Bonstetten : une imagination riche, trop riche seulement, le cœur et la sentimentalité d'une Allemande,

quoiqu'elle n'appartînt pas à l'Allemagne par sa naissance. Il se sentit attiré vers elle avec une confiance complète et une affection toute fraternelle. Leurs relations épistolaires, qui ne tardèrent pas à s'établir, durèrent près de quarante ans, presque aussi actives et aussi senties que le premier jour. C'est dans cette correspondance, publiée plus tard, que Bonstetten s'ouvre avec le plus d'abandon.

Il songeait en ce moment à entrer tout de bon sur le terrain de l'activité littéraire. Matthisson l'y encourageait beaucoup. « Sans Matthisson, dit-il dans ses *Souvenirs*, je n'aurais jamais pensé à me faire auteur[1]. » C'était oublier un peu les exhortations que Muller lui avait jadis adressées. « Si vous voulez, mon ami, lui écrivait un jour celui-ci, connaître le plus vif de tous les plaisirs de l'esprit, il faut que vous écriviez. Si vous voulez perfectionner votre style et procurer à votre intelligence l'occupation la plus attrayante et le plus digne emploi de vos facultés, il faut que vous écriviez, et non pas seulement pour vous, pas même pour moi, mais pour le public. Vous n'avez pas le temps, dites-vous ; depuis quand avez-vous plus à faire que Cicéron? N'avez-vous pas, d'ailleurs, tout ce qu'on peut avoir, la philosophie, la connaissance des hommes, le cœur, l'esprit, l'imagination, le goût[2]?»

Mais les mêmes conseils n'ont pas toujours sur nous la même prise. Muller n'avait réussi qu'à amener la publication des *Lettres sur une contrée pastorale de la Suisse,*

[1] *Souvenirs*, pag. 104.
[2] 2 août 1776.

ouvrage auquel il avait lui-même contribué pour une large part. Matthisson arrivait à point, et pour le choix et l'exécution des travaux ne se montrait pas si difficile. Bonstetten se décida ; il lui envoya à Lyon les matériaux d'un petit volume, le priant de les examiner et de les publier. Ce fut l'ouvrage intitulé : *Œuvres de Ch. V. de Bonstetten* (Schriften von C. V. v. Bonstetten), dont la première édition parut à Zurich en 1792.

Le volume renfermait des morceaux de genres très divers. Des *Lettres sur une contrée pastorale de la Suisse*, qu'il y réimprimait, l'auteur passait à un récit de voyage ; d'un conte allégorique à des considérations sur la mort et l'immortalité ; de quelques idylles à un dialogue sur la défense d'exporter le beurre ; de celui-ci à des discours publics prononcés en une ou deux occasions. On y voit l'homme dont l'esprit a parcouru toutes les sphères de la vie, et qui partout observe et réfléchit.

A côté de la description du bailliage de Gessenay, le morceau capital est celui *sur la mort et l'immortalité*. Bonstetten méditait beaucoup ce sujet, sur lequel il voulait fixer ses idées ; ses réflexions lui fournirent la matière de quelques pages où le cœur, l'imagination, la logique trouvent à la fois leur place. De grands écrivains ont su tirer d'une combinaison pareille un parti admirable ; c'était pour eux un moyen de faire passer dans le domaine public, sous une forme accessible, les résultats de la philosophie. Bonstetten y a moins réussi. Le raisonnement faible, souvent confus, les idées sans beaucoup de suite, trahissent l'écrivain qui s'essaie, cherche son terrain et ne l'a pas encore trouvé. La pensée prin-

cipale est empruntée à Bonnet, dont l'influence est au point de départ de tous les travaux philosophiques de Bonstetten ; c'est l'optimisme du philosophe genevois, l'idée de la perfectibilité indéfinie des êtres, du développement progressif de la création vers une harmonie supérieure. Mais Bonstetten laisse de côté ce qui faisait la force de son maître, la conviction chrétienne ; et sur ces hauteurs nuageuses de l'abstraction, sans un point fixe qui l'oriente, il ne sait où poser le pied. Ses raisonnements ne l'amènent qu'à des probabilités plus ou moins fortes pour l'existence future de l'âme ; ils laissent froid et peu convaincu. Heureusement que notre auteur redescend quelquefois sur le terrain de l'expérience et des besoins intimes de l'homme ; sa pensée alors se colore ; il sait intéresser et toucher juste.

« Attraction, répulsion, dit-il en un endroit, développement de l'âme et de toute force intérieure ; en un mot tout effet, toute loi suit invariablement le plan d'une réalité toujours plus grande et d'une perfection toujours plus complète. Le fleuve immense de toutes choses, la réunion de tout le passé, roule, toujours plus vaste, toujours plus élargi, dans les rives éternelles du temps, au devant de l'infini, où la pensée reste immobile, où, dans une obscurité insondable, de meilleurs mondes attendent en repos un saint avenir. Pourquoi cet effort, ce progrès, cet enfantement de toutes choses, si l'univers était condamné à demeurer stationnaire et imparfait ? Pourquoi les Alpes, ces ruines puissantes, pourquoi ces blocs de granit dispersés, qui témoignent d'un antique bouleversement et d'une terre renouvelée ? Pourquoi les

ébranlements de la nature et le tonnerre des volcans? pourquoi enfin le rayonnement des mondes dans l'immensité des espaces lumineux, s'il n'y avait réellement pas d'avenir et que l'univers dût se tourner invariablement sur son axe dans une monotonie éternelle? Tel serait pourtant le monde de la mort, où des millions de générations se prêteraient tour à tour le même flambeau de la vie, où la nature, toujours indigente, n'aurait pas la force de produire un seul rayon nouveau. Est-ce là cette nature qui rayonne tout autour de l'homme, que le savant creuse toujours sans en trouver le fond, où tout produit et crée, où chaque impulsion du présent enfante de nouveaux mondes, où des myriades de soleils s'élancent au-devant de la perfection[1]?»

Les idylles sont dans le genre de Gessner, avec la même profusion de couleurs, la même sentimentalité dans le tour, et en général une idée encore plus abstraite à la base. Alors cela plaisait; aujourd'hui l'on regrette vraiment la dépense de style gracieux et poétique faite pour de semblables bagatelles. On peut dire à plus forte raison la même chose du conte allégorique, destiné à montrer que la vie se mesure par le nombre des pensées, que le secret de multiplier les pensées est l'ordre, que l'ordre dans les idées est la *raison*, l'ordre dans les actions la *vertu*, et que la première des vertus est le bon emploi du temps. C'est une de ces bluettes pour lesquelles il est permis d'en vouloir à Matthisson, de ne pas avoir fait plus usage des ciseaux de la critique avec le volume de son ami. Il y en a d'autres encore.

[1] *Bonstetten's Schriften*, 2e édition.

Somme toute, à l'exception du premier morceau [1], qui en fit essentiellement la fortune, l'ouvrage de Bonstetten est un recueil d'essais qui ne manquent pas de mérite. Les idées favorites de l'auteur, qu'il développa dans la suite avec plus de sûreté de pensée et d'expression, s'y trouvent déjà toutes en germe; la langue, sans être entièrement correcte, a du cachet et du coulant; mais rien n'est encore achevé. Pour donner à ses travaux leur dernière forme, Bonstetten n'avait besoin que de loisir et de repos d'esprit.

Il ne devait pas les trouver de sitôt. L'époque où se préparèrent les matériaux de son livre était pour lui peu favorable aux méditations paisibles. Toutes les commotions des pays voisins rejaillissaient sur son bailliage. A travers une série de secousses, Genève marchait de l'aristocratie modérée à la démagogie; la révolution française avait éclaté; chacun de ses pas marquait de nouvelles ruines, et bientôt les contrées limitrophes se peuplèrent d'émigrés. Entre sa qualité de bailli bernois et ses propres sympathies, Bonstetten se trouvait dans une position fort difficile. Accueillir les émigrés, les protéger, il s'y prêtait de son mieux; mais il n'était pas homme du passé. Les premiers excès de la révolution ne pouvaient lui faire oublier les abus effroyables de l'ancien régime; eût-il même, ce qui n'était pas le cas, partagé au premier abord les regrets et les espérances des exilés, la futilité, la sottise, les mauvais sentiments de

[1] *Lettres sur une contrée pastorale de la Suisse.* Le volume a eu une seconde édition, augmentée de quelques morceaux, et publiée également par les soins de Matthisson à Zurich, en 1824. C'est celle que nous avons eue sous les yeux.

nombre d'entre eux l'en auraient bien vite fait revenir. Il remplissait à leur égard les devoirs de l'humanité, d'une hospitalité généreuse, mais tenait en même temps à conserver de bons rapports avec les autorités nouvelles des départements français voisins. A Berne, où, grâce aux inquiétudes qu'inspirait la marche de la révolution française, on n'avait que trop de dispositions à tout voir par les yeux des émigrés, cette conduite du bailli de Nyon excitait un vif mécontentement.

On n'approuvait pas davantage sa manière d'agir à l'égard de ses administrés. Le Pays-de-Vaud s'agitait aussi; et la fermentation se concentrait surtout dans les villes. Elle s'entretenait par les circonstances, par des pamphlets de toute espèce, et par les fêtes nombreuses qu'autorisait la coutume du pays. Le gouvernement de Berne, suivant sa politique traditionnelle, pensait tout étouffer par une répression énergique; les plus éclairés de ses partisans, Rovéréa lui-même, auraient désiré une politique à la fois plus sage et plus généreuse, quelques avances faites à propos, qui eussent désarmé le mécontentement en lui ôtant son point d'appui. Inutile de dire que Bonstetten partageait ces sentiments. Son caractère se rencontrait naturellement avec celui d'un peuple avant tout sensible aux prévenances. Loin de se clôturer dans son château, il ne craignait pas de se montrer où se montrait la foule. Il assistait entre autres, le 15 juillet 1791, à la première partie de ce banquet de Rolle, que l'exaltation entraîna bien vite au delà des bornes de la prudence, et qui attira sur le Pays-de-Vaud des mesures si rigoureuses : à Nyon, il encourageait les réjouissances

publiques, s'y laissait inviter et invitait à son tour. Sur l'extrême frontière, quand tout bouillonnait à l'entour, au sein d'une population mobile, c'était jouer gros jeu; on avait bien quelques raisons de se plaindre à Berne. Entre sa facilité et la rigueur intempestive de son gouvernement il y aurait eu un milieu à tenir, car nul doute que dans telle circonstance donnée il ne se fût laissé traîner à la remorque d'un mouvement, croyant le diriger lui-même. Heureusement pour lui qu'au moment de la crise il ne se trouvait plus en fonctions. Une lettre écrite à cette époque à Frédérique Broun [1] rend compte d'une manière fort curieuse de l'état du pays et de l'existence que Bonstetten menait alors; la voici presque tout entière:

Nyon, 1791 [2].

« Chère Madame Broun,

» Je viens de lire votre lettre et celle adressée à Matthisson, où vous parlez avec peu de respect de Monsieur le bailli. En conséquence, je vous déclare qu'à votre premier passage à Nyon vous serez enfermée au château pour six mois ou pour une année.

» J'ai tant de lettres à écrire que même celles à mes meilleurs amis me sont à charge, uniquement parce que ce sont des lettres. Je ne lis plus un seul livre; ci et là

[1] La plupart des lettres de Bonstetten, publiées par M. Gaullieur dans la *Revue suisse* de 1858, pag. 502-515, sont une traduction libre des lettres adressées à Frédérique Broun, publiées à Francfort en deux volumes, en 1829.

[2] La date de 1792, qui se trouve dans l'original, est erronée. Les événements mentionnés à la fin de la lettre nous reportent à l'automne de 1791.

je feuillette encore le saint Horace, Wieland, Montaigne et surtout Matthisson : parfois, si j'ai une heure tranquille, je fais une promenade solitaire, je considère les vagues du lac, ou bien je lis sur le jeu des nuages l'image et l'histoire de l'humanité.

» Tous mes amis sont inquiets de me savoir dans un pays où les armées sont les précurseurs de la guerre civile, où de Genève à la frontière de l'Allemagne le tonnerre du canon annonce la fin de notre âge d'or. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de se faire au loin une juste idée de la situation de la contrée. Toutes les têtes sans exception, dans le Pays-de-Vaud, sont plus ou moins atteintes de la contagion des idées françaises; dans les villes elles en sont toutes remplies, et quelques-unes si bien enivrées, qu'elles ne savent plus ce qu'elles font. Chose singulière : la révolution de 1789 avait fait sur les paysans une impression tellement soudaine, que toute la population (moins les villes) était prête à se soulever. Maintenant dans les campagnes l'orage a passé; mais la fermentation se poursuit plus méthodiquement dans les villes.

» La grande part qu'on prend au sort de la France a sa véritable source dans les fonds français, surtout dans les rentes. Je ne dis pas trop en soutenant que la valeur totale de la fortune de tous les particuliers de Genève et du Pays-de-Vaud est dans les fonds français. Ainsi tiennent les idées politiques de tous les habitants à la bourse, c'est-à-dire au cœur. Ils croient que la banqueroute (ce fantôme terrible) monterait sur le trône avec le pouvoir royal, et répandrait la famine et le désespoir sur le pays.

Aussi chacun a-t-il avidement lu les gazettes, et de cette façon toutes ces têtes vides se sont peu à peu, sans y prendre garde, remplies des idées françaises.

Mais, comme le bonheur et le contentement régnaient partout, il n'y avait pas de force élastique dans ces idées ; tout était spéculatif et sans base dans les sentiments. Les citadins vaudois, têtes inexpérimentées, se sont mis alors à fouiller bêtement leurs archives et ont fait des représentations, quoiqu'ils n'eussent au fond pas d'autre sujet de plainte que de ne pas avoir une constitution *à la mode*. Il y a un vers remarquable dans un libelle où l'on engage à massacrer les baillis et tous les Bernois : Le sens en est celui-ci : *Ils sont si esclaves qu'ils n'osent pas haïr leurs maîtres*. Et cet aveu honorable est parfaitement vrai. Ils veulent se rebeller et ne savent pourquoi ; ils veulent nous massacrer et ils nous aiment. Aussi, au premier ordre de Berne [1], tout le monde ici a pris les armes pour le gouvernement. Si dans une révolte l'autorité avait commandé tous les régiments, tous auraient été pour elle. Ainsi, dans les premiers temps de notre république, le peuple s'étant soulevé, l'avoyer de Watteville s'avança avec la bannière vers les rebelles et leur ordonna de marcher contre les ennemis. Ils obéirent, vainquirent et oublièrent la rebellion.

» Au moment où les esprits étaient le plus montés, il devait y avoir ici une fête militaire ; j'ordonnai au chef de n'y admettre aucun étranger. La Société m'envoya

[1] Après le banquet de Rolle dont nous avons parlé, lorsque Berne mit des troupes sur pied pour étouffer les manifestations patriotiques.

une députation pour me prier de lui rendre ma confiance... On m'élut amiral et on me présenta ma couronne. Je la brisai et en donnai à chacun une fleur.... Le jour d'après un millier de personnes vint danser et dîner au château. Tout le peuple apprit à chanter ma chanson. Les fêtes durèrent dix jours, pour me dire qu'ils m'aimaient.

» Une fois se présentèrent trente jeunes filles, toutes vêtues de blanc et de rose, des guirlandes de fleurs à la main, chacune portant une lanterne de papier. La première lut des vers qu'elle avait composés. Puis toutes en chantant nous entourèrent de chaînes de fleurs, la plus belle fit présent à ma femme d'un ruban de ceinture. Ensuite elles suspendirent les lanternes aux arbres, et l'on dansa au son de la musique qui les accompagnait. Elles dansèrent aussi sur l'air de ma chanson, dont le refrain est :

Ah ! que nous sommes bien ici ;
Restons comme nous sommes !

»Matthisson était présent. C'était un spectacle magnifique de voir sur la terrasse, à la lueur féerique des lanternes, la ronde de ces trente belles jeunes filles, toutes vêtues de même. Ensuite on afficha à la porte de la ville: Aujourd'hui ce quartier veut célébrer la fête du seigneur bailli. On mangeait et on buvait sur les promenades publiques, et tout le peuple chantait des chansons à ma santé. Ils tirèrent une nuit si bravement que le conseil de Genève s'assembla, croyant à un massacre général.

»Mais comme maintenant les troupes (2400 Allemands) sont à Lausanne, et qu'une petite armée du Pays-de-

Vaud est campée près de Rolle, il y a une certaine agitation dans les villes. Si le gouvernement, comme je l'espère, sait unir la fermeté et la bonté, elle n'aura pas de suites. Les cantons sont tous unis et tiennent ensemble mieux que jamais.

» Les Bernois allemands sont très irrités contre les Bernois français, et dans le Pays-de-Vaud les villages, ainsi que la plus grande partie des villes, sont pour le gouvernement[1]. »

Bonstetten n'était pas au bout; les moments les plus difficiles lui restaient encore à traverser. Le massacre du 10 août 1792 avait soulevé en Suisse une indignation inexprimable. Les amis mêmes des idées nouvelles se détournaient avec horreur d'une cause dont les premiers pas étaient trempés dans le sang, et dans le sang de leurs compatriotes. Un instant, le parti des mesures énergiques, l'avoyer Steiguer en tête, qui sentait qu'en n'attaquant pas la révolution on serait à la fin emporté par elle, eut en main la situation. Tout semblait pousser à une lutte armée.

Tandis que les coalisés envahissaient la France du côté du nord, la Convention faisait entrer une armée en Savoie sans déclaration de guerre, et menaçait Genève. Le pays s'alarma, Bonstetten se trouvait au point le plus exposé. Des officiers décidés, les majors Stettler, Ryhiner, Arpeau, avaient pris en main les mesures militaires; de son côté il dépêchait lettre sur lettre au gouvernement, demandant avec instance des troupes, afin de protéger

[1] *Briefe von C. V. v. Bonstetten an Friederike Brun*, 1re partie, pag. 8.

la frontière et au besoin de secourir Genève. Mais il n'était pas trop rassuré sur les dispositions des Genevois eux-mêmes.

« Ce qui m'inquiète le plus, écrivait-il à l'avoyer Steiguer, président du conseil secret, c'est que je n'ai pas un mot de Genève ; j'en suis indigné. Femmes, enfants, effets précieux, ils les envoient au Pays-de-Vaud... Demain se décide le sort de Genève, demain le Conseil général décide si on se défendra et si on priera les Suisses de les secourir. On compte qu'un tiers de la ville votera pour se rendre ; ce tiers est composé de scélérats et de poltrons ; les autres sont divisés, et tout ce que j'apprends de Genève est propre à m'alarmer. Nulle résolution, beaucoup de phrases, de l'esprit et peu d'énergie, encore moins d'esprit public et de patriotisme ; en un mot tout ce qui perd dans les grandes occasions [1]. » L'attitude de la population vaudoise était tout autre. « Nos paysans se montrent comme des héros, ajoute-t-il. Dans la ville règne une grande joie ; mais tous sont disposés à exécuter les ordres. Si nos soldats avaient des officiers dignes d'eux, ils seraient invincibles [2]. »

Genève appela les Suisses, et Bonstetten pressa encore plus l'arrivée des bataillons. « Tout dépendra, dit-il, de la promptitude des secours ; je crains que nous ne soyons pillés et insultés par le lac et par terre ; je sais que les brigands cherchent à former une marine. Tous nos gens sont de la meilleure volonté. La plus grande énergie et

[1] 22 septembre 1792. Archives de Berne. Actes du conseil secret tom. XVII.

[2] 24 septembre. *Ibid.*

le plus prompt secours peuvent seuls sauver Genève et ce pays du pillage, qui se ferait même sans l'ordre des chefs. Nos voisins des montagnes ne bougent pas[1]... La foule des étrangers est innombrable. Les émigrés de Genève, Savoie, et Français venus de Savoie s'accumulent sans cesse. L'on fait des proclamations pour les faire partir ; on leur en donne la facilité, on les chasse, on les éloigne par centaines ; le tout en vain. Le moment d'après il y en a autant, et combien d'êtres malheureux[2] ! »

Mais une fois quelques troupes réunies et le premier danger passé, Bonstetten s'engagea dans des démarches que sa position semblait devoir lui interdire de faire de son chef. Son gouvernement pouvait les trouver déplacées ; on les jugea, paraît-il, plus sévèrement encore : « J'ai envoyé du côté du Jura, écrit-il dans la dernière lettre citée, un homme sûr avec une lettre au département. Tout y était en alarme sur nos mouvements. Les municipalités s'assemblent aujourd'hui partout, et lèvent des troupes. Le bruit d'une lettre de moi a causé une grande sensation. J'y ai développé nos rapports naturels avec la France et dit les raisons pourquoi on avait levé des troupes, et pourquoi il ne convenait en aucun cas (ni à nous[3]) ni au département du Jura d'avoir la guerre.

» . . . Les Genevois aiment à répandre des bruits dans tous les sens. Je me défierais même de ce qu'ils disent de la mauvaise disposition des Français envers nous,

[1] 28 septembre. *Ibid.*

[2] 29 septembre. *Ibid.*

[3] Ces mots manquent dans l'original, mais le sens me paraît les réclamer.

ayant un intérêt majeur à nous faire aller en avant. On ne peut, ce me semble, être assuré de rien[1]. »

Le cours des choses décida la question. A la nouvelle des victoires de la république française sur les coalisés, on vit promptement se refroidir les courages. Le général Montesquiou, qui commandait les Français en Savoie, était animé de sentiments bienveillants : un arrangement fut conclu, Genève laissée en repos, et Berne licencia ses bataillons. Bonstetten dut sentir son cœur allégé d'un grand poids, lorsque bientôt après il put échanger son poste d'avant-garde contre un peu de liberté et une activité moins périlleuse.

Cependant il séjourna peu à Berne. Sa campagne de Valeyres, à peu de distance d'Orbe, sur les dernières pentes du Jura, d'où l'œil aperçoit, dans un vaporeux lointain, s'étaler toute la splendeur de la blanche couronne des Alpes, fut l'asile où il abrita le plus souvent ses ennuis. Malade, fatigué, son heureuse nature avait peine à réagir contre les difficultés de sa position et les tristes pressentiments qui l'angoissaient. Une diversion à ses pensées habituelles lui devenait nécessaire ; son besoin d'enrichir sans cesse le champ de ses observations voulait un nouvel aliment. Il rechercha une charge peu ambitionnée à Berne, mais qui lui permettait de passer un ou deux mois de l'année sous le ciel du midi, la place de syndicateur dans les bailliages italiens.

Il serait difficile de trouver dans l'histoire un assemblage plus complexe et plus varié que ne l'était la Suisse avant la révolution de 1798. De la monarchie limitée à

[1] 29 septembre. *Ibid.*

la démocratie pure, en passant par les nuances diverses de l'aristocratie, du prince-abbé de St. Gall à la république de Gersau, toutes les formes politiques s'y trouvaient représentées. Déjà entre eux si hétérogènes, ces éléments s'unissaient encore par les liens les plus différents. Cantons souverains, villes, états et princes alliés, bailliages sujets d'un, de plusieurs ou des treize cantons, sans compter que souvent chaque petite contrée, ou même chaque bourgade avait ses franchises particulières; tout cela composait un amalgame parfaitement incompréhensible à un étranger: le Suisse lui-même avait parfois peine à s'y reconnaître. Cette variété poussée à l'infini, sur laquelle l'esprit abstrait et niveleur des temps modernes prononce sans hésiter l'anathème, ne manquait pas de bons côtés; mais, il faut en convenir, le tableau avait des ombres bien fortes. En général, le plus mal partagés en Suisse étaient les pays sujets, surtout ceux qui appartenaient aux cantons démocratiques, ou ceux qui dépendaient de plusieurs cantons: les bailliages italiens, séparés du reste de la Confédération par les Alpes et par la race, avaient le sort le plus triste de tous.

Une même domination n'embrassait pas alors les contrées qui forment aujourd'hui le canton du Tessin. Conquises l'une après l'autre par les Suisses, chaque conquête avait produit une situation différente. La Léventine appartenait à Uri; Riviera et Bellinzona aux trois Waldstetten, Uri, Schwytz et Unterwald; les bailliages du sud, Locarno, Val-Maggia, Lugano et Mendrisio, à tous les cantons sauf Appenzell. Ceux-ci, à tour de rôle,

envoyaient un bailli, qui gouvernait pendant deux ans. Au-dessus du bailli se trouvait le syndicat, composé de douze députés, un de chaque canton, sorte de tribunal de seconde instance et de chambre de contrôle, qui révisait les procès, examinait les comptes du bailli, des hôpitaux, etc., et exécutait les divers mandats donnés par les états souverains. Du syndicat, il y avait encore appel auprès des cantons; et ce droit, malgré les frais énormes, les voyages sans terme d'un chef-lieu à l'autre, fut à maintes reprises invoqué. En soi, la position donnée, une organisation pareille n'était point si mauvaise; dans le fait, elle semblait la meilleure pour consacrer tous les abus. Nul souci des sujets, sinon celui d'en tirer avantage; nulle suite dans l'administration, sinon celle d'une vénalité qui avait passé en proverbe. Dans les cantons démocratiques, les places de baillis s'achetaient de la landsgemeinde; à Berne, où Bonstetten pouvait rendre témoignage que pendant tout le cours de sa carrière politique il n'avait pas vu un seul acte commis sciemment contre la probité, personne ne voulait accepter de poste dans les bailliages italiens, s'il ne recevait un supplément de paie.

On pourrait s'étonner que Bonstetten n'eût pas ambitionné de charge plus importante; mais son administration de Nyon l'avait mis peu en faveur, et l'emploi était pour lui le moyen, non le but. Appelé par ses fonctions précédentes à séjourner au sein des Alpes, puis sur le plateau et sur les rives du Léman, il avait appris à connaître les populations helvétiques dans leurs genres de vie les plus divers; la Suisse italienne, si ignorée

encore, si digne d'intérêt par sa nature et par ses mœurs, manquait seule au champ de ses observations. Le syndicat ne siégeant que deux mois par année, les plus beaux en Suisse, août et septembre, la meilleure occasion s'offrait à lui d'explorer en tous sens ces contrées nouvelles, de traverser encore souvent celles qu'il avait parcourues et qu'on ne se lasse jamais de revoir.

Il partit pour sa destination au mois d'août 1795, par Lucerne et le Saint-Gothard, et renouvela ce voyage les deux années suivantes. « Le lac des Waldstetten, dit quelque part, est beau et varié comme une odyssée. J'aime surtout les golfes qu'il forme au sein des Alpes. Le lac inférieur, près de Lucerne, est plein de grâce et de magnificence; la baie profonde d'Alpnach laisse une impression de grandeur mélancolique, tandis qu'à gauche celle de Kussnacht étale de charmants et doux contours. Terribles sont les rochers près de la chapelle de Tell, surtout quand gronde l'orage, et qu'apparaissent les souvenirs des antiques histoires, des temps où les peuples des Alpes secouèrent la tyrannie par leur courage et leur inébranlable fermeté. Vers Brounnen s'élèvent jusqu'au ciel les pyramides du Mythen et du Hacken au-dessus du magnifique amphithéâtre des prairies de Schwytz ; mais rien n'égale l'aspect romantique et la douce sublimité du site de Buochs, sur le rivage fertile de l'Unterwald, dans une baie écartée près de la plaine, entre la dent de Buochs et la montagne de Burgen. Episodes divers, tous ces aspects se relient ensemble comme par magie dans le grand lac, qui se déroule au milieu des montagnes et des rochers[1]. »

[1] *Neue Schriften von C. V. v. Bonstetten*, vol. IV, pag. 177.

Sur les lieux, Bonstetten ne négligea aucune occasion, soit pour ses fonctions elles-mêmes, soit dans les loisirs qu'elles lui laissaient, de parcourir et d'étudier avec soin toutes les parties de ses bailliages. Tantôt il arpentait les vallées encaissées de Verzasca, de Maggia, d'Onsernone et de Centovalli, où la végétation luxuriante de l'Italie, les festons de la vigne, la verte ombre des châtaigniers, se marient aux pâturages, aux formes déchirées et à la désolation des hautes Alpes ; tantôt il se reposait près des doux rivages de Lugano et sous les lauriers de Mendrisio, ou escaladait la singulière vallée de la Muggia, ces deux plans inclinés de montagnes, séparés tout à coup par une étroite fissure au fond de laquelle on distingue à peine un ruisseau. Le temps qu'il avait jadis passé à Genève, ses entretiens avec Bonnet, de Saussure et tant d'autres savants, lui avaient laissé un goût très vif pour les sciences naturelles, en particulier pour la géologie. Il examinait, sinon en parfait connaisseur, du moins en amateur distingué, les formes des montagnes ; il était frappé de la différence des vallées, qui, larges et ouvertes au nord des Alpes, s'entourent de pentes douces, tandis qu'au sud les crevasses profondes, les parois de rochers séparées comme d'hier, les angles saillants correspondant aux angles rentrants, semblent marquer au doigt la violence des révolutions qui les ont produites.

Le peuple, non moins que la nature, attirait son attention. Mais quel contraste ! Dans l'une tout était grand, brillant, fertile ; dans l'autre, la misère et l'ignorance s'offraient seules aux regards. La partie la plus

valide de la population masculine cherchait à l'étranger des ressources et du pain ; ceux qui restaient croupissaient dans l'oisiveté, laissant leurs femmes, maigres, hâves, flétries avant le temps, succomber sous le faix des travaux de la campagne, et presque envier le sort des bêtes de somme. Pendant que les Suisses du nord profitaient d'un séjour à l'étranger pour étendre et perfectionner leur culture nationale, ceux-ci, sans éducation, ne savaient que rapporter du dehors des habitudes étrangères à leur pays. Pas de routes, de digues contre les torrents ; aucune agriculture, pas davantage d'industrie, si ce n'est dans la vallée d'Onsernone, où le tressage des pailles occupait toutes les mains, sans cependant arracher la population à la pauvreté. Avec cela les passions du midi, la vengeance, la soif des procès.

A Loco, chef-lieu de la vallée d'Onsernone, le curé Brogini avait donné un repas à l'évêque, aux frais de la commune, et avait entrepris la chose à un écu par tête. Bientôt on se demanda s'il avait compté un écu pour un de ses parents, et de cet écu naquit un procès, qui dans ses questions préliminaires avait déjà coûté quarante mille livres. Quelques individus s'étaient fait donner des pleins-pouvoirs pour la poursuite de l'affaire, et menaient bonne vie à Locarno avec l'argent de la commune. Toute la vallée était divisée en deux partis, qui se montraient armés aux assemblées[1]. En deux ans, le bailli de Val-Maggia et de Lavizzara avait eu 272 procès à juger[2]. Locarno, ville de 1074 âmes, possédait trente-trois avo-

[1] Ouvrage cité. Vol. III, pag. 207.
[2] *Ibid.*, pag. 189.

cats et procureurs. Pendant trois jours que Bonstetten passa dans cette ville chez le bailli Schwytzer, on dénonça au bailli trois assassinats, de mauvais traitements exercés sur un vieillard, et un vol avec effraction. Dans l'année 1794 il y avait eu 103 cas non prouvés de coups de couteau sur environ quatre cents poursuites criminelles. En moyenne on comptait mille procès civils d'une année, et un bailli signait près de deux mille citations dans un district de 27 274 habitants [1].

Les habitudes du gouvernement n'étaient rien moins que propres à fermer ces plaies. Le principal revenu du bailli consistant en amendes, pourquoi en faire tarir la source? Et le syndicat ne valait guère mieux. Ceux qui ne recevaient pas d'argent, comme Bonstetten, passaient pour des phénomènes incompréhensibles, dont les plaideurs ne se rendaient raison qu'en pensant qu'ils n'avaient pas trouvé le prix auquel on les achetait. « Vous n'acceptez rien des parties, lui dit un jour un de ses collègues. Vous y perdez sans être utile à personne. L'argent que vous ne prenez pas augmente la portion des autres [2]. » Lorsque l'esprit d'une institution est complétement vicié, la résistance individuelle devient impossible. Dans son discours d'ouverture du syndicat, Bonstetten avait eu beau jeu d'essayer d'insister sur le devoir de la justice, plus tard l'expérience lui arrachait un triste aveu. « Je certifie, dit-il, qu'avec les meilleures intentions je n'ai pu, pendant les trois années de ma charge, faire le bien de personne. J'ai vu cent occa-

[1] Ouvrage cité.

[2] *Correspondance avec Zschokke*, ouvrage cité, pag. 112.

sions où j'aurais pu faire le mal à mon profit, et jamais celle où j'aurais pu venir à bout de faire quelque bien[1]. »

Quelle joie pour Bonstetten, lorsque, la tâche du syndicat terminée, il pouvait détourner les yeux de ces turpitudes, et passer quelques jours au sein de la nature et de l'amitié ! L'année 1795 lui apporta des émotions sur lesquelles il ne comptait pas. Sur le conseil des médecins, Frédérique Broun venait chercher la santé dans un climat plus doux ; d'un autre côté Matthisson, attaché à la suite de la princesse Louise de Dessau, se rendait également avec cette dernière en Italie. Les amis se retrouvèrent à Lugano, puis passèrent quelques jours à Mendrisio chez le banquier Haller, qui y était bailli, avant de devenir commissaire-ordonnateur de l'armée d'Italie. De là ils firent ensemble une excursion à la villa de Pline, sur le lac de Côme. Laissons raconter cette journée à Mme Broun :

« Nous attendions tous en silence la vue de la villa de Pline, but de notre pèlerinage ; je respirais à peine d'impatience. Là-bas, à droite, et comme enchâssé dans la paroi de rochers, apparaît tout à coup l'édifice seul et

[1] *Pensées sur divers objets de bien public*, pag. 243. Il réussit du moins, et c'était quelque chose, à introduire dans le bailliage de Locarno la pomme de terre. Les habitants n'en voulaient absolument pas, la trouvant faite *per le creature* (les porcs), plutôt que pour les hommes. Bonstetten eut l'idée de faire lire dans les églises une proclamation où il disait que chaque jour la pomme de terre était servie à la table du roi des Anglais. Puis il partit sans avoir vu l'effet de son mandat. Quelques années après, à Genève, un habitant de ces vallées vint le remercier de son sermon. La pomme de terre avait parfaitement réussi, et les pauvres gens de la contrée n'étaient plus obligés de faire plusieurs lieues de route pour aller à Locarno acheter du pain. *Pensées sur divers objets de bien public*, pag. 85, note.

sévère, sinon antique, du moins vieux[1], et assez sauvage pour ressembler plutôt à la demeure des esprits qu'à l'habitation de mortels comme nous. Entourés mélancoliquement de rochers gris, les portiques austères s'élèvent sur leur base rocheuse comme de la profondeur du lac. Au-dessus se balance une ligne de cyprès; leurs cimes élancées appartiennent plus au ciel qu'à la terre. Nous débarquons, et nous montons lentement l'escalier à demi ruiné qui part du lac. Que mon cœur palpitait en entrant dans cette demeure des ombres ! Une obscurité solennelle nous attire à gauche. Nous passons à côté de la cascade et entrons dans une grotte, où un laurier vénérable s'est enraciné sur les débris d'un vieux mur, et a étendu tout à l'entour ses rameaux. De jeunes lauriers de toute espèce l'environnent, et la verte nuit de ce bocage sacré nous saisit d'un doux frisson. Une petite source murmure au sein des ténèbres et se jette en gazouillant dans le lac à travers les bosquets de lauriers. De saintes ombres voltigent autour de nous en ce saint lieu ! Comme inspirés par le frémissement de voix invisibles, nous cueillons d'une main légère les délicats rejetons du laurier, et l'amitié couronne d'une douce récompense l'aimable chantre de la nature, de l'amitié et de l'amour ! L'amitié couronne l'amie et l'ami.....

» Nous abordâmes ensuite le bâtiment même de la villa. Elle est bien sauvage, bâtie dans les rochers, adossée aux rochers, et sur une source qui, s'échappant des fondations de l'édifice, va se verser dans le lac.

[1] Il a été réparé depuis.

Sa situation isolée du monde par l'eau et les ravines, le calme solennel qui règne dans les espaces retentissants du vaste édifice, pourvu ci et là seulement de quelques meubles, attire et effraie à la fois. Le silence de la nature vivante, au milieu des voix de la création inanimée; ce murmure, ce gazouillement, ce bruit des sources, du ruisseau, de la cascade, autour, au-dessous, au-dessus et au travers de la villa, le grondement des vagues contre les murs du bâtiment, le tremblement perpétuel de ceux-ci, à cause du torrent qui se précipite; ce grand chœur, tantôt retentissant tout à coup comme un orgue gigantesque, tantôt, plus doux, laissant entendre le moindre son de la nature, était accompagné par le frémissement mélodieux de la brise d'Italie dans les cimes agitées des cyprès, plus haut encore dans les roches, au milieu des bouquets de châtaigniers. Nous prîmes place enfin dans le péristyle. A l'endroit où il touche le roc, le mur et le toit sont endommagés, et l'on voit jaillir cette singulière source intermittente dont Pline donne dans ses lettres une description détaillée....

» Devant le péristyle, la lettre de Pline est gravée en lettres d'or sur une table de marbre noir. La vue que l'on a de cette place, qui domine librement le lac, est d'une magnificence indescriptible. L'œil parcourt dans toute sa largeur et sa longueur cette belle nappe d'eau jusqu'à Chiavenne[1], d'où les monts géants de la Rhétie et de la Valteline s'étagent en perspective, jusqu'aux cimes éblouissantes de neige qui réfléchissent les rayons

[1] Il y a ici un peu d'imagination. De la villa de Pline, au fond d'une baie, on ne peut apercevoir qu'une petite partie du lac de Côme.

du soleil. Une petite flottille de blanches voiles vogue vers Chiavenne, fendant doucement les flots bleus. C'est là que nous prenons notre repas, et, le regard attaché sur les montagnes de sa patrie, nous faisons retentir le nom de Salis[1], du noble Salis, au choc des verres et au murmure de la source. C'était particulièrement beau, non-seulement de contempler le lac au-dessous de soi, mais, à travers la toiture en débris du péristyle, de voir le bleu du ciel se marier au rocher, et les cyprès s'élancer dans l'éther, comme les âmes prisonnières s'élancent du monde des corps dans l'élément plus léger de l'avenir....

» Après le dîner nous nous établîmes en plein air, assis longtemps à l'ombre du rocher, le regard fixé sur le ruban argenté de la cascade, qui passant à nos pieds se jetait dans le lac. Au delà était la grotte des lauriers. Comme nous étions heureux ! Laissant bien loin de nous les tristes nuages, il nous semblait lire dans le fond de nos cœurs à tous. Calme simplicité du cœur, douce bonté, c'est à toi que nous nous consacrâmes tout entiers ! Pénétrés de sentiments indéfinissables, nous nous sentions environnés d'êtres supérieurs. Les mains serrées dans les mains, nous vous promîmes fidélité, à toi, ô nature, à toi, ô amitié ; et à toi reconnaissance filiale, Arbitre suprême de nos destinées ! Villa Pliniana, jamais sans doute des cœurs n'ont ainsi sacrifié sur ton autel. O immortalité, pour toi nous voulons vivre et mourir ! Et un tel moment n'était-il pas un gage de l'avenir ? Oui, ces rochers s'abîmeront ; elle tarira, cette source, mais

[1] Le poëte Salis, de la même école que Matthison.

nous, nous existerons encore, et nous nous aimerons toujours[1] ! »

On nous pardonnera d'avoir cité ce morceau, malgré sa longueur. La journée passée à la villa de Pline laissa dans la vie des trois amis un souvenir impérissable. Souvent elle est rappelée dans leur correspondance, et rien d'ailleurs, comme le récit de Mme Broun, ne nous paraît peindre au naturel l'école sentimentale.

Les deux années suivantes offrirent encore à Bonstetten une riche moisson d'études. L'Italie conquise par Bonaparte au pas de course, le nouveau génie qui se révélait au monde et qu'il eut un instant à Milan l'occasion d'entretenir : pour lui quel grand et émouvant spectacle ! Mais à l'intérêt de l'observateur s'en mêlait un autre plus puissant. Il ne pouvait se dissimuler que l'attitude envahissante de la république française préparait de tristes jours pour la Suisse, et c'était le cœur oppressé qu'il regagnait Valeyres, son asile en ces temps de trouble et de branle-bas universel.

Parfois même à cette époque, saisi par le sérieux de la situation, son esprit prenait un tour plus grave, et s'élevait à des pensées au-dessus de son horizon ordinaire. Chargé du discours d'office à l'installation du nouveau bailli d'Yverdon, il prononça sur la révolution de 1308 quelques paroles d'une inspiration élevée et toute nationale. « Justice, énergie, s'écriait-il en terminant, respect pour les mœurs et les lois qui en découlent, voilà les éléments de la vraie liberté. Ce sont eux qui

[1] Friederike Brun. *Tagebuch einer Reise durch die östliche, südliche und italienische Schweiz*, pag. 411-418.

ont fondé la Suisse, et avant eux la religion, qui est pour ainsi dire l'élément éternel dans les lois, les vertus et le bonheur. Même quand une nation serait abandonnée de tout le monde, la religion la conduit cependant doucement à travers l'orage, et ramène enfin la victoire et la paix jusque dans les régions du désespoir [1]. »

Plus souvent, il est vrai, son caractère le portait à chasser par la gaîté les idées noires. La retraite de Valeyres ne ressemblait point à un couvent. Frédérique Broun, à son retour d'Italie, vint passer auprès de lui avec toute sa famille l'hiver de 1796 à 1797, et pendant qu'il projetait avec M. Broun son voyage en Danemark, les soupers, les bals, la comédie de société, les concerts se succédaient sans interruption. Des voisins aimables, parmi lesquels le spirituel Bourgeois, châtelain des Clées [2], contribuaient à animer le petit cercle. L'année suivante, Mme Broun partie, ce fut la même chose. « Nous venons d'un souper comme celui d'il y a un an, écrivait Bonstetten à son amie ; tout était surprise. Après le repas ces drôles ont joué un drame en beaux vers sur ma course manquée en France, d'où j'avais été renvoyé faute de passe-port. Je suis malade de rire. Ma maison et tout Valeyres ont été passés en revue chez les Bourgeois. A table on a chanté plusieurs couplets, encore sur mon voyage, le tout plein d'esprit et de jolies choses. Notre amie Le Fort jouait Mme de Bonstetten, le châtelain

[1] *Bonstetten's Schriften*, 2e édition.

[2] Bourgeois des Clées composa en 1802 une brochure politique pleine de verve et de malice : *La pinte où l'on va, ou le poêle à Jean-Pierre*. Elle est écrite à moitié en patois vaudois.

représentait Abraham[1], Varicourt[2] ne faisait point mal. Il est impossible d'être plus spirituellement aimable, et de jouer ainsi une famille sans flatterie et sans satire. Varicourt disait dans son couplet qu'on m'avait renvoyé de France depuis que l'esprit et l'amabilité y étaient de contrebande. Tous jurèrent si joliment de ne jamais quitter Valeyres et de nous aimer tous : cela me fit tant de bien[3]. »

S'il est doux, au coin du foyer, d'oublier un instant la tempête, les éclats du tonnerre rappellent bientôt à la réalité. « Une place de sénateur était vacante, écrivait peu après Bonstetten à Matthisson. J'étais déjà décidé à me consacrer pour la vie à mon pays, lorsque Muller apparut, au moment décisif. Il me montra avec tant d'évidence la situation critique de la Suisse, et l'impossibilité de lui venir en aide, que je ne pensai plus à la place de sénateur. Notre sort sera réglé à Rastadt. Probablement Bonaparte nous donnera-t-il le Frickthal, petit pays qui appartient à l'empereur, entre Bâle, Bade et l'Argovie. Mais ce qu'on nous prendra en retour est encore un mystère. Je crains pour les bailliages italiens et pour Genève.[4] »

Les moments de crise sont une curieuse pierre de touche des hommes politiques. Tandis que quelques-

[1] Domestique de Bonstetten.

[2] De la famille dont nous avons parlé. Ce Varicourt était officier du génie, et fut grièvement blessé en 1798 à côté du général d'Erlach, dont il était aide-de-camp. On lui attribue même le plan de campagne des Bernois. Depuis, il vécut en Bavière.

[3] *Briefe von C. V. v. Bonstetten an Friederike Brun*, 1re partie, pag. 47.

[4] 1er décembre 1797. *Briefe von Bonstetten an Matthisson*, pag. 10.

uns, en temps de paix peut-être médiocres administrateurs, trouvent dans le danger même l'étincelle qui fait jaillir toutes les ressources de leur génie; d'autres, et quelquefois des plus distingués dans les circonstances ordinaires, hésitent, se troublent et obscurcissent par un instant de faiblesse le souvenir de leurs mérites passés. A Nyon déjà, la conduite de Bonstetten dans l'instant difficile avait laissé planer quelque ombre sur la fermeté de son caractère; mais il pouvait se relever. Connu par des opinions plus ou moins en désaccord avec le régime existant, ayant critiqué maintes fois vivement ses actes, il pouvait, par son attitude en face du péril, montrer qu'il y a un temps pour la discussion et un temps pour oublier ses griefs, que l'heure des concessions était passée, et qu'une fois l'ennemi aux portes, le seul parti à prendre est celui de se rallier autour du drapeau de la patrie, pour le défendre envers et contre tous.

Malheureusement Bonstetten ne sut pas s'élever à cette hauteur. Muller, qui sentait comment il fallait agir mieux qu'il n'agissait lui-même, semble avoir tracé d'avance l'histoire de son ami dans une lettre qu'il lui écrivait en 1794. « Je serais (à Berne), lui dit-il, pour les mesures modérées. Lorsqu'il n'y a pas de révolution, ce sont les meilleures, car elles peuvent prévenir le mal; mais quand la révolution est là, je les regarde comme les plus mauvaises. Alors il faut être *décidé, extrême* avec un parti, et lui pardonner beaucoup. Sans cela on est la victime de tous deux; la faible voix d'un seul, dans l'agitation de l'enthousiasme, se

perd et demeure inefficace[1]. » Bonstetten le reconnut à la fin de ses jours; il n'était pas né pour la lutte; et nous ne pourrions pas même dire qu'il comptât parmi les membres influents du parti des concessions, que représentait surtout le trésorier Frisching. Au moins ceux-ci savaient-ils plus ou moins ce qu'ils voulaient, tandis que Bonstetten se laissait ballotter d'incertitude en incertitude, tantôt retrempant son courage quand les résolutions énergiques l'emportaient au sein du conseil, tantôt inquiet, blâmant avec amertume lorsque reparaissaient les divisions, mais avant tout soupirant après un port abrité, loin du tumulte et des orages, après Copenhague et ses amis.

Dans le courant de janvier 1798 il fut envoyé par le gouvernement assermenter quelques contingents des troupes vaudoises, parmi celles qui demeuraient les plus fidèles à Berne, les bataillons de Romainmôtier et de la Vallée du Lac-de-Joux. Tout en remplissant ses fonctions, et en s'animant de l'enthousiasme qui régnait autour de lui, il ne pouvait s'empêcher (on retrouve bien l'observateur) de témoigner de la sympathie pour le mouvement. « C'est un spectacle vraiment beau et incompréhensible, disait-il, que cette révolution, qui commence si noblement et avec tant de calme... Ceux mêmes qui ont refusé le serment n'ont pas mauvaise volonté[2]. » Bonstetten poussa dans cette course jusqu'à Nyon, où il retrouva son ancienne popularité. Quelque attachée que

[1] 2 janvier 1794. *Muller's sämmtliche Werke*. Vol. XIV, pag. 416.

[2] 18 janvier 1798. *Briefe von C. V. v. Bonstetten an Friederike Brun*, 1re partie, pag. 52.

fût la population aux idées nouvelles, elle n'avait pas perdu le souvenir de son bailli. Les habitants, raconte-t-il, l'entouraient, le bénissaient, le suppliaient de ne pas les abandonner. Mais il comptait peu sur la durée de ces sentiments; l'armée française était à deux lieues de là, la ville dirigée par un comité démocratique; toutes les têtes nageaient dans l'exaltation. « Le peuple du Pays-de-Vaud, ajoute-t-il à la fin de la lettre, est poussé de côté et d'autre comme les vagues dans l'orage; ils ne savent s'ils doivent se tourner contre les Bernois ou contre les Français [1]. » Parole remarquable assurément, et bien propre à confirmer la remarque faite par un historien [2]. Si Berne, encore à cette heure dernière, avait su s'inspirer d'une politique magnanime et émanciper le Pays-de-Vaud, la situation changeait aussitôt, car ce que le peuple craignait avant tout, c'était d'être enlevé à la Suisse. Que les Français ne fussent pas entrés, même sans prétexte, nous ne le dirons pas; ils avaient autre chose en vue que la liberté du Pays-de-Vaud; mais ils auraient trouvé une population et des troupes bien différemment disposées, et la résistance aussi eût pu être bien différente. Du reste, il est rare qu'un tronc vermoulu pousse tout à coup des rameaux verts. Le gouvernement resta fidèle à lui-même, et deux jours après le départ de Bonstetten, les Français avaient pénétré sur le sol de la Confédération.

A Berne la situation ne s'en améliora pas. Mêmes hé-

[1] 22 janvier. *Ibid.*, pag. 55.

[2] M. Hottinger. *Untergang der schweizerischen Eidgenossenschaft*, pag. 310.

sitations, mêmes passages de l'énergie à la faiblesse, et de la faiblesse à un reste de vigueur. « Le gouvernement, écrivait Bonstetten, a plutôt les dernières convulsions d'un mourant qu'une force véritable [1]. » La plupart de nos hommes d'état sont plongés jusqu'au cou dans les détails; tout brin d'herbe qui s'élève au-dessus du sol est pour eux une forêt où ils ne trouvent ni sentier, ni salut. L'autorité ne prend pas une mesure que je puisse approuver; c'est pour moi un martyre. On fait tout trop tard, quand on y est forcé, et avec une raideur de six siècles [2]. » Sa position à lui-même n'était point facile; car des divers côtés il inspirait peu de confiance. « Notre malheur est tel, écrivait-il, qu'on ne peut en mesurer l'étendue. Je suis entre l'enclume et le marteau : toute ma crainte, c'est d'être employé par les révolutionnaires; car le bruit que je suis désigné pour entrer dans le futur directoire pourrait bien n'être pas dénué de fondement [3]. » Un autre, en pareil cas, aurait trouvé la question assez simple; un acte, et tout était dit; il ne sut que se plaindre et critiquer.

Dès ce moment Bonstetten songeait à quitter la Suisse. La crainte d'être considéré comme émigré, de perdre sa fortune et de laisser ainsi sa famille sans ressources, le retenait encore. Dans les derniers jours, il fut chargé, avec Stapfer, qui devint plus tard ministre des sciences de la république helvétique, le jeune Ch.-L. de Haller, et quelques autres, d'élaborer une constitution nouvelle

[1] 13 février. *Briefe an Friederike Brun*, 1re partie, pag. 60.
[2] 12 février. *Ibid.* pag. 58.
[3] 15 février. *Ibid.* pag. 62.

pour le canton de Berne ; mais il en vit bientôt l'inutilité. « Je me suis retiré de toutes les affaires, disait-il, ces temps d'enfer ne sont pas faits pour moi [1]. »

Enfin la guerre éclata. On sait quelle en fut la durée et l'issue. Le soir du 4 mars, jour où l'ancien gouvernement avait abdiqué, tandis que l'un des avoyers, Steiguer, allait chercher en vain la mort au Grauholz, que l'autre avoyer, de Mulinen, montait la garde comme un simple soldat à la porte de l'hôtel-de-ville, Bonstetten, craignant pour sa vie, sortit de Berne seul avec sa femme. Il se dirigea sur l'Emmenthal, rencontra en route les troupes des Petits-Cantons qui se retiraient, et arriva, protégé par elles, jusqu'à Troub, où il trouva un asile. Mais, au bout de quelques jours, le moment de la crise étant passé, il revint à Berne, et osa même se hasarder dans le Pays-de-Vaud, désirant avant son départ assurer le sort de Valeyres.

Le 12 mars, nous le voyons à Payerne, où il écrit les lignes suivantes : « Cet avoyer (Steiguer) a précipité Berne dans l'abîme. Il était naguère très irrité contre moi ; je ne pouvais approuver aucune mesure ; j'étais tellement haï qu'on me fit comprendre que ma vie était en danger. Toutefois je ne puis rien reprocher à l'avoyer, si ce n'est que son âme était trop grande pour un petit état [2]. » De Payerne, Bonstetten se rendit à Lausanne, où se trouvait réunie l'assemblée représentative du canton du Léman. On le reconnut. « C'est le bailli de Nyon, disait-on ci et là ; dans l'assemblée même, écrit-il, il

[1] 27 février. *Ibid.* pag. 66.
[2] 12 mars 1798. *Ibid.*, pag. 74.

fut entouré d'égards et d'éloges, éloges qui en ce moment auraient dû peser davantage sur le cœur d'un Bernois. On l'embrassa, on l'accompagna en pleurant; on lui donna l'assurance qu'il pouvait quitter la Suisse sans être regardé comme émigré, mais on ne put rien décider au sujet de Valeyres.

Bonstetten ne songea plus qu'à prendre sans tarder la route du Danemark. Il en était temps, car son nom parut sur la liste des ôtages qui devaient être livrés au gouvernement français. Sa carrière politique était terminée. Au moment décisif il avait faibli; comme les Genevois en 1792, il avait montré « de l'esprit et peu d'énergie; » à l'âge de 53 ans, le seul avenir qui lui restât semblait une obscure vieillesse; mais c'est précisément alors que sa véritable carrière allait commencer.

CHAPITRE VI.

Séjour en Danemark. *Nouveaux écrits.* Théories politiques. Etudes sur le Nord. Retour en Suisse. Pestalozzi. Genève. Livre *sur le Développement national.*

Les impressions, chez Bonstetten, avaient généralement plus de vivacité que de profondeur et de durée. A peine était-il arrivé à Rastadt, auprès du baron d'Eggers, beau-frère de Mme Broun, qu'il retrouvait l'entrain et l'élasticité de son esprit. La guerre l'avait écrasé; dans l'atmosphère de la paix, de nouveau il se sentait vivre. Bientôt il poursuivit son voyage, rejoint en route par l'aîné de ses deux fils, et arriva enfin, au mois de mai 1798, sous le toit hospitalier de la famille Broun, qui le reçut à bras ouverts.

Malgré la gaîté de la surface, le coup néanmoins avait été trop rude pour ne pas laisser Bonstetten profondément découragé. D'abord il songeait à quitter l'Europe et à se transporter avec sa famille dans l'Amérique du Nord, puis à demander l'indigénat danois, qu'il obtint en effet plus tard. La Suisse lui paraissait fermée à toujours. Qui vint alors le relever et rouvrir son cœur à l'espérance? Ce fut le vieil ami Muller. Déjà depuis quelques années, par les soins de Mme Broun, la correspondance négligée avait repris plus de vie; mais à ce moment, du fond de sa chancellerie de Vienne, Muller sembla retrouver tout à coup pour Bonstetten exilé son activité épistolaire d'autrefois. Il lui écrivait lettre sur lettre pour essayer de remonter son courage, le suppliait de renoncer à ses projets d'Amérique, de ne pas se presser dans ses décisions, d'attendre le développement de la crise en Suisse, et surtout de tourner ses regards vers des biens que les révolutions ne pouvaient lui enlever. « Après toutes ces horreurs, lui disait-il, entouré encore de jouissances et d'espoir, souviens-toi de toi-même. Songe que ni la naissance, ni le rang, ni rien de ce qui est *hors de toi* n'a fait ton bonheur; mais que tout ce que tu es, et ce que *nous* sommes pour toi, ne dépend de personne qui puisse te le séquestrer ou te l'ôter. Tu as des enfants : les leçons de leur jeunesse les rendront meilleurs; la ruine, les pertes, l'orage, les incertitudes, les ramèneront de ce qui fait l'appui des jeunes gens ordinaires vers la nécessité de se créer une existence par eux-mêmes. Il y a quatre siècles et demi, l'antique manoir de tes pères tomba dans une telle décadence que (tu t'en souviens) nous pûmes à

peine en retrouver les traces sur la prairie du village de Bonstetten. Uster est perdu, ce qui, dans l'ancien comté de la Thour jusqu'au lac d'Egeri, et plus tard dans le Jura neuchâtelois, fit longtemps l'éclat et l'espoir de tes ancêtres, tout cela est perdu ; et cependant ces pertes ont si peu fait ton malheur, que tu n'y pensais guère. Pourquoi? Parce que par leur mérite et par leurs vertus (auxquelles la fortune résiste rarement), d'autres de tes ancêtres, et ton propre père, ont adouci les injures du sort et t'ont laissé suffisamment pour te procurer en abondance toutes les jouissances d'un homme cultivé. C'est là l'utilité des histoires de familles ; le souvenir des vicissitudes du bonheur rend le calme, donne le courage d'entreprendre, pour la génération suivante, la construction d'un édifice souvent ébranlé, souvent renouvelé, et fait opposer à l'injustice de la destinée un cœur affermi par une expérience séculaire [1]. »

Muller s'adressait aussi, dans le même but, à Mme Broun. « Gardez-le, je vous prie, lui disait-il, de démarches inconsidérées, de tout ce qui pourrait le compromettre. *Attendre* est pour lui la somme de la sagesse ; toute démarche qui n'est pas nécessaire est hasardée. Qu'il demeure auprès de ses amis jusqu'à ce que la tempête se calme [2]. »

L'attente fut assez longue, car elle dura trois ans. Bonstetten passa tout ce temps sous le toit de la famille Broun ; tantôt à Copenhague, où M. Broun, banquier fort riche, passait l'hiver au milieu de la société la plus

[1] 12 juin 1798. *Müller's sämmtliche Werke*. Vol. XV, pag. 6.
[2] 7 décembre 1799. *Ibid.*, pag. 76.

distinguée ; tantôt à Sophienholm, « maison de campagne charmante, entre une colline ombragée de hêtres énormes et un petit lac tout entouré de jardins anglais. » Peu à peu les distractions, le calme, une liberté complète, s'employèrent à l'envi pour lui faire oublier l'exil. Heureux au sein de l'amitié, autant du moins « qu'on peut l'être sans avenir et sans passé, » il jouit bientôt pleinement de la découverte d'une terre nouvelle, de ce Nord si triste en apparence, et pourtant si poétique dans sa nature, au coin du foyer et par les souvenirs. Tour à tour causant, étudiant ou voyageant, il apprenait à connaître les langues scandinaves, le danois, le suédois, même l'islandais, observait avec soin la contrée et les mœurs, et son temps ne tarda pas à être si rempli « que souvent le demi-siècle de sa vie antérieure, écrivait-il, lui paraissait un songe [1]. »

Comme poussé par le besoin de se dédommager de son long silence, il composait sans relâche. Mme Broun s'emparait aussitôt de tout ce qui sortait de sa plume, et le faisait insérer dans les revues de l'époque, le *Magasin allemand*, de son beau-frère Eggers, et le *Mercure allemand*. Plus tard, Bonstetten réunit lui-même ces productions éparses, les compléta et en forma un ouvrage en quatre volumes, sous le titre de *Nouveaux Ecrits* [2], faisant suite aux premiers, publiés par Matthisson. Ainsi qu'eux, c'est un recueil de morceaux divers.

Un fragment de voyage, dédié à Muller, ouvre le pre-

[1] 29 juin 1798. Lettre inédite au professeur Pierre Prévost.

[2] *Neue Schriften von C. V. v. Bonstetten.* Copenhague, Brummer, 1799-1801.

mier volume. L'auteur y raconte une course de quelques jours, faite en 1798, aux bords du détroit du Sund et sur la côte suédoise opposée. En disant que le tableau de la nature est frappant de vérité et de grâce, nous ne dirons que ce que lui écrivait Muller et ce qu'il faudra répéter à l'occasion de chacun de ses écrits. A son récit se mêlent, du reste, une foule de remarques; les unes sur la culture et l'économie du pays, montrant le Bernois avant tout ami de l'agriculture; les autres, plus générales, où se retrouve fréquemment l'optimisme favori de l'auteur. Une partie de ce morceau mérite d'être citée; Bonstetten l'a traduite lui-même et reproduite dans un de ses derniers ouvrages: *la Scandinavie et les Alpes*. Ce sont quelques pages de la description des rochers de Kulla, vis-à-vis du Sund, sur la côte occidentale de la Suède.

« Le terrain de la ferme de Kulla est un bassin de forme ovale, d'environ une lieue de long, couvert au dedans de bois et de pâturages; ce bassin si vert dans l'intérieur, vu de la mer, ne présente partout que l'aspect de roches nues et menaçantes, encore debout près d'énormes ruines, jonchées dans une mer toujours houleuse. Ces ruines, tour à tour couvertes ou découvertes par l'écume des flots, apparaissent sous des formes bizarres et toujours variées.

» Rien de plus singulier que le contraste de la paisible solitude des pâturages et des forêts de Kulla, avec l'agitation de la mer qui gronde et mugit sans cesse autour des parois de granit qui renferment cette solitude. L'âme éprouve à la fois un singulier mélange d'agitation et de

paix, de mouvement et de repos. Des pensées douces et terribles, fières ou languissantes, s'y succèdent tour à tour. Tandis que l'œil ne voit de partout que paix et repos, l'oreille n'entend que le bruit du vent et le mugissement d'une mer irritée....

» Les roches qui supportent la ferme de Kulla sont d'un beau granit rouge, dans lequel le feldspath domine. Rien de plus remarquable que la manière de tomber de ces masses, dont les blocs énormes ont été tellement renversés et précipités dans la mer, que ce qui était la tête du rocher repose dans le fond de l'eau, tandis que ce qui en était la base est resté à découvert tout à côté du roc dont il a été détaché. Il y a un endroit où une file de roches renversées et une file de roches debout forment un alignement qui ressemble à une rue bâtie dans la mer. On peut en quelques endroits passer sur la ligne extérieure placée dans les flots, et y contempler à loisir le sublime spectacle d'une mer en furie. On la voit de partout blanchissante d'écume, et parsemée d'énormes masses qui, se découvrant sous des formes toujours diverses, présentent par instants l'aspect de monstres marins prêts à sortir des flots. Assis sur un bloc de granit, j'entendais sous moi bouillonner l'onde, qui ci et là s'élançait en fusées à travers les interstices de sa noire prison. On voyait de temps en temps de grandes lames atteindre le roc vif, et s'y élancer en longs sillons comme une foudre ascendante, pour retomber de là en cascade.

» J'ai vu une éruption du Vésuve; mais j'avoue que mon âme a été plus fortement émue à l'aspect d'une mer encore agitée autour des ruines qui semblent être son

ouvrage. Je me voyais sur un champ de bataille où des forces inconnues s'étaient combattues dans des temps inconnus. Les ravages des volcans sont limités dans l'espace, et leur ère est quelquefois contemporaine de l'homme ; mais l'antique océan répandu sur les plus hautes montagnes, dans les lieux que les nuages habitent aujourd'hui, dépasse de beaucoup le temps de l'existence de l'homme et la mesure étroite de ses conceptions.

» Assis sur un granit renversé à côté de sa base, j'étais invinciblement attaché, tantôt au spectacle des vagues, tantôt au bruit varié de l'orage. J'entendais sous moi gronder les ondes captives, ou bouillonner dans l'écume comme sur les feux d'un volcan, lorsque, parmi tant de bruits divers, je parvins à en distinguer un qui bientôt attira toute mon attention ; c'était celui d'un torrent de pierres qui roulait dans la mer. J'errai longtemps de rochers en rochers avant de me placer assez près de la mer pour y voir, dans les lieux un peu dégarnis de décombres, des lits de pierres que la vague portait et rapportait comme la navette du tisserand. Ces pierres roulées, que je parvins enfin à voir dans la grande fabrique où la nature les arrondit, s'entrechoquaient dans les eaux de manière à produire le bruit bien distinct d'un torrent de pierres. Le roulement de ces pierres se faisait bien ou mal, suivant la pente du fond de la mer. Dans les lieux où cette pente était peu inclinée, il se faisait plus régulièrement que sur des plans plus inclinés. Je pus, dans un autre endroit, non loin du fanal, descendre jusqu'au bord de la mer, où je vis des morceaux du granit de

Kulla roulés si parfaitement en boules, qu'on eût pu au besoin en faire des boulets de canon....

» Un peu avant le coucher du soleil, je montai sur la tour du promontoire où l'on allait allumer le fanal. Son feu rougeâtre, vu de la mer, doit ressembler au lever de la lune ou d'un soleil plongé dans une brume épaisse. Le fanal n'est qu'un grand panier de charbon de pierre que les vents, qui ne cessent de souffler, ne laissent jamais éteindre. De la tour, je vis le soleil couchant perdre son éclat dans les vapeurs de l'horizon, tellement que, pour la première fois, j'aperçus les ténèbres de la nuit en présence du disque même du soleil. Rien de plus mélancolique que cette nuit qui ose couvrir l'astre du jour, et, pour ainsi dire, usurper son empire. A peine eut-on cessé d'apercevoir un soleil presque éteint, que le bruit redoublé des vents et des flots, et le retentissement de l'orage, semblaient surgir de la mer profonde pour redoubler la vaste horreur des ténèbres.

» L'immense côte des rochers de la Suède et de la Norvége occidentale finit à Kulla. A l'est de ce promontoire élevé, on voit les plaines vertes, mais sablonneuses de la Scanie; à l'ouest et au midi la mer; au delà du Sund s'étend la fertile Sélande, qui, déployant sur les eaux un vaste tapis de verdure, repose l'œil fatigué de l'éclat des ondes argentées [1]. »

Ce petit voyage eut encore pour Bonstetten un autre genre d'intérêt auquel il ne s'attendait guère : celui d'observer la ressemblance singulière des Suédois de la province de Schonen avec les habitants de l'Oberland bernois.

[1] *La Scandinavie et les Alpes*. Pag. 54-67.

A chaque pas, c'étaient de nouveaux rapports; la taille, la physionomie, le mouchoir des femmes noué sur la tête comme chez les paysannes du Hasli : tout le frappait d'étonnement. Son domestique, originaire des bords du lac de Thoune, ne pouvait s'empêcher de dire à chaque instant : « Tiens, voici ma mère ! Voilà ma sœur ! » La science peut discuter à loisir sur l'origine de ces rapports ; le fait est qu'ils existent, et ne sont point l'effet du hasard.

Les divers morceaux qui terminent ce premier volume se rattachent tous à une même pensée. En face de la révolution française, du chaos où elle plongeait toutes choses, des contradictions qu'elle portait avec elle, des excès qui l'accompagnaient, les idées des esprits réfléchis, au sujet de la liberté des peuples, avaient dû se modifier considérablement. Les uns, génies ardents et passionnés, comme Joseph de Maistre et Ch.-L. de Haller, s'étaient jetés à l'autre bord et demandaient à l'absolutisme l'ancre de salut de l'ordre social; pendant que la plupart, nourris de la philosophie du siècle, confiants encore en l'homme, en appelaient du peuple ignorant au peuple éclairé, et voyaient dans le progrès des lumières le lest du vaisseau de la liberté.

Bonstetten appartenait à ces derniers. Il faut éclairer le peuple ; tel est le thème sur lequel il revient sans cesse dans ses écrits. Mais comment l'éclairer ? C'est ce qu'il examine à l'occasion d'une visite faite au séminaire des régents à Copenhague. Des idées générales et sans application, dit-il, ne peuvent avoir pour résultat que de troubler les esprits, de les nourrir de désirs insensés,

causes de révolutions perpétuelles et stériles. Les connaissances utiles au peuple, ce sont celles qui sont en rapport avec sa position et lui sont indispensables, c'est-à-dire les connaissances pratiques. Ainsi d'abord la religion, mais dans ses applications, la morale; puis l'agriculture, la botanique et la chimie appliquées, l'histoire naturelle, bien plus utile que les langues mortes, ajoute-t-il en passant, à ceux qui devraient être les docteurs du peuple, aux pasteurs; un peu de mécanique, l'économie domestique et sociale, la pédagogie, l'hygiène et la médecine populaire, la législation, l'art de la guerre, la marine, la lecture de bons livres, etc., etc.

Si nous avons mentionné toute cette énumération, c'est pour montrer avec quelle facilité l'auteur, entraîné par son imagination, passe d'un principe juste à des conséquences souvent forcées et peu réalisables. Les branches dont il a parlé ont leur utilité, il est vrai; mais n'est-on pas exposé, en les donnant sous la forme d'un enseignement d'école, à leur enlever précisément ce qu'elles ont de pratique? Par leur variété et par leur nombre, n'amèneront-elles pas le même résultat que Bonstetten reproche aux idées générales, celui de troubler des esprits peu préparés, de gaspiller l'intelligence, de créer de nouveaux besoins non satisfaits, au lieu de satisfaire ceux qui existent, et de rendre ainsi l'homme plus superficiel, moins propre encore à la vie pratique qu'avec son sens naturel non cultivé? Et ne vaudrait-il pas bien mieux grouper l'enseignement populaire autour d'une branche capitale, de celles qui peuvent à la fois nourrir le cœur et développer la rectitude du jugement, laissant

le soin du reste à l'école de la vie ? De nos jours on commence enfin à le reconnaître, mais avant d'en arriver là, l'opinion publique, dont Bonstetten était plus ou moins l'écho, devait faire de nouvelles expériences.

Continuant son examen, l'auteur expose ensuite quels seraient d'après lui, sur les mœurs d'un peuple, les effets du progrès des lumières. Il ne faut pas, dit-il, confondre les lumières avec la science. Elles naissent bien de celle-ci, mais en diffèrent toujours. « Du faisceau de clartés que les hommes de cabinet font jaillir sur les régions supérieures du savoir rayonne un crépuscule général, que nous appelons culture nationale, et qui n'est que le résultat des faits acquis par la science. » Les lumières, chez un peuple, sont les connaissances, soit générales, soit particulières, qui sont en rapport avec sa position. Or, en éclairant chacun sur ce qu'il est, elles lui donnent la base de la morale. Celle-ci se compose de deux éléments : des rapports où l'on se trouve, donc des institutions, qui peuvent être plus ou moins favorables au développement, et de la clarté avec laquelle on perçoit ces rapports. L'amour-propre étant le principe de la morale, il ne s'agit que de percevoir l'harmonie entre notre intérêt particulier et l'intérêt général, et ce sont les lumières qui s'en chargent. Les beaux-arts peuvent avoir aussi leur utilité ; mais ils ne sont pas sans danger, car ils fournissent des éléments à la sensualité : c'est encore aux lumières à en régler l'emploi et à leur servir de correctif.

Le progrès des lumières n'a pas un rapport moins frappant avec le besoin de liberté. Chez l'individu, la

liberté est le pouvoir d'exercer sa volonté. Mais une nation est aussi un tout, dont les idées communes font la volonté nationale, et la force qui met en activité cette volonté, c'est la liberté nationale. Les forces de chacun cependant sont inégales, et la volonté nationale est le résultat de leurs inégalités; dans ce sens, tous les gouvernements sont nés de la volonté du peuple. L'amour de la liberté étant identique avec le besoin du bonheur, il varie de forme suivant les temps et les lieux. C'est un droit imprescriptible, comme le dit Rousseau; mais il n'implique pourtant pas la démocratie, car le droit d'être heureux n'est pas celui de rendre heureux. Rousseau a pris pour point de départ l'homme-raison, et n'a pas su voir l'homme réel; toutefois Montesquieu se réunit avec lui dans l'idée qu'une certaine liberté est désirable. Or cette idée même suppose un développement, et ce développement est amené par le progrès des lumières, au moyen desquelles on ne commence pas les améliorations par la forme, ou la constitution, mais par les éléments de cette forme, c'est-à-dire par les rapports intérieurs, ou les mœurs. Le progrès des lumières, qui donne à chacun la connaissance de ces rapports, est donc la source de la liberté. Mais, par une réaction naturelle, le besoin de liberté pousse lui-même à un développement général de l'humanité. Plus l'homme est libre, plus il a besoin de penser, et comme l'association multiplie les pensées, le moyen d'arriver à la plus grande somme de liberté possible serait une association générale pour les sciences.

On pourra juger par cette analyse succincte de l'en-

semble d'idées que développe ici Bonstetten. Nous avons préféré l'exposer sans beaucoup de réflexions, nous permettant seulement ci et là d'en intervertir l'ordre, car l'auteur, à l'ordinaire un peu sautillant, manque souvent, dans l'exposé de ses pensées, de suite et de fermeté. Il y a là certainement beaucoup de choses intéressantes, de la réflexion, de la finesse, une certaine vérité; mais on abonderait encore davantage dans le sens de Bonstetten, si l'on pouvait, comme lui, se contenter des théories utilitaires du dix-huitième siècle, faire de la morale un procès tout intellectuel, et la réduire à l'intérêt bien entendu. Malheureusement, ou heureusement plutôt, il ne suffit pas de meubler la tête pour diriger le cœur. Les faits ont démenti le système; car le progrès même des lumières depuis cette époque a suffisamment montré qu'il faut encore de tout autres mobiles pour faire progresser la morale et la liberté.

Muller, qui applaudissait aux travaux de pure observation, eût préféré voir Bonstetten laisser en portefeuille ses dissertations politiques. Si les deux amis restaient unis de cœur, le temps avait bien élargi le fossé qui séparait leurs deux natures. Bonstetten, éloigné des affaires, revenait à son goût pour les combinaisons et les jeux de la pensée; Muller, en revanche, de plus en plus positif et historien, se tenait toujours davantage collé au fait. Parfois la métaphysique de son ami lui semblait un peu sèche et obscure; parfois il la combattait.

« J'ai lu dans le *Mercure*, lui écrivait-il, la dissertation sur la liberté : l'analyse est excellente; les idées, les expressions, sont de la plus grande précision; tu as

parfaitement développé ce que la liberté n'est pas; c'est un beau commentaire à Montesquieu. Je voudrais pouvoir ajouter que je souscris à tout; mais pourquoi vouloir à toute force un maximum de vie et de développement? A mes yeux cette condition n'est point nécessaire; elle favorise, ce me semble, une agitation inquiète, avec laquelle la solidité d'une constitution peut difficilement se maintenir. Je tiens pour beaucoup plus importants l'ordre et la sécurité, d'où le développement découle dans la mesure convenable, sans que l'on ait besoin de dire à tous les esprits bornés: Ce que vous êtes n'est rien en comparaison de ce que vous pouvez devenir. Car de là proviennent les mille malentendus qui sont inséparables du maximum perpétuel de la vie, de l'action et du mouvement de tous (puisque tous doivent être libres), et semblent amener nécessairement à la fin l'anarchie ou le despotisme.

» Je sais que les savants ne seront pas de mon opinion. Pour eux, toute idée de fabrique nouvelle est un développement, et la surveillance à laquelle on voudrait la soumettre, un crime; mais, pour moi, je crois que la liberté consiste surtout dans la sécurité, et peut, loin de toutes les académies et des mille et une vérités nouvelles qui poussent chaque année, exister à l'Etivaz, à Charmey, dans l'Unterwalden, aussi bien qu'à Athènes. Dans le fond, tu es de mon avis; les bonnes gens de Gadmen et de l'Appenzell te semblent libres, bien qu'il n'y ait pas chez eux un maximum de développement, si ce n'est peut-être dans le noble art de faire le fromage. Ou préfères-tu le maximum de la vie qui bouillonne dans la chaudière

et se développe en se dissolvant? *Credat Judæus Apella; non ego;* je connais Bonstetten. C'est, il est vrai, un grand philosophe; mais le vieux bon sens suisse ne l'a pas abandonné[1]. »

En voyant en tête du deuxième volume un fragment sur l'*Art de cultiver les jardins*, on pourrait être tenté de poser le livre. Bonstetten avait donc un bien grand besoin d'universalité, qu'il songeât à écrire sur des sujets pareils! Il ne faudrait cependant pas juger du morceau sur le titre, car l'auteur déploie rarement plus de finesse d'observation, de justesse et de bon sens dans les vues. Si l'on peut employer cette expression, c'est une véritable philosophie de l'art des jardins. Comparant les villas modernes, où tout est sacrifié au coup d'œil, avec celles des anciens, qui, sans négliger l'agréable, mettaient en première ligne l'utile et le commode, Bonstetten fait une description détaillée de la campagne de Pline à Laurentum. Il montre comment les bâtiments étaient disposés pour donner ici du soleil, là un peu d'ombre, partout de l'abri contre les vents. Puis il expose le but moral de l'art des jardins, d'ennoblir les mœurs par le soin de la nature. Pour cela, l'agriculture devrait en être le principal ornement, trouver son temple dans un jardin royal, comme en petit dans le jardin d'un seigneur. Mais on n'arriverait au but qu'à une condition, c'est que le jeune noble reçût une éducation conforme à son état, qu'il apprît à connaître et à aimer la nature, l'agriculture, à faire de sa vie une vie de campagne, la plus belle de toutes, celle qui permet de faire le plus de bien, et qui, pour l'a-

[1] 15 novembre 1799. *Müller's sämmtliche Werke.* Vol. XV, pag. 71.

vantage de tous deux, met la noblesse en rapport direct avec le paysan. Le jardin d'un petit propriétaire devrait être simple comme sa vie, tel que ces fermes de l'Emmenthal, si propres, si gracieuses, où se peint toute la simplicité des mœurs suisses. Ainsi compris, le sujet ne manquait certes pas d'intérêt. Moins de longueurs, plus de suite, et Bonstetten pouvait en faire un petit chef-d'œuvre.

Le reste du volume est consacré à des considérations sur la langue et la littérature de l'Islande, et sur la linguistique en général. Il faut moins y chercher des connaissances positives, des idées profondes, que des vues ingénieuses et l'intérêt des détails. Bonstetten, nous l'avons dit, s'était mis avec ardeur à l'étude des langues du Nord ; ce fut avec l'enthousiasme un peu prévenu d'un néophyte qu'il s'empressa de faire part de ses recherches au public. Nous ne le suivrons pas dans les déductions où il expose l'origine des langues, montre comment l'imitation des sons naturels conduit par le rhythme à la musique et à la poésie, de là à la prose, où la langue n'a gardé qu'un trait de l'idée et du ton originaire, comme l'écriture n'a conservé que le rudiment du signe ou du dessin primitif.

Voyant dans l'islandais la langue-mère des idiomes germaniques, l'auteur se livre à des comparaisons dont on peut contester la justesse, sur la parenté des mots islandais avec ceux des langues modernes. Mais la fantaisie et la mode ont toujours revendiqué une petite place dans la science étymologique : en France régnait alors la celtomanie ; on a eu plus tard d'autres systèmes non

moins exclusifs ; Bonstetten, qui ne se piquait pas d'être un savant à toute épreuve, pouvait donc bien se donner un peu carrière. Les remarques sur l'Islande elle-même, son histoire, ses mœurs, ses traditions héroïques et sa littérature, pour n'être pas originales, ont cependant plus de valeur. Bonstetten les fait suivre d'une traduction étendue de la Saga de Ragnar Lodbrok, afin d'introduire directement son lecteur dans l'esprit des antiques légendes du Nord.

Notre analyse a été longue ; nous pourrons être plus brefs sur les deux derniers volumes. Ce sont, plus complétement encore que les précédents, des réimpressions. Peu auparavant, Bonstetten avait fait insérer dans le *Magasin allemand* d'Eggers une suite de lettres sur les bailliages italiens, leur nature et leurs habitants. Il les reproduit ici dans leur ensemble, en y ajoutant la première de ses deux lettres *Sur l'éducation des patriciens bernois*, qui termine le quatrième volume et l'ouvrage. Ayant tiré de ces écrits la plupart des traits que nous avons relevés sur le séjour et l'activité de Bonstetten dans la Suisse méridionale, nos lecteurs nous permettront de n'y pas revenir. En général, les deux derniers volumes ne valent pas les premiers. Ils ont gardé la trace du journal de l'homme occupé, qui a peine à trouver le calme nécessaire pour donner à son ouvrage le coulant, l'harmonie et la dernière forme ; les descriptions sont fragmentaires, interrompues et un peu sèches bien souvent. Néanmoins, n'eussent-elles que le mérite d'avoir révélé un pays inconnu alors, peu connu encore aujourd'hui, c'eût été déjà quelque chose ; et du reste, nombre

de pages ne manquent ni d'intérêt ni de talent. L'auteur ne se contente pas de raconter et de décrire, il mêle partout à son récit les réflexions générales qui lui sont habituelles. Les suivantes, sur l'organisme d'un état, n'auront peut-être pas encore entièrement perdu leur à-propos.

« La vérité est que l'essence d'un gouvernement ne consiste pas dans sa forme. Où la justice règne, tout gouvernement est libre, et on ne peut donner ce nom à aucun de ceux qui la violent. La meilleure constitution est celle qui protége le mieux les lois du droit et le bien-être général contre l'arbitraire et les passions.

» Si la liberté d'une nation consiste dans la justice et dans la bonté de ses lois, il ne faut pas seulement la chercher dans les lois politiques, mais dans toutes les parties de sa législation. L'organisation d'un village, par exemple, est une partie essentielle de l'organisation du tout, qui se compose en grande partie de villages. Je ne crois pas qu'on se soit jusqu'ici beaucoup occupé de ce point, et cependant rien ne serait plus essentiel pour le progrès de l'ordre général, que l'ordre dans les petites parties[1].

» L'homme, de même que toute société humaine, porte en lui le besoin du progrès. Ce progrès est notre destination, et la remplir, un devoir de la raison. Comme la nature aussi progresse, et nous avec elle, nous ne devons jamais oublier que si nous ne progressons pas sur la route du mieux, notre repos apparent est une marche en arrière. Il doit donc y avoir dans la force directrice,

[1] *Neue Schriften von C. V. v. Bonstetten.* Vol. IV, pag. 61 et 62.

impulsionnelle, que nous nommons gouvernement, un effort progressif continuel. Le gouvernement général tient tous les fils ; les petites parties régissent en détail. Tout homme raisonnable, actif, éclairé, doit faire de son mieux dans son village. Sur la scène d'une petite localité les principes chimériques sont bientôt usés ; ils apparaissent tels qu'ils sont, se trouvant si près de la réalité, que leur manque de base est saisi au premier coup d'œil.

» Mais l'organisation en petit doit être telle que chaque district puisse devenir un centre d'activité, où toute bonne pensée se réalise, où tout homme pensant est poussé à agir pour le bien de son village. Cette organisation intérieure des petites parties donne au tout une grande solidité ; toutes les branches de l'administration locale sont là mieux exercées et localisées. Une petite république de village bien organisée donne plus d'amour pour la patrie qu'une grande république. L'homme est au fond avant tout un être individuel, qui s'attache plus facilement à des objets individuels et rapprochés qu'à des objets plus éloignés ou étrangers. La grande diversité des gouvernements de village donne une grande diversité dans les résultats ; le gouvernement général choisit ce qu'il y a de meilleur et rejette le reste. Les petites rivalités, la haine même de ces républiques entre elles les unit fermement aux unités supérieures, et toute la force de répulsion des parties qui sont à côté les unes des autres devient force d'attraction vers le centre de tout le système [1].... Toutes les lois et prescriptions devraient en fin de compte s'individualiser, c'est-à-dire

[1] *Ibid.*, pag. 67.

s'appliquer à tout homme qu'elles concernent ; elles devraient ou lui être utiles, ou le rendre lui-même utile au bien général [1].... Tout ce qui localise l'homme lui donne un plus grand amour pour sa patrie [2]. »

Il ne serait pas très facile de concilier avec ces observations, si frappantes de justesse, les idées que Bonstetten émettait pour la reconstitution de la Suisse : quatre grands cantons avec sénat, amphyctions, etc., se fondant sur la difficulté qu'il y avait à trouver des hommes d'état pour tant de petites républiques. Cet échafaudage plaisait peu à Muller. Des bases historiques, lui répondait celui-ci, et surtout pas de noms grecs. Pourquoi se tourmenter de la rareté des hommes d'état? Il suffit pour gouverner les cantons de bons pères de famille. L'éducation, d'ailleurs, peut être aussi bonne dans les petites villes que dans les grandes, et il n'est pas vrai que les petites républiques aient un petit esprit.

Tandis que Bonstetten, oubliant les ennuis de sa carrière précédente, n'entendant que l'écho lointain des malheurs de sa patrie, retrouvait le tranquille bonheur du culte des lettres, les événements avaient marché. Bonaparte saisissait de sa main de fer les rênes de la France ; un gouvernement solide et régulier succédait à ces secousses renouvelées entre lesquelles rien ne pouvait s'asseoir, et tout faisait présumer que la Suisse, désormais l'humble satellite de son puissant voisin, ne tarderait pas à retrouver aussi la paix. Bonstetten reprit alors le chemin de sa patrie, heureux de la revoir, de

[1] *Ibid.*, pag. 70.
[2] *Ibid.*, pag. 71.

renaître à l'espérance, et rajeuni par trois années de repos. Zschokke, dont il fit la connaissance à son passage à Bâle, nous a laissé de lui à cette époque un portrait qu'il ne sera pas sans intérêt de reproduire : « D'une taille un peu au-dessous de la moyenne, dit-il, mais fortement constitué, Bonstetten trahissait par la grâce et la noblesse de ses manières l'influence qu'exerce sur nous le commerce d'une société distinguée. Le visage plein d'expression, d'un coloris frais et presque féminin, le front élevé du philosophe, les yeux pleins d'une souriante douceur, tout était propre à captiver. Après l'avoir vu, on ne l'oubliait plus [1]. »

Le premier soin de Bonstetten, une fois qu'il eut retrouvé Valeyres et les siens, dont il avait été si longtemps séparé, fut de se rendre à Berne. Quelle transformation depuis son départ ! Les visages, les habitudes, le genre de vie, n'avaient pas moins changé que la constitution. Et en ce moment encore rien de sûr, tout en suspens, les esprits plus divisés que jamais, un volcan grondant sous les pas, contenu seulement par la présence des troupes françaises. Il ne pouvait songer à s'y établir. Peu s'en fallut néanmoins que notre auteur ne fût lancé de nouveau dans le tourbillon des affaires. Déjà avant son retour, le gouvernement helvétique l'avait désigné, sur la recommandation de Stapfer, comme envoyé de la Suisse à Vienne ; il tomba avant d'avoir pu exécuter son projet. Lorsque les fédéralistes revinrent momentanément au pouvoir à la fin de 1801, Zschokke reprit l'idée,

[1] Zschokke. *Prometheus für Licht und Recht*, 2e partie, pag. 3.

et mit en œuvre dans ce but toute son influence auprès d'Aloïs Reding ; mais il échoua contre le refus décidé de celui-ci. Bonstetten, qui du reste ignorait ces négociations, ne devait plus reparaître sur la scène politique.

Une jouissance d'un autre genre lui était réservée dans ce voyage, celle de visiter Pestalozzi, qui avait ouvert depuis peu son institut au château de Berthoud. S'il avoue franchement ne pas saisir tout le système du grand pédagogue, bien d'autres, à vrai dire, se trouvaient dans son cas. Du milieu des pensées en désordre, des tâtonnements embrouillés de Pestalozzi, il n'était pas aisé de dégager l'idée lumineuse, l'élément si profondément humain de sa méthode. Bonstetten, avec sa raison facile, n'y était peut-être pas complètement propre ; mais, gardé d'entraînement, il ne l'en jugea que mieux, et d'une manière presque prophétique. Ce qui le frappa surtout, ce furent les résultats de l'arithmétique intuitive, et, dans le dessin, l'exercice continuel des éléments, qui formait d'une manière si admirable le coup d'œil, le jugement et la main. « Je regarde la méthode de Pestalozzi, » écrivait-il à Frédérique Broun, qui, malade, séjournait alors près d'Ouchy, « comme un germe riche et précieux, mais nouveau et encore peu développé. Les résultats doivent convaincre tout penseur impartial de sa perfection ; mais ce qui en fait l'essence est encore, à ce que je crois, très obscur. ... Elle ne sera d'une utilité générale que lorsqu'on l'aura appliquée aux connaissances immédiatement pratiques. Comme Pestalozzi ne trouvera pas facilement son égal, il est à craindre que toute la richesse et la

moisson de ses découvertes ne soit réservée aux générations futures.[1]. »

Bonstetten ne tarda pas à retourner à Valeyres. Berne ne lui convenant pas, il songeait à se fixer définitivement à Orbe ou à Yverdon. Mme Broun l'engagea à se rendre avec sa famille à Genève, où elle-même devait passer l'hiver. Ce fut un bonheur pour lui. Que serait-il devenu dans l'atmosphère assoupissante d'une petite ville ? Genève seule pouvait fournir l'élément nécessaire à l'activité de son intelligence. Chaudement accueilli par ses amis d'autrefois, par tous les hommes distingués, il ne tarda pas à apprécier ce séjour. Néanmoins ni lui ni Frédérique Broun n'y trouvaient pleinement de quoi satisfaire leur nature allemande, leurs besoins de cœur et d'imagination. Bonstetten avait sous ce rapport complètement changé depuis sa jeunesse. « Notre chère Mme Broun, écrivait-il à Matthisson, a peine à se faire au monde genevois. Son être candide, son cœur toujours ouvert, qui ne sait se fermer, souffre sous ce ciel glacé. Elle me fait l'effet d'une feuille d'oranger perdue au pied du Buet. Les Genevois sont excellents, mais froids ; l'esprit leur couvre le cœur[2]. »

Frédérique Broun, de son côté, s'exprimait ainsi : « Plus j'apprends à connaître les Genevois, plus ils me semblent un des phénomènes les plus remarquables parmi les nations. C'est un peuple *tout abstrait*, isolé par sa position sur une presqu'île entourée de deux riviè-

[1] Octobre 1801. *Briefe von C. V. v. Bonstetten an Friederike Brun*, 1re partie, pag. 117.

[2] 1er mars 1802. *Briefe von Bonstetten an Matthisson*, pag. 15.

res[1]... Sous le rapport de la poésie et de l'art, un Allemand cultivé sentira toujours chez les Genevois (il va sans dire que je parle en général et qu'il y a des exceptions) l'absence d'un goût étendu et complet, et de la spontanéité du sentiment. Avant de sentir, il faut toujours qu'ils raisonnent, et il me semble que leur imagination, toute vive qu'elle est, manque d'un canal de communication avec le cœur. Leurs sensations sont vives et fortes; mais leur imagination me paraît plus faite pour comparer que pour créer. Aussi se distinguent-ils plus souvent par l'esprit et la pénétration que par la grandeur des idées; et de là vient probablement qu'ils ont beaucoup de mécaniciens distingués, mais peu d'artistes, beaucoup d'inventeurs, et peu de poëtes. Il est clair que Rousseau fait exception, et que, comme tous les génies de son espèce, il appartient au genre humain, non à une terre particulière [2]. »

Mme Broun, fuyant l'âpreté du Nord, était venue chercher la santé sous un ciel plus doux. Mais il semblait, ses amis de Genève le lui disaient en plaisantant, qu'elle eût apporté le Nord avec elle. Des raisins noyés dans les pluies d'octobre, un hiver glacial, un été où il neigea tout près de Lausanne au milieu de juillet; voilà tout ce que la nature lui offrit en Suisse. Les médecins ordonnèrent l'Italie, et elle dut partir dans l'automne de 1802, de Cour, près Lausanne, où elle avait passé l'été. Bonstetten,

[1] Friederike Brun. *Episoden.* Vol. I, pag. 187.

[2] *Ibid.*, pag. 190. Le jugement de Frédérique Broun est sans doute un peu absolu ; les artistes sont venus plus tard, et Rousseau, avec toute son universalité, n'en a pas moins un fond très genevois ; mais cette restriction n'ôte rien à la vérité de l'idée principale.

peu sûr de l'avenir de la Suisse, craignant de laisser Mme Broun, dans son état de maladie, exposée seule avec un enfant aux fatigues de ce long voyage, se décida à l'accompagner.

Son activité littéraire n'avait point cessé, du reste, depuis son retour du Danemark. Entre Muller et lui, les rôles étaient absolument changés. Muller, qui jadis le pressait d'écrire, devait maintenant se justifier de ne pas publier davantage, et répondait que les ouvrages qui restent demandent du temps. Bonstetten, à qui son ami ne pouvait autrefois arracher une ligne, remplissait de ses articles les journaux littéraires, et publiait volume sur volume. D'où provenait cette transformation complète? Bonstetten trouvait enfin sa véritable vocation. Longtemps les affaires extérieures, le désir d'arriver aux dignités éminentes de sa patrie, avaient préoccupé son cœur. Ambition légitime, honorable certainement pour Berne, car, quoi qu'en eût dit Muller, quoi qu'en dise mainte fois le public, quel spectacle que de voir un Haller, un Bonstetten, estimer un emploi dans leur petite patrie au-dessus des suffrages de l'Europe scientifique ou littéraire! Mais ces soins l'avaient détourné des travaux de l'esprit; maintenant, sa carrière politique brisée, il revenait aux lettres, comme, après avoir été longtemps volage, on revient à ses premières amours. Outre une petite brochure en prose poétique, intitulée: *La Suisse améliorée* (die bessere Schweiz), et qui date encore du temps de son exil; il avait préparé en Danemark un ouvrage étendu, qu'il acheva et fit paraître peu de temps

après son retour. Ce fut le livre sur le *Développement national* (Ueber Nationalbildung. Zurich, 1802).

Ainsi qu'on a pu le voir, Bonstetten se préoccupait habituellement de toutes les questions relatives à l'éducation populaire et à l'organisation sociale. Homme d'étude et homme du monde à la fois, il sentait vivement et péniblement la distance qui séparait, sous le rapport des lumières, les diverses classes de la société. — D'un côté les savants, enfermés dans leur cabinet, poursuivant solitairement leurs recherches, privés du correctif de l'expérience, et accumulant pour eux les trésors du savoir sans profit pour l'humanité ; de l'autre, la masse ignorante, livrée à toutes les erreurs de la routine, guidée uniquement par ses sens et par ses passions. Serait-il donc impossible de fondre ces divers éléments, de les pénétrer l'un par l'autre, d'établir entre eux un courant perpétuel d'idées, afin d'arriver ainsi à l'harmonie générale, seule condition du développement régulier et progressif de la société ou d'une nation? Pourquoi, d'un autre côté, la jeunesse se trouve-t-elle placée entre deux éducations contradictoires ; l'une, pédante, sans rapport avec la vie, celle de l'école ; l'autre, celle du monde, dont le premier résultat est de condamner la première et de la réduire à néant? Doit-on abandonner le jeune homme au moment même où l'éveil des passions réclame impérieusement un guide? et n'existerait-il pas une organisation ou une éducation sociale qui pût l'accueillir au sortir de l'enfance, le porter sur les bras, le faire arriver sans échec à l'âge où il peut résister par lui-même au torrent du monde? L'ouvrage de Bonstetten

est la réponse à ces vastes questions : l'auteur y donne les principes et le plan d'une organisation, ou mieux d'une éducation mutuelle et générale qui embrasserait tous les âges, toutes les classes de la société, établirait à la fois dans celle-ci l'ordre et le progrès, la sauverait des révolutions, et la mettrait à même d'accomplir paisiblement, régulièrement, sa destinée sur la terre.

Frédérique Broun appelle quelque part cet écrit un des livres excellents, mais peu lus, de M. de Bonstetten. Lequel avait raison, de Mme Broun qui admirait, ou du public qui ne lisait pas? Peut-être tous les deux. Jusqu'alors, Bonstetten n'avait essayé son talent que dans des morceaux détachés plus ou moins étendus; le livre sur le *Développement national* était pour lui la première tentative d'un ouvrage de longue haleine. Si la clarté, la simplicité, l'agrément même du style suffisaient pour faire vivre un écrit, on pourrait à bon droit s'étonner du peu de succès de celui-ci; mais son principal défaut tenait à la manière dont il avait été conçu.

Nul ne savait, au besoin, peindre les objets réels avec plus de netteté que Bonstetten ; il était moins heureux sur le terrain de l'abstraction. Là, il semblait que le sol manquât sous ses pas : claire cependant à l'ordinaire, sa pensée n'avait pas toujours de réalité, et ses combinaisons d'idées avaient mainte fois l'air de jeux d'esprit, d'arrangements ingénieux sans base dans la nature des choses. Nous l'avons dit, en blâmant Rousseau, il faisait comme lui, abstraction de la place que les mauvaises passions occupent dans le monde. L'homme tel qu'il le conçoit est un être essentiellement intellectuel, auquel

il suffit de montrer la lumière de la raison pour dissiper les ténèbres de son cœur ; toute la question sociale se résume à une organisation qui permette de faire luire ce flambeau dans toutes les couches de la société, organisation dont l'auteur nous trace l'esquisse dans son livre. Au fond, cet ouvrage est donc une fiction, ou, comme s'exprimait à l'égard d'un travail analogue un de ses contemporains, M. de Bonald, « un rêve politique qui demande à prendre place parmi tant de fictions et de romans moins innocents. »

Mais, en politique, le public n'aime pas le roman. Les chapitres de *Télémaque* où Fénelon détaille la constitution de Salente renferment de précieuses vérités ; nous ne serions toutefois nullement surpris que plus d'un lecteur sérieux en eût parfois tourné les pages avec impatience. Une nation constituée comme le voulait Bonstetten, avec un gouvernement dont la première tâche serait d'organiser et de populariser les sciences ; celles-ci divisées en quatre instituts, pour l'agriculture, l'industrie, la législation et les mœurs ; les instituts dirigeant des sociétés de district, de village, où les diverses questions, les améliorations seraient expérimentées et discutées, des rapports rédigés, une correspondance régulière entretenue, des prix distribués ; l'activité de la jeunesse utilisée dans des sociétés d'instruction et de divertissements utiles, sous l'inspection des hommes d'âge : tout cela, bon pour un peuple de rentiers, sentait trop l'école pour intéresser bien vivement. On y cherche le possible, l'applicable, le réel, et l'on se perd dans des théories fatigantes où rien ne re-

pose : en un mot, c'est un échafaudage d'idées auquel il ne manque que le corps.

Et cependant, la part donnée à la critique, Frédérique Broun était loin d'avoir entièrement tort. Si l'on fait abstraction de la pensée dominante et de l'esprit de système poursuivi avec une certaine pédanterie dans les détails, il reste encore à relever un grand nombre d'idées heureuses qui auraient mérité du public un autre accueil. Nul doute qu'avec une forme plus attrayante et plus large, plus de faits et d'observations, moins de raisonnement, l'ouvrage n'eût exercé une certaine influence sur la pensée des contemporains.

Pour le bien comprendre, qu'on veuille se reporter à l'époque où il parut. Dix ans de révolution avaient semé de ruines l'occident de l'Europe, et ce qu'il restait du passé, ébranlé dans l'opinion, paraissait ne pouvoir résister à la longue aux secousses de l'esprit nouveau, qui s'agitait dans les entrailles de la société. En même temps on était las de révolutions ; partout le besoin se faisait sentir de reconstituer les Etats sur des bases plus solides ou plus rationnelles : les chefs de l'école théocratique élaboraient alors leurs systèmes ; pendant que dans l'autre camp, Bonstetten, en exposant le sien, devinait l'un des principes les plus puissants de la société moderne, l'esprit d'association. Sans doute, il n'en saisit pas toute la portée ; après avoir insisté avec force, dans un de ses meilleurs chapitres, sur la vie que l'action libre des particuliers, indépendante du gouvernement, pouvait apporter dans tous les ressorts de la machine sociale, on est vraiment étonné de le voir demander à ce même gou-

vernement l'organisation de la science et de tout le développement national.

Cette contradiction est la pierre oubliée qui fait crouler l'édifice; mais supprimez le mot de gouvernement, et vous vous trouvez au milieu de l'époque actuelle. Les découvertes des savants fécondant l'agriculture et l'industrie, l'expérience à son tour enrichissant la science, un réseau de sociétés scientifiques, littéraires et autres, enveloppant le pays, des congrès, des expositions, des rapports; la jeunesse elle même, du moins en partie, trouvant dans des associations diverses l'aliment de son activité spontanée, les divertissements utilisés plus ou moins heureusement pour l'éducation du peuple; tout cela a passé aujourd'hui dans le domaine du lieu commun. Nous en sommes abondamment pourvus, saturés même, et le temps serait peut-être venu de faire voir le revers de la médaille. Mais le prêcher en 1802, alors qu'on le soupçonnait à peine, est un mérite qui à lui seul empêcherait de condamner à l'oubli l'ouvrage de Bonstetten. S'il n'a guère contribué aux résultats que nous voyons, il les a du moins pressentis; bien placer le jalon d'une route a toujours son prix, lors même que la foule en passant a jeté le jalon par terre.

D'un autre côté, le livre du *Développement national* renferme nombre de vérités bonnes à méditer en tout temps. On n'a certainement pas tout fait encore pour continuer l'éducation de la jeunesse à la sortie des écoles, et pour donner, en utilisant dans un noble but ses forces vives, un puissant dérivatif aux orages des passions. Il est vrai, le mobile religieux est là seul effi-

cace; les efforts purement humains échoueront toujours; c'est ce qu'il était difficile à Bonstetten de comprendre. Nous ne pouvons en revanche qu'applaudir sans réserve, lorsqu'il insiste sur l'importance capitale des lois administratives, montre que les éléments les plus importants de l'organisation d'un peuple sont loin d'être tous renfermés dans les articles de sa loi fondamentale, et que par conséquent la conquête d'une constitution nouvelle n'est pas le *nec plus ultra* du progrès politique. En cela, notre époque aurait encore à apprendre de lui quelque chose.

Mais, nous l'avons dit, le livre de Bonstetten rencontra peu d'écho. Sa voix se perdit, ainsi que Muller le lui avait annoncé, dans le bruit des commotions politiques qui marquèrent en Suisse la fin de cette année. Nous le verrons plus tard revenir à ses idées, et toujours avec aussi peu de résultat.

CHAPITRE VII.

Séjour à Rome. Bonstetten s'établit définitivement à Genève. Mme de Staël; Bonstetten commence à écrire en français. La vie de Coppet Benjamin Constant, Auguste-Guillaume Schlegel, Muller. *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Enéide.*

Le séjour de Bonstetten à Rome ressembla peu à celui que trente ans auparavant, jeune, tout entier aux plaisirs du monde et des arts, il avait fait dans cette ville. Moins désireux cette fois de jouir du présent que de revivre dans le passé, l'intérêt pour l'ancienne Rome l'absorbait tout entier. Dans la société d'une dame qui sentait aussi vivement le beau que Frédérique Broun, lié avec le savant antiquaire Zoéga, consul de Danemark, il se trouvait dans les circonstances les plus favorables pour

se livrer à l'étude de ces vastes débris, « Rome, » dit-il dans sa correspondance, « ne présente partout que l'image de la destruction et des vicissitudes humaines. Elle ne paraît grande que pour faire apercevoir l'immensité de l'empire de la mort. [1] » Bien qu'à l'ordinaire son goût l'attirât davantage vers les objets vivants et actuels, la contemplation des restes muets d'une gloire antique lui servait de reconfort, à côté de la misère et du dénûment modernes qui attristaient ses regards. Non content de visiter la ville, il parcourut aussi la campagne de Rome dans des promenades ou dans des courses plus étendues, et recueillit ainsi une foule de matériaux intéressants, que l'on trouve détaillés avec beaucoup de soin dans sa correspondance avec sa famille. Le doux séjour de Rome restaurait son cœur; la comparaison avec le Nord qu'il venait de quitter lui donnait de nouvelles idées, des impressions nouvelles, et stimulait singulièrement l'activité de son esprit. Dans l'été de 1803 il reprit avec Mme Broun le chemin des Alpes; et, après l'avoir quittée en Allemagne, rentrant en Suisse par Schaffhouse, il traversa lentement tout le pays jusqu'à Genève.

Des événements importants s'étaient passés depuis l'année précédente. Un soulèvement des populations, suivi d'une reconstitution sous le patronage du Premier Consul, avait ramené la Suisse dans les voies d'un développement naturel, en rapport avec son histoire. Bien que la paix, due à la pression extérieure, parût encore peu assurée, le calme, la confiance renaissaient de toutes parts. Mais au milieu de ce mouvement joyeux, Bonstet-

[1] Lettre inédite à sa famille, du 20 novembre 1802.

ten cherchait en vain une patrie. On pardonne rarement à Berne, et moins que tout autre chose le manque de caractère. Les anciens gouvernants, rentrés en partie en possession de leur pouvoir, n'avaient pas oublié l'opposition que leur faisait Bonstetten, son attitude hésitante pendant la révolution, son absence durant les mauvais jours. Une courte apparition dans sa ville natale suffit pour l'en convaincre. Il se décida donc à s'établir définitivement à Genève, où l'appelaient tant de souvenirs, et où il trouvait, comme nulle part ailleurs, toutes les ressources nécessaires pour l'éducation de ses fils.

Ce n'était pas toutefois sans un douloureux serrement de cœur. Il lui en coûtait de renoncer à son rêve favori, celui de jouer un rôle dans le gouvernement de Berne. Certaines circonstances contribuaient à augmenter ses regrets. « Vous voilà donc, mon cher ami, de retour en Suisse, lui écrivait de Paris le banquier Haller, et dans une disposition qui ne vous portera pas à y rester. Peut-être en serait-il autrement si vous vous étiez trouvé ici lors de la médiation du Premier Consul. Vous auriez pu influer d'une manière salutaire sur ce qui a été fait, et cela seul vous aurait conduit à accepter une place dans le gouvernement, ce qui, je crois, aurait été heureux pour tous.[1] » La position de ses enfants l'attristait aussi. Plus il avait souffert lui-même à Berne, moins il pouvait s'accoutumer à voir leur éducation séparée de l'attache du sol natal. On n'était pas alors fait encore à cette existence cosmopolite qui semble de plus en plus le partage de bien des familles riches, et qui, en isolant

[1] Lettre de Haller à Bonstetten, du 26 octobre 1803.

les jeunes gens de tout lieu donné, les habituant à se sentir partout chez eux, partout étrangers, leur enlève à la fois les devoirs et le bonheur de la vie. Sentir ses fils, ainsi qu'il le disait, « perdus dans le monde, sans patrie, sans avenir, » était une pensée à laquelle Bonstetten avait peine à se résoudre. Genève même ne lui donnait pas tout ce qu'il aurait cherché. Combien elle différait de la Genève de sa jeunesse ! Que de vides, remplis par des figures nouvelles, inconnues ou indifférentes ! Il est difficile de revoir impunément des lieux où l'on a goûté le bonheur et d'où l'on a été longtemps éloigné. Plus d'une fois, dans les premiers mois, la tristesse de Bonstetten se fit jour par de piquantes remarques. « Les Genevois recommanderaient le d....., pourvu qu'il fût de Genève[1], » écrivait-il à Frédérique Broun, à propos d'un domestique que des amis avaient procuré à cette dame, et qui l'avait trompée.

Cependant Bonstetten se voyait entouré par la société la plus distinguée. Genève était française; des autorités françaises la gouvernaient, des soldats français veillaient à ses portes; la conscription, les impôts se chargeaient de rappeler aux Genevois à quel prix ils payaient la gloire d'appartenir à la grande nation; mais en lisant la correspondance de Bonstetten à cette époque, on aurait parfois peine à s'en douter. Intérieurement rien n'avait changé. Les Genevois ayant conservé dans leurs mains ce qui fait le fond de leur vie, le culte, l'instruction publique, les institutions de bienfaisance[2], la pensée natio-

[1] 14 août 1803. *Briefe von C. V. v. Bonstetten an Friederike Brun*, 1re partie, pag. 152.

[2] M. De la Rive. *Notice sur Alph. de Candolle.*

nale se maintenait intacte sous la domination nouvelle. Aucun mélange social avec les étrangers, sinon ceux que commandait la nécessité ; l'indépendance morale subsistait telle quelle, surtout parmi la société qui représentait particulièrement le passé de la république : en un mot, Genève restait Genève malgré le vainqueur. Eloignés forcément de la politique, les esprits se portaient avec d'autant plus d'ardeur vers ce qui faisait depuis longtemps la gloire de leur ville, l'étude des sciences physiques et naturelles. Chaque séance de la société des savants était remplie par des rapports sur de nouvelles expériences, de nouvelles découvertes, et Bonstetten prenait un vif intérêt à ces travaux.

Au nombre de ses amis de prédilection il comptait le célèbre physicien Pictet, nommé l'un des inspecteurs-généraux de l'université de France, et qui partageait son temps entre Paris et sa ville natale ; le frère de celui-ci, Pictet de Rochemont, qui plus tard, au congrès de Vienne, rendit à Genève de si éminents services ; les médecins Jurine et Butini ; Sismondi, jeune alors et débutant dans la carrière des lettres ; l'aveugle Huber, l'observateur des abeilles ; et dans ce moment le physicien anglais Rumford, en passage à Genève. Parmi les dames, une ancienne et spirituelle amie de sa famille, Mlle Lise Le Fort ; Mme Rilliet-Huber, l'amie de jeunesse de Mme de Staël, dont le public n'apprenait à connaître les rares talents que par son zèle pour la bienfaisance ; Mlle Rath, peintre en miniature ; Mme Necker-de-Saussure, pour laquelle il éprouvait la plus grande admiration. Nulle part cependant il ne se trouvait mieux qu'à Coppet, au-

près de Mme de Staël, qui exerçait sur lui sa magique influence, et qui seule, disait-il, le comprenait tout à fait. Necker, plein de bonté, d'affabilité, était pourtant un peu trop cérémonieux pour la vivacité de son esprit. Aussi, après le départ de Rumford, lorsque Mme de Staël elle-même eut quitté Coppet pour son premier voyage d'Allemagne, au milieu de ce monde si animé, si bienveillant, il se sentit seul.

Son recours fut l'étude, la douce et fidèle compagne de ses heures, à laquelle il revenait toujours. La plus intéressante des courses qu'il avait faites aux environs de Rome lui paraissant fournir la matière d'un travail assez neuf, il s'était déjà mis à écrire en allemand son petit voyage, lorsqu'il se trouva tout à coup dans une position assez singulière, et qui certainement ne fut pas commune à beaucoup d'écrivains. La langue lui faisait défaut.

L'idiôme de jeunesse de Bonstetten, celui où il avait appris à exprimer ses idées, dans le temps où l'on commence à les développer, avait été le français. C'était en français qu'il écrivait d'abord le plus volontiers, qu'il avait jeté sur le papier l'esquisse de ses premières compositions. L'allemand était pour lui une langue apprise, où l'avaient exercé sa liaison avec Muller, et surtout celles avec Matthisson et Mme Broun. Peu à peu, de son premier style, dur, et « comme de fer, » c'est son expression, il avait acquis, sinon une correction scrupuleuse, du moins une diction qui combinait assez heureusement la simplicité et le coulant de la phrase française avec l'ampleur, le coloris, parfois aussi, il est vrai,

l'indécis de la période allemande. Plus il vivait dans la société des Allemands, plus son style se formait; ses derniers écrits, composés à Copenhague, en offrent la preuve; mais transporté à Genève, n'entendant plus que le français, ne parlant que cette langue, ses affinités avec l'esprit français se réveillèrent, et son allemand commença à lui peser.

Madame de Staël avait beaucoup contribué à le pousser dans une nouvelle voie. Bonstetten lui ayant lu un petit travail français qu'il avait fait chez elle : « Vous devriez écrire en français, lui répondit-elle, c'est nouveau, c'est original; cela plairait[1]. » Bonstetten ne fut pas trop difficile à convertir. Après le départ de Madame de Staël, il entreprit de traduire, ou plutôt de composer à nouveau son voyage, et fut d'abord tout étonné lui-même du peu de difficulté qu'il y trouvait. Bientôt à la vérité, il ne tarda pas à tenir un autre langage. Pour essayer son public, il lisait souvent des fragments de son écrit devant une société choisie, alors les critiques commencèrent. Si l'auditoire avait paru enchanté, Necker avait dormi, Prevost blâmait le style. « Vous ne pouvez vous faire une idée de ma besogne de cheval, écrivait-il à Madame Broun. Mais je sens que ce travail m'est utile. Il me faut torturer mes pensées de manière à leur faire crier grâce; n'importe, elles prendront une forme. C'est encore une question de savoir si je puis écrire en français; je l'apprendrais sûrement bientôt; mais à Paris, où il y a de la

[1] 21 août 1803. *Briefe von Bonstetten an Friederike Brun*, 1re partie, pag. 156.

vie, ou avec Madame de Staël [1]. » « Rien n'est plus comique, dit-il ailleurs, que l'histoire de mon livre français; j'en lis de temps en temps à quelques amis, et deviens maintenant indifférent aux critiques, quand je ne les mérite pas. Ce que Necker blâmait, Sismondi le trouve beau; il en est du style comme de la toilette. Au nom du ciel, ne mettez pas ce mot ici, ou vous êtes perdu; cette tournure-ci est meilleure, celle-là plus française. Il faut voir l'angoisse des auteurs, quand paraît leur ouvrage; c'est comme une dame qui va au bal. Ce français est une langue d'enfer; je lis Rousseau à force. J'écrirai une fois sur les deux langues dans lesquelles j'ai vécu. L'attention que les Français donnent au style est exagérée; elle tient plus à la mode qu'à la raison. Les Allemands, en revanche, n'ont pas assez soin de bien écrire; ils travaillent trop peu leur belle langue [2]. »

La mort de Necker avait dans l'intervalle rappelé brusquement Madame de Staël à Coppet. Bonstetten courut la voir. « Elle est affreusement triste, écrivait-il, nous n'avons fait que pleurer ensemble. Quelle éloquence! quel sentiment! quel profond amour pour ce père qui l'aimait tant!.... La voilà libre avec 100,000 livres de revenu, et Dieu sait si elle sera heureuse avec tous ces biens terrestres; le monde est trop petit pour son âme de feu [3]. »

Qui le croirait cependant? L'été de 1804 fut un des plus brillants de Coppet. Pour ceux que soutiennent de hautes consolations, la douleur peut être plus

[1] 28 janvier 1804. *Ibid.*, pag. 180.
[2] 10 mars 1804. *Ibid.*, pag. 194.
[3] 13 au 16 avril. *Ibid.*, pag. 210, 208.

facilement recueillie et solitaire ; chez Madame de Staël elle semblait comme donner une expansion nouvelle à ses facultés actives, qui sans aliment l'eussent consumée. Vivre sans société, pour elle c'était vivre sans air. Elle avait ramené d'Allemagne Auguste-Guillaume Schlegel ; Benjamin Constant, Sismondi devinrent aussitôt après son retour les hôtes de Coppet ; Muller plus tard se joignit encore à eux. On voudrait pouvoir ressusciter par la pensée ce cercle d'esprits distingués, réunis dans une résidence princière autour d'une femme de génie : Benjamin Constant, net, brillant, mordant tout de son sarcasme ; son pendant germanique, Schlegel, démolisseur hardi, esprit moins sûr qu'ingénieux, imagination toujours en carrière ; Muller, bibliothèque vivante, écrasant parfois les deux sceptiques du poids de ses connaissances et de son bon sens historique ; Sismondi, étonné, ahuri de tout ce feu roulant d'idées ; Bonstetten, avec sa gaie, élégante et fine amabilité ; le bon ange de la maison, Madame Necker-de Saussure, presque au niveau de ces hommes par le savoir, tempérant le tourbillon par sa gravité douce et la mâle fermeté de son jugement ; et au milieu d'eux la reine, la maîtresse de ces lieux enchanteurs, Corinne, dominant, vivifiant, électrisant tout de son génie, tandis qu'elle-même avait la mort dans l'âme, et disait à ses amis : « Je vais porter le fardeau de la vie en Italie, où l'on dit qu'on oublie l'existence. » Quel spectacle digne d'un profond et mélancolique intérêt ! « Madame de Staël devient tous les jours meilleure et plus grande, écrivait Bonstetten ; mais les grands ta-

lents ont de grands malheurs; ils sont solitaires dans le monde, comme le Mont Blanc[1]. »

Lui-même nous a laissé dans ses lettres plusieurs tableaux vifs et piquants des soirées de Coppet. Schlegel l'avait d'abord séduit. « Je l'aime beaucoup, disait-il, c'est un homme plein d'idées, d'esprit, de naturel et de grandes et solides connaissances[2]. C'est impossible d'avoir plus d'esprit que lui; il s'attaque à tout le monde, et son français-allemand est si amusant, si drôle, si mordant, que l'adversaire est désarmé au bout de dix minutes. Il a une physionomie agréable, une teinte de bonté, mais qui à chaque émotion s'aiguise comme une épée, des gestes si caractéristiques qu'on ne peut s'empêcher de rire. Madame de Staël le lance toujours dans la dispute et bat la mesure; toutes les vieilles opinions françaises entrent tour à tour en lice et se laissent désarçonner comme un cavalier enrouillé. Quand Schlegel n'est pas gentil, il est impitoyablement fouetté; et le plus joli, c'est quand Madame de Staël se charge elle-même de la punition; alors elle a trois fois plus d'esprit; Schlegel lui répond tantôt les choses les plus spirituelles, tantôt les plus galantes, et tout deux sont transportés de ce combat... La pauvre poésie française, on la bat en brèche tous les jours; Madame de Staël aide elle-même à la démolir; Albertine (Madame Necker) se convertit[3]. »

[1] 26 juin. *Ibid.*, pag. 225.

[2] Du 13 au 16 avril. *Ibid.* Voir sur Coppet, M. Ste-Beuve. *Portraits de femmes.* Nouvelle édition, pag. 140-147.

[3] 11 juin. *Ibid.*, pag. 218.

Muller était arrivé. « Il est toujours le même, » écrit Bonstetten à Madame Broun, gai, en train, dévoreur de livres; nous nous retrouvons comme il y a vingt-cinq ans[1]. » « Je reviens aujourd'hui jeudi avec Muller de Coppet, où je suis allé mardi; et je me sens abêti, réveillé de mon doux repos, fatigué d'une débauche d'intelligence. Il se dépense plus d'esprit à Coppet en un jour, que dans maint pays en un an. Mais je suis à moitié mort, et ma chambre me semble un tombeau. Chez vous seule l'esprit et le cœur sont en douce harmonie[2]. » « Hier, ajoute-t-il, j'étais avec Sismondi, Muller et Mallet à Coppet; les beaux esprits de toute la Suisse et de Genève se trouvaient réunis... Mais on ne trouve là qu'une partie de l'âme... Muller à la fin tomba sur Schlegel. Celui-ci avait nié à table la personnalité de Moïse, d'Homère et d'Ossian; Muller lui répondit qu'il voulait une fois prendre la plume et démontrer dans un savant ouvrage que Charlemagne n'avait jamais existé... Puis il se mit à nous faire une analyse des deux premiers livres de Moïse, chapitre par chapitre, qui imposa silence à Schlegel et à Constant. Ils n'osèrent plus ouvrir la bouche... Le bon Sismondi est complètement abasourdi; il m'avouait hier que tout lui semblait maintenant d'une crasse ignorance; je dus le consoler. Il voudrait aller en Allemagne, pour voir lui-même les grands génies; mais je lui conseillai plutôt d'aller en Grèce[3]. »

Une petite course à Valeyres ramena les deux amis

[1] 20 juin. *Ibid.*, pag. 221.
[2] 12 juin. *Ibid.*, pag. 219.
[3] 20 juin. *Ibid.*, pag. 221.

dans le pays des souvenirs. « Nous étions les vieux, ou plutôt les jeunes. Il est joyeux comme un enfant, et trouve un grand plaisir avec moi; toutes les anciennes taquineries revenaient sur le tapis. A Coppet nous étions trop bien... Mais ici les gens me paraissent affreusement prosaïques; dans quatre jours je serai de retour à Coppet, où je me trouve moi-même prosaïque, jusqu'à ce que les ailes me reviennent [1]. »

Quoi qu'il en dît cependant sur Coppet, il ne se lassait pas d'y revenir. Au mois de juillet il y passe toute une quinzaine, et au mois d'août (Muller était encore là), il écrit à Madame Broun ce qui suit : « Je vois Madame de Staël très souvent, et si je ne dîne chez elle qu'une fois par semaine, j'ai la guerre. Elle est d'une extrême bonté; personne n'a plus d'esprit; mais ce que vous avez de meilleur est fermé chez elle. Le sentiment de l'art lui manque; et le beau qui n'est pas esprit et éloquence n'existe pas pour elle. Personne n'a autant de sagesse pratique, moins pour elle, il est vrai, que pour ses amis. Mais Schlegel (il avait changé d'avis), Schlegel m'est insupportable. Elle n'a pu encore le corriger de manière à lui donner un peu de raison [2]. »

En attendant, l'ouvrage avançait. Bonstetten en lisait souvent des morceaux à l'auguste tribunal, écoutait les critiques, les examinait, profitait surtout de celles de Benjamin Constant et de Madame de Staël. « J'ai l'avantage, dit-il, de trouver à Coppet une critique impartiale; c'est aussi un art de tirer parti de la critique, souvent je

[1] 26 juin. *Ibid.*, pag. 224.
[2] 26 août. *Ibid.*, pag. 228.

persiste dans mon opinion; mais Madame de Staël est si libre de préjugé, si claire, que je vois mes tableaux dans son âme comme dans un miroir [1]. »

Sous un tel patronage, avec l'encouragement de tels conseils, le livre de Bonstetten ne pouvait manquer de réussir. Le *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Enéide* [2], pour être l'œuvre d'un débutant dans la littérature française, eût pu faire honneur à maint écrivain plus exercé. Sans doute, il ne faut pas y chercher un de ces écrits d'un seul jet, qui laissent le lecteur sous l'impression d'une pensée une et forte; on serait parfois tenté d'appliquer à l'auteur ce qu'il dit quelque part de J.-J. Rousseau: « Chez les hommes qui n'ont pas étudié dans leur jeunesse, le manque de méthode se fait toujours sentir [3]. » Bonstetten avait étudié, il est vrai; mais, nous l'avons vu, plus ou moins à sa fantaisie, et sans suite bien rigoureuse. L'influence de son éducation se marque partout dans ses ouvrages, où, comme l'abeille, il court à chaque instant chercher son butin sur toutes les fleurs. Son voyage dans le Latium n'est ni une dissertation scientifique, ni un simple voyage, ni un ensemble de considérations économiques, mais un mélange agréable de ces trois éléments, sans que l'auteur approfondisse tout ou insiste trop sur chacun.

Pendant son séjour à Rome, peut-être sur les indica-

[1] Juillet. *Ibid.*, pag. 226.

[2] *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Enéide, suivi de quelques observations sur le Latium moderne*, par C. V. de Bonstetten. Genève, Paschoud, an XIII (1805). Le livre parut dans l'automne de 1804.

[3] 20 avril. *Ibid.*, pag. 212.

tions de l'antiquaire Zoéga, Bonstetten avait eu la curiosité de visiter les lieux où Virgile place le camp des Troyens, le théâtre de leur lutte avec les Rutules, et de vérifier ainsi par ses yeux l'exactitude pittoresque du poëte, en corrigeant peut-être sur son chemin quelques bévues des commentateurs. Il entreprit ce voyage avec Zoéga lui-même et un autre Danois, dans la saison où la température encore fraîche rendait ces régions moins empestées par le mauvais air, descendit le Tibre jusqu'à Ostie, suivit ensuite la côte de la mer jusque près de Lavinium, aujourd'hui Pratica, et revint à Rome par l'intérieur du plateau. Cette petite tournée de quatre jours forme le texte de son ouvrage.

Des connaissances historiques profondes n'étaient pas absolument le fait de Bonstetten, aussi ne s'aventure-t-il guère à vouloir distinguer le vrai du faux dans les antiques traditions latines, et ne touche-t-il qu'à peine à ces questions abstruses où la négation et l'affirmation sont souvent également conjecturales. Il reste en général sur le terrain littéraire où, si « le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, » le vraisemblable, à son tour, peut tenir fort bien la place du vrai. Son but est de montrer la vérité poétique de Virgile, c'est-à-dire la conformité des récits du poëte avec les opinions reçues de son temps touchant l'origine de Rome, et surtout la conformité parfaite de ses descriptions avec la nature. Ce qui lui manquait en érudition, il le compense par la rectitude de son jugement, par un goût sûr qui le met promptement sur la trace; ainsi il arrive à établir d'une manière généralement satisfaisante la position des principales lo-

calités de la contrée qui jouent un rôle dans l'Enéide, et à justifier Virgile de toutes les méprises que, faute de connaissance des lieux, avaient faites les commentateurs. On a reproché à Bonstetten, il est vrai, la poésie de ses descriptions; mais pour expliquer les poëtes, la première condition est-elle de ne pas les comprendre? l'imagination n'a-t-elle donc rien à faire dans l'intelligence des œuvres de l'imagination? et le tableau, même un peu coloré, des lieux où se passe la scène, n'a-t-il pas en réalité plus de valeur que d'arides remarques philologiques? L'ouvrage de Bonstetten, précisément parce qu'il sort des routes battues, mériterait d'être mieux connu de la généralité des commentateurs et des lecteurs de Virgile[1]. On en jugera par la peinture suivante qu'il cherche à faire de la contrée au moment de l'arrivée des Troyens.

Tableau du pays tel qu'il était du temps d'Enée[2].

« J'aime à me retrouver au premier temps de l'histoire, et à contempler le pays tel qu'il était lorsque Enée y aborda. Aujourd'hui l'Isola-Sacra, qui divise le Tibre à une lieue au dessus de son embouchure, avance dans

[1] Un auteur tout moderne, M. Ernest Desjardins, dans un ouvrage fort savant sur la *Topographie du Latium*, fait un cas particulier du livre de Bonstetten, et l'utilise souvent. Voici ce qu'il en dit : « Le Latium de Bonstetten est l'ouvrage d'un philosophe et d'un artiste, aussi solide par le fond qu'agréable dans la forme; mais en se bornant à commenter Virgile, en n'empruntant aucun autre secours, l'auteur a dû nécessairement commettre quelques erreurs, quoique la topographie de Virgile soit en général très exacte. » (*Topographie du Latium*. Paris, 1854. Pag. 78.)

[2] M. Desjardins fait observer avec raison que la description des lieux faite par Virgile se rapporte à son temps, et non à celui d'Enée. Il faut

la mer; au temps d'Enée tout ce rivage se prolongeait sur une ligne droite, et ce qui sort aujourd'hui de cette ligne faisait alors partie de la mer.

» Enée venait de Gaëte; il cherchait un port; il n'y en avait point sur toute cette côte (car les ports d'Antium et d'Astura sont artificiels), l'embouchure du Tibre en peut tenir lieu; voilà pourquoi les Troyens y entrèrent, après une navigation au clair de lune, par une de ces nuits délicieuses d'été, plus belles que le plus beau jour.

Adspirant auræ in noctem nec candida cursus
Luna negat, splendet tremulo sub lumine pontus [1].

» C'était au mois de juillet; la nuit il y a toujours une brise légère; mais vers le matin le vent d'Est souffle de la terre, et il est prudent d'aborder. Déjà l'aurore colorait la surface de la mer, lorsque le vent du Sud qui avait soufflé la nuit cessa, ce qui arrive toujours par le beau temps. Les Troyens furent obligés de prendre la rame.

In lento luctantur marmore tonsæ [2].

» Tout à coup Enée aperçut un fleuve poussant devant lui les tourbillons de ses ondes jaunissantes, et troublant au loin le calme limpide de la mer. Un bois de

apporter cette restriction au tableau de Bonstetten, qui représenterait, non la scène absolument réelle, mais la scène telle qu'elle est décrite dans le poëme. (*Topographie du Latium*, pag. 79 et 222.)

[1] Les vents soufflent dans la nuit; la blanche lune favorise le voyage, la mer brille sous sa lumière tremblante.

[2] Les rames fatiguent l'onde résistante.

chênes verts, entremêlé d'oliviers et de figuiers sauvages, et, près des eaux, des peupliers, ombrageaient la bruyante embouchure du grand fleuve. Les oiseaux, habitants nombreux de ces ombrages, faisaient retentir l'air de leur chant matinal, et voltigeaient dans la forêt.

» Près de l'embouchure du fleuve, un lac entouré d'un marais s'étendait dans la plaine sablonneuse. Ses humides rivages se joignaient au grand fleuve. Ce fut là qu'Enée plaça son camp, à cinq cents pas de la mer; il avait à sa droite, et un peu devant lui, le fleuve; le lac derrière lui, et un terrain marécageux très étroit entre le lac et le fleuve; devant lui, à cinq cents pas, la mer. Cette position était admirable; la forêt lui fournissait les moyens de se fortifier: on aborde, on dîne sur le gazon, une partie du bois est abattue, le camp s'élève comme une ville naissante. Mais qu'était le pays où les Troyens abordèrent?

» A une lieue de la mer s'élève une chaîne de collines volcaniques de quelques cents pieds d'élévation; entre elles et le rivage s'étend une plaine basse et fertile; c'est le théâtre des six derniers livres de l'Enéide, que je vais décrire tel que j'aurais pu le voir du temps d'Enée. A mes pieds (du haut des collines) j'aperçois à l'ouest une plaine à demi cultivée, et la forêt partout éclaircie; un petit lac bleu est entre moi et la mer. Je me tourne, et je vois à l'est un grand cintre de montagnes entourer une plaine immense. Les collines, aujourd'hui nues, étaient alors ombragées par l'antique forêt, qui, dans un pays à demi cultivé, porte l'empreinte majestueuse de la

nature dans sa force native, non encore défigurée par l'homme.

» A une demi-lieue de moi, je vois dans la plaine, entre la mer et la colline, à ma gauche, une ville, c'est Laurente ; près de la ville, du côté de la mer, j'aperçois une plaine verte, un champ de Mars où s'exerçait la jeunesse, non loin du lac bleu qui s'étend vers le fleuve. Derrière la ville, un palais, celui de Picus, s'élève sur cent hautes colonnes de bois ; du côté des collines il est ombragé par la forêt qui domine majestueusement dans le paysage, et s'étend au loin du côté du mont Albane. L'on aperçoit dans la plaine, au milieu des bois à demi coupés, des champs et des prairies, et partout des traces de culture tout au travers de la grande forêt. Là, des chevaux paissent dans la prairie ; plus loin, des cabanes rondes, couvertes d'un toit de roseaux très élevé, sont entourées de nombreux troupeaux. Un peuple guerrier, moitié pasteur, moitié agricole, habite ces fortunés rivages. Le grand fleuve n'est aperçu que çà et là à travers les bois touffus qui en ombragent les bords.

» La forêt n'est point comme nos forêts communes composée d'une même espèce d'arbres. Le long du fleuve dominent les peupliers et les chênes, dans la plaine s'élève le grand pin, qui, dépassant comme un nuage les autres arbres, ombrage de son parasol léger les sommets des plus élevés. L'orme à tête arrondie est à côté des cyprès élancés, et le vert grisâtre de l'olivier contraste avec le feuillage foncé du chêne vert, ou avec l'éclat du laurier odorant ; le frêne n'y est pas rare.

» Partout des ruisseaux ravivent la verdure ; les uns

s'écoulent dans le lac, les autres dans le fleuve, la plupart dans la mer.

» Tel était du temps d'Enée le pays charmant des Latins, tel que je l'ai vu dans Virgile et sur les lieux mêmes. [1] »

Le voyage lui-même l'emporte cependant en mérite sur la partie proprement scientifique. Bonstetten savait voyager; il observait bien, s'intéressait à tout; ses tableaux, moins brillants qu'attrayants, peu chargés de couleur, rendent les objets avec une netteté et une vérité rares. On dirait de ces paysages suisses aux lignes bien marquées, aux tons frais, qui ne transportent pas, et pourtant font plaisir à voir. Notre auteur a plusieurs descriptions de ce genre; qu'on nous permette de citer celle qui fera peut-être le mieux juger de sa manière :

» Pour entrer au parc de Castel-Fusano [2], il faut passer le pont et un canal assez large, qui conduit les eaux du lac à la mer. Ces eaux limpides sont probablement de sources, peut-être le Numicus de Virgile. Les bords ombragés du canal, la beauté de ses eaux, sont dignes du parc dans lequel on entre.

» L'ombre du grand pin, qui couvre légèrement le gazon du parc, ne ressemble à aucune ombre. On se promène entre les troncs gigantesques de ces arbres comme entre des colonnes; et, quoique dans un bois, on voit de partout le ciel et l'horizon; l'œil se repose doucement, comme sous un voile de gaze, dans un jour qui n'a pas le noir de l'ombre ni l'éclat du soleil. Il faut lever la tête

[1] *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Enéide*, pag. 51.
[2] Sur la côte, entre Ostie et la campagne de Pline.

du soleil à Rome; il est à peine nécessaire de rappeler le passage du premier :

« J'ai souvent aussi remonté le Tibre à Ponte-Mole, pour jouir de cette grande scène de la fin du jour. Les sommets des montagnes de la *Sabine* apparaissent alors de lapis-lazuli et d'or pâle, tandis que leur base et leurs flancs sont noyés dans une vapeur d'une teinte violette ou purpurine. Quelquefois de beaux nuages, comme des chars légers, portés sur le vent du soir avec une grâce inimitable, font comprendre l'apparition des habitants de l'Olympe sous ce ciel mythologique : quelquefois l'antique Rome semble avoir étendu dans l'occident toute la pourpre de ses consuls et de ses Césars sous les derniers pas du dieu du jour. Cette riche décoration ne se retire pas aussi vite que dans nos climats : lorsque vous croyez que les teintes vont s'effacer, elles se raniment sur quelque autre point de l'horizon ; un crépuscule succède à un crépuscule, et la magie du couchant se prolonge[1]. »

Voici la description de Bonstetten :

« Rien de plus magnifique que le coucher du soleil dans la mer, vu depuis le Latium, surtout depuis Rome. Quand le temps est beau, cet astre étincelant de flammes rougeâtres se plonge dans l'océan enflammé, et quand le ciel est orageux (ce qui arrive fréquemment), il descend vers la mer resplendissante de pourpre, en passant entre d'épais nuages, comme entre des monts aériens et fantastiques suspendus les uns devant les autres. L'instant où il se plonge dans la mer est presque toujours brillant.

[1] Châteaubriand. *Lettre à M. de Fontanes sur Rome*, à la suite de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*.

Alors les vastes ruines de Rome, les pins élancés de cette ville superbe, ses bruyantes cascades et la confusion de ses palais semblent frappés de feux sombres et rougeâtres, auxquels succèdent à l'instant les ténèbres de la nuit [1]. »

La fin des deux morceaux, on le remarquera facilement, présente une contradiction complète. Ici le mérite de l'exactitude n'appartient pas au grand peintre, qui, entraîné par sa verve, a plus ou moins confondu les couchants de nos contrées avec ceux du midi.

Mais il y a un point de comparaison plus important. Châteaubriand dit en parlant des campagnes romaines : « Si vous les voyez en économiste, elles vous désoleront ; si vous les contemplez en artiste, en poëte, et même en philosophe, vous ne voudriez peut-être pas qu'il en fût autrement [2]. » Bonstetten, il est vrai, en sa qualité d'économiste, avait, suivant Châteaubriand, le droit de se désoler ; mais, quoique un peu philosophe, un peu poëte même, son sens droit, sa nature suisse, son cœur d'homme, ne lui permettaient pas de passer comme un vicomte français sur l'aspect de ce triste désert avec une phrase légère.

Il visitait en effet Rome et ses environs dans une année où la misère, toujours grande, était encore accrue ; à chaque pas, pour ainsi dire, des spectacles déchirants venaient attrister ses regards. Des hommes mourant de faim, à côté du passant qui se détourne avec indifférence ; partout la pauvreté, la fièvre, la solitude, une

[1] Bonstetten. *Voyage au Latium*, pag. 135.
[2] Châteaubriand. *Ibid.*

mort sans remède : l'aspect seul de la nature aurait difficilement pu faire oublier les maux de l'homme à un cœur moins bienveillant que le sien. La seconde partie de son ouvrage, sans compter bien des traits de la première, est consacrée à des observations sur l'état actuel du Latium. Ce n'est pas la partie la plus captivante du livre; on aime à penser que certaines scènes, qui font mal, ont été décrites peut-être avec un crayon un peu noir; mais on y trouve une foule de considérations justes et utiles. Si les vues contestables de l'auteur s'y montrent de temps en temps, ses réflexions sur le mauvais air, qu'il attribue en grande partie à la pauvreté générale, à la malpropreté, au déboisement du pays; ses idées sur les vices de la culture dans le Latium, sur les races de gros bétail de l'Italie, sont dignes de tout intérêt. Des erreurs, à la vérité, s'y rencontrent; mais il faut se rappeler que c'est l'ouvrage d'un observateur qui regarde en passant, et non d'un homme qui a étudié la chose *ex professo*. Enfin, pour ne pas laisser les sciences naturelles de côté, le volume se termine par un coup d'œil sur le sol volcanique de la campagne de Rome, dont le physicien Pictet se déclarait content.

On a pu juger, par les fragments que nous avons cités, du style de l'auteur. Malgré les observations de la critique qui l'avaient émondé, il est loin d'être classique. Des longueurs, des répétitions fréquentes, un certain négligé plus que de mesure, le déparent encore. Mais on y retrouve pourtant la touche simple, facile, naturelle de Bonstetten, ce trait fin et aimable, légère-

ment coloré de poésie, auquel se reconnaît partout son langage ; et qui, quoique plus librement développé peut-être dans quelques pages de ses écrits allemands, fait le charme particulier de son français.

CHAPITRE VIII.

Lettres écrites de Paris à Mme de Staël. Mort de Mme de Bonstetten. Frédérique Broun à Genève ; Sismondi, Mme Necker-de Saussure, Ida Broun ; représentations dramatiques à Coppet. Mort de Muller et du fils cadet de Bonstetten. Napoléon et Mme de Staël. Voyages de Bonstetten. Délivrance de Genève.

A peine le *Voyage au Latium* avait-il fait son entrée dans le monde, que Bonstetten s'était mis à un nouveau travail d'un genre fort différent. On sait le goût qui, à la suite des leçons de Bonnet, l'avait toujours entraîné vers les observations psychologiques. Longtemps détourné et distrait par les devoirs de la vie active, il revenait avec une prédilection toute particulière à ses premières études, depuis que la liberté de ses loisirs l'avait rendu aux lettres.

« Ma vie intérieure, dit-il plus tard en parlant de sa carrière politique, s'effaçait peu à peu dans l'éclat de la vie réelle ; l'habitude si douce de lire dans mon âme, et pour ainsi dire de vivre avec elle, allait se perdre à jamais. Ce ne fut qu'environ trente ans après avoir quitté Bonnet, que je retrouvai peu à peu le fil de mes pensées dans les lieux mêmes où je l'avais quitté [1]. »

Au moment où nous sommes arrivés, il avait déjà complétement renoué le fil, car on le voit à Valeyres dans l'automne de 1804, à Genève l'hiver suivant, élaborer tout un système de psychologie. Le départ de Mme de Staël pour l'Italie lui laissait plus de loisir. Il habitait alors une petite maison à Sous-terre, dans un site romantique, où « le fleuve limpide, les côteaux déchirés, le désert du bord de l'Arve, les oiseaux, la solitude, le bruit monotone des moulins, le clapotement de l'eau, » le récréaient dans son travail. « Me voici dans mes quartiers d'hiver, écrivait-il, je me promène tous les jours au bord du Rhône, aujourd'hui par le beau temps dans une neige épaisse, ce sont mes meilleurs moments ! Mon travail du matin s'écoule ensuite doucement dans de profondes méditations ou de douces rêveries [2]. » Mme Necker-de Saussure lui tenait lieu, pour l'agrément de la société, pour les conseils, de Mme de Staël absente. « Albertine, dit-il, est un ange ; elle met une grande sévérité dans l'appréciation de mes travaux et me fait d'excellentes remarques, car elle comprend

[1] *L'homme du Midi et l'homme du Nord.* Préface, pag. 10.

[2] 4 janvier 1805. *Briefe von Bonstetten an Friederike Brun.* 1re partie, pag. 244.

la métaphysique et les langues encore mieux que sa cousine [1]. »

Cependant Mme de Staël était toujours l'astre littéraire autour duquel se mouvait la pensée de Bonstetten. Appelé à Paris par quelques affaires, et par le désir d'entendre les jugements des connaisseurs sur l'ouvrage qu'il avait déjà plus ou moins en portefeuille, il écrivit de là à son amie plusieurs lettres, restées inédites, dont nos lecteurs nous sauront peut-être gré de citer des fragments un peu étendus. Rarement l'auteur a été mieux inspiré; mais il s'adressait aussi à Mme de Staël, c'est-à-dire à une muse qui savait éveiller les idées. Naturellement les compliments n'y manquent pas; Bonstetten, parlant de Paris, avait à consoler son illustre correspondante d'être éloignée de ce séjour au-dessus duquel il n'y avait rien pour elle au monde. Mais l'éloge est si joliment tourné, en général si juste, qu'on le pardonne volontiers.

« Vous devez enivrer les Parisiens, lui dit-il entre autres, et j'ai peur que vous ne soyez encore trop près de vingt lieues de ce monde décoloré auprès de vous. Tout le monde parle de l'effet du voyage d'Italie sur tout votre être, de ce charme nouveau répandu sur toute votre personne, de ce mouvement nouveau, de cette musique italienne qui a passé dans votre langage et dans vos idées [2]. »

Bonstetten n'avait point été insensible aux paroles bienveillantes que Napoléon, depuis leur entrevue en Italie, avait plus d'une fois dites à son sujet; il avait

[1] 8 mars. *Ibid.*, pag. 245.
[2] 6 août 1805.

même, dans d'autres circonstances, exprimé le désir de revoir le grand homme. Cependant il ne rechercha pas cette fois le monde officiel. L'éclat des représentations, l'étiquette de la cour, avaient peu d'attrait pour lui. « Carnot et Haller, écrivait-il, voudraient que je me fisse présenter. Je m'en défends et trouve un peu chères cinq ou six questions indifférentes [1]. » Mais, loin du fracas des armes et du courant extérieur des idées, se réunissaient à l'écart plusieurs petits cercles, débris divers de l'autre siècle, ou pierres d'attente de l'avenir. Ce fut dans quelques-unes de ces sociétés que Bonstetten se vit introduit par son ami Stapfer, l'ancien ministre de la république helvétique à Paris, jadis à Berne son frère d'armes dans l'opposition, et comme lui plus ou moins brouillé avec sa ville natale. Ainsi dans la maison du critique Suard, « souvenir vivant de l'ancien Paris, dernier soupir d'un monde mourant, » où Mme Suard, « jeune pour son âge, » faisait les honneurs d'un salon poli et froid; chez l'ancien ministre Carnot, chez la veuve de Lavoisier, depuis Mme de Rumford, femme spirituelle et un peu « méchante, » chez Mme Récamier, dont le monde, à part quelques personnes aimables, lui paraissait « ennuyeux. » Rien de tout cela ne valait pour lui Coppet. Une conversation avec vous, écrivait-il à Mme de Staël, vaut toute celle de Paris; les idées sont ici posées les unes à côté des autres; ce n'est plus cette harmonie et cette âme qui donne de la vie à tout, comme chez vous. C'est à Paris que j'apprends à vous adorer. Je suis persuadé que vous vous faites de fausses idées de cette ville;

[1] *Ibid.*

vous avez un souvenir de l'ancien Paris; puis vous avez vu ce pays en fièvre chaude; aujourd'hui il n'y a plus de ce désir de plaire qui faisait l'âme de vos sociétés. Les hommes de lettres toujours livrés aux chiens enragés sont sans abandon, et toutes les grandes idées sont étranglées par les circonstances[1]. » Sur le chapitre de Paris il avait beau jeu avec sa correspondante, qu'il n'aurait guères convaincue, lui eût-il répété sans cesse ce qu'il lui dit une fois: « Je ne vois rien de bien désagréable dans votre exil. L'opinion qui vous éloigne ne vous laisserait jamais jouir en paix de Paris; aussitôt que cette opinion, sans laquelle Paris n'est rien, sera changée, vous reviendrez. Il est incroyable qu'un gouvernement aussi spirituel veuille former l'opinion artificiellement, et se donner de la santé à force de remèdes[2]. »

Carnot, le républicain en disgrâce, enchantait particulièrement Bonstetten. « J'ai passé hier deux ou trois heures en tête à tête avec Carnot. J'y aurais passé la nuit si j'avais osé. Je crois qu'il avait autant de plaisir à raconter que moi à entendre. Il faut toujours en revenir à dire que les Français sont de toutes les nations la plus sociale, c'est-à-dire, celle qui aime le mieux communiquer ses idées, celle qui sait le mieux mettre l'esprit en contact avec l'esprit. Je suis souvent si électrisé qu'en sortant d'une maison je ne sais plus où je suis, où je vas, d'où je viens...

« L'habitude des Français de vivre dans le monde et

[1] 27 août.
[2] 3 septembre.

l'étude constante qu'ils en font leur enseigne à connaître l'esprit des hommes qu'ils ont à combattre, et l'esprit de repartie sert à la guerre comme dans les salons. C'est pour avoir deviné l'esprit méthodique et pédantesque des ennemis que quatre places (Landrecies, le Quesnoi, Valenciennes et Condé) furent sommées à la fois et se rendirent à la fois, dans le temps où la France n'avait pas de forces pour en assiéger une seule dans toutes les formes.

» Paris est un nouvel univers pour moi. Je vois toujours davantage combien les grandes âmes et les grands caractères sont rares, mais combien ils ont d'influence dans les mouvements. Eux seuls déroutent l'esprit, l'astuce et la ruse. Tels hommes qui ne sont grands que parce qu'ils sont de grands charlatans, seront toujours déroutés par ces âmes simples et courageuses, telles que nous les admirons dans l'antiquité [1]. »

Mais, outre la société de ses amis, Bonstetten allait partout; il aspirait largement cet air singulier de Paris, si léger, si subtil, qu'on dirait composé d'esprit et de nouvelles en dissolution, où l'on se trouve au courant de tout sans savoir comment et sans se donner la peine d'apprendre. « Ce qui m'amuse, dit-il, c'est de voir tous les jours de nouveaux visages. Le tableau de la société ne plaît que dans un certain lointain et dans un certain mouvement. Quand on se voit de près, il n'y a que le cœur qui vaille, et tout l'esprit du monde ne soutient pas huit jours de tête à tête. Il faut hors de la société soi, vous et son cœur [2].

[1] 10 août.
[2] 27 août.

» Ma philosophie est toute dans mes jambes. Je puis être sept à huit heures sur pied sans m'en douter; j'ai peu d'appétit et me porte comme un oiseau. Le régime de Paris et l'air de cette ville sont excellents pour les gens de lettres. Suard trotte tous les jours comme un fiacre. Le tranchant de l'esprit s'émousse dans ce tourbillon; mais les idées s'arrondissent par le frottement, et dans cette espèce de vie un peu matérielle, où cependant l'esprit est souvent ramené à lui-même [1].

» C'est un singulier spectacle pour un observateur que celui de l'opinion publique. La louange et le blâme ont perdu leur valeur; ils sont devenus des assignats. On loue; mais cela ne tire point à conséquence. Il a des vertus, dit-on; mais ces vertus, à quoi mènent-elles? Tel est un coquin; mais le mot ne joue plus; on en a tant vu. Tel ouvrage est détestable; mais les journaux ont répandu tant d'injures qu'il n'y a plus d'injures que pour les provinces. Vous vous rappelez *du* temps où un dîner coûtait dix à vingt mille livres; il faut une dose monstrueuse d'éloges ou de critique pour valoir un mot d'autrefois, et bientôt les Fiévée paraîtront des hommes modérés. — On dit souvent du mal de vous; mais un mot de vous-même pèse des volumes de ce que ces gens-là peuvent dire, et les mots ne font pas plus d'effet sur l'opinion qu'on a de vous que les coups des ombres n'en pouvaient faire dans les enfers sur Enée ou sur Hercule [2]. » Je n'ai jamais entendu louer quelqu'un de distingué sans y ajouter de *mais*. Quand on parle de vous,

[1] 15 septembre.
[2] 10 août.

on commence toujours par le *mais* et on finit par des éloges qui me charment. La critique est un habit déjà usé par les éloges qui percent au travers [1]. »

Les collections de toute espèce, le musée, la bibliothèque n'avaient garde d'être oubliées. « Rien, dit-il après avoir vu le dépôt de machines de l'ancien couvent de Saint-Martin-des-Champs, aujourd'hui Conservatoire des arts et métiers, rien ne ressemble plus à l'esprit que les machines; une légère *tournure* de roue, le rapprochement inattendu de deux pièces y produit des merveilles. Beaucoup d'imagination pour tourner une vingtaine d'idées, et trois ou quatre principes de physique suffisent à cette science. D'un autre côté, cet esprit suffit pour commander à la matière et pour élever l'homme au-dessus de ces éléments qui viennent assaillir de toutes parts son existence [2]. »

« David est beau, » dit-il en revenant du Luxembourg. Ses deux tableaux, ses *Horaces* et *Brutus* sont au niveau de sa réputation, surtout son *Brutus*. La statue de Rome placée entre lui et le cadavre de son fils, dont elle ne laisse voir que les jambes, est de l'esprit bien placé. Les *Rubens* sont une belle étude pour les peintres; mais je ne puis souffrir une poésie dont le sujet est mal choisi. Que nous importe cette Marie [3]? Je ne puis en faire un sujet allégorique, et mon esprit ne peut voir des figures humaines placées l'une à côté de l'autre, quand l'une signifie une femme réelle et l'autre une idée métaphysique. Que dirait-on si l'on s'avisait de placer ces figures

[1] 27 août.
[2] 8 septembre.
[3] Marie de Médicis.

sur la scène et de faire dialoguer la prudence, le serpent à la main, avec une personne réelle? Il faut renvoyer à Schlegel ces *concetti* de pinceau. Le Sueur vaut mieux que Rubens, si vide de réalité, et son *Bruno* m'intéresse encore plus que Marie de Médicis. Quelle poésie dans la stupide histoire de ce Bruno! Combien on se sent entraîné vers ces siècles bizarres tout peuplés de miracles! Quelle sûreté de pinceau chez Le Sueur, quelle simplicité dans le faire, quelle heureuse naïveté! On sent partout que le peintre était aussi plein de son sujet que Lafontaine l'est toujours du sien. Quelle sévérité de coloris, et avec cela quel éclat! La magie de Le Sueur vient toute du clair-obscur.

» N'est-il pas singulier que les Français soient les premiers paysagistes par le pinceau et le soient si peu dans leurs poésies? Il y a un petit clair de lune de Vernet qui m'a presque fait verser des larmes. Qui jamais égalera Claude Lorrain? C'est dans la galerie du Louvre que Rubens est poëte, et, dans la *Descente de Croix*, l'égal de Raphaël. J'aime ces Flamands, ce sont les Molière et les Lafontaine de la peinture. N'ayant dans leur pays aucune âme à peindre, ils ont peint les formes et les couleurs avec d'autant plus d'éclat. Les Italiens, qui avaient à vivre avec des êtres sensibles, sont poëtes et cherchent l'âme sous toutes ses formes [1]. »

Ce qui le captivait avant tout cependant, c'est l'endroit où Paris se retrouve le plus complétement, le théâtre: « J'ai été hier à *Rodogune*. La salle est belle; en me rappelant le temps qui n'est plus, je me croyais parmi les

[1] 20 septembre.

femmes de chambre et les laquais ou bourgeois de l'ancien régime à qui on aurait donné les saturnales. La salle était pleine. Les vers de Corneille me faisaient peur; ils sont toujours si près du blasphème que je regardais souvent autour de moi pour savoir si les espions iraient les dénoncer à la police.

» Les acteurs habillent et drapent très bien les idées qu'ils ont à rendre; mais sous cette parure l'on ne touche presque jamais qu'un mannequin. Le style moderne des acteurs est d'aller des idées au sentiment et non pas du sentiment aux idées. De là vient le défaut de tout peindre, de tout détailler, ce qui rend les grands effets impossibles. C'est en négligeant à propos mille nuances qu'on produit ce lointain qui fait ressortir le sujet, et le rapproche tellement de nous que nous en partageons toutes les émotions. Je me suis très bien rappelé la Dumesnil; je me souviens, je sens encore le frisson que j'eus en lui voyant prendre la coupe; ce moment fut manqué par Mlle Raucourt. Elle aussi détaille trop et laisse échapper quelquefois de beaux vers qu'elle semble ne pas sentir. Il faut cependant la placer très au-dessus de ce que j'ai vu hier; elle semblait un corps vivant parmi les poupées[1]. »

« J'ai été hier à *Bajazet* où Mlle Duchesnoy a joué. Rien de plus touchant que cette œuvre du cœur; mais c'est une pièce sans aucun effet sur les âmes vulgaires. Le cœur seul y joue un rôle; il n'y a aucun intérêt public, aucun mouvement que celui qui sort du fond de la sensibilité. J'aurais voulu un cadre à cette pièce; j'aurais

[1] 6 août.

voulu qu'on s'intéressât au sort de l'empire et des deux frères, et encadrer le tendre Racine dans un intérêt public ; cela eût, ce me semble, fait plus d'effet. Mais l'homme qui a écrit *Bajazet* sentait trop profondément pour se douter que tout le monde ne sentît pas comme lui et autant que lui. Le charme de la Duchesnoy est surtout dans l'intonation des sentiments et dans un organe intermédiaire entre le cœur et l'oreille qui ne semble donné qu'à elle. Pour jouer parfaitement il faut aller au delà du poëte ; aussi voyez-vous qu'il y a moins de Garrick que de bons poëtes. Je crois que ce qu'on n'a jamais vu est une pièce parfaitement bien jouée. Il faudrait outre son jeu être à l'unisson avec celui des autres. [1]. »

« J'ai vu hier un nouveau genre de comédie ; c'est une pièce de Picard, *la Noce sans mariage*. Il est précieux pour moi par le tableau qu'il fait du monde d'à présent, de ce monde sans grâce sorti de l'enfer de la révolution. Les applaudissements donnés à ce tableau en prouvent la vérité. Les pièces de Picard sont pleines de gaîté, de mouvement, d'esprit ; il y a de l'unité ; mais l'esprit se révolte contre le plaisir qu'elles donnent. J'ai été longtemps à me rendre raison de mon mécontentement ; c'est qu'elles ont un singulier défaut. Les détails n'y sont pas faits pour la pièce ; mais la pièce a été faite pour les détails ; c'est une suite de tableaux pendus à un seul fil. Cela ne va pas dans les pièces de théâtre, et Picard, avec beaucoup de talent, restera un auteur médiocre, parce qu'on le gâte ici [2]. »

[1] 15 septembre.
[2] 19 septembre.

« Je sors d'*Esther* et les yeux me font mal. Qu'est-ce que cette simplicité toute sublime par laquelle Racine vous élève aux cieux ? Il ne dit que des mots et vous sentez tout autre chose que ce qu'il dit. Je fais cent mille applications plus ou moins éloignées, et je ne puis assez admirer cette éloquence qui depuis plus d'un siècle plane sur la tête des rois et des tyrans. Qu'on aime à retrouver un Dieu, et même un peuple élu par lui, à le retrouver dans cette ville que l'athéisme a laissée si vide ! Je n'ai jamais senti Racine comme aujourd'hui. C'est qu'il y avait quelque ensemble. Les décorations étaient assez belles, et les acteurs, qui ont le défaut d'en faire partie, faisaient un bon effet.... Comme Racine grandit sur le théâtre ! toutes les paroles vont se perdre dans les cieux. — L'*Optimiste*, (on conçoit que Bonstetten dût particulièrement le goûter), l'*Optimiste* est une délicieuse pièce; Mlle Mars était ravissante, la pièce pleine de poésie, d'idées philosophiques, surtout de caractères; c'est la meilleure comédie moderne que je connaisse. Elle fut jouée à merveille, et les huit actes des deux pièces me laissèrent à peine le temps de respirer[1]. »

Le point capital, l'ouvrage, n'était point oublié au milieu de tant de jouissances. « Je n'ai rien lu à Stapfer, dit-il d'abord ; il m'allait inviter du monde, et c'étaient des espèces de Kantiens ; or un Kantien est pour moi un escargot à qui en conscience je ne puis proposer de sortir de sa coquille non plus qu'à une écrevisse. Il faudra pourtant recourir à Stapfer ; car Degérando est si occupé qu'on ne peut que le voler.... Il a l'air harassé de tra-

[1] 20 septembre.

vail. Il avait eu plusieurs de mes idées; nous avons réservé une séance pour décider ce que je ferais. J'ai bien fait de mettre Paris entre mon ouvrage de ce printemps et celui de l'automne; j'ai retouché bien des choses, et le *nonum prematus in annum* est bien nécessaire; mais il n'est guère exécutable que pour ceux qui n'en ont presque pas besoin. Il faut une singulière énergie dans l'âme, pour tenir ses idées neuf années emprisonnées et vivantes [1]. »

« Il faut, écrit-il plus tard, vous dire un mot de mon ouvrage. Je vous envoie ce billet de Degérando. Il en a été content. Stapfer a été dans de grandes angoisses. Tout le monde ici est matérialiste et athée; il ne s'en sauve qu'avec un corset de liége de Kant. Le morceau sur l'imagination lui a paru matérialiste; et d'un autre côté il m'a dit que les mots de *substance pensante* et presque celui *d'âme* étaient réprouvés ici. Degérando et Stapfer m'ont trouvé souvent trop poétique. Celui-ci a frémi de cette nouvelle philosophie que Degérando semble approuver. Je veux conserver cet ouvrage tel qu'il est. Stapfer me dit que je trouverai des lecteurs en Hollande, en Allemagne et en Ecosse; j'ajoute que ce qu'ils appellent poésie plaira à quelques personnes d'ici [2]. »

Au fond, Bonstetten était enchanté de son séjour. Madame de Staël pouvait-elle ajouter grand' foi au mal qu'il disait de la capitale, quand à son retour il lui écrivait de Besançon les lignes suivantes:

« Toutes les villes paraissent laides lorsqu'on arrive de

[1] 27 août.
[2] 15 septembre.

Paris, de ce Paris où l'air est si doux et la terre si légère, de ce Paris où les idées ont un espace pour le mouvement, où la sensibilité s'exhale sans douleur sur mille objets divers et variés. Dans le climat moral de cette ville tout se développe comme dans la région du midi, le bien pour le mieux, le mal pour le pire. Ce que j'aime dans le matériel de Paris, ce sont ses mille palais non-alignés comme des soldats, mais épars chacun sous quelques groupes d'arbres, presque tout environnés de verdure et de quelques fleurs odorantes, ou même de jardins... Les maisons sont partout abordables comme les habitants; vous pouvez en faire le tour sans être blessé par rien. Les rues, sans être toujours belles, offrent partout quelques passages, quelque beauté, ou du moins du mouvement. La foule est grande sur les quais, les boulevards et dans quelques rues; mais les hommes vous blessent moins qu'ailleurs au moral comme au physique; il en résulte un bien-être, une respiration plus libre dont on ignore la cause. Les vertus et les vices, les agréments et les défauts peuvent du moins se promener à l'aise dans cette ville où l'on ne s'étonne de rien, et où les hommes pèsent moins qu'ailleurs les uns sur les autres [1]. »

Certainement ces citations en elles-mêmes, comme esquisse du moment, ne sont point sans intérêt: on y peut observer en outre, mieux encore que dans les ouvrages publiés, l'individualité de Bonstetten, ses goûts particuliers, sa tournure d'esprit juste, fine, ne s'élevant

[1] Fragments inédits du journal de son voyage.

jamais trop haut, mais par la finesse touchant parfois à la profondeur.

Peu après son retour de Paris, un événement douloureux, la perte de sa femme, vint brusquement troubler le cours paisible de son existence. Madame de Bonstetten, pour être restée assez étrangère aux préoccupations littéraires de son mari, avait su cependant lui embellir la vie par sa bonté, son amabilité, ses qualités solides et pratiques ; elle lui laissa de vifs regrets. L'arrivée à Genève de Madame Broun avec deux de ses filles ne fut pas inutile pour apporter une diversion à son chagrin.

L'hiver de 1805 à 1806 s'écoula doucement au milieu du cercle brillant et choisi que nous connaissons, et dont, après Madame de Staël, Madame Rilliet-Huber, Madame Vernet-Pictet[1], fort jeune encore, et déjà la mère des pauvres, Sismondi et Madame Necker-de Saussure faisaient les principaux ornements. Sismondi se mûrissait et commençait à prendre plus de confiance en lui-même. Voici comment Madame Broun, qui fit alors sa connaissance, s'exprime à son sujet : « C'est un jeune homme d'une activité sérieuse et persévérante ; il unit une âme forte et une tête saine à cette abondance du cœur qui est la compagne de tous deux. » Sismondi lisait mainte fois en société des fragments de son *Histoire des Républiques italiennes au moyen âge*, qu'il se préparait à publier : « Son style est mâle et clair, » ajoute Madame Broun, « sa manière de présenter les faits simple et vivante ; le tout est animé par de nobles pensées, et par

[1] La fille de Mme Vernet-Pictet épousa plus tard le baron Auguste de Staël.

l'essor d'une âme libre, que le torrent de notre époque, si propre à abattre le courage et le caractère, n'a pu entraîner[1]. » Madame Necker-de Saussure ne la captivait pas moins. « Cette Genevoise si digne de respect, écrivait-elle, unit à un esprit sérieux et mâle, à l'ensemble des plus belles connaissances, l'intelligence la plus nette : la bonté du cœur, la sainteté de l'âme respirent dans tout son être, et se peignent avec tant d'harmonie sur sa belle et noble figure (d'une ressemblance frappante avec celle de son père), qu'on lui appartient du premier coup d'œil[2]. » En revanche, Madame Broun ne paraît pas avoir goûté Schlegel et Constant plus que ne le faisait Bonstetten. Elle les passe sous silence dans ses *Episodes*, ce dont, au dire de Madame de Staël, ils se montraient quelque peu jaloux.

Parmi les récréations les plus aimées de la société, se trouvaient des sortes de représentations dramatiques. La fille cadette de Madame Broun, Ida[3], depuis comtesse de Bombelles, possédait, tout enfant, un talent de pantomime admirable. Souvent saisie par une situation émouvante, Alceste, Andromaque au tombeau d'Hector, elle la rendait aussitôt par la danse, avec un art de draperie, une vie et une noblesse dans les poses, dignes d'inspirer un sculpteur ou un peintre, et qui arrachaient

[1] Frédérique Broun. *Episoden*. Vol. I, pag. 232 et 233. Bonstetten étant réuni à Frédérique Broun, la correspondance s'arrête jusqu'à la fin de 1808. Il faut donc chercher ailleurs le peu de détails que nous avons sur cette époque.

[2] *Ibid.*, pag. 235.

[3] Mme de Staël consacre quelques lignes à Ida Broun dans l'*Allemagne*.

des larmes aux spectateurs. Madame de Staël aussi aimait à jouer la tragédie; elle avait fait construire à Coppet un petit théâtre où elle paraissait tantôt dans des rôles connus, Mérope, Zaïre, Phèdre, tantôt dans de petites pièces qu'elle esquissait elle-même pour les jouer avec ses enfants, et où elle enthousiasmait son auditoire. Ce qui lui manquait sous le rapport de l'étude et de l'art, elle le rachetait par la majesté de son maintien, surtout par la vérité saisissante de son jeu, où son âme passionnée se donnait tout entière.

Bientôt cependant le cercle se dispersa. Madame de Staël quitta Coppet pour tourner à distance autour de ce Paris dont elle n'osait approcher de trop près, poussée par cette inquiétude de cœur qui lui faisait écrire alors à Madame Broun : « Naître française avec un caractère étranger, avec les goûts et les habitudes françaises, et les idées et les sentiments du nord, c'est un contraste qui abîme la vie [1]. » Madame Broun, à la suite d'une grave maladie de sa fille, quitta Genève dans l'automne de 1806 pour se rendre dans le midi de la France et de là en Italie; Bonstetten l'accompagna.

Il y a peu à dire sur ce voyage, et nous ne nous y arrêterons pas. Nouvelle moisson de faits recueillis, nouvelles connaissances dans le monde des savants et des artistes, Canova, le voyageur anglais Dodwele, furent comme d'habitude pour Bonstetten les résultats de ce séjour, le dernier qu'il fit à Rome et à Naples. Il était de retour à Genève à la fin de 1808.

[1] 15 juillet 1806. *Briefe von Bonstetten an Friederike Brun.* 1re partie, pag. 252.

Pendant son absence, l'année précédente, avait paru le premier de ses ouvrages philosophiques, l'*Essai sur la nature et les lois de l'imagination* [1]. Ce serait ici le lieu d'en parler; mais nos lecteurs nous permettront sans doute de faire infraction à l'ordre chronologique, et de réserver notre examen jusqu'au moment où nous pourrons embrasser dans leur ensemble les idées philosophiques de Bonstetten. Qu'il nous suffise de citer les lignes que Mme de Staël écrivait à ce sujet à l'auteur: « Je viens de lire votre ouvrage, mon cher Bonstetten, et il faut que je vous dise à quel point j'y trouve de l'esprit et de l'imagination; c'est la première fois qu'en France on a mis dans la métaphysique la connaissance du cœur humain, et de la poésie. Vous avez analysé l'être vivant et j'éprouvais pour ce livre l'intérêt de l'histoire; c'est en effet l'histoire par excellence que celle de la douleur et du plaisir, telle qu'elle existe dans tous les hommes [2]. »

Les années qui suivirent furent pénibles à traverser pour Bonstetten. Sa santé était chancelante, souvent altérée, et plus d'un chagrin vint prendre place à son foyer. « J'étais hier assis assez content dans ma solitude, écrivait-il à Mme Broun en juin 1809, l'image du vieil Abauzit comme modèle dans mon âme, lorsqu'on m'apporta les gazettes. Je vis le nom de Muller... c'était sa mort, ses funérailles! Un voile noir s'étendit sur mes yeux; les souvenirs de presque toute ma vie semblaient être descendus avec lui dans la tombe! Qui m'a aimé comme lui?

[1] Genève, 1807.

[2] D'Auxerre, 1807. *Briefe von Bonstetten an Friederike Brun.* 1re partie, pag. 257.

Il n'est plus maintenant... L'âme s'appuie sur les amis, comme le corps sur les muscles et les os. Maintenant je suis brisé... Si j'eusse été malheureux, je me serais réfugié vers lui; ce port n'existe plus ! Vous, mon seul bon ange, soyez-moi toujours fidèle; soyez mon appui, comme moi votre force ! Hier je m'écriais souvent à haute voix: Muller, Muller ! J'étendais la main, comme si je devais sentir une autre main froide. Ne l'ayant plus, je doutais de tout [1]. » Une douleur encore plus grande lui était réservée; l'année suivante il perdit son second fils, jeune homme au cœur vif et aimant, chéri particulièrement de son père en raison des inquiétudes que lui donnait sa santé.

Bonstetten sentit doublement la solitude, qu'il connaissait du reste déjà depuis quelque temps, ses fils ayant vécu dans les dernières années surtout à Valeyres. L'amitié faisait sa ressource. Son appartement était au-dessus de celui de Sismondi, qu'il voyait sans cesse; il trouvait toujours à Coppet du reconfort; néanmoins pas toujours comme il l'aurait désiré. Les rigueurs dont Mme de Staël était l'objet commençaient à exercer sur elle une influence sérieuse. « Rien n'est plus changé que notre monde de Coppet, écrivait Bonstetten, à cette époque. Vous verrez, ces gens vont devenir catholiques, *bœhmistes*, *martinistes*, mystiques, tout cela grâce à Schlegel, et par dessus le marché tous allemands. Il y a trois jours, Voght [2] a lu à la société le *Nathan* de Les-

[1] *Ibid.*, pag. 278.

[2] Le baron de Voght, de Flottbeck près Altona, connu comme agronome et philanthrope.

sing en allemand ; des jours se passent où l'on ne voit que des Allemands ; les domestiques comprennent à peine le français. Oehlenschlaeger [1] habite ici, un jeune et beau Danois ; Overbeck et Werner [2] vont arriver ; tous les Allemands et les Américains possibles viennent faire ici leur discours... Quand Mme de Staël est seule dans sa voiture, elle lit des ouvrages mystiques ! Maintenant ils répètent un drame biblique, la *Sunamite* [3], où Ezéchiel [4] (Constant) ressuscite B... Schlegel veut expliquer la Trinité par mon livre ; tout cela me serait en abomination si Mme de Staël n'était toujours pleine de bonté et d'affection pour moi. Quand je suis ici, je ne sais jamais comment en sortir ; elle s'attriste lorsque je m'en vais. Si nous devions jamais vivre ensemble, n'allez pas me devenir mystique. Mme de Krudner aussi a touché Coppet en passant. Elle est tout à fait folle et n'a parlé avec Mme de Staël que du ciel et de l'enfer. Ce galimatias me répugne comme de l'*assa fœtida :* mais quand on ne m'approche pas de trop près, ces gens m'amusent. Voght dit tantôt oui, tantôt non ; c'est trop comique de voir comme il tourne autour du grimoire. Il reviendra le printemps prochain. Si Genève se fait trop mystique, je m'en vais à Paris où en Sicile... Tieck [5] doit arriver ; rien n'est plus drôle que d'entendre parler

[1] Le grand poëte tragique du Danemark.

[2] Poëte tragique allemand d'une verve excentrique et sombre, l'auteur de *Luther* et du *Vingt-quatre février*.

[3] Ce drame se trouve dans les œuvres complètes de Mme de Staël, tome XVI.

[4] Lisez *Elisée*.

[5] Poëte allemand, l'un des chefs de l'école romantique.

de ce grand artiste; à les croire, Canova et Thorwaldsen ne sont que des nains à côté de lui [1] »

Coppet, du reste, fêtait ses derniers beaux jours avant la restauration. Le duel à armes inégales entre le sabre et l'esprit, entre Napoléon et Mme de Staël, approchait de son dénouement. A vrai dire, les deux acteurs s'y montrèrent peu grands. Mme de Staël portait jusque dans ses plus nobles aspirations politiques un peu des rêves de cœur et de l'obstination d'une femme; elle ne savait comprendre qu'il y a temps pour parler et temps pour se taire, et que quand on ne peut donner des coups d'épée à un gouvernement, il vaut mieux s'abstenir de lui donner des coups d'épingle. Le banquier Haller écrivait déjà en 1803 :

« Mme de Staël est venue ici, sachant très bien qu'on n'en voulait pas. Je lui rends toute justice; mais a-t-elle pu croire que le gouvernement, qui a tant de plaies à cicatriser, tant de passions à éteindre, tant de manœuvres à déjouer, consente à se laisser entraver, je ne dis pas par Mme de Staël, mais par tout ce que son séjour à Paris peut entraîner? Qui peut lui donner la certitude qu'avec ses moyens immenses elle ne se trouve pas, sans s'en douter, l'instrument de quelque mouvement, que le gouvernement écraserait facilement, mais qui l'écraserait nécessairement elle-même?

» Cette rage d'être à Paris est le seul côté vraiment blâmable chez elle. Elle ne veut pas croire qu'il n'y a qu'un seul homme en France, que le reste n'est composé

[1] 12 octobre 1809. *Briefe von Bonstetten an Friederike Brun.* 1re partie, pag. 282.

que de pygmées et qu'elle serait pygmée à son tour. Lorsqu'on a le penser et le faire au degré d'élévation que Bonaparte a atteint, il ne reste plus à l'âme honnête qui aime son pays qu'à le seconder; or ce n'est pas la besogne d'une femme. Nous avons été trop longtemps égarés par les raisonneurs; aucun d'eux ne songeait ni n'aurait fait ce que cet homme étonnant a fait depuis trois ans; que me font les formes lorsque le résultat est tout pour moi [1] ? »

Il faut faire dans ces paroles une bonne part au langage un peu dur d'un satisfait; néanmoins on ne peut disconvenir qu'elles ne renferment quelque vérité. Mme de Staël, par sa persistance à se faire centre d'opposition, s'exposait à ces procédés sommaires par lesquels les hommes éconduisent les femmes qui sortent de leur rôle, et empiètent sur un terrain qu'ils estiment exclusivement être le leur. Mais les temps avaient changé depuis 1803; et quand on voit l'espèce de jalousie que donnait au pouvoir la cour toute littéraire de Coppet, les mesures successives par lesquelles il cherchait à faire le vide autour de Mme de Staël, la frappant, il le savait bien, dans ce qu'elle avait de plus sensible, on se demande comment un gouvernement « spirituel, » suivant l'expression de Bonstetten, pouvait descendre à une aussi ombrageuse et mesquine tyrannie. Au fond, ce n'était pas à Mme de Staël seule qu'on en voulait, mais à tout ce qui se ralliait autour d'elle; c'était Genève qui, tenace à maintenir son indépendance morale, impatientait Napo-

[1] Lettre inédite déjà citée de Haller à Bonstetten, du 26 octobre 1803.

léon. Mme de Staël ne pouvait s'élever au-dessus de ces vexations continuelles; elle les prenait en femme, frémissant et pleurant, pliant sous le poids de la douleur, percée jusqu'au fond de l'âme de voir sa maison désertée de tous ceux qui avaient quelque chose à espérer ou à craindre. Mais elle éprouva aussi qu'il est des amis dans le malheur; Sismondi, dont la carrière était cependant encore à faire, ne quittait pas Coppet: Bonstetten, à part quelques voyages qu'il entreprit pour sa santé, lui resta fidèle aussi. L'une de ses lettres, de la fin de 1811, est datée de Coppet. « Je ne puis, écrit-il à Mme Broun, vous peindre la beauté et la magnificence de l'automne. Ma chambre à Coppet (c'était aussi celle de B. Constant) donne du côté des montagnes sur le parc, du côté de Lausanne sur le Pays-de-Vaud, les Alpes, le lac et ses bords ravissants. Toutes les couleurs de la création brillent dans le parc.... Je vous écris en veste avec les fenêtres ouvertes. Pourquoi n'êtes-vous pas ici?... La pauvre Mme de Staël, elle est si triste! Vous ne pouvez croire comme on a brisé sa vie ; elle ne sait se raidir contre le malheur [1]. »

Le printemps de l'année suivante le voyait revenir à Coppet, après un hiver passé dans le midi de la France, lorsque Mme de Staël en disparut tout à coup, s'éloignant de ces lieux devenus pour elle une prison après avoir été le trône de sa gloire, et ne pensant peut-être plus les revoir.

Cependant les événements marchaient. L'Orient, provoqué jusqu'au fond de ses steppes, débordait à son tour

[1] 2 novembre 1811. Ouvrage cité, 1re partie, pag. 338.

sur l'Europe ; au bruit de sa marche les peuples s'éveillaient secouant leurs chaînes, et sous les pas des armées alliées s'écroulaient les débris de l'œuvre du conquérant. Genève eut aussi son jour ; ce furent les escadrons des Croates qui lui annoncèrent les premiers la délivrance ; mais, disait Haller, qu'importent les formes, lorsque le résultat est tout pour moi. Un peu plus tard, Bonstetten écrivait :

« Genève est ivre de joie. Le premier juin est entrée une petite garnison helvétique (de Fribourg) comme avant-coureur de la réunion à la Suisse. Il est impossible de décrire les transports et l'allégresse des Genevois. Tous, tous étaient sous les armes ; on ne voyait qu'arcs de triomphe depuis Cologny, où les Suisses débarquèrent, jusqu'à l'hôtel-de-ville. Personne ne restait à la maison ; tous les enfants étaient sur pied. J'étais touché jusqu'aux larmes de voir ces beaux enfants, de cinq ou six ans jusqu'à douze : une troupe armée d'arcs, de carquois, de flèches, coiffée de turbans ; c'étaient les tout petits, beaux comme des amours ; une compagnie de lanciers, une de grenadiers ; trois bambins avec de grands sabres sur de petits chevaux, faisaient les colonels. Le reste des enfants, les sœurs, les mères étaient aussi là, tous endimanchés, la joie, l'espérance sur tous les visages ; sons de toutes les cloches, tonnerre de tous les canons [1] ! »

Avec ces événements, qui changeaient la face de Genève, commençait aussi pour Bonstetten une nouvelle période, la couronne de ses vieux jours.

[1] 3 juin 1814. *Ibid.*, 2e partie, pag. 67.

CHAPITRE IX.

Retour à la politique. Brochure *sur la neutralité ; Pensées sur quelques objets de bien public.* Rajeunissement de Bonstetten. Les étrangers à Genève ; Byron. Mort de Mme de Staël. Relations diverses de Bonstetten ; la duchesse de Wurtemberg ; Matthisson. Mouvement des esprits à Genève. Le libéralisme de la Restauration, espérances de Bonstetten. Ses relations avec le roi de Wurtemberg. Sa position vis-à-vis du réveil religieux.

Tout attachait Bonstetten au lieu de son séjour : le loisir des lettres, des amis sûrs, une société choisie et sans cesse variée par le mouvement des étrangers, le plaisir de se voir entouré, et l'estime pleine d'attention dont il était l'objet, surtout de la part des dames. D'année en année il se sentait plus parfaitement heureux. Des comparaisons entre son existence actuelle et la vie

qu'il menait jadis à Berne reviennent souvent alors dans sa correspondance et lui font exprimer des jugements peu flatteurs pour sa ville natale. « Il m'en coûte toujours de m'éloigner de Genève, dit-il entre autres. Avec quelle bonté tant de personnes me disent : *Est-il vrai que vous nous quittiez ? Quoi ! vous ne serez pas avec nous cet hiver ! Quand reviendrez-vous ?* Depuis onze ans jamais un Genevois ne m'a fait une minute de chagrin ; les Bernois ne m'en ont pas donné une d'agréable dans toute ma vie. Ce que c'est que les formes chez les hommes ! car les Bernois ne sont pas méchants au fond, mais élevés d'une manière peu sociable, et pleins d'envie [1]. »

Cependant il ne faut pas s'y méprendre ; les mots amers contre le pays natal ressemblent souvent à des rancunes d'amoureux. Lorsque la chute de Napoléon eut donné carrière à des espérances nouvelles, au milieu du travail de reconstitution qui agitait si péniblement la Suisse, Bonstetten tourna de rechef ses regards vers l'activité politique et vers sa patrie. Oublier les anciennes querelles, accepter les faits accomplis, ne plus songer qu'à resserrer le lien fédéral et à créer une Suisse libre, forte et unie, telle était la ligne de conduite qu'il aurait voulu tracer aux hommes d'Etat de son pays. La déception suivit de près, il est vrai, car si jamais époque réveilla les appétits et les intérêts particuliers, ce fut celle de la Restauration. Il le sentit profondément. « Je me souviens, écrivait-il à son fils, du temps où en Suisse nous avions du patriotisme ; du moins Muller et moi

[1] 10 octobre 1811. *Ibid.*, 1e partie, pag. 335.

nous avons cru en avoir. Aujourd'hui il n'y a que de l'égoïsme : on est bernois, vaudois, zuricois, personne n'est suisse ; et dans son canton on est patricien ou plébeïen, puis Bonstetten ou Sinner, puis chacun pour soi [1]. »

Néanmoins, deux productions de sa plume, destinées à agir dans le sens qu'il indiquait, parurent à peu près en même temps, en 1815 : une petite brochure *sur le Pacte fédéral et la neutralité de la Suisse*, et un ouvrage plus étendu. La brochure n'a rien de bien remarquable ; c'est une exhortation à maintenir la neutralité, palladium de l'indépendance nationale ; puis un éloge du nouveau pacte, qui doit former un faisceau de toutes les peuplades helvétiques et leur ouvrir les voies du progrès. L'auteur s'attache, entre autres, à montrer qu'une réunion des cantons de Vaud et d'Argovie sous la domination de Berne ne serait ni possible ni même désirable, et qu'on ne doit plus y penser. Une telle manière de voir, on le comprend facilement, ne contribua guère à diminuer l'antipathie qu'éprouvaient contre lui les Bernois.

Ce n'était pas en réalité un nouvel ouvrage que Bonstetten faisait paraître sous le titre de *Pensées sur divers objets de bien public* [2]. Les idées exposées autrefois dans son livre *sur le Développement national* n'avaient cessé de le préoccuper ; ses séjours dans le midi de la France en 1810 et 1811, en compagnie du physicien Pictet et du philanthrope baron de Voght, ses observations sur le pays et le peuple de la Provence, avaient particulièrement

[1] 1814, Lettre inédite à son fils.
[2] Genève. Manget et Cherbuliez, 1815.

contribué à ramener son attention de ce côté. Du journal de son voyage avec Pictet[1] il avait déjà détaché çà et là quelques morceaux, essentiellement de réflexions, pour les publier dans divers recueils, encore sous l'Empire : il les réunit alors en un volume en les complétant. Ainsi composé, le livre ne pouvait guère offrir d'autre unité que celle d'intention ; l'auteur le reconnaît lui-même. On y retrouve partout ses idées favorites, la nécessité de rapprocher la classe qui pense de celle qui agit, de vouer une attention particulière à l'éducation de l'adolescence, d'instruire le peuple, de lui donner des amusements qui le relèvent et contribuent à son développement moral. A part cela, c'est comme le titre l'indique, un recueil de pensées, souvent heureuses, à l'ordinaire plutôt indiquées que développées, sur toute espèce de sujets, depuis la manière de régler l'usage des eaux dans un pays jusqu'à l'éducation de la mère de famille.

Faut-il l'attribuer à la maturité de l'expérience ? ou plus encore à l'influence de la langue et de l'esprit français sur la pensée de l'auteur ? son livre nous paraît bien au-dessus de celui qu'il avait publié sur le développement national. Avec le même thème, ce ne sont plus les mêmes abstractions fatigantes, mais des idées nettes, qui se laissent toucher, et que des applications nombreuses viennent souvent animer. L'âge mûr dissertait, le vieillard commence à raconter, et ne nous en charme que

[1] Ce journal existe en manuscrit. On regrette que l'auteur n'y ait pas mis la dernière main, car il renferme une foule de choses intéressantes ; mais, sauf les morceaux publiés, tout est plus ou moins à l'état d'ébauche.

davantage. Quelques pensées, par leur justesse, leur précision, leur finesse, semblent avoir gardé le reflet du salon de Mme de Staël.

« Les gouvernements, dit-il quelque part, qui n'agissent que par les lois, ne connaissent pas tous leurs moyens. Les lois n'ont qu'un pouvoir négatif; elles empêchent le mal plutôt qu'elles n'avancent le bien; elles dirigent le mouvement vital, mais ne le donnent pas. Ce sont les os qui soutiennent la charpente du corps politique, mais qui n'en font ni la vie ni le mouvement. Les lois sont la condition sans laquelle rien de bien ne peut se faire, mais elles ne sont pas ce bien [1]. »

Et ailleurs :

« Il y a des plantes qu'il faut de temps en temps renouveler de graine. Il en est de même des beaux-arts. Rendez-les, autant que possible, le patrimoine de tous les hommes, et vous verrez naître quelquefois chez le peuple des idées neuves, que le développement d'un fond d'idées toujours le même ne produit plus chez les artistes. Par exemple, le développement de quelque partie de l'art du dessin a produit les *écoles,* mais ces écoles font enfin naître le *maniéré,* et si vous ne retournez pas à de premières inventions (à la graine), les beaux-arts dépérissent. A force de ne s'occuper que de l'exécution et de la critique qu'en font des hommes médiocres, on perd la nature de vue; l'on ne hasarde plus rien, et le vieux tronc, toujours le même, s'épuise enfin. Ce que j'ai dit de la peinture s'applique à tous les arts [2]. »

[1] *Pensées sur divers objets de bien public,* pag. 83.
[2] *Ibid.,* pag. 251.

Les chapitres les plus intéressants sont ceux consacrés à l'éducation. Non que Bonstetten ait renoncé à son plan de réformer le monde en l'instruisant et en l'amusant; c'était le fond de sa pensée; l'abandonner eût été se renier lui-même. Mais s'il s'égare sur les sentiers de l'utopie, il le fait pourtant plus souvent dans ses déductions que dans les principes eux-mêmes. On dirait vraiment qu'en éducation il faut s'en tenir à placer quelques jalons essentiels, laissant tout le reste aux circonstances, au but spécial, au caractère des élèves et au bon sens du maître. C'est dans l'application, témoin Pestalozzi, témoins tant d'autres, que les idées les plus fécondes, réduites en système, deviennent inapplicables. Et qui sait si en fin de compte le résumé le plus vrai de la science pédagogique n'est pas celui indiqué par Tœpffer à la fin de *M. Jabot:* Faire ce que l'on peut, et comme l'on peut. On a beaucoup écrit, il y aura toujours beaucoup à écrire sur l'éducation; la pensée fondamentale de tous ces ouvrages devrait être, ce nous semble, non de prescrire, mais d'inspirer.

Sous ce rapport, le volume de Bonstetten renferme de grandes vérités. Il insiste, entre autres, avec une force particulière sur les funestes résultats du préjugé que le temps de la jeunesse est le seul où l'on ait à s'instruire. « La culture de l'esprit, dit-il à propos de l'oisiveté des classes supérieures, comme celle des terres, comme la conservation de notre fortune et de tout ce qui a quelque prix à nos yeux, exige des soins toujours renouvelés. Rien chez l'homme ne s'obtient ni ne se maintient que par le travail. Le travail bien ordonné non-seulement est

le premier besoin, mais aussi la première jouissance de l'homme et la source de tous ses plaisirs. L'oisiveté n'est qu'un lâche abandon de nous-mêmes, et la véritable éducation est celle qui embrasse la vie tout entière[1]. »

Peut-être eût-on évité certains errements dont on devra tôt ou tard revenir, si l'on avait toujours suivi, à l'égard de l'éducation du peuple, le conseil que donne ici l'auteur. A vrai dire, dans l'application, il n'y était pas lui-même très fidèle. « Les hommes qui craignent l'éducation du peuple, dit-il, supposent toujours que les connaissances qu'on lui donne le feront raisonner sur des choses qui ne sont ni à sa portée, ni de son état. Le bon moyen de prévenir ce mal, ce n'est pas de laisser aller au hasard les idées de chacun, mais de concentrer les idées de chacun précisément dans sa condition. Placer les pensées des hommes d'un côté et leurs occupations de l'autre, c'est pervertir l'ordre de la société ; mais placer les connaissances de chacun dans le cercle de ses occupations, concentrer ses idées dans les devoirs de son état, c'est consolider le système social[2]. »

« Qu'on ne s'y trompe pas : chez le peuple, *c'est l'instruction utile qui est la base de l'instruction morale*. C'est l'instruction appropriée au travail de chacun, qui donne à l'homme ces grandes idées d'ordre, qui font la base de la justice et de la véritable liberté. L'individu, tout comme la nation, a sa mesure d'idées ; les idées que vous ne donnez pas au bien, vous les vouez au mal. Que voulez-vous que l'homme fasse de son activité, si ce n'est

[1] *Ibid.*, pag. 122.
[2] *Ibid.*, pag. 108.

pas au bien qu'il l'emploie? L'ignorance n'est que l'activité de la pensée abandonnée au hasard, et cette activité est souvent destructive. Vous craignez les poisons et les ronces: est-ce en faisant de la pensée humaine un vaste désert que vous cesserez d'avoir des ronces et des poisons [1] ? »

Mais les illusions de l'époque sont toutes dans la pensée suivante, axiome alors, et qui, pour de bonnes raisons, a cessé de l'être depuis :

« Il faut, dans le mélange que l'on fait des idées populaires avec les idées scientifiques, prendre garde que les idées populaires n'entraînent, par leur poids, les idées d'un ordre plus élevé. Il faut, comme dans une bonne démocratie, que les hommes supérieurs élèvent à leur niveau tout ce qui est au-dessous d'eux, afin qu'eux-mêmes ne descendent pas au niveau du peuple [2]. »

C'est-à-dire, en d'autres termes, qu'il faudrait relever sans se baisser quelqu'un de couché par terre. La chose n'est point si facile. Non, pour élever le peuple, il ne suffit pas de le tirer après soi; le seul moyen, c'est de se faire peuple soi-même et de marcher avec lui. En revanche, on peut souscrire sans réserve à des idées telles que celles-ci, qui ont encore aujourd'hui bien de la peine à pénétrer dans le domaine des réalités :

« On parle sans cesse aux enfants de charité et de bienfaisance et l'on n'a pas tort. Mais je voudrais, dans les sentiments de la pitié, mettre plus de lumière qu'il n'y en a communément. L'économie du pauvre a des mys-

[1] *Ibid.*, pag. 112.
[2] *Ibid.*, pag. 101.

tères presque toujours inconnus au riche; ces mystères, il faudrait les connaître, pour ne donner qu'à propos. C'est à aider le pauvre dans le sens de cette économie que la véritable charité doit tendre; toute autre aumône donnée à l'indigent tend à corrompre sa pauvreté. Il faudrait faire sentir aux enfants que la véritable indigence est encore plus pauvre en mœurs et en lumières qu'en argent, et qu'il y a plus de charité à placer le pauvre dans la route des bonnes habitudes et du travail, qu'il n'y en a à lui faire l'aumône au hasard [1]. »

Un chapitre particulier traite de l'éducation des Bernois. Bonstetten, toujours frappé de ce qu'il avait vu dans sa jeunesse, persuadé que le retour des mêmes circonstances produirait de nouveau les mêmes résultats, sentait le besoin de prémunir ses concitoyens de la classe patricienne contre les dangers moraux et politiques de l'oisiveté. Ses réflexions sont intéressantes; elles annoncent, non-seulement pour Berne, mais pour la Suisse entière, une phase nouvelle. Si nos temps seuls en ont vu le plein développement, parfois même au-delà de la mesure, la Restauration, il faut le reconnaître, en avait posé les premières bases, et y avait fait les premiers pas.

» On a cherché, écrit Bonstetten, à inspirer aux jeunes gens le goût du militaire, et l'on y a réussi. Mais il faut que le goût pour le militaire s'allie avec le travail, et non avec la dissipation et l'ignorance.

« Deux choses manquent à l'art militaire tel qu'il est pratiqué en Suisse: la connaissance topographique du

[1] *Ibid.*, pag. 35.

pays et l'habitude de faire des évolutions en corps de nation, c'est-à-dire, avec les troupes réunies de tous les cantons.

« Comme tout Suisse est destiné à se défendre en corps de nation, il faut que le goût de la guerre lui soit inspiré par l'amour, non de son canton, mais de sa véritable patrie, la *Suisse*, qui, seule désormais, est en état de le défendre. Mais, pour se battre ensemble, il faut se connaître, s'aimer et avoir médité de concert la défense commune de tous.

» Il faudrait en Suisse une école militaire nationale et un noyau d'armée [1]. La guerre est devenue une science, et il ne faut plus se laisser éblouir par ce qu'ont fait nos ancêtres dans des siècles qui n'ont aucun rapport avec le nôtre.

« Que de fois, dans les promenades à pied que j'ai faites en Suisse avec Jean de Muller, n'avons-nous pas déploré de voir ces exercices militaires se borner à des espèces de parades! Muller me faisait observer que dans la guerre qu'on viendrait nous faire, nos officiers supérieurs seraient le plus souvent aussi étrangers à la connaissance de leur pays que les ennemis mêmes. « Il faudrait, me dit-il, avoir, comme chez les anciens, des jeux militaires, faire des marches à travers les montagnes; il faudrait surtout une plus grande intimité entre les cantons. » En effet, sans quelques sociétés éta-

[1] Ce fut, quelques années plus tard, essentiellement aux efforts d'un Bernois, le conseiller d'état de Luternau, inspecteur-général de l'artillerie fédérale, que l'on dut la création de l'école de Thoune, germe de l'organisation militaire actuelle de la Suisse.

blies par des particuliers, ces cantons seraient aussi étrangers l'un à l'autre que le seraient entre elles de grandes nations. Pour opérer cette union, il faudrait rompre les barrières que l'égoïsme, que de fausses prétentions ou des terreurs pusillanimes élèvent chaque jour entre les cantons, et se souvenir que tous les Suisses n'ont désormais qu'une seule et même destinée. La patrie du matelot, lorsqu'il est en mer, ce n'est pas le hamac où il couche, mais le vaisseau qui le porte. C'est de notre union intime, et non plus de la clémence d'autrui, que nous devons obtenir cette noble indépendance dont la conquête fait la gloire de nos aïeux. »

L'auteur conseille ensuite la création d'une école polytechnique militaire, à l'exemple de celle de Paris, puis, revenant à Berne, il ajoute :

« Au défaut d'un établissement national, il faudrait, à Berne, lier à un même plan d'études tous les jeunes gens qui se vouent au militaire; il faudrait que toutes leurs heures fussent employées; il faudrait que la connaissance des anciens, celle des langues allemande et française, surtout l'histoire de leur patrie, allassent de pair avec les mathématiques et avec tout ce qui tient à l'artillerie et au génie.

» J'ai parlé plus haut des écoles d'agriculture comme écoles de mœurs et d'économie. L'épée et la charrue, voilà ce qu'il faut aux Bernois. Mais, pour être quelque chose de plus que des paysans ou des soldats, il faut des lumières.

» Qu'on ne craigne pas quelques frais d'établissements;

ce qu'il y a de plus cher au monde et de plus coûteux, c'est l'oisiveté[1]. »

Plus loin, en insistant sur la nécessité, non de condamner les plaisirs du peuple, mais de les transformer en les ennoblissant, il parle encore de sa patrie.

« Je reviens, dit-il, aux fêtes nationales. C'est en Suisse surtout qu'on devrait en établir. Elles seules seraient capables de réunir ces républiques divisées par un égoïsme mal entendu. Il ne manque à ces petites peuplades que de se connaître pour s'aimer. L'amour de leur liberté commune, l'impossibilité d'exister dans leur désunion; voilà, ce me semble, des raisons suffisantes pour se rapprocher.

» Le peu d'esprit public qu'il y a en Suisse, on le doit à la Société helvétique établie il y a environ cinquante ans, à la Société militaire, à la Fête des bergers, et, depuis quelques années, à la Société de musique. Rien de plus intéressant et de plus utile que ces différentes réunions. Les Diètes lient bien moins que les fêtes; chacun arrive aux Diètes armé de ses prétentions, tandis que l'on n'arrive aux fêtes nationales qu'avec des sentiments de bienveillance et de paix[2]. »

Ce sont, on le voit, les idées du livre sur le *Développement national*, spécialisées et appliquées à la Suisse. Mais l'ouvrage de Bonstetten eut-il, malgré ses mérites incontestables, l'influence à laquelle son auteur croyait pouvoir s'attendre? Nous en doutons. Quelques personnes, il est vrai, le lurent avec intérêt. Stapfer, après l'a-

[1] *Ibid.*, pag. 149-153.
[2] *Ibid.*, pag. 222.

voir reçu, écrivit à Bonstetten sur, ou plutôt contre le patriciat bernois, une lettre renfermant de grandes vérités, mêlées à de l'exagération et de l'injustice. Ayant eu à souffrir à Berne, il n'était pas absolument impartial. Nous citerions quelques passages de sa lettre, si l'auteur n'en avait reproduit, avec moins de verdeur sans doute et plus de développements, à peu près toutes les idées dans le petit écrit qu'il composa plus tard sur la ville de Berne[1]. Stapfer, quoique d'une nature autrement profonde et énergique, s'accordait assez bien dans ses vues avec Bonstetten : tous deux inclinaient à l'abstraction, tous deux entre autres, dans leurs projets de réforme, pensaient que pour ouvrir à Berne la porte aux améliorations, il fallait commencer par proscrire l'allemand bernois et le remplacer par l'allemand des livres. Dénationaliser un peuple pour le régénérer! l'idée certes n'était pas heureuse. Auprès d'hommes avant tout pratiques, elle suffisait pour frapper de stérilité leurs efforts.

Un autre Bernois, l'un des fils du grand Haller, connu sous le nom de Haller d'Interlaken, s'entretenait également alors avec Bonstetten des affaires de la patrie. Il lui faisait part *in petto* de ses idées libérales, qu'il n'osait exposer en Deux-Cents, crainte d'une opposition presque unanime. Un retour aux institutions originaires : Berne restant ville souveraine, mais ouvrant sa bourgeoisie à tous les citoyens libres du canton qui le désireraient, pourvu qu'ils possédassent une fortune territoriale de

[1] *Histoire et description de la ville de Berne.* 1835. Réimprimé dans les *Mélanges* de Stapfer. Tom. I, pag. 361-540.

10,000 francs ou une maison en ville de 6000 francs ; tous les bourgeois élisant directement ou indirectement la moitié des membres du Grand Conseil, telle était sa pensée [1]. C'eût été, amoindri, il est vrai, quelque chose de semblable à l'organisation si éminemment démocratique des anciennes bourgeoisies de Neuchâtel. Mais le projet, Haller le sentait bien, n'avait aucune chance ; il resta enfermé dans les cartons d'une correspondance amicale ; peut-être, dans les lignes qui précèdent, voit-il le jour pour la première fois.

Ces témoignages de sympathie étaient bien isolés. « Je n'ai pas encore rencontré, ajoute Haller à la fin de sa lettre, de Bernois qui ait lu votre livre. Ils ne lisent de sérieux que dans les gazettes ; hors de là de l'historique, voyages, romans, etc. »

Qui l'eût cru néanmoins ? Bonstetten songeait tout de bon à ne plus observer seulement de loin la marche des événements à Berne. Si dans le moment même de la crise, en 1814, il avait cherché surtout à assurer la carrière de son fils, le retour de la tranquillité semblait le convier lui aussi à venir terminer ses jours au foyer de ses pères. Tout heureux qu'il se sentait à Genève, malgré ses soixante-dix ans, le désir de retrouver une position, un cercle étendu d'activité, l'avait saisi de nouveau. Appelé de droit à redevenir membre du Conseil souverain, il pouvait espérer encore d'arriver au Petit-Conseil, et d'achever sa carrière dans ces hautes fonctions, avec la facilité de réaliser quelques-unes des réformes qu'il rêvait pour son pays. Mais à peine son projet fut-il connu,

[1] Lettre inédite de Haller à Bonstetten, du 29 août 1815.

qu'on lui écrivit de Berne pour l'en dissuader. Le temps n'avait point calmé les rancunes ; c'était la lutte, et non une activité tranquille, qui l'attendait ; son médecin lui déconseilla fortement de s'exposer, à son âge, aux froissements pénibles qui avaient tourmenté son âge mûr et hâteraient inutilement sa fin. Il se décida donc à rester à Genève, mais avec un sentiment d'amertume contre Berne qui ne le quitta plus que dans ses derniers jours. Autant il eût tenu, dans d'autres circonstances, à sa qualité de Bernois, autant on le vit, en plus d'une occasion, chercher pour ainsi dire à la faire oublier [1].

L'observateur impartial ne peut en revanche que l'estimer heureux d'avoir renoncé à son projet. Genève libre, florissante, rendez-vous d'étrangers, semblait le théâtre unique où sa spirituelle amabilité pût se déployer à l'aise, son activité littéraire trouver un aiguillon continuel, et la seconde jeunesse de ses derniers jours s'épanouir dans toute sa fraîcheur.

Depuis qu'il avait confié sa personne aux soins du célèbre Butini, sa santé, jusqu'alors chancelante, s'était considérablement fortifiée. Il habitait la maison même du docteur, et y trouvait, non-seulement des secours médicaux, mais encore, chez tous les membres de cette famille, dont Mme de Staël appelait le chef l'esprit le plus distingué de la spirituelle Genève, les agréments de la société, le goût des arts, la distinction du talent. Son

[1] Cependant il ne cessa point de s'intéresser aux affaires de sa patrie. Sa correspondance inédite avec le forestier Kasthofer en fait foi. Jusqu'en 1831, à la veille de sa mort, on le voit prendre une vive part, naturellement dans le sens de l'opposition, à tout ce qui se passait à Berne.

appartement, par sa situation [1], lui offrait les plus vives jouissances de la nature. « Comment pourrais-je, écrit-il à Mme Broun, vous peindre la beauté de mon habitation ? Chaque fenêtre a son point de vue ; tout est groupé d'une manière pittoresque. A demi couvert par les arbres se montre le magnifique bâtiment de la caserne ; derrière, de nouveaux groupes d'arbres, entre lesquels le Rhône déploie comme un petit lac son ruban de saphir, puis le coteau de St. Jean, couronné de ses superbes maisons de campagne. Dans le lointain une belle perspective, où passent et repassent les nuages d'automne ; puis le Jura, le Fort de l'Ecluse, plus à gauche l'Arve, qui se réunit avec le Rhône, le joli Plainpalais. Sous mes fenêtres une terrasse couverte de fleurs et de parfums ; plus bas des arbres, entre les rameaux et les feuilles desquels on voit la fourmilière humaine s'agiter dans la rue la plus animée de Genève ; devant ma chambre une galerie, dont l'extrémité domine les cimes des arbres. De là je contemple le soir les étoiles et les dernières lueurs du jour ; ce serait votre place ! Toutes les chambres vernies, ornées de Gmelin [2], Tivoli, Albano, Naples, les Cascatelles, le moulin, et le temple de Vénus de Claude Lorrain. La nuit j'entends le bruit des ondes, le tictac des moulins, le matin les oiseaux [3]. » Ainsi que dans les jours d'automne les splendeurs du couchant brillent

[1] La maison Butini est au coin de la rue du Grand-Mézel, donnant sur la Corraterie.

[2] Peintre allemand fixé à Rome, ami de Bonstetten et de Frédérique Broun.

[3] Fin de l'automne 1812. *Briefe von Bonstetten an Friederike Brun.* 2e partie, pag. 36.

d'un éclat inaccoutumé, ainsi brillait sur son front blanchi une auréole nouvelle de poésie. Sa véritable vieillesse, disait-il, avait été à Berne entre trente et quarante ans. Le repos, le travail, tout contribuait à le rajeunir ; chaque année le trouvait plus dispos et plus gai. « Vous n'avez pas d'idée de ma santé, écrivait-il à son amie. Ce n'est pas absence de douleur ou de faiblesse, mais un sentiment de bien-être et une gaîté que je n'ai jamais eue. Le Bonstetten que vous avez vu, surtout celui d'il y a quarante-cinq ans, me semble de l'histoire ancienne. Mes jours volent comme les rayons colorés du soir ; et si je devais dire dans quelle année j'ai été le plus heureux, je répondrais : C'est dans celle-ci. Cela vient surtout du bien-être moral[1]. » Son extérieur même avait subi un renouvellement. Un jour Matthisson, qui était venu voir son ami, demandait dans une société à une dame de Genève : « Quel âge donnez-vous bien à M. de Bonstetten? — « Cinquante ans au plus, » répondit-on. Il en avait alors soixante-quinze.

Grâce à des habitudes toujours les mêmes, qu'il appelait régime, mais qui, pour des constitutions moins robustes, eussent pris un autre nom : le matin donné au travail, le soir au monde jusqu'à minuit ; grâce surtout à son humeur facile et légère, qui le faisait glisser sur la vie sans s'y appesantir, Bonstetten, plus jeune que maint jeune homme, devint un des ornements de la société brillante réunie à Genève de tous les points du globe. La paix générale avait rompu les digues du monde voyageur; après ces longues années de luttes et d'an-

[1] 29 août 1819. *Ibid.*, 2e partie, pag. 175.

goisses, on éprouvait le besoin de vivre, de se sentir vivre, de se répandre au dehors. A l'invasion des Croates et des Cosaques succédait une autre invasion, beaucoup plus pacifique et partout la bienvenue. Les Anglais formaient le gros de l'armée; en 1816, au dire de Bonstetten, on n'en comptait pas moins de onze cents cantonnés à Genève et dans les environs. Un bon nombre appartenaient aux familles les plus distinguées, qui presque seules voyageaient alors: les lords Minto, Elliot, Breadalbane, Brougham, etc. Mais ils n'étaient pas seuls; on voyait aussi des Russes, des Allemands, des Italiens, beaucoup de Grecs. La plupart recherchaient Bonstetten, qui en était fort flatté et vivait volontiers avec eux. En sa qualité d'étranger à Genève, il maintenait sa liberté sans qu'on le lui prît à mal; le talent, l'amabilité l'attiraient avant tout; aussi se permettait-il maintes relations vis-à-vis desquelles la sévérité genevoise était plus réservée.

L'un des premiers étrangers qu'il eut l'occasion de connaître fut lord Byron, que les dames s'arrachaient, disait-il. Il l'admirait, le considérait avec une sympathie mêlée d'étonnement, sans le pénétrer jusqu'au fond. Souvent il revient à lui dans sa correspondance. « Toutes les passions, écrit-il, vivent sous ses paupières; vous voyez le *Corsaire* dans ses regards, qui néanmoins souvent respirent la bonté, la douceur et la mélancolie. Ses beaux yeux font l'effet d'un ciel orageux des tropiques [1]. »

Coppet avait retrouvé sa souveraine, non plus humiliée, proscrite, se débattant sous la griffe de l'aigle, mais

[1] 12 juin 1816. *Ibid.*, 2e partie, pag. 105.

fêtée des grands, recherchée des rois, et semblant dominer un instant de sa pensée le mouvement de l'époque. Tous les esprits distingués se pressaient autour d'elle; aucune cour n'avait plus de vie. Et néanmoins ce n'était plus le Coppet d'autrefois. On eût dit que l'ange de la mort, qui planait déjà sur cette demeure, laissât tomber doucement sur elle un voile de mélancolie, qui en rehaussait encore le charme et la grandeur. En trouvant le bonheur d'aimer et d'être aimée, Mme de Staël n'avait fait que changer de souffrance; son mari, M. Rocca, s'en allait mourir; elle-même, frappée au cœur, disait adieu aux joies de la terre, et dans les profondeurs de son âme cherchait plus haut l'asile et le baume de la douleur.

L'été de 1816 vit le dernier et splendide rayon de son génie. Bonstetten, qui avait repris son ancienne place à Coppet, commence bientôt à parler dans ses lettres de la maladie de Mme de Staël, retournée à Paris, de son affaiblissement progressif, de sa mort. Ce fut pour lui une des épreuves les plus sensibles; il ne se lasse pas de recueillir de côté et d'autre toutes les circonstances des derniers moments, des dernières années, et d'en faire part à Mme Broun. « Je vois encore, dit-il, la place du salon où elle prit congé de moi, avant son départ pour Paris. J'étais gai et content, et lui donnai la main en disant: Au revoir. Mais elle me jeta un regard si profondément triste qu'en m'éloignant je me demandai si je ne voulais pas retourner vers elle. Je pensai cependant que ce regard s'adressait à mon âge, et qu'elle croyait ne pas me retrouver; je continuai ma route,

c'était un adieu éternel [1]. » « Jamais, ajoute-t-il ailleurs, je ne vois sans un serrement de cœur s'incliner les têtes des hauts peupliers qui entourent son tombeau. Elle me manque comme une partie de moi-même. Je suis manchot de pensée [2]. »

Bonstetten avait besoin de la société des dames. Son esprit et son imagination ne trouvaient réellement des ailes que dans le charme de leurs entretiens. Si aucune, on le comprend, sauf Frédérique Broun, qui était éloignée, ne put remplacer pour lui Mme de Staël, il forma cependant encore plusieurs liaisons intéressantes. Au reste les dames lui rendaient bien ses préférences ; elles l'écoutaient, l'entouraient de soins et d'attentions ; peu s'en fallut même, parce qu'on était moins en garde, que plus d'une jeune personne ne vînt à s'éprendre de l'aimable vieillard.

Parmi ses connaissances d'alors, nous devons mentionner entre autres Mme Paterson-Bonaparte, et la comtesse Caffarelli. Celle-là, première femme du roi Jérôme, Américaine pleine de vie et d'abandon, avait fait un séjour à Genève. Dans le monde poli, mais toujours sérieux qui l'ennuyait, et qu'elle formalisait par l'entière liberté de ses allures, Bonstetten seul, charmé de son indépendance, l'appréciait fort et goûtait beaucoup sa société. La seconde, dame française d'infiniment d'esprit, de sens et de caractère, amie dévouée du poëte Baggesen, exerça sur lui une influence plus durable. Elle jugeait ses ouvrages, et l'encourageait vivement dans ses travaux,

[1] Fin juillet 1817. *Ibid.*, 2e partie, pag. 140.
[2] 23 novembre 1817. *Ibid.*, 2e partie, pag. 154.

à la publication desquels elle ne fut pas toujours étrangère.

Mais aucune société ne lui fut plus agréable que celle de ses anciens amis, bien connus aussi de Matthisson et de Fréd. Broun, le prince et la princesse Guillaume de Wurtemberg, qui vinrent en 1821 passer quelques mois à Genève. Tout séduit qu'était Bonstetten par l'amabilité française, les Allemands seuls savaient le captiver tout entier. Moins de brillant et d'esprit sans doute ; mais les couleurs de l'imagination, une certaine fleur de sensibilité toujours épanouie, le sans-gêne du cœur qui se donne tel qu'il est, en un mot les qualités de l'âme qui répondaient le mieux aux besoins les plus vifs de sa nature. La princesse Wilhelmine en particulier, par sa bonté, son âme élevée, sa gaîté, avait sur lui un grand ascendant, et contribua beaucoup à la publication de l'*Homme du Midi et l'homme du Nord*.

En même temps il s'était rapproché de Matthisson. Les fortes amitiés des hommes entre eux n'ont en général que deux moments brillants : la jeunesse et la vieillesse ; l'amitié des hommes pour les femmes, soutenue par je ne sais quel charme plus doux et plus varié, est moins sujette aux atteintes de la rouille. La correspondance de Bonstetten avec Frédérique Broun, du jour où ils s'étaient connus, n'avait cessé d'être nourrie ; la correspondance avec Matthisson, ainsi que jadis celle avec Muller, avait souffert de longues intermittences. Mais, dès 1816, elle reprend vie ; la plume de Bonstetten retrouve pour son ami son ancien abandon ; il éprouve le besoin de lui faire part, comme à M^me^ Broun, de son

entrain, de sa gaîté, de ses espérances dans l'avenir de la génération nouvelle. Les rapports sont plus fréquents, les visites mêmes s'échangent. En 1820, Matthisson, accompagné de sa jeune femme, vint chercher Bonstetten à Genève. Ils voulurent revoir ensemble les lieux témoins de leurs beaux jours, visitèrent le château de Nyon, la chambre de Matthisson, puis se séparèrent tristement, comme si c'était pour jamais.

« Nous passâmes la dernière soirée à Rolle, écrit Bonstetten à Frédérique Broun, nous promenant seuls le long du lac ou dans le bois, au chant des rossignols, au doux murmure des flots. Nous étions si confiants, si unis dans la pensée que c'était notre dernier revoir; nous ne l'exprimions pas, mais elle se berçait autour de nous comme un léger fantôme. Le jour suivant nous nous promenâmes jusqu'à une heure dans un charmant jardin anglais, tantôt séparés, tantôt réunis près d'un bel étang bordé de fleurs. Je restai longtemps seul assis sous un grand pommier tout couvert de ses fleurs roses, regardant le bleu ciel à travers les rameaux. Matthisson me regardait; lorsqu'il s'approcha : Ah! lui dis-je, voilà encore le Wolfsbrunnen. C'était comme un adieu. Bonjour au Wolfsbrunnen! Bonne nuit près du bel étang! Plongés tous deux dans un rêve mélancolique, nous rentrâmes à l'auberge en nous donnant le bras; bientôt Matthisson était assis dans son petit char de côté, et disparaissait comme un beau songe[1]! »

Ce n'était pourtant pas, ainsi qu'ils le croyaient, le dernier revoir. Deux ans après, Bonstetten arrivait à

[1] 2 juin 1820. *Ibid.*, 2e partie, pag. 188.

Stuttgart, où il passait nombre de jours, choyé et fêté par ses amis de manière à ne presque plus oser penser à les quitter. « Les Genevois me paraissent si froids, écrivait-il lorsqu'il fut de retour, ils ont le cœur tout en arrière, attaché à leur esprit ; les Allemands ont le cœur en avant[1]. »

Et de nouveau, au bout de deux ans, Matthisson revenait à son ami, mais brisé, pour chercher de la consolation. Il avait perdu sa femme, le doux rayon de soleil qui éclairait son existence, et reprenait, morne et seul, son dernier bâton de pèlerin. Ah ! l'adieu de la vie n'est pas toujours l'adieu d'un beau soir, quand l'œil n'a pas percé le brouillard qui couvre la sombre vallée.

Les soins de la société et de l'amitié étaient cependant loin de suffire à l'activité de Bonstetten. Il avait une soif d'instruction insatiable. Outre ses travaux particuliers, dont il s'occupait au lit jusqu'à midi, il suivait, par exemple, avec les dames, les savants, les lords, les princes, les enfants, les leçons de botanique de De Candolle, « savant des plus aimables, disait-il, éloquent comme Aristote. » Une dame parisienne lui donnait même des leçons d'anglais et de déclamation. « Ma vie est si remplie, écrivait-il, que je n'ai pas une minute vide[2]. »

Surtout il jouissait de son époque. Genève, sous ce rapport, lui offrait un centre unique de lumière et de vie. Carrefour des nations, point de contact des esprits et des hommes les plus divers, cette ville présentait dans leur réunion un miroir fidèle, quoique adouci, des tendances

[1] 14 octobre 1822. *Ibid.*, 2e partie, pag. 247.
[2] 20 mars 1817. *Ibid.*, 2e partie, pag. 118.

nouvelles réveillées avec la restauration. La fraction aristocratique modérée dominait bien dans le gouvernement, mais elle était tenue en échec par une puissante opposition libérale avec laquelle elle devait compter, et tendait à se fondre plus ou moins avec elle, tout en la mitigeant[1]. Pour Bonstetten, Genève était l'idéal longtemps rêvé d'une république alliant l'aristocratie, dans le sens étymologique du mot, avec le progrès des lumières et la liberté. « Il y a ici une vie, une impulsion qui fait du bien, disait-il alors. Cet état est le premier pour l'esprit républicain, pour les lumières. Si les vingt et un autres cantons lui ressemblaient, on reverrait Athènes et Sparte. Ils marcheront tous, mais lentement. Genève aura une puissante influence; les nouveaux cantons sont les meilleurs... L'activité, le mouvement, le sentiment de bonheur qu'on voit ici me donnent parfois la tentation de devenir genevois. Les anciens magistrats, les conseillers, sont comme des émigrés français, remplis de préjugés; mais ils doivent céder aux plus éclairés, et derrière eux est une jeunesse pleine de vie[2]. »

Bonstetten voyait les hommes de toutes les nuances; mais ses anciens amis, Sismondi, les Pictet, Puérari, Genevois revenu dans sa patrie après avoir passé nombre d'années en Danemark, sont ceux dont le nom revient le plus souvent dans sa correspondance. Un jeune réfugié italien, Rossi, alors à ses débuts, et dont le nom devait jeter depuis un si vif éclat, dut beaucoup à l'amitié et à

[1] Voir l'excellente *Notice sur la vie et les ouvrages de De Candolle*, par M. le professeur De la Rive.

[2] 18 avril 1816. *Briefe an Friederike Brun*, 2e partie, pag. 100.

la protection de Bonstetten. Celui-ci le distinguait particulièrement, le comparait même à Muller pour le génie. La parenté de vues le rapprochait également d'un autre étranger fixé à Genève, Simond, auteur entre autres de Voyages en Angleterre et en Suisse. Simond avait l'esprit solide et sérieux, un peu frondeur; son pessimisme serait venu à propos pour tempérer chez Bonstetten l'extrême opposé, si la chose eût été possible. C'était lui qui écrivait à son ami, en 1822, ces paroles remarquables sur la France : « Il n'existe ici aucun des éléments d'un gouvernement constitutionnel; la tendance naturelle des hommes et des choses est l'arbitraire pur et simple, pourvu que ce soit un arbitraire glorieux, c'est-à-dire théâtral... L'arbitraire est inévitable; il est de plus sans remède tant que la France sera une masse décousue sans aucun point de réunion, sans organisation départementale, dépendant pour tout du ministère, une population de *paupers*, qui tend la main de toute part au gouvernement, prête à se donner pour la plus petite place[1]. »

La position que Bonstetten occupait dans le monde genevois d'alors, où il prenait une place brillante, sans lui appartenir cependant en entier, a été caractérisée beaucoup mieux que nous ne saurions le faire par M. de la Rive, dans l'ouvrage que nous avons déjà rappelé:

« Plus bonhomme dans l'apparence que dans la réalité, dit-il, de Bonstetten représentait l'esprit germanique assoupli par la grâce française, et offrait l'originalité piquante d'un esprit indépendant et quelque peu

[1] 4 avril 1822. *Briefe von Bonstetten an Matthisson*, pag. 94.

excentrique, adoucie par un fond de bienveillance et de gaîté naturelles. Vrai poëte, l'auteur du voyage dans le Latium, de l'Homme du Nord et du Midi, jetait de temps à autre, au milieu des élucubrations des penseurs et des dissertations des politiques, quelques-unes de ces idées prime-sautières qui effarouchaient quelquefois tout d'abord, mais charmaient bientôt par leur naïve fraîcheur et leur forme un peu agreste. C'était toujours avec lui de l'imprévu, de l'extraordinaire, en un mot, de la poésie [1]. »

Bonstetten apportait la même imagination dans sa manière d'envisager les événements de son époque. Stapfer, appréciant son ami dans la *Biographie universelle*, le félicite particulièrement d'avoir su comprendre deux siècles, de s'en être approprié l'esprit, et d'avoir suivi les progrès et les travaux de l'un et de l'autre avec la même impartialité, la même bienveillance [2]. Il nous serait difficile de partager cette opinion. Bonstetten n'avait pas changé. Le mouvement qui se faisait autour de lui, le courant d'idées qui emportait le navire de l'Europe, ne lui présentait autre chose que le développement social qu'il avait jadis appelé de ses vœux. Qu'était, en fin de compte, le libéralisme de la restauration, pris dans son ensemble et dans ses traits généraux, si ce n'est un dix-huitième siècle adouci, corrigé, devenu raisonnable, ci et là coloré d'une teinte de christianisme ou mélangé de quelques idées anglaises, mais au fond toujours le

[1] M. De la Rive. *Notice sur de Candolle.*

[2] *Biographie universelle.* Supplément. Vol. LVIII, article *Bonstetten*, du professeur Boissier, de Genève. Stapfer a ajouté quelques lignes à cette notice.

dix-huitième siècle, c'est-à-dire le rationalisme en politique? Bonstetten y retrouvait l'écho de ses propres pensées. « Je sais, écrivait-il à Matthisson, que la liberté est toujours en rapport avec les lumières. De bonnes lois ne peuvent provenir que de la pure raison [1]. »

Nous ne voudrions pas être injustes envers une époque riche, après tout, d'espérances, de vie, d'aspirations généreuses, qui souvent dépassaient de beaucoup le cadre général des esprits. La Restauration fut le beau moment du libéralisme ; alors le flot montait, grossi de toutes les résistances qu'on essayait de lui opposer, portant avec lui, semblait-il, le limon qui devait fertiliser le monde. Tout ce qui était jeune, actif, tout ce qui croyait à un avenir, se rattachait à lui. Vint le triomphe de 1830, et l'on put voir alors, quand le libéralisme, dégagé des éléments qui lui avaient été momentanément associés, eut à lutter contre des principes plus puissants, plus conséquents, ce qu'il recelait de faiblesse intérieure. Sous les phrases sonores, que de pensées creuses ! dans les grands principes invoqués, que d'édifices sans base, combien peu de connaissance des hommes et des choses, que d'illusions ! et même derrière les mots brillants de progrès, de liberté, d'individualité, d'humanité, souvent que de plat égoïsme ! Un ver rongeait cette plante si belle de venue ; l'histoire de sa chute l'a montré partout, le manque de caractère. Né de combinaisons logiques, le libéralisme était généralement une affaire de la tête, non une conviction du cœur.

Bonstetten, avec cette facilité d'impressions qui carac-

[1] 9 août 1823. *Briefe von Bonstetten an Matthisson*, pag. 146.

térise parfois les vieillards aussi bien que la jeunesse, ne voyait guère que des lumières au tableau. Sa nature se révèle tout entière dans les paroles qu'il adressait à Matthisson : « Il faut que je regarde toujours en avant. Mon esprit n'a pas de ressorts qui le fassent tourner en arrière.... Rien n'est plus déraisonnable et plus faux que les sottises qu'on débite sur la vieillesse. Dans ma soixante-dixième année, je ne pousse pas le plus léger soupir après mes jeunes ans. Ces regrets ne sont autre chose que l'immobilité de l'esprit, qui, ne pensant à rien, voit seulement le reflet du passé, et, dans sa nuit profonde, considère les choses à cette lumière douteuse. Pour moi, j'ai toujours su m'occuper, de sorte que ma tête de jeunesse me paraît laide et vide en comparaison de ma vieille cervelle [1]. » Le mouvement général, surtout en Suisse, le remplissait d'enthousiasme. « Ce qui se passe maintenant, écrivait-il, surpasse tous les rêves de perfectibilité [2]... Tu peux à peine t'imaginer, disait-il ailleurs à Matthisson, combien tout s'embellit et s'améliore en Suisse... L'Argovie est sans contredit le pays le plus remarquable que nous ayons. C'est là qu'il faut voir ce que peut la liberté... Tout marche en avant. Le vrai mobile de ce progrès est le mélange des classes [3]. » « La Suisse devient un pays remarquable ! écrivait-il à Mme Broun, qui, en bonne *ultra*, comme l'on disait alors, goûtait peu ses élucubrations politiques. Je vous le dis tout doucement à l'oreille ; sans la révolution elle ne serait pas ce

[1] 23 octobre 1816. *Ibid.*, pag. 31.
[2] 22 décembre 1821. *Briefe an Friederike Brun*, 2e partie, pag. 297.
[3] 18 juillet, 27 août 1822, 3 novembre 1824. *Briefe an Matthisson.*

qu'elle est ; elle a gagné à la fois en mœurs, en lumières en richesses [1]. » L'essor de ses espérances devançait même l'avenir. « Quand une fois nous serons plus avancés dans la civilisation, disait-il, les femmes ne seront plus exclues de la vie publique [2]. »

Il ne se contentait pas, au reste, d'admirer du fond de son cabinet, mais prenait part, autant que son âge le lui permettait, à tout ce qui pouvait nourrir le mouvement des esprits. Lausanne le vit deux fois dans ses murs pour des assemblées de sociétés suisses : en 1818, lors de la réunion de la Société des sciences naturelles, et en 1823, pour le concert de la Société helvétique de musique. La première fois il eut l'occasion, dans un cercle d'hommes cultivés et distingués du pays, de faire lecture de quelques pages sur l'immortalité de l'âme, qui, à en croire la lettre d'un témoin, ne convainquirent pas tous ses auditeurs.

On peut bien penser qu'il ne demeurait point indifférent aux améliorations dans le domaine de l'instruction publique. Le système des écoles lancastériennes l'intéressait particulièrement. L'un des deux inventeurs de ces écoles, Bell, était venu à Genève au commencement de la Restauration ; sa parole ardente, quoique commune, avait électrisé Bonstetten. « J'ai vu ces écoles de mes yeux, dit-il à Matthisson, et je me suis convaincu que la vraie éducation du peuple se trouve par hasard dans cette méthode.... La police de ces classes, qui en fait proprement la méthode, est le moyen le plus parfait de

[1] 16 août 1823. *Briefe an Friederike Brun*, 2e partie, pag. 260.
[2] 16 juin 1824. *Ibid.*, 2e partie, pag. 285.

former l'homme qui se puisse imaginer. Elle développe la vraie liberté, qui sait obéir, et réunit à cette obéissance la plus grande spontanéité [1]. » Il n'est pas étonnant que le système lancastérien, par sa facilité apparente, par sa simplicité, l'émulation extraordinaire qu'il paraissait développer chez l'enfant, ait séduit Bonstetten plus encore que ne l'avait fait Pestalozzi. C'était le libéralisme dans l'école. On peut, il est vrai, pardonner plus d'une utopie à l'homme qui a su toucher si juste le point faible des tendances de l'époque dans les lignes suivantes : « On sent de nos jours, mieux que jamais, l'importance de l'éducation ; mais je vois venir le moment où, à force de leçons, on nuira à cette spontanéité et à cette force vitale qui donnent l'élan à la pensée [2]. »

Rien n'approche de l'enthousiasme avec lequel notre auteur salua la construction du premier bateau à vapeur sur le lac Léman. Il faut l'entendre raconter à Matthisson, avec une joie d'enfant, tous les détails de la course d'essai jusqu'à Villeneuve, en 1822. Les contrées riveraines ne se montraient pas moins enivrées de cette nouvelle apparition. Partout la foule sur le rivage, les canons, la musique, les drapeaux ; l'engouement actuel pour les chemins de fer n'est rien en comparaison ; on était moins blasé en émotions de ce genre.

Les bateaux à vapeur servirent aussi à cimenter une des relations les plus intéressantes de Bonstetten ; nous voulons parler de celles qu'il entretint avec le roi et la reine de Wurtemberg. Matthisson, très bien vu à la cour

[1] 15 mai 1817. *Briefe an Matthisson*, pag. 40.
[2] Bonstetten. *Etudes de l'homme*. Vol. II, pag. 109, note.

de Stuttgart, avait parlé sans doute des éloges que, dans leur correspondance, Bonstetten avait faits du prince et de la constitution donnée par lui à son peuple. Passant à Genève, le roi voulut voir notre auteur ; lorsque celui-ci fit un séjour à Stuttgart, il fut reçu dans le cercle intime du château, s'entretint longtemps avec les souverains, qui paraissaient enchantés de lui, et cette connaissance personnelle amena, semble-t-il, l'échange de quelques lettres. Sans aller aussi loin que Matthisson, qui prétend que le roi consultait son ami dans les affaires les plus importantes, il est certain cependant que Bonstetten contribua, par ses efforts, à amener la construction du premier bateau à vapeur sur le lac de Constance, et que l'Anglais Church, qui avait établi à Genève le *Guillaume Tell*, fut appelé à Stuttgart sous ses auspices. Ce fut également à sa recommandation que fut choisi le précepteur du prince royal. Plus tard, sur le bruit que l'on songeait à transporter dans la capitale l'université de Tubingue, Matthisson, partisan de la mesure, pressait son ami d'achever un mémoire commencé sur ce sujet, et qui, disait-il, déciderait l'affaire. Le bruit ne se vérifia pas, le mémoire ne fut pas envoyé ; mais le fait montre que la voix de Bonstetten avait quelque poids. Ces relations, du reste, avaient surtout un caractère privé, qui les rendait plus intéressantes encore. Le roi aimait à lire ce que Bonstetten écrivait sur sa vie ; il l'engageait à continuer ses mémoires, aimait, estimait ce vieillard dont l'âge ne pouvait éteindre l'amabilité, ni refroidir la jeunesse de cœur ; Bonstetten appréciait à son tour la

cordialité allemande perçant au travers de la dignité du trône, et cette sagesse ferme et pratique qui, au milieu même de la Restauration, savait garder encore une place à la liberté.

Nous l'avons dit, Bonstetten appartenait par l'esprit au dix-huitième siècle. Il le montra particulièrement par la manière dont il accueillit le mouvement religieux qui, dès le commencement de la paix générale, commença à se faire sentir en Suisse. Les formes, à la vérité, étaient cassantes, dures bien souvent; mais, sous cette enveloppe humaine, se trouvait le seul levain propre à renouveler une génération affadie par la philosophie. Bonstetten ne sut pas le reconnaître. Le mysticisme chez Mme de Staël l'avait amusé; le méthodisme l'irrita; il s'exprime à cet égard avec une âpreté, une intolérance qui étonnerait de sa part, si nous ne savions que les nouvelles doctrines allaient à l'encontre de toutes ses idées, et si certains mots piquants semés dans ses premiers écrits ne nous l'eussent déjà montré peu traitable sur ce chapitre. Pour lui, l'homme était bon; il ne s'agissait que de l'éclairer; pour les nouveaux disciples de la Réformation, l'homme, étant foncièrement mauvais, avait besoin d'une transformation complète; quel accommodement possible entre ces deux termes opposés? Madame Broun, à l'ordinaire si bien d'accord avec son ami, se voyait appelée à lui recommander la tolérance; il enveloppait dans le même anathème les petits traités et la lecture trop fréquente de la Bible, et, chose frappante, le nom de Mme Necker-de Saussure, dont il faisait autre-

fois si grand cas, ne reparaît presque plus dans sa correspondance. Stapfer, qui avait peu à peu passé de Kant au christianisme positif, essaya vainement ci et là d'entamer la place. Il ne fut pas plus heureux qu'autrefois Bonnet.

CHAPITRE X.

Ouvrages philosophiques de Bonstetten. *Recherches sur l'imagination. Etudes de l'homme.* Idées fondamentales de l'auteur. Son caractère peint dans sa philosophie.

Au moment où nous sommes parvenus, il nous est possible d'apprécier l'ensemble des travaux de Bonstetten dans le domaine de la philosophie. Son premier ouvrage, nous l'avons dit, avait paru en 1807; le second ne fut publié qu'en 1821; mais, malgré la distance qui les sépare, ces deux écrits forment un tout qu'il eût été difficile de rompre sans disperser la pensée du lecteur et sans nous exposer nous-même à être fragmentaire et incomplet.

L'auteur attachait une grande importance à ses études philosophiques. Depuis le jour où le calme du loisir

l'avait rendu à lui-même, il n'avait cessé d'y revenir comme à son occupation principale et la plus chère. Tandis que le public goûtait en lui l'homme du monde, l'auteur ingénieux et spirituel, la partie essentielle de sa vie s'écoulait dans son cabinet, à méditer, à s'observer, à consigner les résultats de ses découvertes; il n'aspirait à rien moins qu'à réformer la philosophie. Ses paroles sur ce point en font foi. Dans sa correspondance, il appelle ses *Recherches sur l'imagination* « le mieux réussi et le plus profondément pensé de ses ouvrages [1]; » il cite avec complaisance le mot d'un Français: « Ce livre ne sera entendu que dans vingt ans; mais alors il sera enseigné en Europe [2], » et croit avoir ouvert une voie nouvelle, parce que tout dans sa philosophie est fondé sur une observation indépendante [3].

Ce n'est pas la première fois qu'un auteur et le public sont d'un avis différent. Le jugement de la postérité, pas plus que celui des contemporains, n'a confirmé jusqu'ici les prévisions de Bonstetten, et nous doutons qu'il les justifie jamais. Les lectures philosophiques de notre auteur n'étaient pas fort considérables: quelques écrivains du siècle dernier, avant tout son maître Bonnet, Locke, Condillac, un peu de Leibnitz, de Bacon, d'Adam Smith. Les Allemands, il les connaissait à peine, Kant seulement par extraits; et il tenait, du reste, à honneur d'ignorer autant que possible ses devanciers, pour ne baser ses observations que sur sa propre expé-

[1] 2 mars 1817. *Briefe an Matthisson*, pag. 36.
[2] 13 avril 1811. *Briefe an Friederike Brun*, 1re partie, pag. 310.
[3] 26 août 1817. *Briefe an Matthisson*, pag. 42.

rience. Mais en philosophie, précisément pour s'écarter des chemins battus, faut-il en général les bien connaître, afin de n'y pas retomber sans le savoir. La marche de la pensée moderne, de Descartes jusqu'à Hegel, est un développement, sinon parfaitement régulier, du moins continu, où chaque philosophe, en renversant l'édifice de son prédécesseur, s'est servi des mêmes matériaux pour construire le sien. Quelques génies originaux, il est vrai, parfois sans culture, ont ouvert ci et là des perspectives nouvelles; mais ils ont été rares, leur pensée n'a jeté que des éclairs, et le développement général s'est fait sans eux. Pour un novateur, Bonstetten avait trop ou trop peu de culture; on ne refait pas à volonté dans son coin le travail des siècles; son originalité douce, essentiellement de détail, n'était pas de celles qui remuent le monde. Même sur le terrain de la psychologie, auquel il tenait à se restreindre, un peu de cet esprit métaphysique dont il avait horreur ne lui eût point été inutile; car où se présentent les plus vastes questions, d'où le point de départ de toute philosophie, si ce n'est dans la science de l'homme? Habile à suivre dans leurs nuances légères les opérations de la pensée et du sentiment, le souffle l'abandonne lorsqu'il s'agit de classer les faits épars, de les rattacher à un ensemble lumineux et large. Dans le pays de l'âme, qu'il veut explorer, il erre à l'aventure, prenant parfois de simples réminiscences pour des découvertes, montrant aussi, il est vrai, nombre d'aperçus nouveaux, d'idées heureuses, mais sans nous faire aborder quelque part, sans nous donner un point arrêté d'où l'on puisse continuer les recherches. En un mot, comme sur

d'autres terrains, c'est, sauf de rares éclairs, la profondeur qui lui manque. Bonstetten comptera dans l'histoire de la philosophie comme un penseur intéressant; il n'y a pas fait époque.

Les *Recherches sur la nature et les lois de l'imagination* [1] sont, ainsi que le titre l'indique, l'étude spéciale de l'une des facultés de notre âme. Malheureusement dès le début l'auteur commet une de ces méprises que lui reprochait Stapfer dans une lettre, celle d'employer les mots dans une autre acception que leur signification vulgaire, et de dérouter ainsi le lecteur, qui éprouve une difficulté infinie à suivre le fil de la pensée. Préoccupé d'une idée particulière, du rôle de l'imagination dans les beaux-arts, où cette faculté prend tour à tour à son service le sentiment et la pensée, il la définit « l'action réciproque de la sensibilité sur les idées et des idées sur la sensibilité, » et part de là pour donner une théorie plus ou moins complète du sentiment, sous le nom d'imagination. De ce manque de netteté dans la pensée fondamentale résulte naturellement du vague dans tout l'ouvrage, un chatoiement perpétuel d'idées, où il est difficile de reconnaître un tissu ferme et un plan bien arrêté.

Selon Bonstetten, qui suit en cela les philosophes du siècle dernier, la source de nos idées réside dans la sensation. Les cinq sens nous donnent la connaissance des objets extérieurs; mais dans chaque sensation l'idée se trouve mélangée d'un sentiment, produit d'un sixième

[1] *Recherches sur la nature et les lois de l'imagination.* Genève, 1807, 2 vol. in-8°.

sens, le sens intérieur, qui transmet à l'âme les besoins de nos organes. Pour le dire en passant, nous retrouvons encore dans cette supposition un défaut d'esprit philosophique analogue à celui que nous signalions tout à l'heure. Car qu'est le sixième sens, sinon la sensibilité générale ? et que sont les cinq sens, sinon les organes spéciaux de cette même sensibilité, sortes de tamis, suivant l'expression de Cuvier, destinés à laisser passer seulement certains genres de sensations. Mais reprenons le fil.

Tandis que l'intelligence *lie* les idées par leurs rapports réels, la sensibilité les *associe* suivant des préférences, en observant certaines lois de succession, d'intensité, de mouvement, toutes subordonnées à la grande loi de l'harmonie ou de l'unité, règle et but suprême de l'imagination. « L'action de la sensibilité dirigée sur elle-même produit le sentiment du *beau*, et sa réaction dirigée sur les organes produit les *passions*. » Ce sont là les deux grandes classes de phénomènes que présente l'imagination, et dont l'auteur poursuit l'analyse dans son ouvrage. Mais la sensibilité est étroitement liée avec l'intelligence, puisqu'elle emprunte de celle-ci ses matériaux dans le travail de l'imagination, et qu'à son tour elle communique aux idées le mouvement, qu'elle seule peut leur donner. Du sentiment de l'harmonie entre les idées et les sentiments résulte le bonheur, terme de la destinée de l'homme, mais dont la réalisation complète, par suite de notre imperfection, ne pourra se trouver que dans une autre existence.

Tels sont, esquissés à grands traits, les principes fon-

damentaux du livre de Bonstetten. Nous avons dû négliger, il est vrai, une foule de points de vue intéressants qui échappent à l'analyse, et dont quelques-uns même ne sont pas en parfait accord avec l'ensemble; mais ce que nous avons dit suffira pour donner une idée du tout.

A cela certainement on peut opposer nombre d'objections. Il est permis de soulever des doutes, de signaler surtout de grandes lacunes et des points de vue fort incomplets; aussi n'est-ce pas dans la partie théorique qu'il faut chercher le mérite du livre. Bonstetten tenait à étudier l'homme concret, tel qu'il se présente dans la réalité : l'homme réduit à sa plus simple expression, le squelette de l'homme sur lequel démontrent les psychologues, n'était point son affaire. C'est dans l'observation proprement dite, dans le fait bien saisi, ou plutôt senti, que nous retrouverons ses avantages. Mme de Staël ne lui faisait pas un simple compliment, en lui disant combien elle trouvait dans son ouvrage d'esprit et d'imagination.

Au moment où il le composa, en effet, l'auteur se trouvait dans une disposition éminemment artistique. Son séjour à Rome, au milieu des chefs-d'œuvre de l'antiquité, son voyage à Paris, qui produisit sur lui une impression si vive, l'habitude du salon de Mme de Staël, le calme, enfin, de ses travaux solitaires, lui faisaient goûter doublement toutes les jouissances de l'imagination. On suit à la trace ces divers sentiments dans son ouvrage. Une idée artistique, nous l'avons vu, lui donna naissance; c'est vraiment malheureux que Bonstetten

ait voulu faire de la philosophie au lieu de se borner à des observations esthétiques, car tout ce qu'il écrit sur les beaux-arts porte l'empreinte d'un goût fin et parfaitement juste.

« Il n'est point vrai que l'imitation, dit-il entre autres, pas même celle de la belle nature, soit le *principe* des beaux-arts. Ce n'est pas la nature, ce ne sont pas les objets extérieurs que l'imagination cherche à exprimer, mais l'harmonie que ces objets ont fait naître en elle. Le véritable génie des arts ne veut rien copier, il ne veut que *répandre au dehors ce qu'il sent*, et satisfaire ce besoin d'harmonie qui l'élève si doucement au-dessus de la vie.

» Mais comme l'artiste ne sent que par les images, qu'il faut, pour ainsi dire, un corps à son sentiment, il cherche à exprimer par les images ce qu'il a vivement senti. L'imitation n'est donc ni le but ni le principe des beaux-arts, mais bien un de leurs *moyens*. Il est important d'établir ce principe : l'opinion que l'imitation est une des sources du beau est dangereuse; nous lui devons déjà un grand nombre d'ovrages sans goût. L'imitation parfaite peut bien donner le plaisir de la *surprise*, mais le sentiment de la surprise n'est pas celui du beau, et n'a rien de commun avec l'harmonie.

» Il y a des tableaux qui ne semblent plaire que par la vérité de l'imitation, comme les beaux troupeaux de Potter du musée de Paris. Mais il y a dans les tableaux de Potter une invention heureuse, de l'effet, de l'harmonie dans les teintes et dans les couleurs; en un mot, toutes les merveilles de l'art, d'autant mieux senties

que, réunies par un accord admirable, elles ne se font remarquer nulle part. Potter aurait pu choisir telles attitudes, tel groupe, tel taureau, telle vache, tel ciel, qui, quoique vrais, eussent déparé son tableau. Mais, dans cette œuvre parfaite, rien ne choque, parce que tout a été bien choisi et bien combiné par l'imagination, selon les règles de l'harmonie, sans laquelle il n'y a jamais de beauté [1]. »

Toutes les observations qui ont rapport à ce domaine, sur l'harmonie, multiple dans l'unité, sur la grâce, qu'il appelle le mouvement du beau, ne sont généralement pas moins bien senties et moins bien touchées. Et qui ne reconnaîtrait une réminiscence de Coppet dans ce passage du chapitre sur l'*Importance de l'harmonie des idées dans la société* ?

« Chez les hommes oisifs, et dans ce qu'on appelle le *monde*, la pensée ne vit que par la conversation ; là les hommes, faute de pensées élevées et centrales, s'appuient et pèsent les uns sur les autres. Ils se condamnent, pour ainsi dire, à vivre des idées qu'ils se prêtent; moins ils en ont à donner, et plus ils s'en demandent mutuellement. Leurs cercles sont des concerts, où des amateurs ignorants apportent chacun son instrument pour en étourdir les autres, ou pour se défendre de la discordance universelle par le bruit qu'ils vont faire. Tel est le monde où l'art de plaire est ignoré.

» Entrez dans un cercle où la conversation se traîne péniblement ; l'on y sent le poids des idées, ce poids énorme, que le mouvement seul peut rendre léger, nul

[1] *Recherches sur l'imagination*, tom. I, pag. 54.

ou entraînant. Une personne aimable et spirituelle arrive; tout renaît, une commotion électrique se fait sentir; la pensée abattue et traînante se relève; le cœur et l'esprit semblent revivre à la fois.

Ce mouvement subit des idées est l'effet de l'harmonie. L'imagination d'une personne très spirituelle semble éprouver instantanément tous les besoins de l'esprit et du cœur des personnes à qui elle parle; chaque mot spirituel qu'elle dit devient le ralliement et l'*unité* des idées éparses et variées de ceux qui l'écoutent. Le mouvement une fois donné par l'idée centrale, chacun croit avoir de l'esprit, et l'on se quitte content de tout le monde, parce qu'on l'est de soi-même [1]. »

Peu d'hommes ont su raffiner, comme Bonstetten, l'art de goûter la vie, c'est-à-dire de demander à chaque heure juste ce qu'elle peut donner de jouissance sans y joindre la fatigue ou l'ennui. Le morceau que nous venons de citer en est un exemple; tout le chapitre sur le *Bonheur* le montre encore mieux. Qu'on nous permette une dernière citation :

« Le bonheur se compose de tant d'éléments délicats, mobiles, plus ou moins brillants, de tant d'harmonies ou de discordances fines, volatiles et presque imperceptibles, qui changent avec rapidité suivant les idées et les intensités de ces idées, suivant le sentiment qui se renforce ou s'affaiblit; le bonheur est tellement influencé par les sensations extérieures, par les objets qui nous arrivent de toutes parts, que cette chose tant cherchée, ce bonheur tant de fois dépeint, n'a encore aucune cou-

[1] *Ibid.*, tom. I, pag. 335.

leur fixe à nos yeux, si ce n'est celle d'une espèce de chatoiement, où les nuances varient sans cesse selon le moment, ou le point de vue que nous en avons pu saisir.

» Quand nous considérons le bonheur à distance, nous en faisons quelque chose de fixe et de solide que nous appelons un *but*, auquel nous disons que tous les hommes tendent. Cette fausse image provient d'une erreur d'abstraction. Le bonheur, qui n'est qu'un rapport harmonique entre l'idée et le sentiment, ne peut jamais sortir de ce rapport, encore moins aller se fixer comme un but placé hors des sentiments et des idées. Si le clavier de notre âme était moins étendu, je dirai presque moins infini, et nos forces moins bornées, l'on pourrait, ce semble, apprendre à être heureux, en apprenant à toucher précisément les idées qui sont en harmonie avec le sentiment du moment. Mais cela ne se peut, à cause du nombre prodigieux et de la mobilité des touches, et surtout parce que nous ne sommes pas les seuls à les faire mouvoir.

» Je termine ici ce sujet, dont la suite est du ressort de la morale. Rendre son cœur plus aimant et son esprit plus éclairé, est le moyen le plus infaillible de devenir heureux. Ce besoin de bonheur, qui ne peut jamais cesser, est la voix de la nature, qui nous appelle à un développement plus étendu, et à une félicité croissante par ce développement même [1]. »

Les *Etudes de l'homme* [2] devaient continuer et com-

[1] *Ibid.*, tom. II, pag. 218.

[2] *Etudes de l'homme, ou recherches sur les facultés de sentir et de penser*. Genève, 1821, 2 vol. in-8°.

pléter les *Recherches sur l'imagination*. Bonstetten n'étant plus sous l'impression d'un sentiment unique, on trouve moins encore dans ce second ouvrage que dans le premier, l'unité de jet et un ensemble satisfaisant. Les répétitions y abondent, les idées semblent encore davantage être jetées pêle-mêle, sans autre suite que celle fournie par l'humeur voyageuse des réflexions de l'auteur, qui trouve moyen d'y parler de tout, du mystère dans les républiques, de la constitution de Berne, des Suisses et de Genève. Du reste il convient volontiers qu'il a donné ses idées telles qu'elles se présentaient à lui, et ne se fait pas faute d'avouer qu'en terminant son livre il est plus instruit qu'en le commençant. Au travers de ce désordre, on peut reconnaître pourtant l'habitude d'une pensée plus forte, plus nourrie, quelques parties plus vigoureusement raisonnées, et, en la cherchant bien, une certaine unité dans la marche générale du livre.

Dans les *Recherches sur l'imagination*, Bonstetten s'était borné à une seule faculté; les *Etudes de l'homme* doivent présenter, sinon une psychologie complète, l'auteur s'en défend, du moins un ensemble de réflexions sur notre être spirituel tout entier.

Deux grandes facultés, suivant Bonstetten, l'intelligence et l'imagination, sont les deux pôles de l'âme humaine. Etroitement liées entre elles, correspondant parfaitement l'une à l'autre, agissant l'une sur l'autre dans des combinaisons variées, puisque la vie suit la diagonale produite par l'action simultanée de ces deux forces, elles n'en sont pas moins différentes dans leur nature et

dans leur mode de développement. L'une compare et juge, l'autre sent.

Le but de l'intelligence est d'arriver à la vérité. Son moyen est la comparaison. S'emparant des idées fournies par la sensation, elle les analyse, réunit ce qu'elle y trouve d'identique, distingue ce qui ne l'est pas, et s'élève ainsi d'identité en identité, d'évidence en évidence, toujours séparant le même du non-même, jusqu'à la conclusion, c'est-à-dire à la conscience de l'identité parfaite, qui renferme toutes les autres. Au fond, la logique n'est qu'une suite d'équations. L'intelligence saisit dans les idées des *rapports*, qui sont son œuvre, car la sensation ne les lui a pas donnés; de ces rapports réunis elle forme des *abstractions;* les abstractions la conduisent aux *lois*, et par ce travail de simple classification se construit l'édifice entier de la science humaine. Mais cette méthode, sûre lorsqu'elle s'applique à des termes fixes, tels que les nombres, par exemple, ne l'est plus quand la comparaison porte sur des éléments variables, comme la plupart des idées fournies par la sensation. De là l'*erreur*, qui provient de ce que l'on a pris la simple ressemblance des termes pour leur identité.

Bonstetten ne revient plus sur la distinction que dans son premier ouvrage il avait établie entre les phénomènes de l'imagination : les passions et le sentiment du beau. D'après sa division actuelle, cette faculté renferme trois classes de sentiments: le *sens de nos besoins matériels*, le *sens du beau* et le *sens moral*. La première classe ne l'arrête guère; dans l'examen de la seconde, il n'ajoute rien d'essentiel à ce qu'il avait dit précédemment;

le sens du beau est le besoin intérieur d'harmonie qui cherche sa satisfaction dans les œuvres des beaux-arts; mais la troisième, le sens moral, est un élément nouveau de sa pensée, sur lequel il insiste et qu'il développe avec étendue.

Selon lui, le *sens moral* est le sentiment produit en nous par le sentiment d'autrui. Il est né du besoin que nous éprouvons de sentiments sympathiques ou harmoniques. Avertis par des signes extérieurs, la physionomie, le langage, de ce qu'éprouvent les autres hommes, nous sommes tour à tour attirés et repoussés par eux, nous aimons et nous haïssons, mus également dans ces actes par le besoin d'une harmonie générale qui est au fond de notre cœur. De là le sens moral, qu'il ne faut pas confondre avec le code des préceptes moraux. Ceux-ci nous sont montrés vrais par l'intelligence et nous sont extérieurs; le sens moral est le mobile intérieur qui nous fait agir; la raison doit l'éclairer, et leur union produit la *morale*, sur laquelle repose la société. On conçoit, d'après cette définition, combien l'auteur devait mettre d'importance à la propagation des lumières, pour porter la clarté dans les régions obscures et confuses de l'imagination, et pour rendre ainsi la morale plus pure, plus élevée, chez les individus comme chez les nations. On s'explique également comment il a pu être amené à parler de choses qui semblaient étrangères à son sujet, telles que le despotisme, la liberté, l'opinion publique, les constitutions. C'est dans la vie sociale essentiellement que la morale se révélait pour lui.

Au fond, la société est le point de vue dominant de

Bonstetten, non-seulement la société constituée, l'Etat; mais les aggrégations volontaires des hommes dans un but d'agrément, en d'autres termes, ce qu'on appelle dans un sens restreint la société. Ses observations sur ce sujet sont nombreuses; elles montrent la finesse de son coup d'œil dans les idées de détail, et servent aussi à jeter du jour sur la manière dont il était arrivé à sa définition de la morale.

« La justesse de tact dans l'étude des sentiments, écrit-il, s'apprend comme la musique. Il faut beaucoup de sensibilité et un grand exercice de cette faculté pour se mettre d'accord avec les sentiments d'autrui, et se former, pour ainsi dire, l'oreille du cœur. Ce même exercice de la faculté de sentir nous apprend à deviner le sentiment qui ne se montre pas. Il y a plus: le sentiment nous instruit bien souvent de la pensée d'autrui, comme la pensée à son tour nous instruit de son sentiment. Toutes ces finesses de l'art échappent aux hommes froids qui, quelquefois, en imposent par leur silence. Mais, qu'on ne s'y trompe pas, ce silence n'indique que la sécheresse de leur âme. L'esprit observateur dont je parle exige une juste proportion entre le sentiment et la pensée. Il faut que l'observateur suive à la fois le cœur et l'esprit des personnes qu'il étudie; il faut qu'il suive la mesure et la combinaison des deux forces qui font aller les hommes, et comment les connaîtra-t-il s'il ne sait faire usage à la fois de son cœur et de son esprit? La vraie chimie n'a commencé qu'à la découverte des gaz. La véritable connaissance de l'homme ne peut naître qu'avec la connaissance des lois de la sensibilité. Ces

lois, combinées ensuite avec les lois de la pensée, sont seules capables de répandre quelque jour sur l'homme moral, dont on parle encore sans savoir ce qu'on dit [1]. »

« La connaissance, dit-il en parlant de la conversation, la connaissance du sentiment qui fait parler la personne avec qui nous conversons, est le premier moyen de supériorité dans la conversation. Ce sentiment, le plus souvent inaperçu par la personne même qui l'éprouve, c'est le talon d'Achille où l'on est toujours vulnérable. Il est bon de le deviner, sans en faire usage à découvert et sans faire sentir qu'on l'a vu.

» On voit bien que les femmes ont naturellement plus de moyens de conversation que les hommes. Elles devinent plus vite que les hommes les sentiments les plus secrets ; elles réunissent mieux que les hommes les mouvements avec la souplesse et la grâce de l'esprit. Elles ont plus que les hommes le talent de diviser leur attention. Elles ont aussi plus de bienveillance, plus de bonté que nous ; leur timidité même les sert. En ne disant pas tout, elles donnent plus à entendre que la parole n'en peut dire. En inspirant des égards, elles préviennent l'aigreur, qui trop souvent déshonore les discussions entre hommes [2]. »

Mais la pensée de Bonstetten ne venait pourtant pas absolument se perdre dans l'étude des accidents variés de l'existence sociale. Le besoin d'harmonie qu'il portait en lui le poussait à en chercher plus haut que ce monde l'accomplissement et le gage. C'est ce sentiment, peut-

[1] *Etudes de l'homme*, tom. II, pag. 17.
[2] *Ibid.*, tom. II, pag. 30.

être encore en lui vague et inconscient, qui fait la liaison entre la morale et la dernière partie de son livre, celle où il traite de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. On a vu quelle importance il avait attachée de tout temps à l'idée d'une existence future de l'homme; là se trouvait le couronnement, le pivot de toute sa philosophie. Aussi est-il aisé de comprendre que le chapitre sur l'immortalité de l'âme, malgré des longueurs, des parties faibles, des raisonnements parfois peu concluants, soit à tout prendre un des meilleurs. L'argument principal de l'auteur est le même que nous avons déjà trouvé dans son premier travail philosophique [1]. L'idée d'une destruction est incompatible avec celle d'un développement, présent partout dans la nature, et qui, chez l'homme seul, devrait être brusquement arrêté. La citation suivante fera juger du morceau :

« En parlant de la mort, dit-il, on sent que ce n'est qu'en s'élevant qu'on arrive à quelque vérité. Rappelons-nous qu'en méditant sur les grandes lois de l'existence, il a fallu opter entre une intelligence suprême et une aveugle fatalité ! Et si l'on ne peut douter qu'une suprême intelligence préside aux lois de l'univers, comment concevoir que cette intelligence conservatrice de la nature ait réservé l'anéantissement aux seuls êtres intelligents et sensibles !

» En psychologie vulgaire, on ne calcule pas assez ce que, dans la recherche de la vérité, l'intelligence contribue dans les opérations de l'esprit. On ne pense pas que ces rapports sont des créations de l'âme, et nous

[1] Voir plus haut, pag. 153.

faisons trop grande la part des sensations. Les sensations ne sont que l'éveil de l'âme ; le triangle que je vois, ce n'est pas l'œil, c'est l'âme qui le fait triangle. Il en est de même dans le domaine de l'imagination ; ce n'est pas telle combinaison de forme et de couleur qui fait la beauté, mais c'est l'âme qui crée, dans son unité, cet *ensemble* que nous appelons *beau*, en réunissant dans le moi ce qui, dans la nature, n'est jamais qu'isolé. Il en est de même de nos sentiments moraux ; c'est l'âme qui trouve dans elle-même ces rapports mystérieux qui font qu'on est attiré ou repoussé par son semblable. On voit que l'âme est pleine de rapports préformés entre le moi et ce qui n'est pas le moi. Beauté, vérité, vertu, ces sublimes productions de l'être intelligent, sont nées dans les profondeurs du moi, et, pour ainsi dire, en deçà de de nos sensations. Et toute cette gloire de l'intelligence, innée dans le moi, cesserait donc aussitôt que l'âme aurait perdu son affinité avec le système nerveux ! Et l'intelligence suprême, qui empêche l'atome de périr, détruirait elle-même son plus bel ouvrage !... Nous voyons le ver survivre à sa chrysalide, et l'âme ne survivrait pas à sa coque nerveuse [1] ! »

Au fond, à envisager l'ensemble de la pensée de Bonstetten, le bagage philosophique proprement dit n'y prend pas la place la plus considérable. Nombre d'idées intéressantes sont indiquées ; la manière dont l'auteur expose les opérations de l'intelligence est frappante, et ne manque pas d'originalité ; il sait fort bien revendiquer la part du sentiment dans la vie spirituelle, à partir du

[1] *Etudes de l'homme*, tom. II, pag. 99.

phénomène le plus élémentaire, la sensation ; mais rien, ou à peu près rien n'est réellement développé ; le décousu de son éducation a passé dans sa philosophie. Le seul chapitre où Bonstetten apporte vraiment ce qu'on peut appeler de la méthode, est le morceau indépendant intitulé : *Par quelle route peut-on parvenir à la connaissance des êtres immatériels* [1] ? chapitre d'ailleurs un des mieux touchés, pour ne pas dire le mieux touché de tout l'ouvrage. L'incomplet, les lacunes se montrent partout : sans parler des facultés secondaires que l'auteur a négligées, la faculté capitale de l'homme, celle qui avant toutes les autres dit *moi*, est absolument laissée de côté. L'auteur le reconnaît ; il n'a su comment la classer. « Les lois de la volonté, dit-il, manquent dans mon ouvrage. Cette force mystérieuse de l'âme m'a paru quelquefois n'être qu'un simple résultat de l'activité de l'imagination ou de l'intelligence, et quelquefois je la voyais comme une force libre que je ne savais rattacher à rien [2]. » Dans un travail subséquent, il est vrai, Bonstetten a cherché à donner à la volonté une place plus importante. « Les destinées de l'homme, dit-il, sont dans sa volonté ; il est ce qu'il *sait* vouloir [3]. » Mais comprenant toujours cette faculté comme un résultat et non comme un principe, ce n'est là qu'une simple affirmation, qui n'exerce aucune influence sur son système.

L'homme de Bonstetten est donc un être passif, déterminé par les influences extérieures. Deux facultés toutes

[1] *Ibid.*, tom. II, pag. 285-334.

[2] *Ibid.*, tom. II. *Récapitulation*, préface, pag. LV.

[3] *Régime extérieur et intérieur de l'homme. Bibliothèque universelle de Genève.* 1829. Vol. 42. Littérature, pag. 23.

réceptives, l'imagination (lisez : la sensibilité) et l'intelligence, se partagent son âme ; son activité est toujours soumise à certaines lois, produit des impressions reçues ; il sent, il pense ; mais il n'a pas de volonté libre. La conscience morale, le sentiment intime du bien et du mal, la loi du devoir imprimée dans notre âme, tout cela est oublié. « Je ne vois pas dans vos feuilles, lui écrivait Stapfer, à qui il avait envoyé l'article de la *Bibliothèque universelle* cité plus haut, je ne vois pas de place pour la liberté. Cependant c'est à peu près tout l'homme. Ce qu'il y a de plus certain au monde, c'est que l'homme est une liberté qui doit se fortifier et se soumettre toute chose, nature, affections, passions, pour les mettre aux pieds de la loi morale, c'est-à-dire de la loi divine [1]. »

L'absence de la volonté dans l'ensemble des idées de l'auteur nous explique comment il était arrivé à la singulière définition qu'il donne du sens moral. On a d'abord peine à s'en rendre compte, et puis l'on voit qu'ici encore Bonstetten a détourné les mots de leur signification ordinaire pour leur en donner une à lui particulière. Le sentiment produit en nous par le sentiment d'autrui, qui nous fait aimer ou haïr, qu'est-ce donc, en effet, sinon ce que tout le monde appelle le cœur, ou le sentiment lui-même ? Ou, en retournant la pensée, le sens, le mobile moral de Bonstetten est-il autre chose que le simple sentiment à l'égard des autres hommes ? Partout où la volonté manque, l'élément véritablement moral manque aussi. La morale, dans ce système, c'est la science ou l'art de l'harmonie sociale dont la raison

[1] 14 février 1829. Lettre inédite de Stapfer, déjà citée.

dicte les lois, dont le sentiment est le ressort, et dont le but, montré aussi par la raison, est la résultante normale de toutes les forces individuelles agissant et réagissant les unes sur les autres, c'est-à-dire le bien général. Cette morale, à la vérité, n'est point égoïste; Bonstetten avait fait des pas depuis le temps où il regardait l'intérêt propre comme le principe de la morale[1]. Il distingue parfaitement l'amour-propre inséparable du *moi*, point de départ nécessaire de toutes nos actions, qui peut et doit placer son but en dehors de lui-même, de l'amour-propre égoïste, qui est à la fois son principe et son but. Mais c'est une morale toute de ce monde, relation d'homme à homme, entièrement relative et contingente; le mal n'est qu'une ignorance, un moins bien. Comme elle ne découle pas de nos relations avec Dieu et de l'obéissance à une règle absolue, elle n'a ni base, ni sanction, ni rien d'éternel, et l'on ne sait en préciser ni la nature ni le sens.

Toutefois, n'allons pas trop loin. Malgré ses défectuosités graves, la philosophie de Bonstetten ne laisse pas d'avoir ses côtés intéressants. Une idée la domine tout entière; nos lecteurs n'auront pas été jusqu'ici sans la découvrir. Le beau, c'est l'harmonie dans les œuvres de l'homme; la morale, l'harmonie dans la société; le bonheur, l'harmonie entre les sentiments et les idées; l'immortalité, l'harmonie complète, ou, pour employer une comparaison que l'auteur affectionne, l'accord final et parfait de la musique de l'existence. Sans doute, à notre sens du moins, l'harmonie n'est point l'idée centrale qui

[1] Voir plus haut, pag. 194.

réunit et explique les facultés de l'homme, ce n'est qu'un de ses éléments, mais un élément important. A coup sûr, cette philosophie vraiment spiritualiste, malgré son point de départ et quelques inconséquences de détail, avait plus de valeur, plus d'élévation que les mornes échos du sensualisme qui, à l'époque où Bonstetten commença à publier ses observations, sous l'Empire, se faisaient encore entendre ci et là. L'idée d'harmonie est une idée essentiellement artistique; c'est le domaine des beaux-arts qu'elle explique le mieux; c'est là aussi que l'auteur est le plus fort. Parti de l'étude de l'imagination, il y revient par un détour; son dernier ouvrage est un essai d'expliquer l'homme essentiellement par l'imagination.

On a cherché parfois à rattacher Bonstetten à quelque école de philosophie; M. Damiron, entre autres, le rangeait, non sans un certain fondement, parmi les éclectiques [1]. Bonstetten se défendait contre ces tentatives. « On veut absolument, disait-il, chercher dans mes livres un système, et voir si je suis matérialiste, kantiste, écossais, condillacien, etc. Ce n'est rien de tout cela : il faut regarder mes essais comme des recueils d'observations psychologiques assez neuves [2]. » Quant à la nouveauté, le doute est permis; sans vouloir contester l'originalité de certains aperçus, souvent on voit que l'auteur croyait neuf pour le public ce qui l'était pour lui. Mais, pour le reste, il avait assez raison. Sa pensée se composait de bien des

[1] *Essai sur l'histoire de la philosophie en France au XIX^me^ siècle.* 3^e^ édition. Bruxelles, 1835, tom. II, pag. 70.

[2] *Biographie universelle*, tom. LVIII, pag. 584.

éléments divers. Le principe de l'harmonie rappelle de loin ceux de son maître, de Bonnet; mais c'était à peu près la seule chose qu'il eût gardée du philosophe genevois. Sorti du sensualisme de Locke, trouvant avec lui dans la sensation l'origine de nos idées, il s'était élevé peu à peu, sans doute sous l'influence de Leibnitz, jusqu'aux confins de l'idéalisme. Par le fait même qu'il refusait d'aborder la question de la réalité des objets extérieurs, du non-moi, et renfermait dans l'activité de l'âme toute connaissance véritable, il touchait, sans le savoir et sans le vouloir, à ces régions de l'idéalisme moderne où Fichte avait déjà conduit la pensée. Le dernier morceau que nous avons cité à propos de l'immortalité de l'âme, montre jusqu'où il allait sous ce rapport. Sa méthode, d'un autre côté, le rapprochait des Ecossais; car il ne voulait fonder la science de l'homme que sur les faits intérieurs bien constatés. Mais tous ces points de vue étaient fondus chez lui en un certain ensemble qui lui appartenait, et qui ne permet de le rattacher à aucune école.

L'œuvre de Bonstetten, nous l'avons dit, et nos lecteurs peuvent maintenant en juger, était loin d'avoir la portée qu'il lui attribuait. Ses écrits philosophiques furent peu lus en France; ses *Etudes de l'homme*, traduites sous le titre de *Philosophie der Erfahrung* [1], firent encore moins de sensation en Allemagne. Quelques idées originales, de l'esprit, de l'imagination, ne suffisaient pas pour réformer la philosophie; nous n'oserions pas même dire que l'au-

[1] Stuttgart, 1829, in-8°. Un jeune Wurtembergeois, Gförer, avait traduit l'ouvrage à Genève sous les yeux de l'auteur.

teur l'ait fait avancer. Apparition intéressante, ne fût-ce que comme représentant du spiritualisme en France à une époque où il y en avait encore peu, il se tient à part et ne rentre pas dans le mouvement. Bonstetten, avant tout, est un observateur indépendant ; c'est là son caractère, celui peut-être par lequel il tient le plus à sa nation ; car on trouverait difficilement de trait plus constant chez les écrivains suisses. Ils laissent aller le monde, le regardent, et le jugent à leur façon.

Mais, si les ouvrages philosophiques de notre auteur ne lui assurent pas une place bien importante dans le développement de la pensée humaine, ils servent on ne peut mieux à nous révéler sa nature. Rien au premier abord ne semble plus étranger à la personnalité que ces travaux où l'écrivain, se dégageant pour ainsi dire de lui-même, étudie les lois universelles de l'être et de la nature. On a tout abstrait, on a écarté de l'idée tout accident, toute circonstance, on se croit en face de l'homme dans sa généralité. Peut-être, mais toujours dans le cadre de l'homme individuel. Nulle part le caractère particulier d'un auteur ne se dévoile plus complétement que dans sa philosophie ; car quel en est le résultat le plus net, sinon de mettre le *moi* à découvert? Le mathématicien Descartes, et le plus impersonnel de tous les philosophes, Hégel, n'ont pas échappé à cette règle ; à combien plus forte raison une nature aussi peu métaphysique que Bonstetten? Ame d'artiste, il sent, mais par l'imagination plus encore que par le cœur; cette imagination, assez vive pour le doucement émouvoir, est contenue cependant par une intelligence calme

qui la domine, et l'empêche de se laisser entraîner. Heureux par l'équilibre de ses facultés pensantes et de ses facultés sensibles, il vit pour le développement solitaire de son être et pour la société, dont il connaît les devoirs, qu'il anime de sa bienveillance aimable, de son tact sûr et fin. Au sortir de l'harmonie sociale, il attend une harmonie plus complète, où l'éternelle jeunesse de ses facultés se développera sans limites, où l'âme rayonnera de tous ses rapports. Tel est l'homme de ses études, tel il était lui-même.

N'eussions-nous obtenu que ce résultat, de connaître à fond le caractère de Bonstetten, l'examen de sa philosophie n'aurait pas été inutile. Un autre, sans nul doute, plus versé dans ces matières, eût mieux su faire ressortir sa pensée et lui assigner sa place. Ainsi que nous l'avons essayé, nous désirons du moins n'avoir pas été trop fastidieux.

CHAPITRE XI.

L'homme du Midi et l'homme du Nord. La Scandinavie et les Alpes; les Correspondances avec Matthisson, Frédérique Broun, Zschokke. Tendances politiques de Bonstetten. Rossi. Le classicisme et le romantisme. Bonstetten et les jeunes dames. Ses dernières années, ses *Souvenirs*, sa mort.

Loin de diminuer et de s'éteindre, la force productrice de Bonstetten semblait s'accroître avec les années. Nature d'auteur, éminemment sociable, il ne pouvait garder pour lui seul les résultats de ses études; son premier besoin était de les fixer sur le papier, de les communiquer à ses amis et au public.

L'aspect des pays qu'il avait parcourus, dans les diverses contrées de l'Europe et sous les ciels les plus différents, avait fait naître en lui de nombreuses ré-

flexions, qu'il se proposait de publier tôt ou tard. Néanmoins il hésitait. Se défiant en cette occasion de lui-même, reculant devant le labeur d'un gros livre, il laissait reposer ses notes dans l'oubli, lorsque la duchesse Wilhelmine de Wurtemberg en ayant eu connaissance, l'engagea fortement à y mettre la dernière main. Bonstetten n'y consentit qu'avec peine, craignant toujours d'exciter peu d'intérêt; enfin il se mit à l'œuvre, rédigea, compléta rapidement, et publia en 1824 *L'homme du Midi et l'homme du Nord* [1].

Rarement un écrivain s'est trompé plus complétement que lui sur ses propres écrits. Si Bonstetten se trouvait du mérite, c'était pour ses livres de philosophie; hélas! on ne les lisait guère. Il avait composé son dernier volume en se jouant, sans y attacher grande importance; le public en fut ravi. « Que dites-vous de l'immense succès de votre ouvrage? » lui écrivait Stapfer. Ne serait-ce point que les auteurs jugent leurs productions d'après les efforts qu'elles leur ont coûtés, suivant la proportion de leurs idées favorites qu'ils y retrouvent, tandis que les lecteurs attachent infiniment plus de prix à la révélation spontanée, souvent inconsciente du talent?

Quoi qu'il en soit, Bonstetten avait rencontré de nouveau son vrai terrain, celui de l'observation, où Muller lui avait déjà dit, longtemps auparavant, qu'il excellait. Son livre portait pour second titre : *De l'influence du climat*. Montesquieu lui semblait avoir attribué une part trop grande à l'action de la nature sur le caractère et

[1] Genève, Paschoud, 1824, in-8°. Une seconde édition parut en 1826.

la législation des peuples ; il voulait réduire cette proposition à sa juste valeur, montrer que l'influence du climat est encore plus indirecte que directe, qu'elle n'est pas unique ni toujours prépondérante, que les circonstances, les institutions, ou, comme on dirait de nos jours, l'histoire, ont pu mainte fois la contrebalancer, et même beaucoup l'affaiblir. Mais la discussion de la thèse entre pour peu de chose dans l'ouvrage ; plus d'une fois même l'auteur semble l'oublier complétement et abonder dans le sens qu'il veut combattre. L'essentiel, c'est la richesse des développements dont il a revêtu sa pensée, les tableaux, les descriptions, les observations. On a souvent, il est vrai, peint la nature avec plus de grandeur et de génie : à Muller, par exemple, appartenaient ces coups de pinceau hardis sur lesquels il n'y a pas à revenir ; peu ont eu, comme Bonstetten, le secret d'un dessin net et pourtant peu appuyé, d'un coloris léger, transparent, qui semble rendre les objets eux-mêmes avec leur fraîcheur et leur simplicité printanières. Grâce dans les tableaux, justesse et finesse dans les idées, en voilà déjà assez pour faire la fortune d'un livre ; et si l'on songe à l'âge de l'auteur, à quoi bon faire ressortir quelques taches ? C'est le lieu bien plutôt d'admirer la vigueur, l'étonnante élasticité de cet esprit qui portait si légèrement ses soixante-dix-neuf années. « Dites, si vous voulez, à votre lecteur que vous avez trente ans, lui écrivait Eusèbe Salverte, il le croira, persuadé par la fraîcheur du style et de l'imagination ; il ne sera détrompé qu'en sondant la profondeur de vos observations, qui ne peuvent être le fruit que d'une longue expérience, conti-

nuée dans plusieurs périodes de la vie.... Accueillez les vœux que je fais pour que vous ne déposiez pas cette plume, que vous maniez si bien, et que vous conserviez toujours cette vigueur morale, cette *jeunesse d'âme*, si j'ose m'exprimer ainsi, qui promettent à vos amis et à vos lecteurs de durables jouissances [1]. »

L'homme du Midi et l'homme du Nord ne se plie pas plus à l'analyse que les *Caractères* de La Bruyère. Nulle part aussi l'absence d'ordre systématique n'était mieux justifiée; un traité méthodique eût ennuyé; le lecteur passe sans effort d'un chapitre à l'autre, plus soucieux de s'égarer dans les caprices de sentiers fleuris que de réclamer la ligne droite et la poussière des grandes routes. Pour juger de l'ouvrage, il faut le lire; aussi nous en permettra-t-on peut-être quelques extraits un peu étendus.

Le tableau des deux climats, au commencement du volume, mérite avant tout d'être cité. Sa longueur seule nous force à nous borner à la description du Midi.

« Si c'est en Italie que vous arrivez, dit l'auteur, vous êtes saisi par la splendeur du ciel, par le luxe de la végétation, par ces vignes en guirlandes, qui, d'un arbre à l'autre, se balancent entre les épis. Toutes les teintes du paysage sont changées; l'aspect des montagnes n'est plus le même; les profondes vallées du revers des Alpes ne sont plus; des roches nues, dentelées dans leurs sommets, semblent séparer le ciel de l'Italie de celui de la Suisse. On est frappé par les sons d'une langue musi-

[1] Lettre inédite, du 18 mars 1825.

cale et sonore, dont les expressions exagérées sont accompagnées d'une pantomime perpétuelle et d'un mouvement dans les muscles du visage qui étonne les habitants du Nord. Le ciel du Midi est souvent d'un bleu foncé; la nuit, son noir tapis étincelle d'innombrables étoiles, tandis que dans le Nord le firmament est toujours blanchâtre, et qu'en approchant des pôles, il devient désert comme la terre. Arrivé en Italie, le culte public, la majesté des temples, autrefois le costume des religieux, les processions, la musique, les statues, les tableaux, les chants sacrés, les habits bigarrés, les gesticulations animées des habitants, tout, en un mot, vient transformer en sensations les idées rêveuses du Nord, et porter l'âme de la réflexion intérieure aux organes extérieurs des sens.

» .... Avez-vous passé les Apennins pour aller à Rome et à Naples, tous les traits du Midi se renforcent. Vous entrez dans les terrains volcaniques sans vous en douter; là, toutes les formes des montagnes, surtout celles des rochers, sont changées. Au lieu des pics tranchants qui caractérisent les Alpes, vous voyez des sommets arrondis; des cavernes et de mystérieux souterrains, des catacombes habitées par la mort, présentent à vos regards leur ténébreuse entrée. Les contours du paysage sont partout adoucis, et les limites du ciel et de la terre semblent plus harmonieuses. Les arbres toujours verts effacent les différences des saisons, et la végétation semble encore plus variée que dans la Lombardie.

» Les nuées présentent quelquefois, dans le ciel de Rome, des formes de montagnes et des vallées aériennes

dont les mouvements sont imposants, et qui, dans leurs combinaisons avec le soleil couchant, donnent l'idée de pays magiques, tout brillants d'or et de pourpre, flottant dans l'espace de l'air.

» Dans les nuits d'été, les champs et les bois illuminés par les danses animées des mouches luisantes, brillent d'une lumière sans cesse variée dans ses formes. Quelquefois ces mouches, versées par millions sur les champs et les prairies, semblent un ciel étoilé étendu sur la terre.

» A Naples, et plus encore dans la Sicile, le magnifique tableau des volcans vient se placer dans ces paysages, déjà si riches. La fumée de ces colosses forme des nuages artificiels, plus grands, plus poétiques, quelquefois plus terribles que les nuées des orages. Quand l'air est calme, cette vapeur amoncelée en une énorme pyramide noire, posée sur la pointe du volcan, semble menacer la terre de sa chute. Dans une éruption du Vésuve, j'ai vu de nuit, de son sommet, tout le paysage, Naples, le golfe, la mer, les îles, illuminés instantanément par la grande gerbe élancée du cratère; sa flamme subite, d'un rouge foncé, était toujours précédée par le bruit d'un tonnerre souterrain. Un tapis de feu semblait alors étendu sur la mer et sur la terre. A tant d'éclat succédaient de profondes ténèbres, et la terre tremblait sous mes pas.

» Ajoutez à tant de spectacles les vestiges de tous les âges, et pour ainsi dire les apparitions de tous les siècles, qui viennent se présenter à vous sous la forme des ruines les plus variées. Ce n'est pas sans frémissement

que la main, en les approchant, touche, pour ainsi dire, le siècle de Néron ou celui de Constantin [1]. »

Quand, du tableau de la nature, il en vient à décrire l'homme, ce n'est pas avec moins de bonheur :

« Une agriculture simple, et beaucoup de temps pour y penser, ont, chez les habitants du Nord, créé l'esprit d'ordre qui contraste singulièrement avec les habitudes du Midi. Voyez comme tout est rangé chez l'habitant de la Suisse allemande ; comme sa fontaine est propre ; comme ses engrais sont bien et savamment tassés ; ses enclos, ses jardins soignés, ses arbres émondés ; comme auprès de sa maison son bûcher est rangé, et comme dans l'intérieur de son habitation tout est bien combiné et en bon état. Cet esprit d'ordre que vous observez dans sa demeure, il le porte dans l'administration de sa famille, et souvent de son village. Il en résulte des habitudes bien réglées qui sont le germe des bonnes mœurs.

» Dans le midi de l'Europe, les cultivateurs et les ouvriers ne sont jamais assujettis à l'heure. A Hyères, au mois de février, j'entendais, près d'un ruisseau qui coulait sous mes fenêtres, les blanchisseuses travailler toute la nuit. Dans presque toutes les saisons, on charrie et on va et vient de nuit comme de jour. L'usage de n'être à la maison que tout au plus pour dormir, déracine toutes les dispositions aux habitudes régulières. Il en arrive que la demeure de l'habitant du Midi n'est pas sa patrie, tandis que la maison est à l'habitant du Nord

[1] *L'homme du Midi et l'homme du Nord*, pag. 17.

à peu près ce que la coquille est au limaçon, qui ne saurait vivre sans elle [1]. »

« Qu'on réfléchisse un moment, dit-il ailleurs, à l'influence d'un ciel qui, dans tous les mois de l'année, donne des récoltes. On verra que la prévoyance ne peut naître dans un tel climat. A Hyères, les orangers seraient tout l'hiver chargés de fruits, si pour l'exportation on ne cueillait pas les oranges avant leur maturité. Les jardins se trouvent garnis toute l'année; la récolte des olives se fait en hiver; la mer est presque toujours accessible, et les oiseaux sont dans une telle abondance, que les pauvres et les riches s'en nourrissent. Le miel serait un objet de consommation, puisque les abeilles travaillent à peu près toute l'année. En Provence, les escargots, qui sont très communs, sont des mets de gourmands. Ajoutez que, dans le Midi, le soleil et le travail dans les champs tiennent lieu de vêtement et de poêle. J'ai vu à Hyères, durant tout l'hiver, un vieillard assis au soleil s'amuser à chanter des mots latins qu'il avait entendus dans l'église.

» Qu'on oppose à ce tableau le terrible phénomène d'un hiver des latitudes élevées, lorsque la mort semble descendre du ciel avec les neiges. Qu'on se représente l'homme placé tout vivant dans ce vaste tombeau de la nature; qu'on y ajoute les longues nuits d'hiver, et le froid mortel qui les accompagne. Cette mort universelle est précédée de la chute des feuilles, dont chacune avertit l'habitant du Nord que la vie va s'éteindre. Les ruisseaux et les sources bienfaisantes s'arrêtent, tandis

[1] *Ibid.*, pag. 29.

que les ouragans sont déchaînés sur la tête de l'homme. Longtemps avant l'hiver les récoltes avaient cessé, les oiseaux avaient fui, ce qui a vie avait disparu; l'ours blanc et noir et les loups voraces sont les seuls habitants des forêts. La mer est inaccessible, et tout annonce la famine. Un immense intervalle vient comme un abîme se placer entre les besoins de la vie et les moyens de les satisfaire. On conçoit que dans un pareil abandon tout parle de prévoyance à l'homme qui va être dénué de tout.

» Il y a donc pour l'homme du Nord une saison consacrée à la prévoyance, à la nécessité de réfléchir, tandis que dans le Midi aucun besoin pressant ne vient arrêter les mouvements de l'imagination. De là l'immense différence entre l'homme du Midi et l'homme du Nord [1]. »

Nous avons parlé tout à l'heure de La Bruyère; n'y a-t-il pas comme une réminiscence de cet écrivain dans la page suivante sur les Français?

« Une nation toujours disposée à céder aux impressions, soit du cœur, soit de l'esprit, sera légère dans ses goûts, ce qui ne l'empêchera pas d'être constante dans ce qui mérite de la constance, puisque la même sensibilité qui produit les préférences, perpétue ces préférences, moins par l'habitude que par un goût toujours renouvelé. Une telle nation serait éminemment sociable, puisque, toujours accessible par le cœur comme par l'esprit, elle aura plus qu'aucune autre à gagner dans le commerce des hommes. Elle sera aussi éminem-

[1] *Ibid.*, pag. 43.

ment aimable, puisqu'elle seule aura ce tact qui suppose que l'on sait sentir et penser à la fois, ce que les nations rêveuses ou passionnées ne savent jamais bien. Elle aimera la nouveauté, puisque rien ne l'empêchera de la goûter sans cesse.

» Lorsqu'un peu de vanité viendra se mêler à ce goût des choses nouvelles, il en résultera l'amour de la mode, qui sera bien moins le désir de posséder telle chose que le désir de changer sans cesse, et l'on voudra une chose moins pour l'avoir que pour n'avoir plus ce qu'elle remplace.

» Chez une telle nation, le goût sera parfait dans toutes les choses fugitives, et souvent médiocre dans les choses qui ne peuvent être appréciées que par un sentiment profond. Accoutumée à sentir et à penser à la fois, elle dissertera beaucoup sur les choses de goût, et appréciera mal ce qui ne peut être que senti ou que pensé.

» Elle aura plus de mœurs que de principes, tandis que les nations plus boréales ont souvent plus de principes qu'elles n'en peuvent suivre. Naturellement bonne, elle oubliera mieux qu'aucune nation de la terre le mal qu'on lui aura fait. Toujours ouverte aux sentiments de bienveillance, la réconciliation sera toujours facile avec elle.

» Une nation plus légère que réfléchie serait incapable d'être dominée par l'amour constant d'une constitution compliquée; elle aimerait la monarchie, puisqu'à des principes stables et bienfaisants la monarchie allie quelquefois des formes variées; la bonté du caractère national, un esprit toujours ouvert au bien et à la jus-

tice, l'éloigneraient d'un despotisme aveugle et brutal, presque autant que sa légèreté la rendrait étrangère à l'esprit républicain [1]. »

La même finesse de touche nous semble caractériser le morceau où l'auteur rend compte des changements apportés par la révolution dans les costumes et dans les formes. Peut-être ce tableau, à une époque où tous les traits n'en sont plus absolument vrais, n'en a-t-il que plus d'actualité ?

« L'épée au côté, le chapeau sous le bras gauche, ces restes de l'ancienne chevalerie, ces signes de respect et d'asservissement à sa belle et aux hommes d'un rang supérieur, ont disparu avec la poudre et les manchettes. Les formules habituelles d'une estime exagérée font maintenant place aux expressions simples et naturelles du cœur ou des convenances ; avec la vénération pour les grands a disparu le mépris pour les petits. Ce qu'il y avait de servile dans le respect pour les femmes est remplacé par l'estime ou par l'indifférence. On les aborde comme des hommes, on leur parle ou on les néglige à son choix, selon le mérite, les agréments ou l'esprit qu'on leur suppose. La beauté dépouillée de coquetterie n'a plus qu'une valeur de souvenir ; à quoi bon s'en occuper ? Dans les salons, les hommes et les femmes forment deux nations séparées, dont chacune ne parle que sa langue. De là la toilette négligée des hommes ; de là ces pantalons qui ne gênent point. Des habits noirs, d'un drap très fin, et une grande propreté, constituent tout le luxe de la toilette des hom-

[1] *Ibid.*, pag. 55.

mes. Leurs têtes, sans poudre et sans frisure, cherchent le mieux qu'on peut à ressembler à des têtes antiques.

» Que de vaines paroles, que d'inutiles formules, que d'agitations et de mouvements sans motifs, sont tombés avec les hautes coiffures et les hanches bouffies des femmes d'autrefois ! Que de révérences, que de compliments ont disparu avec les chausses serrées et les têtes frisées des hommes ! Que de flatteries convenues, que de prétentions surannées ont fini avec le rouge ! Que de parures d'un goût faux et barbare gisent enterrées dans un même oubli avec les paniers de nos trisaïeules et les grandes perruques de nos bisaïeux [1]. »

Mais il y a mieux que de la finesse dans la remarque suivante, que nous empruntons au chapitre de l'*Education* :

« Ce qui conduit le gros des hommes, même ceux qu'on appelle raisonnables, c'est la raison de la ville ou du pays où ils vivent. Dans le midi de la France, la maxime de beaucoup de mères est qu'il n'y a qu'un âge pour le bonheur, celui de l'enfance, qu'il ne faut donc pas en priver les enfants en les contrariant. Et cette maxime, elles l'ont prise textuellement dans une phrase de Rousseau, sans prendre garde que le livre de l'Emile tout entier combat le sens qu'elles lui donnent.

» Avant qu'en France Rousseau fût une autorité en éducation, il n'était que trop ordinaire de battre les enfants. Il est à croire que les mêmes personnes, qui aujourd'hui gâtent leurs enfants, les eussent battus lorsque

[1] *Ibid.*, pag. 204.

l'usage de les battre était commandé par l'opinion ; tant il y a peu de raison chez les hommes, dont l'immense majorité n'a que des idées d'emprunt [1]. »

On est heureux également de rencontrer sur le même sujet, où Bonstetten se laissait souvent égarer par la théorie, des idées comme celle-ci, d'une justesse profonde, plus profonde encore qu'il ne le pensait lui-même :

« Les seules vérités bonnes à enseigner aux enfants de tout âge, sont celles du cœur. Celles-là s'allient naturellement aux connaissances les plus simples sur l'homme et sur ses rapports ; c'est par elles qu'on arrive enfin aux grands principes de la véritable religion [2]. »

Il n'est pas sans intérêt d'observer en passant les modifications que l'expérience avait apportées dans la manière de penser de l'auteur. Nos lecteurs se rappellent peut-être la manière dont jadis Bonstetten avait parlé de l'idiome de son pays, « cette langue où manquent toutes les idées d'une nation éclairée [3]. » Dans une digression sur les patois (comment aurait-il composé un livre sans digressions ?), il conseille, au contraire, de l'étudier, comme moyen de savoir à la fois la langue des livres et la langue nationale.

« J'ai regret à tous les vieux langages, dit-il, je voudrais savoir celui de mes ancêtres, mais apprendre une langue, c'est s'en occuper.... On parle patois dans les

[1] *Ibid.*, pag. 173.
[2] *Ibid.*, pag. 163.
[3] Voir plus haut, pag. 137.

conseils de la Suisse allemande ; il vaudrait donc la peine de savoir cette langue. Je ne doute pas que de la bien parler ne donnât plus d'avantage et de supériorité dans les conseils qu'on ne le pense. Vous voyez dans les harangues rapportées par Frickhardt [1], ce que cette langue un peu arrangée peut devenir dans la bouche des Bernois.... C'est par le langage qu'on apprend à penser, surtout à développer sa pensée. Sans un bon langage, ce qu'on appelle *esprit* devient fatigant et de mauvais goût; le sentiment même ennuierait à la longue, s'il ne réussissait quelquefois à se créer un langage, toujours bon, quand c'est le cœur qui le parle [2]. »

Mais tout l'ouvrage se trouve résumé dans le morceau suivant, qui en rend à la fois l'idée et la couleur :

« Dans les pays à hiver, on est heureux lorsqu'on ne souffre pas ; on sait y jouir de l'absence de la peine. Lorsqu'on entend mugir le vent, lorsque la neige vient en flocons remplir les airs et couvrir la terre, le père de famille, qui sent toutes ses jouissances près de lui, se plaît à retrouver sa femme, ses enfants, son feu et sa demeure abritée ; il sait jouir de l'espérance et vivre de sa pensée ; moins la nature lui donne, et plus il trouve de ressources dans son cœur, dans son esprit, dans sa famille et dans tout ce qui l'entoure. Dans le Midi, au contraire, l'absence de la peine est moins sentie ; c'est la jouissance positive, c'est le plaisir qu'on cherche par-

[1] Frickhardt (1429-1519), secrétaire d'état de Berne, a retracé la lutte entre la noblesse et la bourgeoisie, en 1470, connue sous le nom de *Querelle des seigneurs* (Twingherrenstreit). Les discours qu'il cite des orateurs bernois sont en effet souvent remarquables d'éloquence.

[2] *L'homme du Midi et l'homme du Nord*, pag. 96 et 98.

tout et toujours. L'homme du Midi, placé comme le roi de l'univers sous le magnifique dais d'un ciel toujours pur et serein, retrouve chaque jour des fleurs et des fruits. Ebloui par l'éclat et la présence de la vie, enivré de jouissances, non idéales, mais sensuelles, l'avenir éloigné et les charmes des souvenirs n'existent pas pour lui.

» Au milieu des dons de la nature, toujours frappé de sensations vives, exposé à tous les hasards d'une existence qui ne dépend jamais de lui, il se voit condamné à ne vivre jamais avec lui-même, tandis que l'homme du Nord, doué de la plus sublime des puissances, celle de faire, quand il le veut, sa propre destinée, nous apprend que la dignité de l'homme, ainsi que sa puissance et son bonheur, réside dans la pensée, plus encore que dans tout ce qui n'est pas elle [1].

La comparaison que Bonstetten avait faite pour l'homme, il voulut aussi l'essayer pour la construction géologique du sol. De cette pensée naquit le petit ouvrage intulé *la Scandinavie et les Alpes* [2].

Ce n'est pas toutefois un écrit scientifique; l'auteur n'avait pas la prétention de paraître un géologue en titre; mais il avait fort bien su mettre à profit le commerce des hommes distingués qu'il voyait à Genève. Son livre, qui n'est pas sans intérêt pour le grand public, sera, croyons-nous, toujours consulté par les savants, pour y trouver les observations d'un écrivain qui examine sans parti pris, ne cherche point des faits à l'ap-

[1] *Ibid.*, pag. 201.
[2] Genève, Paschoud, 1826, in-8°.

pui d'un système, dit simplement ce qu'il a vu, et, s'il hasarde çà et là quelque conjecture, se borne aux idées généralement admises de son temps. Au reste, *la Scandinavie et les Alpes* n'était point pour Bonstetten une production nouvelle; dans la comparaison qu'il établit entre les montagnes du Nord et les nôtres, il puise dans les écrits allemands publiés jadis par lui sur le Danemark et la Suède, et sur les bailliages italiens. Sauf quelques considérations générales, il reproduit ce qu'il avait dit alors, soit en extrait, soit le plus souvent textuellement. Les fragments sur l'Islande, qui terminent le volume, sont également empruntés à ses *Nouveaux Ecrits*. Nous pouvons donc ne pas nous arrêter plus longtemps à cet ouvrage, et renvoyons nos lecteurs au morceau que nous avons cité sur la ferme de Kulla, qui en est la partie la plus saillante [1].

A peu près en même temps que la Scandinavie, paraissait en allemand un nouveau travail de Bonstetten, destiné avec raison à un succès plus complet, sa *Correspondance avec Matthisson* [2]. Naturellement il n'en était point l'éditeur; il avait laissé ce soin à Fussli, sous la direction de Matthisson, qui publia également peu après les *Lettres de Bonstetten à Frédérique Broun* [3]. La mise au jour de ces deux écrits ne fut pas sans quelques désagréments pour notre auteur. Déjà à l'apparition du premier, il se plaignait que Matthisson le traînât en dés-

[1] Voir pag. 188-191 de ce travail.

[2] *Briefwechsel von C. V. v. Bonstetten mit Matthisson.* Zürich, Orell und Füssli, 1827. in-12.

[3] *Briefe von C. V. v. Bonstetten an Friederike Brun.* Frankfurt, Schæfer, 1829. 2 vol. in-8°.

habillé dans les rues, et il lui en fit des reproches. Certains passages du second réveillèrent, à Berne entre autres, des animosités qui rejaillirent sur la famille de Bonstetten, et lui furent assez pénibles. Il faut convenir que Matthisson n'avait pas apporté dans le choix des lettres de son ami le même tact et la même discrétion que Mme Broun dans la publication de la correspondance de Muller. Mais aujourd'hui que ces inconvénients passagers n'existent plus, le public peut se féliciter d'avoir trouvé pour ces lettres un éditeur aussi complet et aussi fidèle.

Nulle part, en effet, Bonstetten n'est aussi bien *lui*, ne déploie mieux toutes les richesses de son esprit que dans sa correspondance. Les emprunts considérables que nous y avons faits ont mis nos lecteurs à même d'en juger; il nous est donc loisible de nous borner ici à une simple appréciation générale. Si deux genres de supériorité semblent s'appeler l'un l'autre, c'est assurément le talent épistolaire et le talent de la conversation; cependant ils ne se rencontrent pas toujours chez la même personne. Tel est muet dans un salon, qui retrouve la plume à la main, dans le silence du cabinet, l'abandon, la verve, les saillies; tel autre, qu'inspirent l'échange rapide des pensées, le feu croisé des répliques, a perdu son élan vis-à-vis d'une feuille de papier qui ne lui répond rien. Entre les deux talents il y a la distance de la parole parlée à la parole écrite. Bonstetten, cependant, nous paraît tenir une place éminente parmi ceux qui les ont réunis. Nous avons perdu sa causerie vive, piquante, toujours colorée et neuve au travers même de son in-

correction, sûre de captiver les auditeurs; mais ses lettres nous la rendent, et peut-être plus brillante encore. Le fond allemand de sa nature semblait avoir besoin de cette réflexion qui court avec la plume, rapide, quoique moins spontanée que le jet immédiat de la parole. Rien de plus entraînant que le flot toujours abondant et pressé de ses idées, de plus souple que sa phrase, de plus gracieux que sa facilité à passer « du grave au doux, du plaisant au sévère, » à déployer tour à tour ou presque au même instant la variété de son esprit, les mille facettes de son imagination; rien de plus vivant que les petits tableaux, les récits qu'il a semés à profusion dans sa correspondance.

Ses lettres sont en allemand, et, chose remarquable, tandis que l'habitude de l'allemand n'a pas été sans alourdir son style français, lui a ôté la prestesse d'allure qu'on retrouve dans ses lettres de jeunesse, l'usage du français a rompu son allemand, lui a donné une aisance qu'il n'est pas commun de rencontrer dans cette langue sans détriment pour la tournure germanique. Jamais Bonstetten n'a mieux écrit l'allemand que depuis qu'il vécut à Genève. Du reste d'autres écrivains de sa nation fixés à Paris, Bœrne, Heine, nous présentent le même phénomène. Si Bonstetten avait eu une langue bien à lui, nul doute qu'il n'eût brillé au premier rang parmi les épistolaires, tel qu'il est, on doit le compter encore parmi les meilleurs de l'Allemagne. De tous ses ouvrages, ce sont ses lettres qui nous semblent l'élever le plus haut. « Je préfère ses lettres à tous ses livres, écrivait à Zschokke la comtesse Anastasie de Circourt. D'autres savants travaillent avec

peine ; ils doivent polir ce qu'ils ont fait et le repolir encore. Notre ami, dans les premières inspirations de son génie, était un sage et un poëte, plein de naturel et de clarté ; il n'y avait plus rien à retoucher [1]. »

Entre la correspondance avec Matthisson et celle avec Frédérique Broun, on n'est pas embarrassé pour adjuger la palme. « Il n'y a qu'une voix là-dessus, lui écrivait Zschokke, les lettres à Mme Broun sont bien plus riches, bien plus intéressantes que celles à Matthisson. Vous y avez vous-même un autre caractère, plus élevé, le vôtre. Il est remarquable au point de vue psychologique que vous écriviez à Matthisson avec une humeur légère, badine, aimable, comme à une dame ; à Frédérique au contraire, avec un sérieux et une richesse d'idées qui percent même au travers de la plaisanterie, comme si vous parliez à un homme aimable et spirituel [2]. » Mais la correspondance avec Matthisson est bien relevée par le morceau qui la termine, les *Souvenirs de jeunesse de Bonstetten* [3]. On pourrait difficilement trouver des ouvrages qui les surpassent en naturel, en simplicité gracieuse ; à peine un jour paraît-il s'être écoulé entre l'impression première et le récit, tant le souffle de la jeunesse y respire encore. L'on conçoit qu'après les avoir lus un si grand nombre de personnes demandèrent à l'auteur d'écrire ses mémoires.

Il nous reste à parler d'une dernière correspondance de Bonstetten, publiée aussi, celle qu'il soutint avec l'é-

[1] *Briefwechsel zwischen C. V. v. Bonstetten und Zschokke. Prometheus für Licht und Recht*, 2e partie, pag. 10.

[2] *Ibid.* pag. 216.

[3] *Erinnerungen aus Bonstetten's Jugendleben.*

crivain Zschokke. En pleine activité au moment où les lettres à Matthisson et à Frédérique Broun devenaient plus rares, elle leur fait naturellement suite et nous conduit jusqu'aux derniers jours de cette longue et active existence [1]. Zschokke et Bonstetten se connaissaient depuis longtemps; ils étaient faits pour se comprendre. Tous deux ressortaient du dix-huitième siècle; tous deux mêlaient le culte de l'abstraction, en religion et en politique, à ce genre de sentimentalité qui l'accompagne d'ordinaire; en tous deux aussi l'on retrouvait l'amour du bien, des inspirations vraiment élevées et généreuses: chez Zschokke, avec plus d'énergie et d'exclusisme; chez Bonstetten, avec plus de douceur, de philosophie et d'expérience du monde.

Les lettres de Bonstetten présentent en général les mêmes qualités que ses autres correspondances; mais nous le montrent sous un côté assez différent. Quand deux Suisses se saluent, dit Zschokke, le troisième mot est toujours celui de patrie. Aussi les entretiens des deux amis roulent-ils essentiellement sur la Suisse. Leur devise est: En avant! leurs vœux sont ceux que formait alors le grand nombre des hommes éclairés: plus de centralisation dans l'organisation politique; plus de liberté; moins de crainte méticuleuse, chez les gouvernements, de tout ce qui pouvait ressembler à des innovations. Bonstetten ne peut assez déplorer qu'il n'y ait en Suisse ni foyer, ni unité [2]. » L'unité qu'il rêvait dif-

[1] La correspondance de Bonstetten et de Zschokke remplit la deuxième partie de l'ouvrage publié par ce dernier: *Prometheus für Licht und Recht*, Aarau, Sauerländer, 1832.

[2] 10 juillet 1822. Ouvrage cité, pag. 17.

férait beaucoup du reste de celle que le temps nous a apportée. Frappé encore des souvenirs de 1798, se rappelant comme l'isolement des cantons avait fait aboutir les plus héroïques efforts à une défaite déplorable, il l'aurait voulue surtout militaire et momentanée. Ses vues sur ce point sont exposées dans une lettre qu'il écrit en français à Zschokke :

« J'ai lu des brochures sur la neutralité de la Suisse et sur sa défense; on oublie ce qu'il y a d'essentiel. Je veux parler d'une organisation politique propre à donner, dans le moment du danger, une centralité assez forte pour réunir les ressources militaires et leur donner cette unité, cet ensemble, sans lequel aucune force ne peut réussir. Je n'ai pas assez de connaissance de la constitution helvétique ni de son esprit pour oser écrire sur ce sujet; mais je sens vivement que celle qui existe ne vaut rien pour notre défense, non stratégique, mais politique. Je suis frappé encore que personne ne songe à nous défendre, du moins temporairement, de l'égoïsme cantonal, sans lequel toute stratégie est vaine. Quand je voudrais attaquer la Suisse, j'enverrais un Mengaud, qui dirait deux mots à l'oreille de nos aristocrates; je jetterais quelques écus aux petits cantons, et vous verriez comme chez les abeilles de Virgile :

> Hi motus animorum atque hæc certamina tanta,
> Pulveris exigui jactu compressa quiescunt[1].

Il faudrait trouver le moyen de créer une dictature bien forte à chaque guerre de nos grands voisins, qui

[1] Ces mouvements des esprits et ces grands combats s'apaisent étouffés par le jet d'un peu de poussière.

pourrait *possiblement* nous menacer; il faudrait que la souveraineté des cantons fût suspendue et que tout obéît à quelques hommes et à quelques lois émises dans des temps calmes. Tel canton n'oserait faire ce que ferait la dictature. J'ai vu cent questions s'élever, quand nos frontières étaient menacées, qu'une autorité forte et indépendante aurait seule à résoudre. Il vaut la peine de penser à nous maintenir, nous qui sommes la nation la plus heureuse de l'Europe. J'offre cette pensée à vos connaissances de la Suisse, à votre cœur, surtout à vos talents [1]. »

En fait de liberté, rien ne touchait plus vivement Bonstetten que les atteintes portées à la presse. Pouvait-il en être autrement chez l'homme qui faisait du mouvement la vie, qui détestait le sommeil des idées et trouvait les Suisses « trop peu gais [2]? » Il voyait dans l'expression libre de la pensée l'éperon et le frein des gouvernements, le réveil de l'opinion publique, la lumière du présent et de l'avenir. En cela, il était anglais. Les mesures que prit la Diète contre la liberté de la presse lui furent particulièrement pénibles; il avait même fait le plan d'un ouvrage pour montrer que tout meurt là où les idées ne peuvent se communiquer [3]. »

Ses regards cependant se portaient encore au delà des questions purement politiques. Souvent il revient à parler de l'industrie, qu'il envisageait comme la condition et le garant des progrès de la civilisation. Pour lui, l'in-

[1] 17 janvier 1823. *Ibid.*, pag. 19.
[2] 17 février 1828. *Ibid.*, pag. 186.
[3] Février 1827. *Ibid.*, pag. 104.

dustrie, c'étaient les lumières prenant un corps, qui ne peut disparaître incognito comme le simple édifice de la pensée. Loin d'en redouter le développement, il déplorait que les autorités en fussent encore à des craintes chimériques. « Qu'est-ce que l'industrie, s'écrie-t-il, sinon la domination de la pensée sur la matière avec laquelle nous sommes destinés à vivre ? Et la puissance de la raison sur les sens n'est-elle pas la route tracée à l'être immortel? L'industrie éveille la sensualité, diront beaucoup de gens ; mais où cet éveil est général, là naît la lumière, et la raison se développe avec elle [1]. » En cela, sans le savoir peut-être, il révélait bien le dernier mot du libéralisme rationaliste, le point où nous sommes arrêtés, ou, pour mieux dire, embourbés, jusqu'au moment où, les forces morales de l'humanité se réveillant de leur sommeil, on inscrira de nouveau dans les pages de l'histoire que l'homme ne vit pas seulement de pain.

La révolution de 1830, on le comprend, fit sur lui l'effet d'une étincelle électrique. Dans ses transports, il datait sa première lettre à Zschokke après ces événements, du 10 août de l'an premier. « Zschokke, Zschokke! lui écrivait-il, n'avons-nous pas grandi d'une toise depuis quinze jours? Le mois de juillet dernier n'est-il pas le commencement d'une nouvelle époque de l'humanité? Les petits ne sont-ils pas devenus grands, les soi-disant grands devenus petits? Ne sommes-nous pas tous devenus égaux, tous des hommes [2] ? » Le moment d'ivresse

[1] 17 février 1828 et 26 décembre 1829. *Ibid.*, pag. 186 et 244.
[2] *Ibid.*, pag. 268.

fut court. Lorsque l'agitation gagna la Suisse, Bonstetten commença bientôt à s'alarmer. En réalité, il n'était pas démocrate. Substituer l'aristocratie des lumières à celle de la naissance, organiser la classe lettrée, le commerce et l'industrie, leur donner une représentation convenable dans l'état, là s'arrêtaient ses vœux. Une révolution qui prenait pour base le suffrage universel lui faisait peur. La centralisation qu'il avait appelée de ses désirs, il en voyait les écueils ; comme en 1798, après avoir combattu l'aristocratie bernoise, il ne pouvait s'empêcher, tout en déplorant ses misères, de donner un regret à sa chute ; il cherchait en vain au mouvement un chef, un homme, une tête pour la conduire. « On s'est battu pendant des milliers d'années, écrivait-il, pour devenir roi ; on se battra bientôt pour ne pas l'être.... Pendant quatre ou cinq mille ans on a cherché à gouverner de haut en bas. Aurons-nous besoin encore de quatre ou cinq mille ans pour apprendre à gouverner de bas en haut ? Une oscillation autour du centre de gravité est inévitable ; nous souffrirons et nous reculerons. La réaction est une loi politique aussi bien que physique. Si je pouvais remettre la souris dans son trou et empêcher l'accouchement de la montagne, je le ferais [1]. » Ces hésitations n'étaient pas seulement le fait de l'âge ; un temps nouveau s'annonçait, où Bonstetten ne se retrouvait plus. Zschokke, au contraire, lancé à pleine carrière dans le mouvement, ne comprenait rien aux craintes de son ami ; il s'en étonnait ; mais la mort de Bonstetten,

[1] 10 mars 1831. *Ibid.*, pag. 307.

qui survint bientôt, ne laissa pas s'établir entre eux de différence sérieuse.

Il n'est pas moins intéressant de suivre les entretiens des deux correspondants sur les questions religieuses. Là encore Bonstetten nous fait lire au fond de sa pensée. Il applaudit à la publication des *Méditations religieuses* (Stunden der Andacht), qu'il attribue avec raison à Zschokke, jusqu'à ce que celui-ci croie devoir renier son ouvrage; il y voit le meilleur antidote contre le méthodisme [1]. » C'est pour moi l'occupation la plus intéressante, dit-il, de vivre toujours plus avec le monde invisible, quand le monde visible se dessèche. Seulement il ne faut pas s'égarer dans les régions épineuses de la théologie, mais se contenter de croire en une Providence qui guide tout vers le mieux. La foi dans l'avenir est une excellente médecine pour tous les maux. Je voudrais transporter toute la doctrine des péchés dans la morale, qui seule nous montre les vraies règles de notre amélioration. La colère de Dieu, ses punitions, ses châtiments, est un mosaïsme par trop antique, trop enfant; et les hommes tombent ainsi complétement au pouvoir des prêtres. Que dirait-on à Genève si l'on voulait perfectionner l'horlogerie par des sermons? Il est tout aussi absurde de vouloir prouver la morale par une doctrine qui lui est étrangère, et encore par la plus obscure et la plus incertaine de toutes les doctrines.

» La religion est là pour nous encourager, et nous guider dans les hautes régions de l'existence, où tout mal s'évanouit de lui-même dans le sentiment de l'har-

[1] 25 janvier 1828. *Ibid.*, pag. 181.

monie divine. Mais la colère de Dieu contre ses propres créatures ne peut subsister que voilée par les plus absurdes bavardages des prêtres [1]. »

Aujourd'hui, dans les mêmes contrées où l'on applaudissait alors aux sentiments de Bonstetten, ce langage étonnera, peinera sans doute; heureusement les temps ont marché. A cette époque, c'était l'écho fidèle des opinions reçues en général dans le monde cultivé.

Qui l'aurait cru? Avec tout son libéralisme, notre auteur ne pouvait s'empêcher de porter ses regards sur la Russie. Voyant souvent des Russes à Genève, il les questionnait sur l'état de leur patrie, dont il parle plus d'une fois avec un mélange de crainte, d'intérêt et de respect. L'empereur Nicolas lui inspirait une sorte de sympathie; il attendait beaucoup de ce jeune souverain. Dans son empressement à être utile, il alla même jusqu'à envoyer à Saint-Pétersbourg, à l'un de ses amis, un travail *sur ce qu'il y aurait à faire dans les états où une constitution n'est pas possible* [2]. Ce mémoire, dont le manuscrit a été conservé, est fort curieux. Bonstetten y propose la création d'un corps de cent jeunes gens qui seraient envoyés deux à deux sur cinquante points de l'empire russe, reviendraient au bout de deux ans avec des rapports, et, remplacés alors par cent autres, entreraient dans l'administration. C'était là, pensait-il, le moyen de réunir les lumières autour du trône sans les inconvénients de la représentation nationale. Le travail parvint-il à l'empereur? celui-ci en prit-il connaissance? Il serait difficile

[1] 24 septembre 1827. *Ibid.*, pag. 143.
[2] 4 avril 1831. *Ibid.*, pag. 312.

de le dire ; mais le fait n'en est pas moins caractéristique et du temps et de l'auteur.

Nous serions entraînés beaucoup trop loin si nous voulions mentionner, même en partie, la foule de nouvelles précieuses pour l'histoire du temps que renferme cette correspondance. Bonstetten tenait son ami au courant de tout ce que ses relations nombreuses et distinguées à Genève pouvaient lui faire savoir sur l'état des divers pays de l'Europe ; Zschokke lui rendait la pareille plus modestement sans doute, et pour un cercle restreint ; mais ses glanures n'en avaient pas moins d'intérêt. Un jour, par exemple, il raconte sa visite à Schinznach auprès de la reine Hortense, « Française vive, aimable et spirituelle, » et exprime ses regrets d'avoir manqué le prince Louis, « le traducteur de son parallèle entre Napoléon et Frédéric II. » « C'est dommage, ajoute-t-il, pour ce jeune homme ! Sur le trône il serait une fois devenu quelque chose[1]. » Que ne vécut-il assez pour voir combien il avait deviné juste !

De son côté, Bonstetten revenait toujours de temps en temps à parler de Rossi. « C'est une personnalité bien remarquable, écrivait-il, que notre professeur Rossi. Il donne un cours sur l'histoire de la Belgique. Sa manière de professer est si unique qu'on peut difficilement la décrire. Il parle avec la plus grande simplicité, son geste est parfaitement naturel, et il produit sur nous tous le même effet que Talma ou que Garrick. Tous les historiens devraient aller à son école. Lorsqu'il développe

[1] 17 juillet 1827. *Ibid.*, pag. 127.

des principes, c'est brillant comme la lumière. Tout est si bien déduit que chacun comprend. Les récits sont si dramatiques, tous les sentiments sont dépeints de telle sorte que chaque événement est un grand ou un petit drame, et que l'on ose à peine respirer. La salle est pleine de messieurs et de dames; mais il y règne le silence profond de l'attente. Ce qui est passion, il ne le raconte pas, il le fait sentir. Tout est présent à nos yeux. Nous avons vu, entendu Barnevelt, le duc d'Albe, Guillaume d'Orange. En une heure nous avons senti ce que ces hommes-là ont éprouvé en dix ans. L'illusion est si grande que l'on s'effraie en se retrouvant tout à coup, non en Flandre, mais à Genève. Sa parole n'a rien d'éblouissant, tout est nature. Il ne nous fait pas entendre, mais voir et sentir. L'orateur disparaît; c'est l'objet lui-même, la nature qui est là [1]. »

La littérature n'était point oubliée. Bonstetten passe en revue tous les romans de Zschokke, louant ici, critiquant là; souvent il exprime quelques idées générales, aujourd'hui passées à l'état de lieu commun, mais qui, si l'on veut bien se reporter à l'époque de lutte littéraire où elles ont été écrites, peuvent à bon droit nous frapper par leur impartialité et leur justesse. C'est ainsi qu'il juge une fois les deux écoles rivales en France.

« Rien n'est plus absurde que la querelle entre le classicisme et le romantisme. Les classiques oublient que les règles n'ont qu'une autorité négative. Ce sont des indicateurs pour celui qui marche sur la terre; mais Pégase

[1] 10 mars 1831. *Ibid.*, pag. 308.

suit sa route vers les cieux. D'un autre côté, les romantiques pensent qu'il n'y a qu'à s'enivrer et à se moquer de toutes les règles pour être un grand poëte. Le vrai poëte sait juger les règles dans chaque cas donné; la seule règle réside dans le sentiment inépuisable du beau, du beau *intérieur*. Les règles pour la forme sont parfois de bons guides; mais souvent trop locales, comme chez les Français. Que chacun juge les règles d'après son sentiment; c'est dans le sentiment qu'est la vraie loi.

» La littérature française cherche la perfection dans la forme et dans le style; la littérature allemande, plutôt dans le fond. Le poëte français pense moins à l'idée qu'à l'extérieur, aux mille règles d'étiquette dont un homme a besoin pour se produire sur une scène brillante devant un public cultivé. Le poëte allemand, qui ne voit que son sujet, s'égare souvent; il garde rarement la mesure; il dit trop, trop longuement, jette tout en désordre [1]. »

« J'ai entendu hier, écrit-il ailleurs, lire admirablement Hernani de Victor Hugo. C'est une pièce étonnante, pleine de génie, de poésie; un beau langage, quoiqu'il ne soit pas irréprochable. Cette manière de composer est singulière: les situations, l'agencement sont là pour la poésie, non la poésie pour la nature. Les scènes ne découlent pas l'une de l'autre; elles sont posées les unes sur les autres. Mais chaque partie de la tragédie a de nobles, de grandes pensées, souvent une langue brillante et concise. En somme, c'est un curieux phénomène. Cette poésie romantique, comparée à Racine ou à Vol-

[1] 26 février 1826. *Ibid.*, 71.

taire, me fait l'effet d'un palais à côté d'une rose sur sa tige, magnifique à voir, mais il y manque la vie intérieure, la vie où les événements se produisent l'un de l'autre, et ne sont pas posés l'un sur l'autre, comme les pierres d'un bâtiment. L'unité d'Hernani est dans l'histoire des amants; mais elle est gâtée ou rendue invisible par trop de beaux habits. Trop de pensées élevées, qui saisissent l'esprit, nuisent au sentiment. Les deux sectes, les romantiques et les classiques, ont tort, précisément parce que ce sont des sectes. Les classiques sont souvent de pauvres pédants; les romantiques, pour ne pas être classiques, font mainte fois un peu les fous. Les uns étouffent l'art dans les règles; les autres étendent tellement son domaine, qu'il se perd dans le brouillard[1]. »

Les années marchaient; Bonstetten ne s'en apercevait pas. Aussi alègre de corps que d'esprit, lorsque Zschokke vint le surprendre pour la dernière fois, en 1829, il applaudit bruyamment, puis se levant tout à coup, il lui tendit les mains, et, avant de dire un mot, fit avec lui deux fois en dansant le tour de la chambre. Sur la galerie de sa maison, il avait arrangé un pavillon tendu d'une toile blanche. C'est là qu'il travaillait en été, jouissant d'une vue magnifique; Zschokke l'appelait sa nuée. Mais Genève était pour lui un espèce de pavillon du même genre, où, tranquille et curieux, il voyait à ses pieds passer les événements et les hommes. « *Suave mari magno, turbantibus æquora ventis, terra magnum alterius spectare laborem*[2], » écrivait-il un jour. Des étrangers en

[1] 10 mars 1831. *Ibid.*, 308.

[2] Il est doux de contempler la grande mer, quand les vents agitent les flots, et de regarder du rivage les labeurs d'autrui.

foule, parmi eux des plus remarquables, Châteaubriand, Casimir Delavigne, venaient le trouver comme un Socrate dans sa nuée. Dans la société qu'il fréquentait habituellement, il faisait souvent les rencontres les plus intéressantes ; ainsi, entre autres, celle du duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe, avec lequel il eut deux fois l'occasion de s'entretenir. Le portrait qu'il trace alors de Delphine Gay (Mme Emile de Girardin), n'est pas des moins piquants. « Delphine Gay a été ici, un vrai poëte de vingt ans ; c'est une blonde aux cheveux magnifiques, à la taille bien prise, tout nature, comme un enfant né sur le Parnasse. Je ne puis assez m'étonner de voir combien le monde nouveau ressemble peu à l'ancien. Delphine a une manière particulière de lire les vers, sans déclamation ; tous les mots sont ou doucement accentués ou placés à l'arrière-plan, de manière que le tableau fait l'effet du plus beau clair-obscur. Pas la moindre trace de coquetterie ; elle la laisse à sa mère [1]. »

Les personnages distingués n'avaient pas seuls part à son intérêt. L'affabilité ouverte, dépourvue de toute morgue, la bonté avec laquelle il accueillait les jeunes Allemands en séjour à Genève, en particulier ses compatriotes de la Suisse, les encourageait de sa sympathie et de ses conseils, est restée vivement gravée dans le cœur de plus d'un homme parvenu aujourd'hui à l'âge mûr. Mais il se plaisait surtout dans la société des jeunes dames. L'élément féminin de sa nature se développait avec une intensité toujours plus grande. Il prenait

[1] 21 septembre 1826. *Briefe von C. V. v. Bonstetten an Friederike Brun*, 2e partie, pag. 320.

plaisir à raconter le caractère particulier de ses impressions.

« Ma vieillesse, dit-il, est le Grindelwald de la vie humaine, où de charmantes fleurs s'épanouissent à côté des glaciers pour qui sait les voir[1]..... Ce sentiment d'amitié entre un vieillard et de jeunes dames est quelque chose de tout particulier. Le souvenir de l'amour donne à l'amitié un parfum de printemps qui, comme les violettes, doucement enivre; seulement le vieillard doit éviter toutes les réminiscences de l'amour, ne pas faire le galant, pour ne pas rappeler ses années. Parfois mon sentiment est si vif que je me mets en garde, afin qu'un moment trop brillant n'enlève pas les couleurs au reste de la vie. On me dit qu'on m'aime; mais je donne au mot d'amour sa vraie signification, ce qu'il est maintenant; avec cela j'ai tout ce que je souhaite, l'harmonie des âmes, le plus noble de tous les sentiments! Entre l'homme et la femme il y a des rapports spirituels tout à part, qui créent aussi des sentiments à part. Les hommes non-cultivés n'arrivent pas à ce bonheur; qui n'a rien à donner, n'a rien à recevoir non plus[2]. » Une princesse russe d'à peine vingt ans, qui devint peu après la comtesse de Circourt, fut tout particulièrement, pendant les dernières années, l'ange gracieux qui éclaira sa vieillesse, lui apportant les derniers rayons du soleil printanier.

Sa plume, pendant ce temps, restait toujours active. Divers articles, entre autres un résumé de sa philosophie,

[1] 24 août 1829. Correspondance avec Zschokke, pag. 236.

[2] 13 mars 1828. *Briefwechsel mit Friederike Brun*, 2e partie, pag. 340.

un essai sur l'éducation nécessaire aux adolescents de la classe aisée, parurent en 1828 et 1829 dans la *Bibliothèque universelle*. Il songeait à une édition de ses œuvres complètes, projet qui échoua sans doute devant la difficulté de savoir dans quelle langue on les publierait, puis surtout à ses Mémoires, que tous ses amis, la comtesse Caffarelli, Matthisson, Zschokke, et bien d'autres, lui demandaient depuis si longtemps et si inutilement. Tous les matériaux se trouvaient là : ses lettres de jeunesse, celles à Mme de Staël, une partie de sa correspondance avec Muller, sa riche mémoire, son imagination ; il hésitait encore. Enfin, l'amie fidèle et dévouée de ses derniers jours, Mlle Sylvestre, le décida ; il se mit à l'œuvre l'année même avant sa mort.

Malheureusement c'était bien tard. Pour un vieillard de quatre-vingt-six ans, les *Souvenirs* [1] sont encore une œuvre étonnante. Nul de ceux qui les ont lus n'en oubliera les mots fins et sentis, le rayon de poésie, vif parfois, plus généralement doux et paisible, qui les anime, l'agrément du récit, les réflexions intéressantes et justes. Mais ce ne sont que des réminiscences, des fragments décousus, incomplets, souvent allongés inutilement par les considérations où se complaît l'auteur. En un mot, le manque d'ensemble, le défaut le plus sensible de Bonstetten, est là marqué plus que dans aucun de ses écrits. Nous n'exprimons qu'un regret ; il serait injuste d'en faire un reproche. Bonstetten n'aurait jamais donné un ouvrage complet ; mais combien, l'écrivant

[1] *Souvenirs de C. V. de Bonstetten*, écrits en 1831. Paris, Cherbuliez, 1832, in-12.

quelques années plus tôt, alors que son esprit ferme encore eût pu en tracer le plan et le suivre, y aurait-il ajouté de vivacité et d'intérêt! Ses *Années de jeunesse*, publiées par Matthisson, peuvent nous en donner l'idée.

L'auteur, en effet, penchait vers son déclin. Le centre de l'âme, les plus nobles facultés, restaient vivantes et lucides; mais les facultés extérieures, si nous pouvons nous exprimer ainsi, baissaient l'une après l'autre. Depuis longtemps, la mémoire des noms et des dates s'effaçait. Souvent, dans ses derniers écrits, on en aperçoit plus d'une trace. Dans le matériel de la vie, il oubliait et perdait tout; sa distraction devenait telle qu'il ne savait plus parfois dans quel lieu il se trouvait, dans quel mois, si c'était le matin ou le soir [1]; son désordre dans ses papiers, sa complaisance à ouvrir ses portefeuilles au premier venu, est sans doute cause de la disparition de plus d'un document précieux; mais, en revanche, disait-il, « sa vue intérieure n'en était que plus claire [2]. » En 1830, ses yeux commencèrent à s'affaiblir, l'année suivante il dut renoncer à lire lui-même une autre écriture que la sienne; puis il ne put plus qu'écrire. Une grave maladie le tint alité les derniers mois; il paraissait se rétablir; mais le moment était venu où devait s'éteindre cet homme remarquable, qui avait vu passer devant lui tant d'hommes et tant de révolutions, de Bonnet et de Haller jusqu'à Rossi, des troubles de Genève en 1763 aux journées de juillet 1830.

Zschokke lui avait déjà adressé des recommandations

[1] 16 octobre 1827. Correspondance Zschokke, pag. 154.
[2] *Ibid.*

de convalescence, lorsqu'il reçut la lettre suivante de Mlle Sylvestre :

Genève, dimanche 5 février 1832.

« Il me semble que j'ai mission de la tendre amitié que vous portait notre bien-aimé M. de Bonstetten de vous parler de lui, et de vous dire combien votre dernière lettre lui a fait de plaisir. Ses enfants étaient heureux, ainsi que moi, de le voir, après tant d'inquiétudes, renaître à la santé et au sentiment de bonheur qu'il éprouvait de se voir chéri, entouré, apprécié, vénéré, ayant pendant tout le cours de la maladie reçu les témoignages de la plus vive et de la plus tendre sollicitude de ses amis, et chacun d'eux s'empressant d'embellir ses heures de convalescence....

» Mercredi 18 janvier, après une douce soirée passée entre la lecture et la conversation (M. le pasteur Chenevière lui avait lu les *Fantômes* de Victor Hugo et le *Golfe de Baïa* de Lamartine), il avait fait sur les poésies des remarques pleines de sagacité et de bon goût. Son fils, Mlle Moultou et moi, restâmes auprès de lui jusqu'à onze heures passées, nous réjouissant du lendemain pour le retrouver tel que nous étions si heureux de le voir. Un peu avant minuit, il se coucha paraissant bien ; à quatre heure il sonne; sa fidèle Marianne court auprès de lui, le trouve debout dans la chambre, pâle, les mains froides; avec peine elle le reconduit dans son lit. Il m'est impossible de vous dire ce qu'il a éprouvé dans les moments d'angoisse qui avaient précédé l'arrivée de Marianne et ceux qui suivirent. Un spasme nerveux l'empêchait de parler et fut le prélude de la paralysie au

cerveau.... Notre bien-aimé ami, le vôtre, celui qu'on ne pouvait connaître sans chérir, privé complétement de l'usage de la parole, avait conservé ses facultés intellectuelles au plus haut degré, facultés qui avaient pris une intensité nouvelle dans la précédente maladie, clarté de vues, jugements profonds et naïfs; chacune de ses impressions était une image, chacun de ses discours une poésie jeune, active, sensible; voyant dans chaque chose le côté utile ou beau, il peignait tout avec grandeur et noblesse. C'est dans l'emploi et la jouissance de tous ses moyens que le mal l'a saisi, a brisé le lien qui l'unissait à ses semblables. Il voyait, entendait, comparait, jugeait et ne pouvait rien exprimer; lui, doué de l'âme la plus active, la plus sociable, la plus impressible, forcé de concentrer en lui-même, d'étouffer cette foule de sensations, qui se succédaient chez lui avec la rapidité de l'éclair.

» Vous le connaissiez et comprendrez ce qu'il est impossible d'exprimer, un supplice que l'espérance seule de le voir disparaître pouvait faire supporter. Cette espérance était permise, puisqu'il était bien à côté de tout cela.... Son visage n'était point changé, et en voyant ce regard plein d'âme et de vie, vous eussiez cru qu'il n'avait aucun mal, qu'il n'y avait aucun changement en lui. — Un très grand cependant s'était opéré, le plus grand qui pût se faire en lui. Dans toutes ses précédentes maladies, l'espoir, je dirai mieux, la certitude d'un prompt rétablissement était le texte de tous ses discours; un plan succédait à un autre, et quoique l'idée de la mort ne lui fût point étrangère, la vie seule l'occupait, non la

vie matérielle, mais la vie de la pensée, de cette pensée active, agissante pour le bien et le bonheur de l'humanité, qui l'occupait sans cesse. Eh bien, depuis l'instant qu'il a été frappé, on pourrait dire qu'il a passé étant encore dans cette vie terrestre à l'éternité; pas un rayon d'espoir n'est entré dans son âme, aucune illusion n'a adouci ses souffrances physiques et sa torture morale. La réalité, la vérité tout entière était là devant lui; c'est en philosophe et en chrétien qu'il s'en pénétrait. Quand on lui parlait d'espérance, il montrait le ciel; quand on le pressait de faire des remèdes, il traçait son tombeau; quand il sortait des angoisses affreuses résultant de sa bonne constitution et de toutes les forces qu'il fallait que la maladie dévorât avant qu'il pût devenir sa proie, il levait les mains au ciel, comme s'il eût prié pour sa délivrance. Même dans les moments d'assoupissement il faisait ce geste, n'attendant plus de soulagement que de son Créateur....

« Malgré tous ces tristes symptômes, on l'aimait trop pour ne pas s'attacher à la moindre lueur de mieux; peu à peu ces faibles apparences, derniers combats de la nature, firent place à des symptômes plus alarmants. La goutte se montra aux deux jambes et aux bras; l'hydropisie de poitrine dans cet état de faiblesse fit de rapides progrès, une angine pectorale, avec laquelle il avait vécu plus de trente ans, lui causait des suffocations, qui chaque fois paraissaient devoir être les dernières.

« Pendant ces crises d'angoisse et de douleur, l'impossibilité de comprendre ce qui pourrait le soulager mettait le comble à notre anxiété, qui bientôt n'eut plus

qu'à le pleurer. Les journées de mercredi et jeudi ainsi que les nuits furent des plus cruelles, cependant jeudi soir il paraissait plus tranquille. En le quittant à onze heures, sa belle-fille espérait qu'il aurait une nuit passable. En effet, après être resté dans son lit jusqu'à une heure, il voulut être placé sur son fauteuil ; on le mit ainsi qu'il aimait être devant sa cheminée. Là il parut s'assoupir ; un instant sa respiration parut s'arrêter, puis elle reprit ; il était calme, ayant conservé ses facultés jusqu'au dernier moment. — A huit heures sa respiration devint un peu plus forte, puis elle tomba peu à peu, puis on ne l'entendit plus ; on crut qu'il la reprendrait, comme c'était arrivé si souvent. — Elle ne revint pas. Il avait rendu le dernier soupir, comme s'il se fût endormi.

« Il fallait la légion de maux qui l'accablaient pour nous le ravir. Pendant les seize jours qu'a duré son agonie (c'est le *trois de février* qu'elle s'est terminée), nous n'avons cessé d'espérer qu'il nous serait rendu. Ce n'était qu'en le voyant décidé à ne rien faire pour aider la nature, et en voyant les spasmes, les suffocations, les angoisses atroces qu'il endurait, que l'idée de sa fin se présentait à moi ; mais aussitôt qu'il était calme, je le revoyais tel que je souhaitais si passionnément de le voir. Nos espérances et nos prières ont été vaines. Depuis cet instant un manteau de plomb enveloppe mon cœur, qui n'éprouve quelque consolation qu'en parlant de lui à des amis tels que vous, Monsieur, que je puis dire que je connais... Les cendres de notre ami ont été conduites par M. son fils à sa terre de Valeyres près d'Orbe. Son corps repose près de sa femme ; il aimait beaucoup cet en-

droit; il y a passé d'heureux jours; ses enfants y sont une partie de l'année; il sera encore au milieu d'eux, comme il sera toujours dans nos cœurs, comme chacune de ses bonnes pensées trouvera toujours un écho en nous qui l'avons tant aimé [1]. »

Nous avons transcrit presqu'en entier cette lettre; on aime à voir de plus près un homme distingué au moment où il va prendre congé de la terre. Parmi le public nombreux qui avait connu et apprécié Bonstetten, la nouvelle de sa mort réveilla des sentiments bien douloureux. Son grand âge ne permettait plus l'espoir de le conserver longtemps, et cependant le besoin de l'immortalité est si profondément gravé dans nos âmes que la mort nous surprend toujours comme quelque chose d'étrange. De Candolle, à la cérémonie des promotions, rappela en quelques mots sentis la mémoire de l'étranger, littérateur et savant, dont la renommée avait rejailli sur Genève. Mais que dire de ceux qui avaient vu Bonstetten dans l'intimité, et dont l'affection répondait à la sienne? Matthisson et Frédérique Broun, rapprochés de lui encore par la mort, l'avaient précédé dans la tombe d'une année à peine. Le sentiment des survivants est tout renfermé dans ces lignes de la comtesse de Circourt à Zschokke: « Personne ne remplacera l'ami que nous avons perdu... Bonstetten restera un des plus beaux souvenirs de ma jeunesse. L'inégalité de l'âge mêlait quelque chose de saint dans l'échange de nos idées et de nos sentiments. Combien j'ai aimé cet homme! Chacune

[1] Correspondance Zschokke, pag, 325.

des pensées que je lui donne devient une larme sur sa perte [1]. »

Longtemps la mémoire de l'aimable vieillard demeura profondément gravée dans le cercle intime de famille et d'amis qui l'avait entouré, surtout dans les dernières années; elle vit encore dans les témoins déjà clairsemés de ce temps qui n'est plus, alors que la génération nouvelle a un peu perdu de vue ses travaux. Heureux qui ne meurt pas tout entier, et laisse après lui dans ses écrits la semence immortelle du bon et de l'utile ! Plus heureux celui qui emporte quelque chose avec lui dans la tombe, celui dont la vie n'a pas toute passé dans les livres ou dans l'activité matérielle, mais dont la personne même avait une signification sympathique ou morale que rien ne peut remplacer.

[1] Pise, 4 mars 1832. Correspondance Zschokke, pag. 9.

CHAPITRE XII.

Conclusion.

L'homme dont nous avons essayé, dans les pages précédentes, de raconter la vie et les écrits, n'est pas assurément un de ces caractères qui enlèvent les âmes au premier abord. A ne prendre que ses contemporains suisses, Haller, Bonnet, Muller, Lavater, tous ont une physionomie plus accentuée, laissent dans l'esprit une impression plus une et plus forte. On conçoit que son souvenir se soit à la longue un peu effacé ; à distance, les grandes lignes seules apparaissent. Et néanmoins le talent de Bonstetten, pour ne pas prétendre à la première place, n'est pas un de ceux qui méritent d'être en-

sevelis dans les catacombes de la littérature. C'est surtout en tenant compte des circonstances qui ont entravé son développement qu'on l'appréciera à sa juste valeur. Non que nous voulions presser la théorie des génies incompris; on en a trop abusé: la lutte est la condition de l'homme; la lutte est l'aiguillon du vrai talent, qu'elle aiguise bien mieux que la serre-chaude. Mais il n'en est pas moins vrai que l'entourage, sur les natures plus tendres que fortes, exerce une influence décisive; or, de tous les milieux possibles, Berne était certainement le plus défavorable au genre de dons que la Providence avait départis à Bonstetten.

Sa famille, originaire de la Suisse orientale, avait conservé à Berne quelques-uns des traits de son caractère primitif. Du moins retrouvons-nous en lui plusieurs des qualités propres à ces contrées où jadis avaient brillé tant de minnesingers, et où la Réformation avait pris pied tout d'abord : l'imagination, la sensibilité, une intelligence ouverte, vive, avide de progrès et de culture, qualités remarquables assurément, mais de peu de poids pour l'esprit rassis et pratique des Bernois. Né à Zurich, Bonstetten eût été tout autrement compris et apprécié, et eût marqué d'une manière tout autrement brillante. Sans doute, avec une éducation convenable à Berne même, le contraste aurait pu s'adoucir, produire peut-être une combinaison des plus heureuses; mais il nous explique l'éloignement instinctif de notre auteur, dans son extrême jeunesse, pour le séjour de sa ville natale, et l'intensité que prit cette disposition, lorsqu'un moment, à Genève, il eut trouvé

une patrie pour son intelligence. Goûts scientifiques sérieux et relevés, société distinguée, vif mouvement des esprits, il y possédait tout ce qui répondait à ses besoins. Les promesses de son talent semblaient devoir s'y épanouir en riches fleurs, quand survint la fatale décision qui brisa sa carrière. Nous l'avons remarqué maintefois, c'est en grande partie à ces études inachevées qu'il faut attribuer les lacunes de son intelligence, le caractère incomplet, mal défini, demi formé de ses idées, le peu de méthode et de suite de son esprit. Etranger au milieu de son pays, qu'il ne comprenait pas et qui le lui rendait bien, sans patrie littéraire, refoulé en lui-même, lui qui plus que tout autre vivait et se développait par la sympathie, comment s'étonner de voir son talent s'amoindrir et ne pas répondre entièrement aux espérances que donnait sa jeunesse? Ce qu'il redevint longtemps après, lorsque les circonstances le ramenèrent à Genève, nous montre ce qu'il aurait pu réaliser, s'il avait trouvé, n'importe où, le sol naturel de son génie.

Le point qui semblait devoir rattacher Bonstetten à sa ville natale, la culture française alors à la mode, fut au contraire ce qui l'en sépara le plus. Si de tous les cantons de la Suisse allemande, Berne, par sa position géographique, son histoire, nous dirons même une certaine inclination d'esprit, se rapprochait le plus du monde romand, c'était, nous l'avons vu, infiniment moins pour le fond que pour l'extérieur. Bonstetten avait trop fidèlement adopté, à ses débuts, le tour d'esprit français; de là vint qu'il ne put réussir dans une ville en apparence à moitié francisée. Le Bernois est de vieille race germaine:

les écrivains les plus distingués que son pays ait produits, Nicolas Manuel, Haller, Bitzius (Jérémie Gotthelf), tirent leur puissance de leur fibre, sinon allemande au sens moderne du mot, du moins vigoureusement et profondément germanique.

Que pour un instant il eût paru adopter la civilisation française, c'était un habit d'emprunt, bien porté ci et là, mais trop gênant pour sa forte carrure, et qu'il ne pouvait garder longtemps. Celui de tous qui avait le mieux su se l'approprier, le représentant le plus distingué de cette littérarature exotique, Bonstetten, en fut la victime: personnellement, parce qu'elle le brouilla avec sa patrie; il en fut la victime aussi comme écrivain.

Tout esprit fini a une forme, tout génie a une langue. Nos pensées ne naissent pas dans leur abstraction, pour s'envelopper ensuite d'un manteau quelconque : avant de naître, elles sont déjà moulées, et ce moule général qui leur donne le cachet, le tour, l'expression, c'est l'individualité de notre esprit et celle de notre peuple. Une langue perfectionnée ou perfectible est l'instrument de tout développement; or à Berne, au dix-huitième siècle, il n'en existait point. Un dialecte pittoresque et original dans sa rudesse, mais laissé en friche; un allemand des livres, lourd, embarrassé, incorrect, exercé seulement dans les bureaux de chancellerie; un français appris, sans grâce comme sans tournure; tout cela mêlé, confondu, estropié ; quelle perle pouvait trouver le talent au milieu d'un si incohérent assemblage? Il faut entendre Stapfer se plaindre douloureusement plus tard, dans

un style qui ne le peint que trop bien, du pêle-mêle produit dans l'esprit par cette confusion des langues.

« L'existence d'amphibie qui m'a été jusqu'à trente ans commune avec tous les Bernois, écrit-il à Bonstetten, et par-dessus le marché, la nécessité académique de parler le latin sur toute espèce de sujets, m'ont inoculé une pusillanimité et un scepticisme de style inguérissables. Quand je parle, je ne me sens point Janus à deux bouches. Mais, la plume à la main, il m'est impossible de ne pas me demander à chaque phrase : N'est-ce pas un germanisme ou un gallicisme ? Bien pis : il me vient une foule d'expressions étrangères à l'idiome où je veux écrire, qui me semblent rendre mon idée cent fois mieux, tellement mieux que cela me dégoûte de la phrase qui se présentait et que je me mets à torturer mon esprit pour en trouver une plus convenable ; sauf à reconnaître, après une hésitation aussi pénible qu'inutile, qu'il n'y a pas d'autre manière de dire et qu'elle est très idiomatique. Le malaise qui accompagne ce sot accouchement du mot propre, se communique à tout mon être et me rend toute rédaction insupportable [1]. »

Bonstetten, pour n'en pas sentir aussi péniblement le fardeau, avait traversé les mêmes péripéties. Du français de sa jeunesse, langue preste, vive, pétillante, et qui pouvait s'assouplir infiniment encore, il avait passé à l'anglais et à l'italien, que sa facilité s'était appropriés sans trop de peine. Puis il s'était remis à l'allemand, l'avait appris longuement et avec grand soin, pour arriver à le manier avec aisance, quoique le style de ses li-

[1] Lettre inédite de Stapfer, du 14 février 1829.

vres laisse encore à désirer sous le rapport de la correction. De l'allemand il était revenu enfin dans ses vieux jours, comme de guerre lasse, à son français. Que le trait en soit émoussé, que la phrase, gracieuse encore, n'ait plus ce tour prime-sautier, cet accent qui sort immédiatement de l'âme, en serons-nous surpris ? L'allemand a la digestion plus complaisante ; il s'assimile mieux les éléments étrangers. Si les livres de Bonstetten en cette langue sont généralement un peu pâles, ses lettres, en revanche, rendent infiniment mieux que ses écrits français la physionomie originale de l'auteur. Mais on voudrait quelque chose de plus encore. Bonstetten a eu du succès dans les deux langues ; ne s'inspirant que d'une seule, il eût pu marquer au nombre des écrivains, sinon les plus grands, du moins les plus vrais. On n'a pas impunément une double nature : l'hésitation du langage se communique toujours à l'esprit ; pour emporter les âmes il faut être franc de collier. Le manque de nerf dans la pensée, une certaine facilité qui glisse sur tout et étreint rarement, le naturel, la clarté, la grâce, mais sans contours fermement tracés, sans beaucoup de profondeur, sans cettechaleur qui fait tout couler d'un seul jet, il n'est pas nécessaire d'en chercher bien loin la cause : Bonstetten n'avait pas de langue à lui.

L'opinion publique commence à revenir de l'idée qu'on meuble la tête des enfants en l'encombrant d'une foule de connaissances. On reconnaît que l'intelligence a besoin de concentration, et que la promener à lavolée sur toutes sortes de sujets, c'est la gaspiller, non la former. Mais a-t-on également réfléchi aux conséquences bien

plus fâcheuses encore d'un pareil système sur le développement moral de la jeunesse? Le manque général de caractères fortement trempés est frappant dans l'époque actuelle; l'éducation actuelle n'y entrerait-elle pour rien? L'esprit, engraissé, sans être nourri, fatigué, sans être exercé, ne doit-il pas communiquer à l'âme quelque chose de son impuissance? Bonstetten, à un certain degré du moins, nous en offre la preuve. Ce qu'il fut comme écrivain, il le fut aussi comme homme. En politique, malgré l'étendue de son coup d'œil, peut-être même à cause de cela, indécis et faible; dans sa vie, pas de grandes passions, pas de sentiments énergiques. Son diapason moral, c'est l'amitié. Non que l'amitié ne puisse elle aussi, d'autant plus noble qu'elle est plus désintéressée, remplir l'âme tout entière et l'exalter jusqu'au sublime; en lui elle n'a pas tout à fait ce caractère. C'est un sentiment vrai, touchant, sérieux, mais non exclusif; alors même qu'une affection puissante semble le posséder, elle est plus vive encore qu'elle n'est durable avec la même force. Il y a toujours place dans son cœur. Après Bonnet vient Gray, puis Muller, puis Matthisson, puis Frédérique Broun, puis Zschokke. Les anciens ne s'effacent pas, ils pâlissent seulement; la douce émotion demeure la même. Bonstetten aime; il a besoin de se communiquer, de se partager; il ne se donne pas.

Notre critique cependant porte son correctif avec elle. L'amitié! C'est aussi là ce qui relève le caractère de Bonstetten et en fait le plus grand charme. On peut regretter en lui l'absence d'un ressort plus vigoureux; mais le monde n'est pas tout aux forts. De grandes om-

bres accompagnent souvent le brillant éclat du génie; chez lui c'est une lumière douce, où l'ombre se fond légère, et qui, sans éblouir, attire singulièrement. L'amitié ! ce mot résume la nature élevée, noble, pure de Bonstetten, son imagination d'artiste, son âme sympathique, séduite par tout ce qui est beau, cherchant partout et en tout l'harmonie. Si la religion, pénétrant ses facultés, leur eût donné l'aliment divin, la consécration suprême qui leur manque, on eût difficilement rencontré dans l'histoire littéraire de figure plus intéressante et plus réellement aimable. Le regret est permis; ce qui ne l'est pas, c'est de méconnaître l'influence bienfaisante et décisive que l'amitié exerça sur le développement de ses facultés intellectuelles et morales. Il le sentait vivement lui-même. « L'heureuse destinée de ma vie entière, dit-il dans ses *Souvenirs*, fut de me lier successivement avec les êtres les plus distingués.... Mon âme, portée sur l'aile du cœur, traversa paisiblement toutes les phases d'une existence agitée par une série de révolutions [1]. Le peu que je vaux encore, je le dois à l'amitié [2]. » Ce fut le sel, ce fut aussi le soutien de sa vie. Sans elle il eût végété; c'est d'elle qu'il empruntait sa force, comme le lierre tire du chêne ou de l'orme auquel il s'attache son port et sa fraîcheur. Rousseau, par ses écrits et par l'intermédiaire de Moultou, Bonnet, Gray, Muller, Matthisson, Frédérique Broun, Mme de Staël, la duchesse de Wurtemberg, Zschokke, Mlle Syl-

[1] *Souvenirs*, pag. 120.
[2] *La Scandinavie et les Alpes*, préface, pag. XIX.

plus fâcheuses encore d'un pareil système sur le développement moral de la jeunesse? Le manque général de caractères fortement trempés est frappant dans l'époque actuelle; l'éducation actuelle n'y entrerait-elle pour rien? L'esprit, engraissé, sans être nourri, fatigué, sans être exercé, ne doit-il pas communiquer à l'âme quelque chose de son impuissance? Bonstetten, à un certain degré du moins, nous en offre la preuve. Ce qu'il fut comme écrivain, il le fut aussi comme homme. En politique, malgré l'étendue de son coup d'œil, peut-être même à cause de cela, indécis et faible; dans sa vie, pas de grandes passions, pas de sentiments énergiques. Son diapason moral, c'est l'amitié. Non que l'amitié ne puisse elle aussi, d'autant plus noble qu'elle est plus désintéressée, remplir l'âme tout entière et l'exalter jusqu'au sublime; en lui elle n'a pas tout à fait ce caractère. C'est un sentiment vrai, touchant, sérieux, mais non exclusif; alors même qu'une affection puissante semble le posséder, elle est plus vive encore qu'elle n'est durable avec la même force. Il y a toujours place dans son cœur. Après Bonnet vient Gray, puis Muller, puis Matthisson, puis Frédérique Broun, puis Zschokke. Les anciens ne s'effacent pas, ils pâlissent seulement; la douce émotion demeure la même. Bonstetten aime; il a besoin de se communiquer, de se partager; il ne se donne pas.

Notre critique cependant porte son correctif avec elle. L'amitié! C'est aussi là ce qui relève le caractère de Bonstetten et en fait le plus grand charme. On peut regretter en lui l'absence d'un ressort plus vigoureux; mais le monde n'est pas tout aux forts. De grandes om-

une originalité puissante; d'autres, c'est le plus grand nombre, se sont contentés de s'associer de loin au développement des voisins, mais en le comprenant à leur manière, gardant l'accent du terroir, la liberté, l'impartialité de la pensée et la rectitude du jugement. Bonstetten appartient à cette seconde catégorie. Deux qualités éminemment suisses le distinguent, l'indépendance de l'observation, et généralement le bon sens. Là même où son imagination l'égare, c'est beaucoup plus par le défaut d'études suffisantes et d'expérience, que par le défaut de naturel. Quelle que soit l'imperfection de l'ensemble, des écrits où se trouve pour la pensée une mine si riche ne doivent pas être condamnés à l'oubli. Comme observateur, Bonstetten est certainement au premier rang.

Mais il manquerait beaucoup au tableau si nous ne relevions encore un trait, le plus constant, le plus énergique, le plus remarquable sans contredit du caractère de Bonstetten, nous voulons parler de son amour des lettres et du travail. Placé dans les conditions les plus défavorables, au sein d'une ville où le culte de la pensée semblait une faiblesse, il poursuivit son but avec une persévérance que rien ne pouvait abattre. Ni les mécomptes, ni la préoccupation des affaires, ne furent assez forts pour étouffer en lui le besoin ardent qui le poussait à l'étude. Au sortir de la partie la plus pénible de sa carrière, et avant qu'un nouvel avenir se fût ouvert devant lui, il s'écriait encore : « Oh ! que le jeune homme ne désespère jamais du bonheur que donnent les muses ! Elles seules ne sont étrangères à aucune posi-

tion, à aucune patrie ; même entouré de ceux qui les haïssent, leur adorateur s'enferme avec le noble sentiment de son indépendance dans le plus profond de son âme. Là croissent peu à peu les ailes qui élèvent l'être pensant au-dessus de tous les malheurs. Là, dans les hautes régions de l'amour, de l'amitié et de la science, l'esprit s'envole, loin de la haine et de la discorde, au-dessus de l'envie, oubliant le monde, lié à lui par l'amour seul, la nature et l'amitié [1]. » Et quand plus tard, à Genève, la richesse, l'approche du soir de ses jours semblaient le convier à goûter dans un paisible loisir toutes les douceurs de l'existence, c'est à l'âge où l'on se repose qu'il recueille ses forces, conquiert ses titres à la renommée et prend le plus bel essor. Une heureuse élasticité de l'âme, une vie tempérante auraient suffi pour lui faire atteindre de longs jours : le travail seul pouvait lui donner cette éternelle jeunesse, cette fraîcheur d'imagination, cette ardeur de la pensée qui ne finit qu'avec lui.

N'eût-il que ce seul mérite, l'amour du travail, son talent fût-il resté enfoui dans le bonheur ignoré d'une étude solitaire, il vaudrait encore la peine de faire revivre, aux yeux de la génération nouvelle, un homme qui, au lieu de s'éteindre, cadavre vivant, dans l'atmosphère desséchante d'une vieillesse sans intérêt comme sans devoirs, a su se conserver entier et debout jusqu'à la dernière heure. On voudrait parfois voir en lui plus de concentration dans les facultés, un caractère plus puissant et plus mâle ; n'oublions pas cependant que

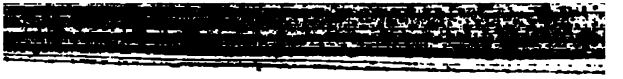
[1] *Ueber Nationalbildung*, tom. I, pag. 30.

chacun sera jugé selon le don qu'il a reçu, et que l'emploi de ce don est tout. Les compatriotes de Bonstetten purent en certaines occasions lui faire de justes reproches, nous en convenons et nous n'avons pas caché ses torts à cet égard; mais l'écrivain qui n'a laissé, dans sa longue carrière, pour ainsi dire aucune place à l'oisiveté, mérite-t-il qu'une sorte de réprobation s'attache à Berne à sa mémoire? N'a-t-il rien à apprendre encore aujourd'hui à la jeunesse de sa ville natale? Un homme bien différent de Bonstetten pour les opinions politiques, aussi distingué comme magistrat que par ses recherches sur l'histoire de la patrie, le vénérable avoyer Nicolas-Frédéric de Mulinen, lui écrivait dans ses derniers jours, après avoir reçu le petit écrit sur l'éducation des adolescents de la classe aisée: « Si seulement on pouvait se persuader ici que l'amour de l'étude, indépendamment de son utilité réelle, est dans cette vie une des premières sources du bonheur individuel; mais il se passera bien du temps avant que cette persuasion se généralise un peu chez nous. Quant à moi, éloigné des affaires publiques, et privé des agréments de la société par la dureté progressive de mon ouïe, je me trouverais bien malheureux sans mes goûts littéraires, qui remplissent agréablement mes longues heures de loisir.... Quoique ma santé ne soit pas bonne, je suis content de mon sort et n'éprouve pas un instant d'ennui[1]. » Séparés par bien des choses, tous deux avaient senti le même mal, tous deux avaient cherché à le combattre par leur exemple

[1] Lettre inédite de l'avoyer de Mulinen à Bonstetten, du 27 décembre 1829.

et leurs efforts : maintenant qu'ils ne sont plus, leur souvenir n'aurait-il pas à parler encore ?

En ces jours de matérialisme universel, où jouir semble le dernier mot de la vie, où tant d'existences jadis privilégiées se consument, entourées des bienfaits de la Providence, sans but, sans avenir et sans bonheur, il n'aura peut-être pas été inutile de retracer une longue carrière, heureuse et remplie par l'activité et le culte désintéressé de la pensée. Nous n'aurions pas écrit en vain, si ces pages pouvaient engager un seul de nos lecteurs á consacrer au service des autres les forces dont Dieu l'a dispensé d'avoir besoin pour lui-même, si elles pouvaient lui montrer que le travail, condamnation première et premier devoir de l'homme, sait changer les sueurs qu'il nous coûte en rosée de bénédiction. *Labora,* aurait dit Bonstetten ; le vieil adage disait mieux encore : *Ora et labora.*



APPENDICE

A

La famille des barons de Bonstetten compte au nombre des plus anciennes de l'Helvétie. Dejà au onzième siècle on voit quelques-uns de ses membres revêtus de dignités ecclésiastiques ou civiles. Rumold, élu évêque de Constance en 1051 par l'empereur Henri III, paraît, mais on n'en a pas la certitude, avoir appartenu à cette maison. Des Bonstetten, selon Muller, sont nommés dans les livres de tournois de Hall, 1042, Augsbourg, 1080, Spolète, 1150, Zurich, 1165. Leur manoir patrimonial était Bonstetten, à deux lieues environ de Zurich, de l'autre côté de l'Albis, sur la route de Cappel. Vers la fin du treizième siècle ils le quittèrent pour s'établir dans le château-fort d'Uster, sur la Glatt, entre les lacs de Pfeffikon et de Greifensée; Bonstetten, dans le courant du siècle suivant, passa en d'autres mains. Avec Uster, ils possédaient encore plusieurs autres seigneuries, Werdegg, Esch, etc.; plus tard, par des mariages, ils y joignirent

quelque temps la baronie de Hohensax et de Frischenberg.

La fin du treizième siècle et le commencement du quatorzième semblent avoir été le moment le plus brillant des Bonstetten. L'empereur Rodolphe de Habsbourg éleva Hermann de Bonstetten à une charge que déjà un ou deux de ses ancêtres avaient occupée, et qui, après lui, fut pendant un certain temps comme héréditaire dans sa maison, celle de bailli impérial à Zurich, et de bailli autrichien dans l'Argovie, la Thurgovie, l'Alsace et le Sundgau. Un caractère de douceur et de modération paraît avoir été le trait distinctif de la famille : on en retrouve toujours des membres dans les maisons religieuses d'hommes et de femmes, tandis que les autres, restés dans le monde, sont souvent choisis comme arbitres dans les différends.

Trois Bonstetten périrent à Morgarten. Ulrich et Jean prirent le parti des exilés zuricois contre le bourgmaître Rodolphe Broun; ils furent faits prisonniers dans le coup de main tenté sur la ville. Ulrich sortit de captivité l'année suivante; Jean ne dut sa liberté, cinq ans après, qu'à l'intercession de sa sœur Anna, religieuse du chapitre du Frauenmunster à Zurich, et de son frère Hermann, abbé de Saint-Gall, issu d'un premier mariage de son père avec la comtesse Juliane de Habsbourg-Lauffenbourg. Ce Hermann était un prince humain et sage, dont, malgré quelques petites querelles, les St.-Gallois gardèrent longtemps un bon souvenir. Jean devint encore bailli de la Thurgovie, de l'Argovie et de l'Alsace; il commandait à Brougg l'armée autrichienne chargée d'observer Zurich pendant la guerre de Sempach, et fut tué à Næfels.

En 1444, lorsque les Suisses, dans la guerre contre Zurich, eurent fait périr la garnison de Greifensée, Gaspard de Bonstetten, pieux et vénérable seigneur, resté neutre au milieu des partis, ensevelit les morts et bâtit une chapelle

r le lieu de leur exécution. Gaspard de Bonstetten était urgeois de Zurich. Les descendants de son fils aîné, Jean, irent par s'établir dans cette ville, avec Jost de Bonstetn, qui fut membre du Petit-Conseil, et commanda en 87 le contingent zuricois envoyé pour rétablir la tranillité à Mulhouse. Il mourut en 1606, le dernier de cette anche. Le second des fils de Gaspard, André, surnommé ıll, vint se fixer à Berne après son mariage avec Jeanne, ıur d'Adrien de Boubenberg. Il fut armé chevalier après bataille de Grandson. C'est de lui que descendent les Bonsıtten actuels.

L'aîné des fils de Roll était Albert, le doyen d'Einsiedlen. bert de Bonstetten avait reçu une fort bonne éducation, étudié dans les universités de Fribourg en Brisgau, de ıle et de Pavie. Ses connaissances, l'aménité de son caracre, sa dextérité dans les tractations diplomatiques, le mint en grande faveur auprès des princes, des ducs Visconti Sforza de Milan, du roi de France Louis XI, de l'empeur et du pape. L'empereur Maximilien le nomma en 1482 mte palatin, chapelain impérial, et lui remit une grande ıantité de lettres de noblesse en blanc, à conférer à qui voudrait. Le pape lui concéda de grands privilèges. Son ractère ecclésiastique ne le séquestrait point du monde; il ıit grand chasseur, et envoya un présent de dix beaux iens de chasse au duc de Milan. Albert de Bonstetten comsa plusieurs ouvrages dans un latin élégant, quoiqu'un peu ıphatique : une *Histoire de la guerre de Bourgogne*, dédiée x ducs Sigismond d'Autriche et René de Lorraine; une *scription de la Confédération suisse*, dédiée au roi Louis ; une *Histoire de la maison d'Autriche*, assez fabuleuse, diée au roi de France Charles VIII, un poëme sur l'*Exil de justice et des autres vertus*, mordante satire des mœurs son temps. Il fut l'auteur encore d'autres écrits en alle-

mand, entre autres d'une Vie de Nicolas de Flue, qui malheureusement ne se retrouve plus.

Son frère cadet, tué plus tard à la bataille de la Bicoque, laissa un fils, Jean-Jacques de Bonstetten. Celui-ci fut le premier de la famille élu au Grand-Conseil de Berne. Il remplit pendant plus de vingt ans les fonctions de gouverneur du comté de Neuchâtel pour la maison de Longueville. Ses trois fils unissaient le goût des armes à l'habileté dans les affaires, et tous trois furent chargés de missions diplomatiques importantes. L'un d'eux, Ulrich, qui fut envoyé à maintes reprises en ambassade auprès du roi de France, acquit par son mariage avec Anne de Neuchâtel de vastes possessions dans le Jura, entre autres les baronies de Vauxmarcus et de Travers. La branche aînée de ses descendants, celle des Bonstetten de Travers, s'éteignit dans le dix-huitième siècle. Le trésorier Charles-Emmanuel de Bonstetten, père de notre auteur, appartenait à une autre branche. Il était fort considéré à Berne pour sa vertu, son esprit sage et conciliant, et fut également employé pour régler maintes affaires épineuses.

Dictionnaire de Leu, article *Bonstetten*. *Muller, Histoire de la Confédération suisse*, passim. *P. Gall Morel, Albert de Bonstetten* (*Geschichtsfreund*, tom. III). *M. Fréd. de Mulinen, Helvetia sacra*, tom. I, articles *Constance* et *St.-Gall*. M. *Salomon Vœgelin, Histoire du couvent de Cappel* (*Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft in Zurich*, tom. III, pag. 13).

B

Les ouvrages de Bonstetten étant assez nombreux, et souvent difficiles à trouver aujourd'hui, nous croyons devoir en donner ici la liste :

I. *Briefe über ein schweizerisches Hirtenland*, traduites en allemand par Muller et insérées en 1781 dans le *Mercure allemand*. Réimprimées dans *Bonstetten's Schriften.*

II. *Briefe über die Erziehung der bernerschen Patrizier*, publiées dans le *Schweizerisches Museum*, mai et juin 1785, réimprimées à part l'année suivante. La première de ces lettres se trouve également dans les *Bonstetten's neue Schriften*, vol. IV.

III. *Schriften von C.-V. v. Bonstetten*, Zurich, Fuessli, 1792. 1 vol. in-12. 2e édition, augmentée, Zurich, 1824.

IV. *Neue Schriften von C.-V. v. Bonstetten*, Copenhague, Brummer, 1799-1801. IV vol. 12.

V. *Die bessere Schweiz*. Broch. 1801.

VI. *Ueber Nationalbildung*. Zurich, 1802. 2 vol. 12.

VII. *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Enéide, suivi de quelques observations sur le Latium moderne*, par Ch.-V. de Bonstetten. Genève, Paschoud, an XIII (1805). 1 vol. 8°.

VIII. *Recherches sur la nature et les lois de l'imagination*. Genève, Paschoud. 1807. 2 vol. 8°.

IX. *Pensées sur divers objets de bien public*. Genève, Manget et Cherbuliez, 1815. 1 vol. 8°.

X. *Sur le Pacte fédéral et la neutralité de la Suisse*. Broch. 1815.

XI. *Etudes de l'homme, ou Recherches sur les facultés de sentir et de penser.* Genève, Paschoud, 1821. 2 vol. 8°. Traduit en allemand sous le titre de *Philosophie der Erfahrung.* Stuttgart. 1829. 8°.

XII. *L'homme du Midi et l'homme du Nord.* Genève, Paschoud, 1824. 1 vol. 8°. Une seconde édition parut en 1826.

XIII. *La Scandinavie et les Alpes.* Genève, Paschoud, 1826. 1 vol. 8°.

XIV. *Briefe von Bonstetten an Matthisson.* Zurich, Orell et Fuessli, 1827. 1 vol. 12.

XV. *Briefe von C.-V. v. Bonstetten an Friederike Brun.* Francfort sur le Mein, Schæfer. 1829. 2 parties. 8°.

XVI. *Souvenirs de Ch.-V. de Bonstetten,* écrits en 1831. Paris, Cherbuliez, 1832. 1 vol. 12.

XVII. *Briefwechsel zwischen C.-V. v. Bonstetten und Zschokke,* formant la seconde partie de l'ouvrage de Zschokke, *Prometheus für Licht und Recht.* Aarau, Sauerlænder, 1832. 8°.

Outre cela Bonstetten avait publié dans les diverses revues de l'époque, ainsi dans le *Deutscher Mercur,* dans le *Deutsches Magazin,* dans la *Revue encyclopédique,* dans la *Bibliothèque universelle* de Genève, un grand nombre d'articles, dont beaucoup ont été reproduits ensuite dans ses ouvrages.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

AVANT-PROPOS 5

CHAPITRE PREMIER.

Enfance de C. V. de Bonstetten. Son départ de Berne ; son séjour à Yverdon et ses études solitaires. Bonstetten à Genève. Mme de Vermenon ; Voltaire. Influence de Rousseau sur Bonstetten ; opinions démocratiques du jeune homme. Les étrangers à Genève en 1765 ; les duchesses de la Rochefoucault. Abauzit ; Bonnet. Ascendant de ce dernier sur Bonstetten ; études de philosophie commencées sous sa direction. Les médiateurs bernois ; Bonstetten rappelé dans sa patrie. Lettre de Bonnet au trésorier de Bonstetten. 9

CHAPITRE II.

Séjour à Berne. Ennuis et tristesse. Voyage de Suisse ; hiver à Lausanne. Départ de Bonstetten pour l'université de Leyde. Ses études. Les maisons de campagne et les fermes hollandaises. Séjour en Angleterre. Velléité de mariage. Vie de campagne des Anglais. Cambridge ; Gray ; son amitié pour Bonstetten.

Pages.

Séjour à Paris. Jugement de Bonstetten sur les écrivains français et anglais. Thomas ; Mably ; projet d'une histoire de la Suisse. Visite à la Rocheguyon 51

CHAPITRE III.

La société de Berne. Influences françaises ; salon de Julie Bondeli. Ecrivains bernois en langue française. Esprit national. Haller. Course en Suisse. Mort du trésorier de Bonstetten. La Société helvétique ; liaison de Bonstetten avec Muller. Voyage d'Italie ; Milan ; Venise ; Naples ; Rome. Influence de l'Italie sur Bonstetten. Développement de son goût pour les arts . . 83

CHAPITRE IV.

Débuts politiques de Bonstetten. Son entrée au Grand-Conseil. Le gouvernement de Berne. Position de Bonstetten dans sa patrie. Son mariage. Son amitié avec Muller ; voyages en Suisse. Bonstetten vice-bailli à Gessenay ; *Lettres sur une contrée pastorale de la Suisse.* Activité de Bonstetten dans le domaine de l'instruction publique ; *Lettres sur l'éducation des patriciens de Berne* 114

CHAPITRE V.

Voyage à Spire ; Matthisson. Bonstetten bailli à Nyon. Caractère de son administration ; vie de société. Muller et Matthisson. Frédérique Broun. Bonstetten publie un premier volume. Mouvements révolutionnaires dans le pays de Vaud ; Bonstetten en opposition de vues avec son gouvernement ; sa conduite dans les moments difficiles. Syndicature dans les bailliages italiens ; le pays et les mœurs. Excursion à la villa de Pline. Valeyres. La révolution helvétique ; attitude hésitante de Bonstetten . . . 143

CHAPITRE VI.

Séjour en Danemark. *Nouveaux écrits.* Théories politiques. Etudes sur le Nord. Retour en Suisse. Pestalozzi. Genève. Livre *sur le Développement national* 184

CHAPITRE VII.

Pages.

Séjour à Rome. Bonstetten s'établit définitivement à Genève. Mme de Staël; Bonstetten commence à écrire en français. La vie de Coppet; Benjamin Constant, Auguste-Guillaume Schlegel, Muller. *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Enéide.* 215

CHAPITRE VIII.

Lettres écrites de Paris à Mme de Staël. Mort de Mme de Bonstetten. Frédérique Broun à Genève; Sismondi, Mme Necker-de Saussure, Ida Broun; représentations dramatiques à Coppet. Mort de Muller et du fils cadet de Bonstetten. Napoléon et Mme de Staël. Voyages de Bonstetten. Délivrance de Genève . 240

CHAPITRE IX.

Retour à la politique. Brochure *sur la neutralité; Pensées sur quelques objets de bien public.* Rajeunissement de Bonstetten. Les étrangers à Genève; Byron. Mort de Mme de Staël. Relations diverses de Bonstetten; la duchesse de Wurtemberg; Matthisson. Mouvement des esprits à Genève. Le libéralisme de la Restauration, espérances de Bonstetten. Ses relations avec le roi de Wurtemberg. Sa position vis-à-vis du réveil religieux 264

CHAPITRE X.

Ouvrages philosophiques de Bonstetten. *Recherches sur l'imagination. Etudes de l'homme.* Idées fondamentales de l'auteur. Son caractère peint dans sa philosophie 297

CHAPITRE XI.

L'homme du Midi et l'homme du Nord. La Scandinavie et les Alpes. Les correspondances avec Matthisson, Frédérique Broun, Zschokke. Tendances politiques de Bonstetten. Rossi. Le classi-

cisme et le romantisme. Bonstetten et les jeunes dames. dernières années, ses *Souvenirs*, sa mort. . . . . .

CHAPITRE XII.

Conclusion . . . . . .

APPENDICE . . . . . .

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Essai sur la féodalité. Introduction au droit feodal du pays de Vaud, par CRETAN, avocat et professeur. — 1 vol. in-8 .

Etudes d'histoire nationale : Le major Davel ; — Voltaire à Lausanne ; révolution helvetique ; — par **JUSTE OLIVIER**, professeur. — 1 vol. in-8

Le Chroniqueur. Recueil historique et journal de l'Helvétie romande, re le récit de la réformation dans ce pays et celui de sa réunion à la Suisse années 1535 et 1536, par L. **VULLIEMIN**. — 1 vol. in-4 .

Etrennes nationales, ou mélanges helvétiques d'histoire, de biographie biographie, recueillis par H. E. **GAULLIEUR**, professeur. — 1 vol. in-4

Histoire de l'instruction publique dans le pays de Vaud, par **ANNET** professeur. — 1 vol. in-8 .

Mémoire sur les monnaies des pays voisins du Léman, par R. BLA 1 vol. in-8 avec planches et carte. .

Recueil historique sur l'origine de la vallée du Lac-de-Joux, l'établis ses premiers habitants, etc., de 1140 à 1780, par J. D. NICOLE, juge in-8 .

Description des tombeaux de Bel-Air près Chesaux sur Lausanne, TROYON. — In-4 avec 7 planches gravées .

Chillon, étude historique par L. **VULLIEMIN**, professeur. 2e édition. — 1 avec gravure et planche .

Mémoires et documents publiés par la *Société d'histoire de la Suisse* — Tomes I à XVI, dont on distribue le catalogue.

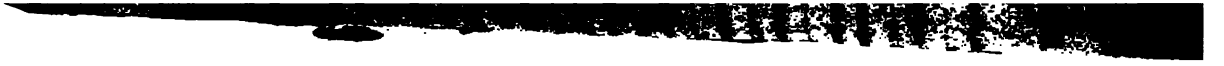
Le doyen Bridel (auteur du *Conservateur suisse*). Essai biograph L. VULLIEMIN. — 1 vol. in-12 .

Biographie de Pestalozzi, par Mlle HERMINIE CHAVANNES. — 1 vol. in

Essai sur la vie de Jean-Gaspard Lavater, par la même. 2e édition in-12 .

Ulrich Zwingli et son époque, par J. J. **HOTTINGER**, traduit de l'alle *Aimé Humbert*. — 1 vol. in-8 .

Lausanne. — Imp. Georges Bridel.



APPENDICE . . . . . .

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

WIDENER
NOV - 8 1988

WIDENER
DEC 2 2 1997
BOOK DUE